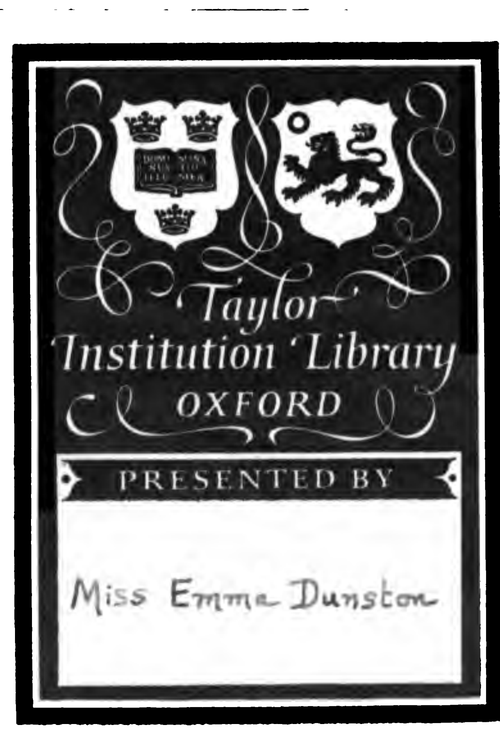
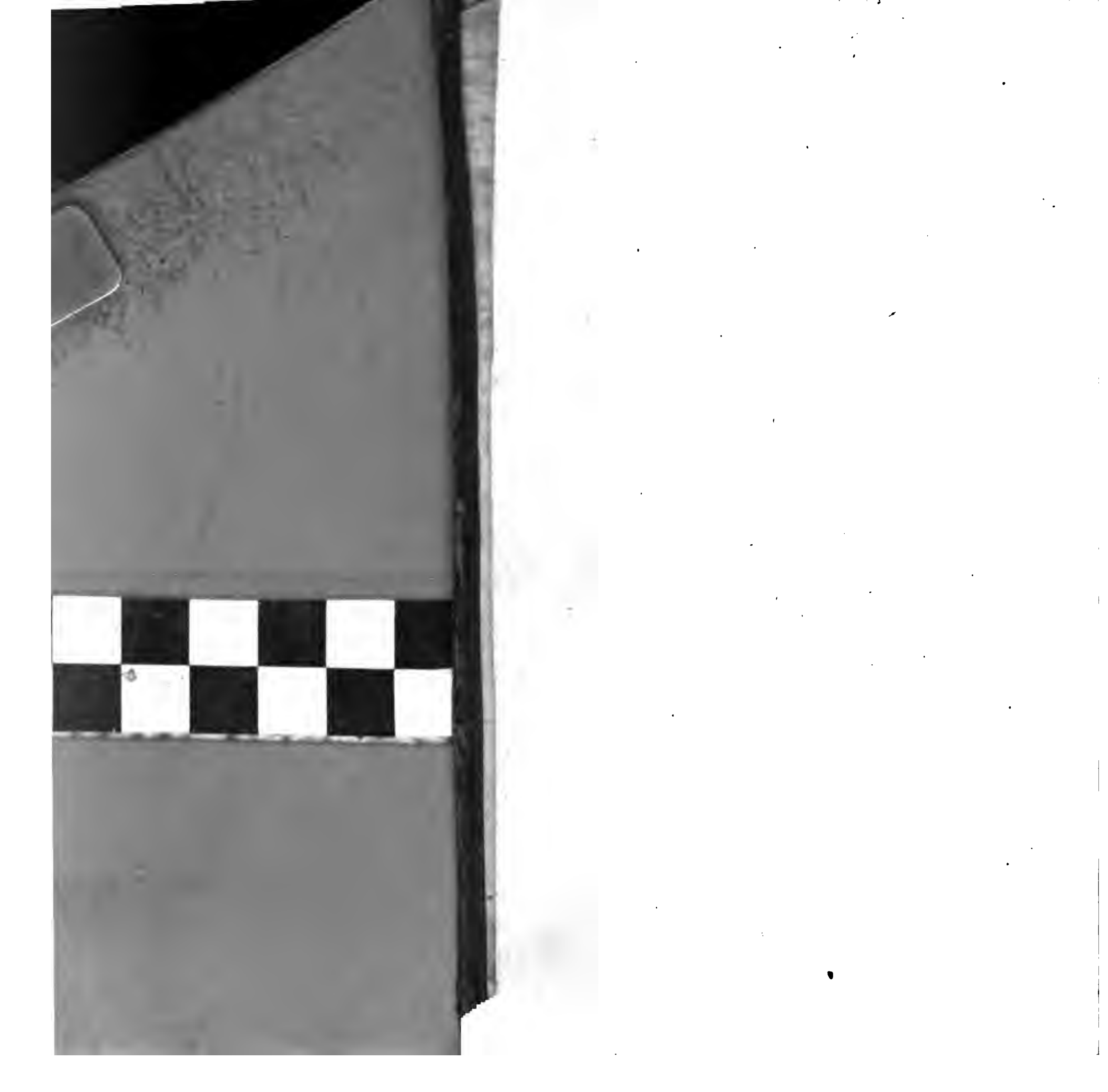

92.

92.



Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston



JEAN DE LA BRUYERE, DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, NÉ A PARIS EN 1639. MORT A VERSAILLES LE 10. MAI 1696. AGÉ DE 57 ANS.

Tout Esprit orgueilleux qui s'aime,
Par mes leçons se void gueri ;
Et dans mon livre si cheri,
Apprend a se haïr soy - mesme .

LES CARACTERES DE THEOPHRASTE,

Traduits du Grec.

AVEC LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE de l'Academie Françoise.

AVEC LA CLEF EN MARGE.

divisé en trois Volumes.

NOUVELLE EDITION Augmentée de la

DEFENSE de M. DE LA BRUYERE & de ses CARACTERES,

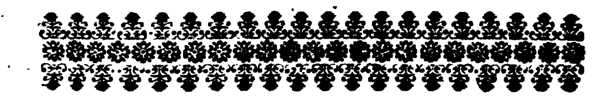
Par M. COSTE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez les Freres WETSTEINS. 1720.
Avec Privilege.





SUITE DES CARACTERES SUR LES MŒURS DE CE SIECLE.

L'HOMME.

L'HOMME ne se peut définir au juste. Ce que j'en dirois aujourd'hui, demain ne lui ressembleroit pas, à moins que je ne l'appellasse le plus variable de tous les êtres, la plus inconstante de toutes les créatures.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel, né avec des inclinations terrestres, exposé à des miseres sans nombre; toûjours prêt à tomber, dangereux ennemi de lui-même; insensible aux attraits de la verité, détournant ses yeux du bien, ayant un cœur qui se contredit perpetuellement; incertain dans ses demarches, constant dans le mal,



chancelant dans ſes pieuſes reſolutions, conſommé dans le crime, defectueux dans ſes juſtices: voilà une legere ébauche de l'Homme.

* Je dirai plûtôt ce que l'Homme devroit être, que ce qu'il eſt veritablement ; de même qu'on dit mieux ce que Dieu n'eſt pas que ce qu'il eſt. Dans Dieu l'infinité de vertus, dans l'Homme l'infinité de foibleſſes reduiſent à l'impuiſſance de parler affirmativement.

Cette infinité de part & d'autre, fait que Dieu eſt une énigme que l'homme ne ſauroit comprendre, & l'homme un myſtere que Dieu ſeul peut developper.

* A conſiderer l'homme du côté des perfections que le Ciel lui a données, en quoi ne l'emporte-t-il pas ſur les autres créatures ? A conſiderer les miſeres que le peché a laiſſées à l'Homme, quel être ne lui eſt pas preferable?

* Dans l'homme tout eſt borné, ſi on le regarde par raport à Dieu: dans l'homme tout eſt infini, ſi on le compare aux autres créatures incapables de meriter la grace.

Dieu en créant l'Homme a pretendu le faire à ſon image ; le peché a tellement defiguré la creature, qu'on ne reconnoît plus qu'un Dieu pur a été ſon modele & ſon Auteur.

* Nous vantons l'excellence de l'eſprit de l'Homme, la profondeur de ſes connoiſſances, la fidelité de ſa memoire, le nombre de ſes talens ; tout cela ne merite pas moins que notre admiration : mais cela le condamne s'il ne conſacre ſes talens à un ſaint uſage, s'il ne ſe remplit de la connoiſſance de ſon Créateur, & qu'il ne ſe ſouvienne de cette éternité où il doit viſer.

* Quel eſt le fondement de ton orgueil, Homme ſuperbe ? De quelque côté que je te regarde, dans

dans la grandeur, dans l'élevation, pourvû d'une belle ame, d'un cœur genereux, d'un esprit sublime, orné des perfections du corps, je te trouve toûjours Homme, c'est-à-dire mortel, créature impuissante, portée à l'erreur, esclave de ses passions. Grand sujet de t'humilier! Tu ne te consideres que par des endroits favorables à la vanité, cesse un moment d'avoir ces yeux de complaisance; considere-toi, si tu peux, dans ta juste étenduë: surpris le premier d'un tel orgueil en dépit de tes foiblesses, honteux d'avoir tant de superbe avec tant de raisons de t'abaisser, tu diras comme le Sage, *Mauvaise présomption, d'où viens-tu?*

L'orgueil de l'homme naît de sa corruption, comme ces insectes qui ne s'engendrent que de la pourriture.

* Par quelque endroit qu'on regarde l'homme, on le trouvera environné de foiblesses. Son esprit est assujetti à mille pensées qui le troublent; il ne voit la verité qu'à demi; il se glisse dans ses connoissances une infinité d'incertitudes, il s'y mêle quantité d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obscuritez qu'il ne sauroit developer; il échape à sa volonté de mauvais desirs; son cœur est tyrannisé sur les passions, sa Raison n'a que de foibles lueurs; son corps qui se corrompt tous les jours apesantit son ame, & le rend presque incapable du bien.

* Les Hommes ne connoissent ni leurs foiblesses ni leur excellence. S'ils étoient persuadez de leur grandeur, ils ne s'abaisseroient pas jusqu'à la recherche des créatures; s'ils étoient convaincus de leur impuissance, ils ne se revolteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'esprit n'est pas exempte



de foibleſſe : Le Sage tout ſage qu'il eſt , a quelque reproche à ſe faire du côté de ſa fragilité ; nous ſommes Hommes ; & malgré nous-mêmes nous le paroiſſons.

L'Homme accuſe ſa foibleſſe pour excuſer ſes defauts ; vain pretexte que celui-là. Suffit-il de ſe reconnoître foible ? Dans les Loix, dans la Morale, dans l'Evangile ne devons-nous pas puiſer la force qui nous manque ?

Il eſt ſi vrai que nous avons tous les mêmes foibles, que nous nous reconnoiſſons dans le portrait de ceux qui nous reſſemblent le moins.

Contradiction étrange qui ſe trouve dans l'Homme, il ne peut rien, tout lui eſt poſſible. Denouons cette contrarieté : Notre eſprit penetrant imagine ſans ceſſe, l'adreſſe de notre main laborieuſe ſecondant heureuſement les efforts de notre vive imagination, tout nous eſt facile. Nous faiſons prendre un autre cours aux fleuves ; nous bâtiſſons des Villes dans les deſerts ; nous changeons à notre gré la face des Provinces ; nous forçons la terre de nous donner ſes tréſors, la mer de nous enrichir, tous les élemens de nous ſervir ; voila ce que peut l'Homme.

Ajoûtons qu'il y a bien plus de choſes qui lui ſont impoſſibles. Il ne peut vaincre ſes caprices, ni dompter ſes paſſions ; il ne peut fixer ſon eſprit à la recherche de la Verité, ni ſon cœur à l'amour du bien, il ne peut fuïr cè qui lui eſt dangereux, ni embraſſer ce qui lui eſt ſalutaire ; il ne peut ſoufrir le mal, ni repouſſer les maladies ; il ne peut ſe ſoufrir lui-même, ni ſe combattre ; il ne peut ſe ſatisfaire de peu, ni ſe contenter de beaucoup : Voilà ce qui eſt impoſſible à l'homme. Il peut tout, & ſi il ne peut rien & il ne peut rien & ſi il peut tout ! Son impuiſſance eſt generale, ſon pouvoir

voir eſt limité : ſon pouvoir eſt infini, ſon impuiſſance a des bornes : ce qu'il peut faire prevaut à ce qui lui eſt impoſſible, ce qui lui eſt impoſſible l'emporte ſur ce qu'il peut faire. Je ſens bien qu'ici je me contredis; mais ma contradiction doit ſervir de preuve à celle que j'aſſure être dans l'homme.

Autre contrarieté qui ſe trouve dans l'eſprit de l'homme : il ne ſauroit accorder ſes ſentimens. Quand il craint, il s'étonne de ce qu'il eſperoit; s'il eſpere il traite ſes premieres craintes de frivoles : il ſe defie des joies qu'il a, & murmure des chagrins qu'il reſſent. Ses reflexions preſentes condamnent celles qui peu auparavant l'ont occupé.

* L'Homme a en partage une raiſon qui le porte au bien; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entrainât vers le mal; rarement les ſentimens de l'un ſont-ils les ſentimens de l'autre. La Raiſon veut maîtriſer le cœur, le cœur à ſon tour veut donner la Loi à la Raiſon : qui des deux ſera vainqueur? Le bon parti eſt toûjours le plus abandonné; c'eſt donc la Raiſon qui a le deſſous.

En quelque lieu qu'on aille, on porte, helas, ce cœur facile à corrompre, s'il n'eſt déja corrompu. Aiſe qu'il eſt à être ébranlé, un mot ſuffit, une parole, un regard, c'en eſt déja trop; il ſuccombe à ces tentations naiſſantes.

* Les Hommes ont toûjours à combattre. Vainqueurs d'une paſſion, une autre s'éleve qu'il faut reprimer; celle-ci détruite, il en naîtra pluſieurs dont la défaite demandera de nouveaux eforts. Ce monde n'eſt point un ſejour de paix : La cupidité afoiblit, l'ambition ſe revolte, l'ambition terraſſée l'avarice prend ſa place. Toute notre vie n'eſt



pas suffisante pour faire la guerre à nos ennemis.

* La vertu de la moderation est inconnuë à l'homme, il porte toutes choses à un excès deraisonnable. Il y a dans ses joies de la dissipation, de l'abbatement dans ses tristesses. S'il desire, il est inquiet; s'il perd, il se trouble; s'il est grand, il est superbe.

* L'inconstance est l'apanage de la condition humaine. Tantôt nous craignons le mal, tantôt nous nous y endurcissons; un moment nous voit sages, un autre nous voit coupables. Il se peut faire qu'il y ait des hommes en qui ces revolutions ne soient rien moins que l'effet d'un cœur corrompu; tout au plus les pourroit-on attribuer à cette inclination naturelle qu'ils ont de changer; en sont-ils plus excusables?

Courir du mal au bien, de la vertu au vice; du crime revenir à la sagesse; de la sagesse retourner au desordre, faisons-nous autre chose? Notre vie n'est-elle pas un veritable flux & reflux?

* Point de regle sûre parmi les Hommes, point de jugement stable, point d'opinion certaine. Ce qui passe aujourd'hui pour crime, sera demain reputé merite; ce qui a maintenant la certitude de la verité, sera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'est-elle pas toûjours la même? change-t-elle selon les differens genies? Incorruptible qu'elle est, elle ne suit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous sommes, nous pretendons l'assujettir au gré de nos fantaisies.

* L'Homme canonise toutes ses volontez. Il croit que son ardeur à souhaiter une chose est la marque de sa droiture. De là ces préjugés, ces entêtemens dont on ne veut point démordre, de-

là

là cette obstination à suivre un dessein juste ou injuste, c'est ce qu'on n'examine plus.

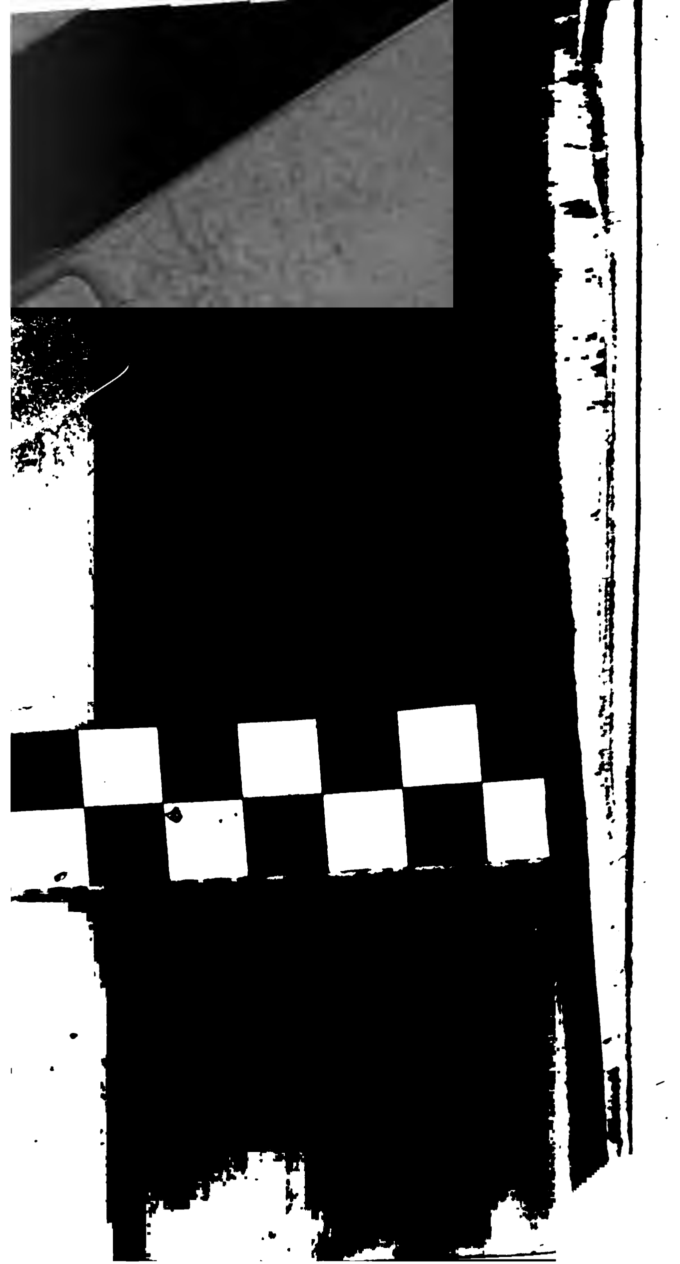
Grand sujet d'erreur! On croit ne se pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour se seduire. Où l'on ne voit pas un mal aparent, on n'en soupçonne aucun; on se persuade que tout ce qu'on fait est bien, à cause qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en coûteroit pas davantage.

Falloit-il que l'homme eût une volonté, & l'avoir si contraire à celle de son Créateur? Dieu veut que nous soyons saints & parfaits comme lui; les hommes voudroient que Dieu fût le coadjuteur de leurs crimes, qu'il les aprouvât afin de les commettre plus hardiment.

* L'un étudie les Langues, l'autre veut devenir Naturaliste; celui-ci s'aplique à la Geometrie, celui-là passe sa vie à aprendre la Carte; personne ne donne un moment à s'étudier soi-même, à se connoitre, cette indifference est sans excuse.

Se connoître soi-même, c'est de toutes les Sciences la plus étenduë, la plus importante, & la moins pratiquée. La Philosophie a des connoissances bornées; la Théologie n'est pas impenetrable; les mysteres de la grace & de la predestination se peuvent éclaircir, mais le cœur de l'homme est un abîme, qu'il est mal aisé, je pourrois dire impossible, d'aprofondir.

Il est aussi difficile à l'homme de se connoître, qu'aux Anges de connoître leur Créateur. Dieu dans ses perfections, l'homme dans ses defauts sont également infinis. L'impuissance où nous sommes de parvenir à cette connoissance parfaite de nous-mêmes, n'excusera point notre negligence. Etudions-nous long-tems, sondons-nous à tout moment, si le travail est long, souvenons-nous qu'il est necessaire.



Travaillons tant qu'il nous plaira à nous connoître, il échapera toûjours quelque chose aux recherches les plus exactes ; on ne sauroit tellement creuser son cœur qu'il n'y ait un certain reste qui nous demeure inconnu ; que sera-ce, si nous en negligeons le soin ?

Comment voudrions-nous connoître les autres, nous ne nous connoissons point nous-mêmes. Si nous entreprenons de nous deguiser, il est sans doute qu'ils se deguisent encore davantage.

* Dans quelque situation qu'on mette l'homme, je defie qu'on trouve le secret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites passer à un état élevé, il regrettera la perte de sa liberté : si de cet état heureux en apparence vous le rapellez à son premier genre de vie, il se plaindra de votre injustice. Glorieuse & fatale condition tout ensemble ! Glorieuse en ce que la grandeur de l'homme est telle, que superieur à toutes choses, la possession d'un Etre suprême peut seule remplir les vastes desirs de son cœur ; fatale en ce que le feu de sa cupidité ne s'éteint jamais. Il soûpire après ce qu'il ne possede pas, regarde avec envie la felicité d'autrui, est inquiet de la sienne propre, s'aplique à en acquerir une plus parfaite : mais chercher de veritables bonheurs parmi les créatures, c'est demander des fruits de benediction à une terre maudite, c'est vouloir trouver Dieu dans le sein de la corruption.

Si l'homme pouvoit être heureux dans ce monde, en vain en attendroit-il un autre. Comme les bonheurs de l'autre vie sont les seuls accomplis, il n'est pas juste de nous plaindre qu'en celle-ci, il n'y en ait point de cette nature.

Parmi les hommes il ne s'en trouve point d'heureux : sait-on pourquoi ? Nous estimons trop les cho-

choſes dont notre ambition ſe voit à regret fruſtrée; nous n'eſtimons pas aſſez celles dont la jouïſſance nous eſt accordée.

Le deſir groſſit dans notre eſprit les objets ; la valeur en diſparoît à nos yeux, ſi-tôt que la poſſeſſion nous permet de les regarder de près

On fait dependre ſon bonheur de tant de choſes, qu'on ſe ferme l'entrée du repos. Qui eſt-ce qui ſe contente d'une reputation mediocre, d'une fortune mediocre? Il n'y a pourtant que cette voye qui conduiſe à la felicité.

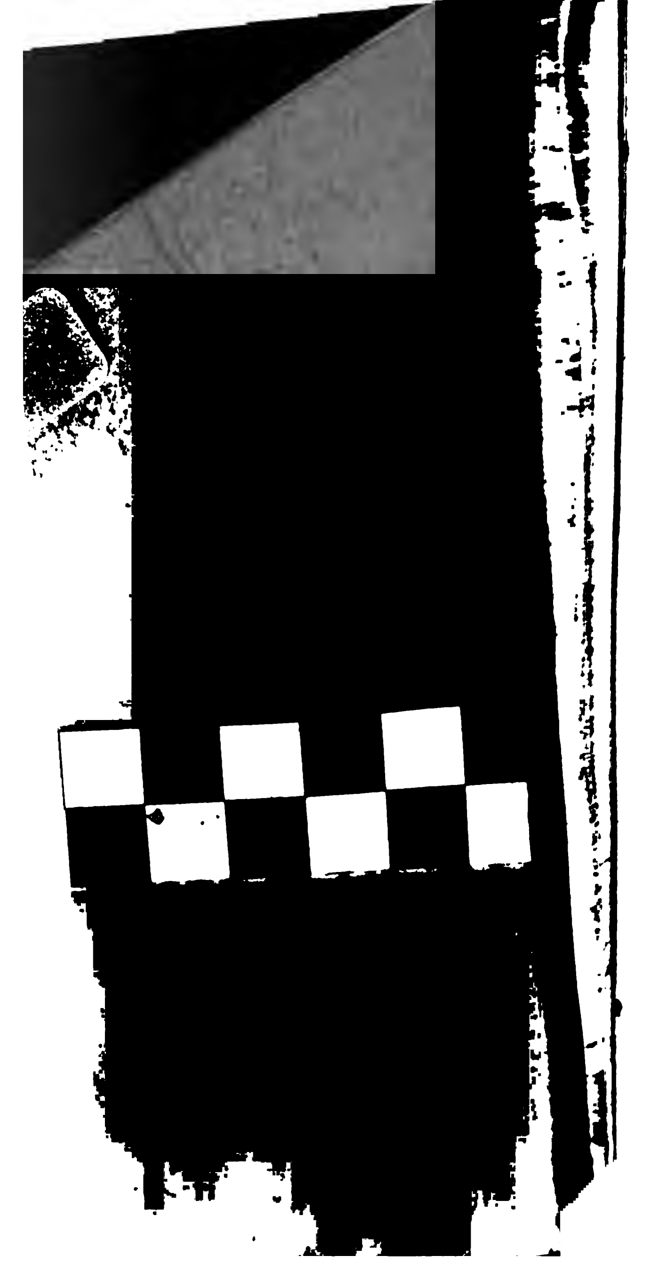
Nous nous trompons de croire dans nos malheurs, qu'un peu plus de ſanté, un peu plus de bien, un peu plus de nom nous rendroit heureux. A qui eſt-ce que la jouïſſance d'une fortune commode, la poſſeſſion d'un grand nom, l'exemption de toutes ſortes de maladies tiennent lieu de bonheur? Ah que l'homme ne ſe contente pas ainſi!

* L'Homme eſt à plaindre de tant ſouhaiter de repos, de ne travailler que pour le repos, & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrette l'embarras où plongent les affaires, on aſpire à une vie tranquille; a-t-on la liberté d'en goûter les douceurs, elles paroiſſent inſipides; on ſe trouve malheureux d'être ſans occupation, incapable qu'on eſt de ſe ſuporter alors, on ſe replonge dans le trouble, quelle bizarrerie, quelle inégalité!

Nous prenons le chemin des travaux, de l'embarras, de l'agitation pour arriver au repos; toute la vie ſe remue, on ſe travaille, qu'enviſage-t-on? Le repos. Pourquoi difere-t-on à ſe le procurer?

* Combien avons-nous de tems à être ſur la terre? mille années de vie nous ſont-elles promi-

 ſes?



ses ? Un Ange exprès venu de Ciel nous a-t-il rassurés contre les craintes d'une mort prochaine ? Quand nous serions immortels, nous ne nous y prendrions pas autrement pour remplir les besoins de plusieurs siecles.

D'une maniere ou d'une autre nous nous abusons ; car ou nous croyons que ce monde ne finira jamais pour nous, ou nous renonçons à l'attente d'une autre vie. Ces peines que nous nous donnons, n'expriment-elles pas l'attache que nous avons aux choses presentes, & l'indifference dans laquelle nous sommes à l'égard des futures.

Si la foi ne me l'enseignoit, je ne croirois pas que tous les hommes fussent destinez à l'immortalité ; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en esperoient point.

* Il n'y a point de momens que l'Homme n'ait sujet de regretter. Il doit craindre l'avenir, deplorer le passé, se defier du present. L'avenir qui n'est pas dans son pouvoir, lui prepare peut-être de grands malheurs. S'il considere le passé, quel trouble dans son esprit ! Les crimes dont sa jeunesse a été remplie, doivent lui arracher des repentirs violens ; sa négligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel sujet de confusion. Sans cesse exposé à ceder aux attaques de ses passions, le present est pour lui un tems des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuse vîtesse, l'ont peut-être vû tomber sans esperance de se relever pendant le cours de ceux qui les vont suivre.

Nous n'avons que le present en notre disposition, & c'est ce tems que nous nous laissons ravir. Nous anticipons l'avenir, quelque certains que nous soyons de son incertitude, les siecles futurs

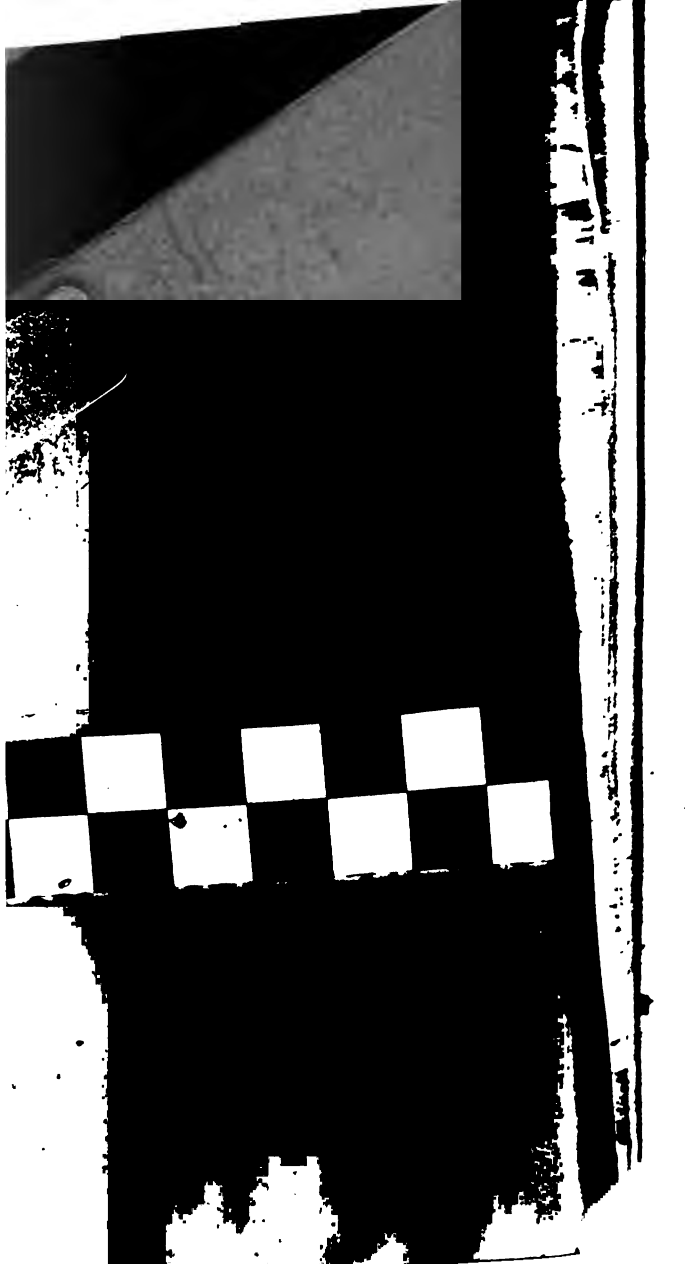
turs sont les objets de nos desirs, nous aprochons dans notre idée ces années encore si éloignées; arrivent-elles enfin, nous prevenons les suivantes par notre impatience; de sorte que l'homme ne s'estime jamais heureux, il fait seulement ses efforts pour l'être, & se borne à esperer de le devenir.

De cet avenir qu'on envisage de loin, on se contente de prendre quelques années, sans penser à ces années éternelles qui rendent l'avenir redoutable. Dans dix ans ma fortune sera faite, dit le mondain interessé. Que n'ai-je vingt années de plus, s'écrie le Savant, je serois le premier de mon art! Chacun tient ce langage, & personne ne dit, Peut-être qu'avant peu il sera decidé de mon éternité; la mort qui me ravira promptement ce que je possede, me fera connoître que je comptois sur des jours qui n'étoient pas à moi.

* Si l'Homme faisoit un bon usage de la vie, je lui pardonnerois de se plaindre de la nature qui a rigoureusement borné ses jours, pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie très-longue. Si elle nous l'avoit donnée, en serions-nous plus sages, & plûtôt detrompez du monde? N'aurions-nous pas toûjours les mêmes esperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus spacieuses. Le libertin y aiant marché long-tems reconnoîtroit ses égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir sage.

Au lieu de prendre la nature à partie, qu'on se blâme soi-même, de ce que la vie étant si courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.



Se plaindre que la vie dure peu, c'eſt ne pas parler le langage de ſon cœur. Il n'en eſt point qui ne la trouve trop longue, puiſqu'on tâche de remplir par le plaiſir une infinité de momens qui cauſent de l'ennui.

Qui croira-t-on, ou de ceux qui diſent qu'elle dure trop, ou de ceux qui ſe plaignent qu'elle ne dure pas aſſez. Les premiers enviſagent l'avenir qui s'aproche avec lenteur, les derniers conſiderent le paſſé qui a fui avec rapidité, tous ſe laiſſent échaper le preſent.

* Certainement la vie eſt courte, ſi l'on examine combien il faudroit de tems pour ſe rendre parfait aux yeux de celui qui nous en demandera compte; mais elle eſt aſſez longue, ſi l'on en menage chrétiennement toutes les années.

La vie eſt courte pour ceux qui ſont dans les joyes du monde; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languiſſent dans l'affliction. Job ſe plaint de vivre long-tems, & Salomon croit peut-être mourir trop jeune.

L'homme par des vœux reïterez conjure le Ciel de prolonger ſes jours; ſi ſa condition devenoit telle qu'il fût condamné à vivre pluſieurs ſiecles, il en feroit de plus ardens pour être exempt des incommodités d'une vieilleſſe infirme.

* La vie eſt trop courte, s'écrioit un grand Roi, en conſiderant les beautez de ſon Palais. Par cette ſeule reflexion, ou il ſe corrigeoit, ou il prévenoit les déſirs de ſon cœur. L'ambition des hommes eſt trop grande en effet, ſes entrepriſes trop vagues pour les executer en auſſi peu de tems.

Si nous avons aſſez de tems pour travailler à l'éternité, d'où vient, diſons-nous, que la vie eſt courte? Pourquoi d'ailleurs tant de projets, tant de deſſeins, tant d'attache à la terre, ſi nous ſommes

mes

mes convaincus que notre séjour n'y sera que de très-petite durée !

* MECENAS ne se soucioit pas d'être laid, bossu, estropié, pourvû qu'il vécût. Nous avons tous une aussi forte attache à la vie, nous y en avons la plûpart une plus criminelle. Nous perdrions volontiers avec les qualitez du corps, la science, la vertu, si de là dépendoit la prolongation de quelques jours de vie.

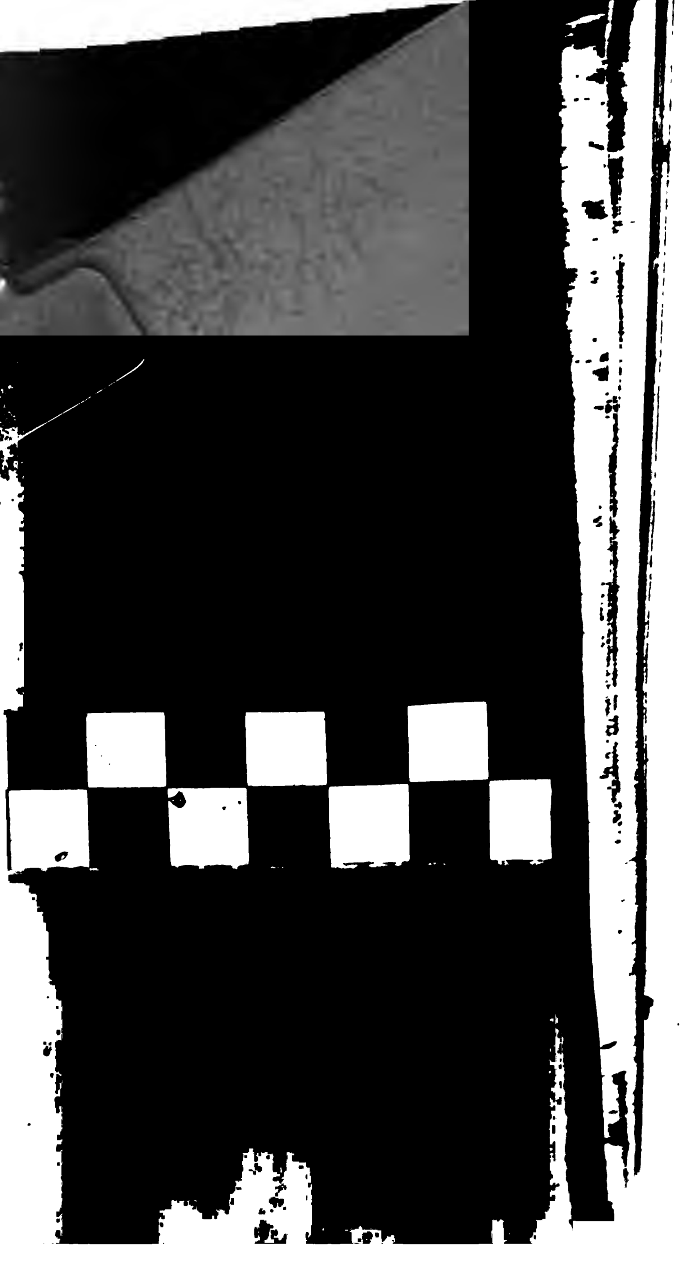
La mer commence à peine à soulever ses flots, que le plus avare Marchand décharge son vaisseau, afin de se sauver du naufrage; on a beau dire, on tient plus à la vie qu'aux richesses.

On demandoit un jour à un Philosophe ce que c'étoit que la vie, *Vous me voyez*, répondit-il, *vous ne me voyez plus*. Comparée à celle qui la doit suivre, il n'est que trop vrai qu'on ne fait que paroître & passer dans le monde. On nous y voit, on ne nous y voit plus. Nous n'y paroissons pas, nous y avons paru, car tout a fuï, tout a passé, & le présent se dérobe à nous.

* Dans la jeunesse on se promet de longues années de vie, dans l'âge avancé on s'en promet quelques-unes: je vivrai peut-être encore un an, dit ce languissant vieillard, & c'est toûjours la même esperance. On trouve donc ses jours finis, quand on est le plus occupé du soin de les prolonger.

* Jusqu'ici nous avons vécu ou pour le Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtresse ou pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous? Quand vivrons-nous pour Dieu?

* En vain déclame-t-on contre la corruption des siecles; tant que l'homme vit, il est impossible de le detromper. La mort seule est capable de lui arracher le bandeau qui l'aveugle. Jusque-là



ſon erreur lui plaît, la verité le choque; il ſe fait des idées de bonheur de ce qu'il ne poſſede pas, ambitione les grandeurs, languit dans le repos, ou s'attache à des travaux inutiles, la derniere heure le ſurprend dans ſes occupations chimeriques, il avouë qu'il s'eſt trompé.

Quelle eſt la premiere parole des mourans? Le jeune debauché, l'inique Magiſtrat, la femme mondaine, le courtiſan ambitieux, s'écrient tous d'une même voix, *Nous nous ſommes égarez du chemin de la verité.* Qu'on eſt malheureux de n'ouvrir les yeux qu'au moment que la mort va les fermer pour toûjours!

* La mort qui nous fait voir le neant des creatures que nous avons aimées, nous devoile la grandeur du Dieu que nous avons mépriſé.

La mort découvre aux hommes les vanitez du monde, elle ne les en détache pas pour cela. Nos paſſions ſe reveillent à ce fatal inſtant, le cœur ſoûpire ardemment après ces objets qui vont lui être enlevez. Le vindicatif meurt ſans pardonner, le riche meurt ſans éclaircir ſes acquiſitions, l'hypocrite meurt dans ſon endurciſſement.

* Nous regardons la mort des autres comme un malheur qui leur eſt arrivé, au lieu que nous la devrions regarder comme un avertiſſement de celle qui nous menace. Les plus ſcelerats ne peuvent s'empêcher de s'écrier, Tout paſſe, tout va à ſa fin; ſongent-ils qu'eux-mêmes paſſeront, & que leur fin ne ſera pas moins precipitée?

Quel ſera alors le deſeſpoir de ceux dont les connoiſſances ſe ſont bornées à des penſées ſteriles de la mort? Ils verront l'inutilité de leur ſcience, la folie de leurs ſpeculations, & n'aprendront qu'à la mort comment ils devoient vivre, eux qui auroient dû aprendre toute leur vie comment il faloit mourir.

Tout

Tout perit pour un homme qui meurt, le monde finit à son égard.

* D'un moment dépend l'éternité, & ce moment est peut-être attaché à la reflexion que je vai faire.

Il vient une nuit où personne ne peut travailler. Les projets de conversion pour être formez trop tard, ne s'executent point: les gemissemens d'une ame faussement contrite ne sont plus écoutez. On ne peut invoquer Dieu, ou on s'y adresse en vain: on ne fait pas penitence, ou on ne la fait qu'à demi: on desire la vertu sans trop détester le mal, on s'éforce lentement de quitter le vice sans pouvoir embrasser éficacement la pieté; on est enfin dans l'impuissance de travailler à son salut, ou dans la malheureuse necessité de n'y travailler qu'imparfaitement.

LA RELIGION.

IL y a deux sortes de personnes qui pensent differemment de la Religion. Les uns s'en font une idée si naturelle, qu'ils imputent à superstition ce qui passe la portée de leurs raisonnemens. Ces gens sont proprement sans Religion, ils ne croyent pas, ils ne veulent pas croire: resolus d'oposer une incredulité opiniâtre à tout ce qu'on pourroit employer pour les convaincre, ils verroient des prodiges & des miracles qu'ils n'en seroient pas ébranlés.

Les autres entraînez par leur foiblesse ne méprisent les choses saintes qu'à cause qu'ils les voyent méprisées par ceux qu'on nomme esprits forts. Le libertin se croit bien apuyé, quand



quand il peut s'autoriſer du mauvais exemple ; il ſe permet le mal que font ceux-là impunément.

* Si l'homme pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre choſe eſt un abîme d'obſcurité, où ſa Raiſon ſe perd. Nous ſommes témoins d'une infinité de merveilles que nous ne pouvons aprofondir ; le Soleil en nous prêtant ſa lumiere, tempere l'ardeur de ſes rayons ; la Terre nous donne des fruits en abondance, & pourvoit à nos beſoins. La Mer apaiſe ſes flots pour nous ouvrir un ſûr paſſage dans les païs étrangers ; l'Air excite ſes vents en notre faveur ; le Ciel fait tomber ſes pluyes ; qu'avons-nous à répondre ? aucun mortel a-t-il juſques ici compris la cauſe de cette reguliere ſucceſſion des jours & des nuits, l'origine du flux & reflux ? Tout cela arrête le cours de nos reflexions.

Incapables de connoître ces choſes, nous voulons ſonder les jugemens de Dieu, nous lui demandons compte de ſa conduite, nous rendons ſa ſageſſe reſponſable de nos doutes.

* L'homme a grand tort de croire impoſſible tout ce qui ne ſort pas de ſes impuiſſantes mains ; ne lui ſuffit-il pas de ſavoir que rien ne peut reſiſter à la voix de l'Eternel, & que celui dont les moindres ouvrages ſont des chefs-d'œuvres, a bien pû les produire ſans s'obliger de les faire connoître ?

Dieu pour menager notre foibleſſe nous a rendus incomprehenſibles à nous-mêmes, afin que nous ne fiſſions pas un ſujet de murmure de ne le point comprendre. L'Homme incredule n'en juge pas de la ſorte. La voix des Prophetes, l'aveu-

veugle docilité des humbles, le langage éloquent des miracles ne le convainquent point.

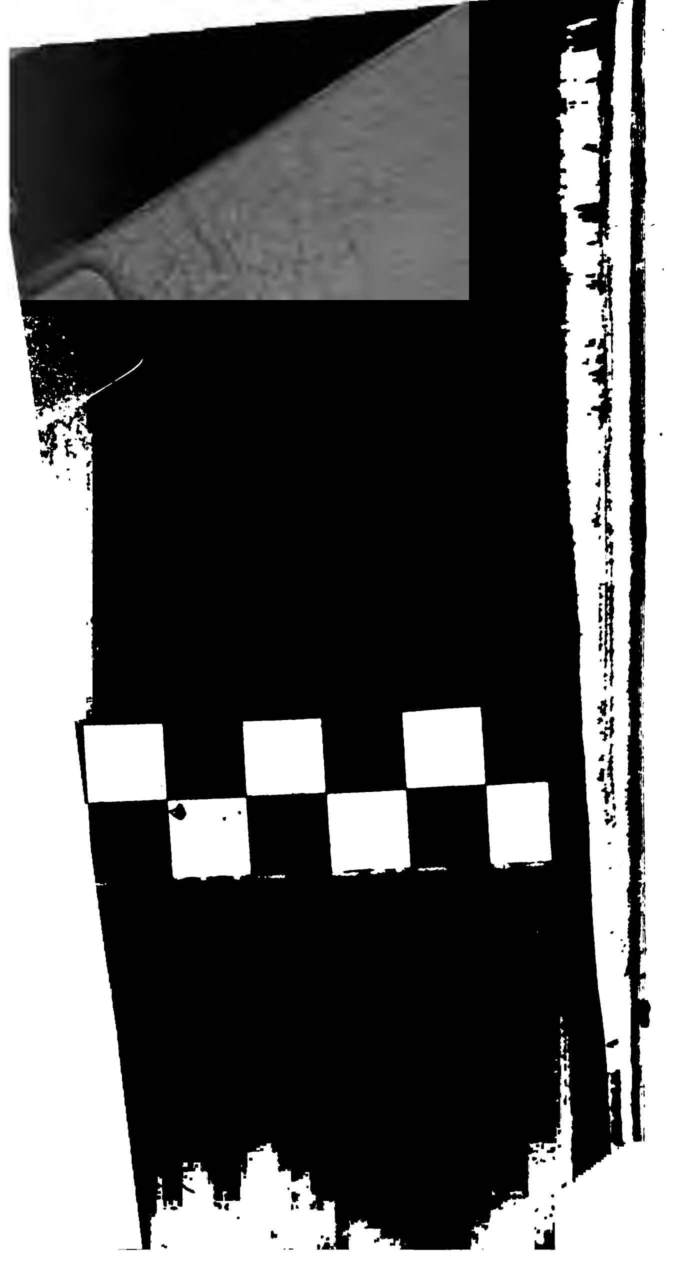
Que faut-il davantage? Dieu descendra-t-il sur la terre pour vaincre notre obstination ? En cela nos desseins sont prevenus, & notre foi n'en est pas plus grande. Un Dieu Homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort ; voilà les mysteres de notre foi, & si je l'ose dire, les objets de notre incredulité.

* Le Philosophe qui croit que la Raison est la borne de toutes choses, balance à faire à Dieu un sacrifice de la sienne. Il voudroit ou qu'il n'eût point fait tant de miracles, ou qu'en les operant il lui en eût dévelopé les causes secretes : Il voudroit dans la Providence un pouvoir plus resserré, ou dans sa Raison une penetration plus étenduë.

Le Chrétien plus soûmis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il sait que cette vie est le lieu des tenebres, que dans l'autre seulement les voiles seront brisez, les ombres dissipées; la verité plus éclatante.

* L'impie est un homme qui fait gloire de vivre sans religion; Parlez-lui de Dieu, il vous écoute froidement; l'Eglise est son rendez-vous ordinaire, il y cause, il y rit, il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans une assemblée où la licence ne seroit point défenduë. Aussi peu touché de respect à la vûë de celui qu'on y adore, que s'il étoit honteux de s'humilier en sa presence ; il incline foiblement la tête, & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure, qu'il ne raille des choses saintes, qu'il ne blasphême ce qu'il ignore. Les jours de fête sont ceux où il prend plaisir de lier d'infames parties de débauche ; il rougiroit qu'on le vît dans les

Tem-



Temples, glorieux de rechercher avec pluſieurs impies de ſon caractere, un lieu propre à débiter ſes inventions diaboliques.

* L'eſprit fort eſt plus qu'impie; il n'a point de religion: moins groſſier que le libertin, on le ſouffre plus volontiers, on l'écoute même attentivement; par ſes adroites, mais pernicieuſes railleries il déchire ſans ſe faire tort. La pieté, les ceremonies, les reliques, les myſteres ſont pour lui des matieres de plaiſanterie; il attribuë tout au cours de la nature, & le cours de la nature qu'il devroit ce ſemble attribuer à quelque être indépendant, il l'attribuë au hazard, au deſtin, à une certaine neceſſité dont il ne veut point admettre d'origine.

Celui-là paſſe dans ſon eſprit pour foible qui croit l'ame immortelle. Ce que la foi nous aſſure il le revoque en doute, donne à la Religion le nom d'une ſageſſe politique; ſi vous prétendez le confondre par l'autorité des Saintes Ecritures, ſon principe eſt de ne les point reconnoître.

Ces Prophetes, dit-il, ces Apôtres étoient des gens comme nous; doit-on plus s'en raporter à eux, qu'à mille autres qui ont penſé differemment de la Religion? Ici libertin, je vous arrête: Non, ils n'étoient pas des hommes comme nous. Ils avoient un cœur ſoûmis, un eſprit éclairé, une conſcience nette. Vous êtes dans les tenebres, vous jugez par prévention, vous aimez votre égarement, la difference eſt très-grande.

Dans le langage de ces prétendus eſprits forts, qui ſont, à les bien définir, d'honnêtes Athées, y a-t-il de la bonne foi? pour le dire au juſte, je voudrois être témoin de leurs ſentimens à l'heure de la mort. S'ils ne croyent pas une Religion, pour-

pourquoi ont-ils recours aux Sacremens? S'ils pensent que l'ame meurt avec le corps, pourquoi tremblent-ils, pourquoi invoquent-ils un Dieu que jamais ils n'avouërent?

* Les plus embarassez quand il faut mourir, sont ceux qui dans le tems d'une santé vigoureuse se firent ainsi des motifs d'incrédulité. Vous n'en voyez point qui ne fremissent aux menaces de la mort. A tout hazard, dit l'Athée dans son desespoir, s'il y a un Dieu je serai damné : s'il n'y en a point, il y aura bien des sots : mais cet esprit fort ne considére pas qu'il sera plus sot que personne.

* Ecoutez, je vous prie, un autre raisonnement de cet esprit fort. Vous homme vertueux, vous croyez un Dieu, parce que vous attendez la recompense de vos bonnes œuvres, votre jugement est interessé, je le recuse. D'où vient, répondrai-je à cet impie, me déterminerois-je plûtôt en faveur du vôtre? Vous ne croyez pas un Dieu, parce que vous apprehendez le châtiment de vos crimes, n'est-il pas plus juste que je m'en raporte à cet homme de bien?

Si l'Athée & tous ceux qui combatent la Religion, vivoient moralement bien, & qu'ils ne tombassent pas dans les dereglemens dont la seule bienseance nous éloigne, peut-être les excuserois-je, quoi qu'au fond toûjours inexcusables ; en voit-on qui n'ayent renoncé à l'honneur & à la vertu?

* Je n'ai pû encore m'imaginer qu'il y eût de veritables Athées. *L'impie*, lisons-nous dans le Prophéte, *a dit dans son cœur. Il n'y a point de Dieu*, c'est-à-dire l'impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. Son esprit combat malgré lui les desirs de son cœur ; tout s'opose à ses

ſes faux ſentimens, ſi par ſa malignité il aneantit l'exiſtence d'un Dieu, il ne voit enſuite que trop clairement qu'il s'eſt trompé... Mais qu'il eſt horrible de n'abjurer ſon erreur que dans le moment qu'on ſent la colere du Ciel ! Qu'il eſt horrible de n'avouër un Dieu que quand il ſe rend le Juge des impies, l'impitoyable vangeur de ſes impietez !

Je ne crois point un homme qui pendant ſa vie rejette la croyance de Dieu, & je ſuis convaincu au dernier point de ma Religion, en voyant les plus impies appeller à la mort un Dieu à leurs ſecours.

* Après toutes les convictions que nous devons avoir de notre Religion, je ne ſai comment il ſe trouve des gens d'une impieté aſſez déterminée pour faire parade de leur irreligion au moment de la mort. Seroit-il poſſible qu'ils ne fuſſent éfraiez par tout ce qu'a d'affreux & de terrible cette derniere heure ? Je ne puis croire malgré la feinte aſſurance qu'au dehors ils eſſaient de montrer, que leur ame ſoit dans une vraye tranquillité ; ce calme exterieur eſt faux, cette intrepidité trompeuſe. Quand l'eſprit n'auroit à ſoûtenir que les ſeules frayeurs de la mort, je ne parle pas des triſtes reflexions ſur le paſſé, des ſuites encore plus horribles de l'avenir, il me ſemble que ce ſpectacle doit déconcerter la plus inébranlable fermeté.

J'ai lû dans le Socrate Chrétien de Mr. de Balzac une Hiſtoire qui me déconcerte moi-même. Il dit qu'un Prince étranger étant à l'article de la mort, le Theologien Proteſtant qui avoit coûtume de prêcher devant lui, vint le viſiter accompagné de deux ou trois autres de la même Communion, & le conjura de faire une eſpece de conſeſ-

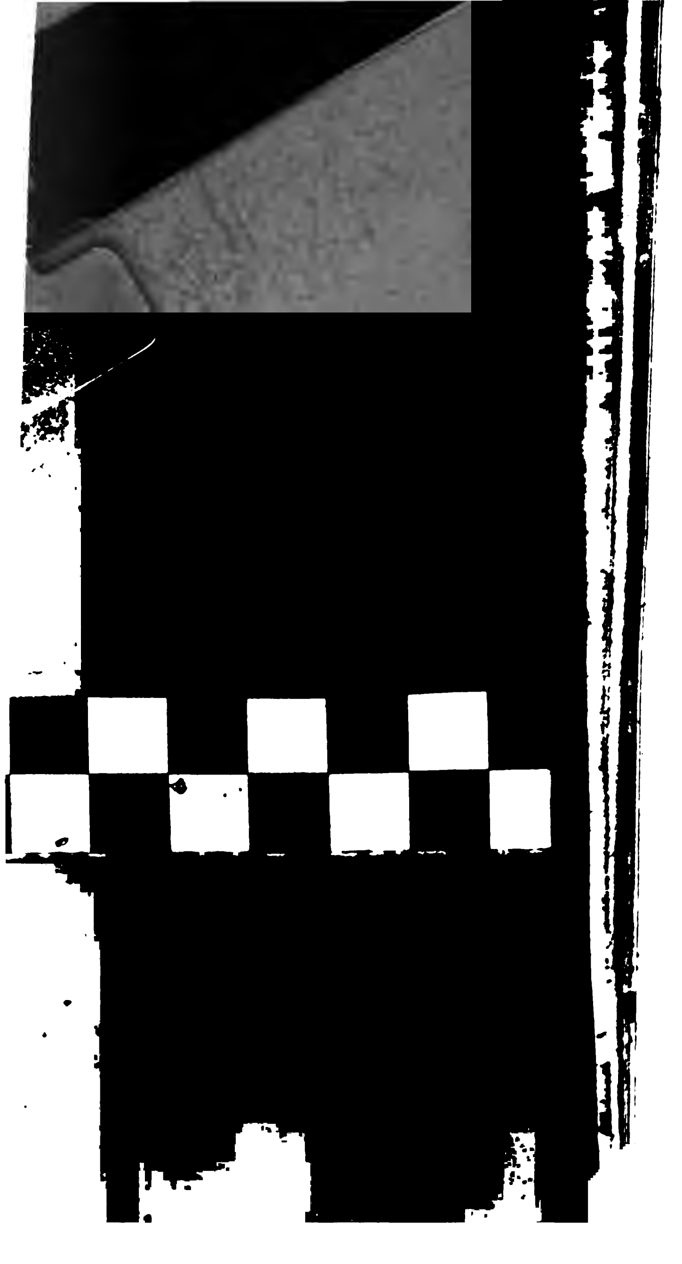
feffion de foi. Le Prince lui répondit en foûriant, *Monfieur mon ami, j'ai bien du déplaifir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous defirez de moi, vous voiez que je ne fuis pas en état de faire de longs difcours: je vous dirai feulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monfieur tel* (montrant un Mathematicien qui étoit là prefent) *vous pourra éclaircir des autres points de notre creance.*

N'y-a-t-il pas dans ces paroles quelque chofe de monftrueux? Eft-ce aveuglement, ou bravade d'efprit fort? Eft-ce infenfibilité ou oftentation? un homme mourir dans ces fentimens, faire gloire en mourant de croire la verité des nombres, & de n'avoir que cette creance! puis qu'il fait fi parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit*, il aura tout le tems de calculer les années d'une éternité malheureufe.

Eft-il tems de goguenarder à l'heure de la mort? La plaifanterie peut-elle être plus hors de propos? Avons-nous oublié que c'eft là le moment que Dieu s'eft refervé lui-même pour fe railler des impies?

* Rien ne doit être plus menagé que l'occafion de parler des chofes faintes: il eft honteux de n'avoir point de Religion, il eft ridicule d'en faire trophée. En foi-même on a du remors d'être impie, en public on ne peut s'en faire honneur.

Stilpon répondit fort fagement à Cratès, qui lui demandoit fi les Dieux prenoient plaifir aux adorations des hommes; *Demandez-moi cela quand nous ferons feuls.* S'il avoit de fes Divinitez des fentimens peu refpectueux, il ne croyoit pas qu'il lui fût permis de le déclarer publiquement,



ment, ou bien par une délicateſſe ſcrupuleuſe il affectoit le ſecret, n'étant pas neceſſaire que les ignorans ayent part à des choſes fort au deſſus de leur intelligence.

On ne doit pas dire ce que l'on penſe ſur certains points de la Religion en préſence de gens ou que nos mauvaiſes opinions peuvent corrompre, ou que nos ſentimens rafinez peuvent jetter, ſinon dans l'incredulité, du moins dans le doute. Qu'on prenne garde que je n'autoriſe pas la liberté de ſe faire des déciſions ; je ne veux que blâmer les ignorans qui parlent de nos myſteres ſans veneration, ou les Savans qui exercent à contre-tems leur ſubtilité.

Sur tout doit-on avoir cette reſerve avec les femmes, naturellement curieuſes ; elles veulent tout ſavoir, ſe mêlent d'objecter, demandent des éclairciſſemens, refutent les principes, s'obſtinent à ne ſe point convaincre. Ainſi nouveau Theologien n'allez plus dans les ruëlles agiter galamment une queſtion dont votre ſalut & le mien dépendent : on vous prie de dire ce que vous penſez ſur la grace, taiſez-vous ou n'en parlez qu'en homme qui la poſſede.

Un Chrétien qui veut chicaner ſa Religion, me paroît plus coupable qu'un Homme Athée dans le cœur. Celui-ci ne croit point de Dieu ; mais il ne le dit pas ; celui-là en croit un, mais il fait flotter les autres dans l'incertitude, & les conduit à l'hereſie.

Quoi de plus ordinaire que de maſquer la Morale, & de jouër la Religion ? Il ſe trouve dans l'Egliſe des Novateurs, comme dans le monde, des curieux qui veulent mettre leurs ſentimens à la mode, bien que les premiers ils en connoiſſent la bizarrerie.

Tant

Tant de divers jugemens ſur un point de Morale ne ſervent qu'à confirmer celui que la Religion aprouve. On ignoreroit ſouvent quel eſt le bon parti, s'il n'étoit combatu avec opiniâtreté, & qu'une lumiere ſecrette que le Ciel donne alors ne fît entrevoir le mauvais. Qu'on agiſſe avec ſincerité, qu'on ne ſuive ni la pente qu'on a vers l'immortalité, quand les verités ſont au deſſus de l'entendement humain, ni celle qu'on a vers une ignorance volontaire, lorſqu'elles combattent les paſſions, on trouvera ſans peine le dénouëment des contrarietés qui ſembloient choquer la Raiſon.

La diverſité des opinions qui devroit exciter le deſir de s'inſtruire, ne fait d'ordinaire qu'irriter de fauſſes preventions; parce qu'on ne la regarde pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de ſpectateurs qui ambitionnent de ſe rendre arbitres de leur ſort.

Nous nous revoltons contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que notre amour propre a intérêt de ne pas aprouver.

* Ne ſe remuër ni à la perſuaſion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Egliſe, ni au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; Ciel! quelle immobilité, quel endurciſſement!

* Les Savans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus ils veulent penetrer; plus ils decouvrent, plus ils doutent; aſſez temeraires pour ſonder les conſeils impenetrables de Dieu, ils ſe retranchent toûjours ſur les delicates repugnances de leur Raiſon.

L'ignorance groſſiere, la ſcience trop ſubtile nuiſent en matiere de Religion. Si l'on ignore tout, on ne refute rien; delà la ſuperſtition. Si on

on veut tout aprofondir, on croit difficilement; de là les doutes impies.

Tant raisonner sur la Religion, est une dangereuse opiniâtreté, le raisonnement n'opere jamais une foi plus docile, car la foi veritablement met bas toutes les reflexions, & croit aveuglément.

* Quel charme empêche les hommes de subir le joug de la Religion, d'obéïr à la verité? Ils ne demanderoient pas mieux qu'on la leur deguisât, ils voudroient que personne ne la connût, afin que personne ne la leur aprît; ils voudroient que les maximes austeres de la Morale demeurassent éternellement indefinies, soit qu'ils ayent l'adresse de persuader qu'en ne s'instruisant point ils seroient excusables, soit qu'ils craignent qu'une instruction trop convainquante n'ébranle la resolution qu'ils ont prise de se conduire au gré de leurs passions. Davantage, ils souhaiteroient que l'auteur de la Verité ne fût pas, que ce flambeau dont les lueurs percent les nuages de leur cupidité, s'éteignît tout-à-fait, esperans qu'alors leur ignorance auroit son excuse; leurs pechez l'impunité.

* Quelque ingenieux que nous soyons à favoriser la cause du mensonge, quelque équitables que nous croïïons nos jugemens, nous n'agissons pas de bonne foi. D'abord nous flottons entre le bien & le mal; l'esprit se travaille, on diroit que le cœur voudroit se mettre de la partie, car tous deux s'empressent en apparence à le discerner; au fond il y a peu de serieux dans ces recherches étudiées; Si elles étoient sinceres, la prompte connoissance du mal nous feroit entrevoir sans difficulté la circonference du bien.

C'est un effet de notre malignité, de tourner plûtôt vers le mal qu'on connoît certainement, que

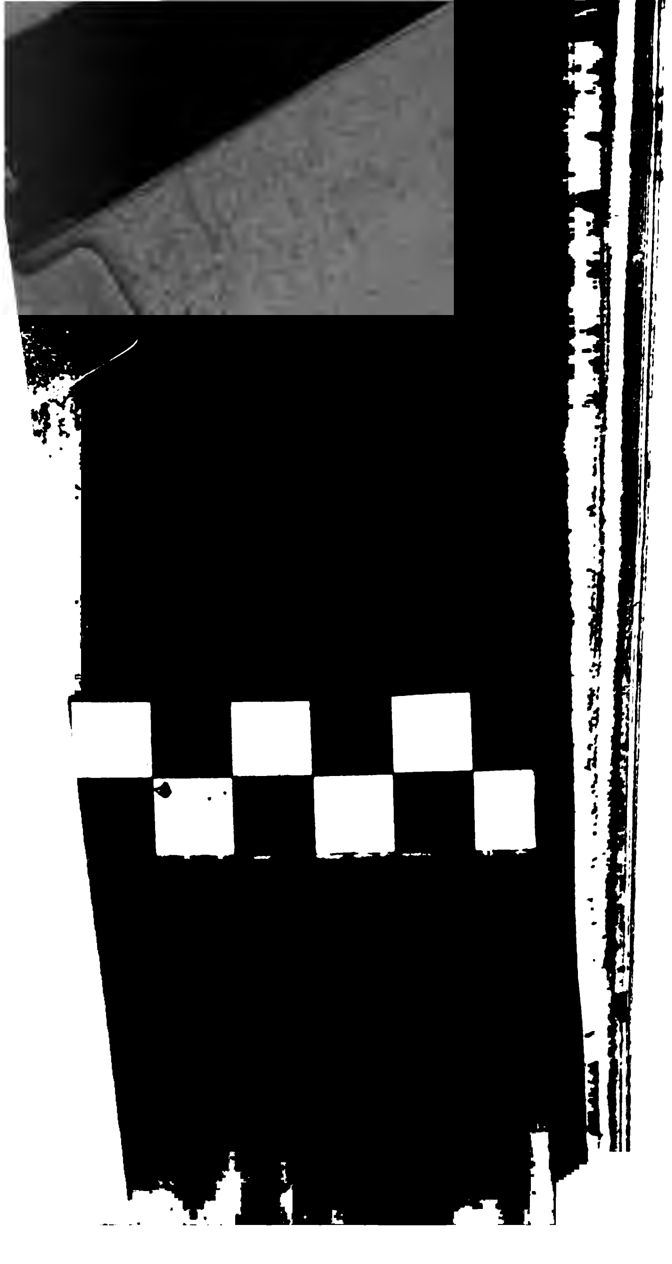
que vers le bien qu'on develope plus qu'à demi. On eſt ſûr qu'il eſt très-bien fait de s'abſtenir de certaines choſes, on doute s'il eſt defendu d'en embraſſer d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le ſont pas neanmoins; n'eſt-ce pas déja ſe rendre coupable que de ſe déterminer en faveur d'une action qui nous le rendra infailliblement? Au reſte quelle certitude prétendons-nous avoir? Voulons-nous qu'on nous diſe preciſement à quoi ſe borne la perfection du Chriſtianiſme? à quoi il nous engage à la derniere rigueur? Aprehendons-nous de trop faire? Ne demanderons-nous point encore ſi l'uſure, ſi la mediſance ne ſont que des fautes legeres, & ne ceſſerons-nous d'être uſuriers, d'être calomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité?

* Il faut, diſent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aiſée qui ne trouve ni de la gêne ni du ſcrupule, une vertu d'honnête homme qui ſe borne entre l'excès du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injuſtices ſans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puiſſe ſympatiſer avec la bienſéance, une vertu civile qui allie la conſcience avec l'intérêt, les uſages du monde avec les maximes du Chriſtianiſme, ce ſyſteme n'eſt-il pas beau?

LE MONDE.

PLUS on étudie le monde, plus on y decouvre de ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me diſoit une perſonne qui le connoît aſſez. Qui prend le par-



parti de n'y être pas diſſimulé, y joue un fort mauvais perſonnage. Trop d'ouverture y nuit, une ſincerité qui n'eſt pas accompagnée de quelque déguiſement n'y vaut rien ; cette maxime me ſurprit; je la trouvai juſte, quand je vis qu'il ne l'étendoit pas juſqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces ſortes d'hypocrites. Chacun y connoit trop la neceſſité d'affecter ces dehors, pour y manquer : Tel machine la perte de ſon ennemi qui l'accable de careſſes ; tel feint de vouloir nous ſervir, qui n'attend que le moment de nous perdre. On reſpecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif, on temoigne de la complaiſance à un rival qu'on deteſte en ſecret.

* Quand on conſidere qu'on a une fortune à menager, il n'eſt point de diſſimulation dont on n'uſe. Il faut plaire à des gens au deſſus de ſoi, ſe donnera-t-on au naturel en leur preſence ? On s'y prend bien mieux. Le ſuperbe s'abaiſſe, le vindicatif étoufe l'éclat de ſes reſſentimens, l'emporté ſe couvre du manteau de la douceur : l'homme intereſſé fait l'apologie de la generoſité, le traître celle de la fidelité, l'ingrat l'éloge de la reconnoiſſance.

Cette hypocriſie eſt devenuë une vertu à la mode, je l'aprouve en quelque façon, quoique j'aimaſſe beaucoup mieux un homme dont la conduite fût ſincerement reguliere.

Le monde s'accommode de ce genre d'hypocrites ; la politique les ſouffre, la Religion les deteſte, le Chriſtianiſme les condamne.

* S'étudier à devenir ce que l'on ambitionne de paroître, ne vouloir paroître que ce que l'on eſt, en cela conſiſte la Science du monde. *Ne fais point le Prince*, diſoit Solon, *ſi tu n'as pas appris*

à

à l'être. Toutes choſes ne ſient pas à toutes ſortes de perſonnes ; l'air de grandeur ne convient qu'à ceux qui y ſont élevez, à moins qu'on n'ait travaillé avec ſuccès à ſe l'aproprier.

Ce que diſoit Solon au courtiſan, nous le pouvons addreſſer à tous les hommes en particulier. A l'un nous dirons qu'il ne faſſe point l'honnête homme, ſi auparavant il n'a apris à le devenir! A l'autre nous dirons qu'il ne faſſe point le bel eſprit, s'il n'a étudié les regles de le paroître à juſte titre, parce qu'enfin dès qu'on ne peut ſoûtenir les aparences d'un faux merite, d'un caractere emprunté, autant qu'on étoit réjouï d'avoir ſurpris l'aprobation generale, autant eſt-on deſeſperé de la voir ſuivie d'un mepris univerſel.

* Il n'eſt dans le monde que le ſavoir-faire : ce ſavoir-faire eſt un grand talent & ſouvent celui des gens qui n'en ont point d'autre.

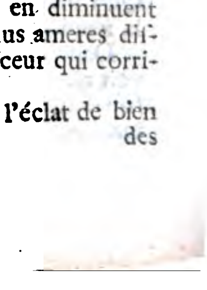
Du ſavoir-faire au merite, il y a autant de diſtance, que de l'eſprit à la droiture de cœur.

* Un moment donne les plus belles eſperances, un autre les détruit ; tel qui ſemble les détruire les fera bien-tôt renaître ; voilà le train des choſes du monde.

Je ne me ſoucierai pas d'avoir fait trente demarches inutiles, ſi la trente-uniéme me réüſſit ; ne ſai-je pas que l'ordre des choſes du monde eſt d'aller lentement.

* Qu'il eſt peu de joyes parfaites en ce monde! Mais auſſi qu'il y eſt peu de chagrins ſans reſource ! Dans les plus grands plaiſirs on éprouve je ne ſai quelles petites traverſes qui en diminuent ce ſouverain agrément ; dans les plus ameres diſgraces, il entre un mélange de douceur qui corrige l'excès du mal.

* Si le reſpect humain empêche l'éclat de bien des



des desordres, il n'empêche pas moins la profession de bien des vertus. La bien-séance veut qu'on se retire des grands vices, elle défend qu'on embrasse les grandes vertus! N'avoir point de Religion donne un mauvais nom, pratiquer une pieté austere n'est pas du goût du monde.

* Il ne manque à certains esprits, qu'un peu de commerce avec le monde; s'ils le pratiquoient, on remarqueroit autant de délicatesse dans leurs Ouvrages que de solidité.

L'esprit le plus élevé qui n'a pas ce commerce avec le monde, ne vaut pas un esprit mediocre qui le frequente. Celui-ci donne du merite à un Ouvrage par ses beaux tours, ses expressions fines, l'autre ensevelit l'éclat de ses pensées dans des termes hors d'œuvre; son stile n'est point celui du monde poli.

* L'experience du monde est necessaire. On s'y instruit de mille choses, que les Livres ne peuvent montrer. On y aprend les belles maximes; on y aprend à vivre, on y aprend à parler, on y aprend à se taire. Demandons nous compte du fruit que nous en avons tiré.

* En tout, il n'y a que la maniere, disent les gens de bon goût. Il y a des personnes qui dans ce qu'ils font de plus genereux ne plaisent pas, il en est d'autres qui par les moindres actions se rendent infiniment agreables. Un homme se fait fête de traiter ses amis; l'appareil du repas est somptueux, les viandes délicates, les services redoublez, les vins exquis, la propreté charmante! Qu'y manque-t-il? une certaine bonne grace dans la maniere de celui qui invite.

Dans cet ambigu que donne *Cleante*, on ne voit rien d'extraordinaire; chacun sort de chez lui très-satisfait; d'où naît cette difference? De la maniere.

Amin-

Aminte vous fait offre de dix pistoles, *Dorilas* vous en envoye trente; l'offre du premier vous charme, la generosité effective de celui-ci vous contente à peine: D'où part cette délicatesse? de la maniere.

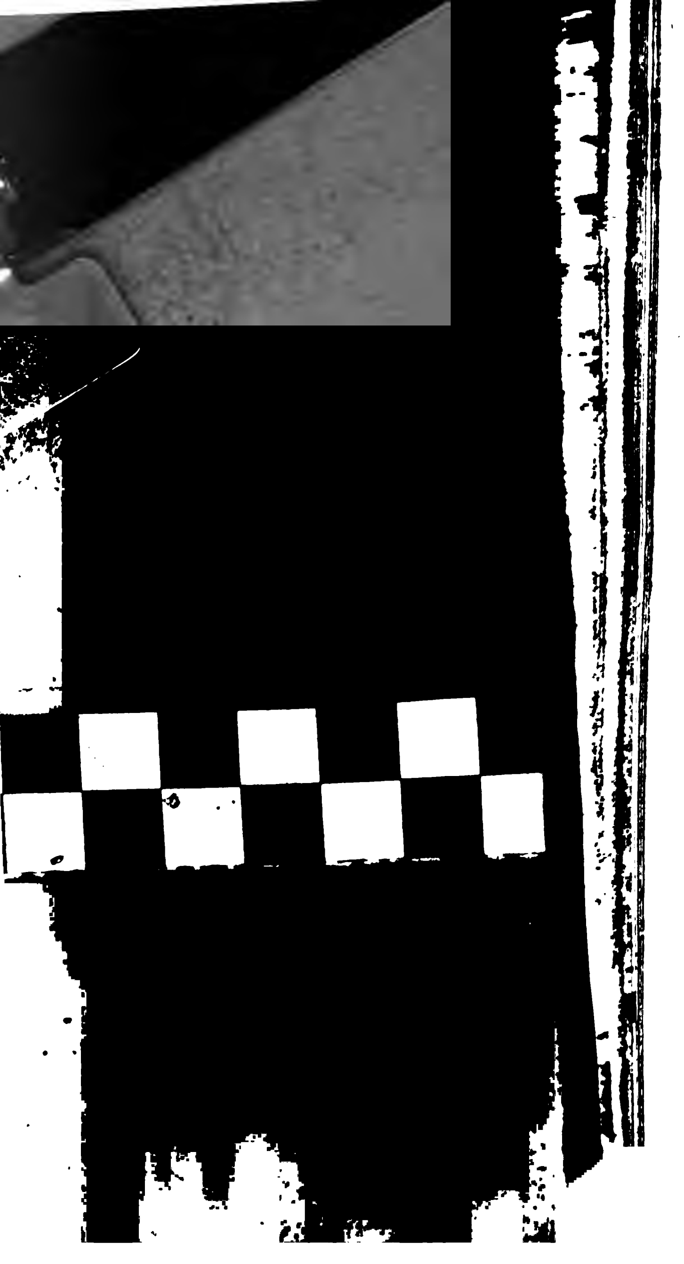
La raillerie *d'Alcidor* vive & mordante ne me blesse point; celle de *Geronte* toute innocente, toute naïve qu'elle est m'irrite; il n'y a, vous repondrai-je, que le ton & la maniere.

Lucinde dans son negligé captive tous les cœurs, *Angelique* avec ses parures se promene aux Thuilleries sans être regardée; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroît en compagnie, les Dames ne se lassent point de l'admirer. Son discours est pourtant simple; il parle naturellement, son frere n'a que de beaux mots, des pensées choisies, & n'est pas goûté. A quoi attribuerons-nous cela? à la seule maniere.

En quoi consiste cette maniere, demande celui qui veut corriger la sienne? Il est très-difficile de le dire. Je vois ce qui plaît dans un homme, j'y remarque d'une premiere vûe ce qui choque; mais je ne saurois vous donner cet agrément si necessaire; la nature a dû vous le procurer, ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout deplaît, jusqu'au rire & jusqu'au ton de la voix. Ridicules en tout; les mêmes choses qu'on admiroit dans autrui, on les censure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme; on éleve toutes leurs paroles, on trouve de l'esprit dans le moindre de leurs gestes, de la grace dans ce qui leur échape au hazard, & s'il faloit rendre compte du motif des louanges qu'on leur donne, tout ce qu'on auroit à dire,



c'eſt qu'il paroît dans leurs manieres, un je ne ſai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

* Me montrera-t-on une plus belle Science que la Science de ſe taire à propos?

Ou taiſez-vous, ou dites quelque choſe qui ſoit meilleur que le ſilence, diſoit Pythagore à ſes Diſciples. Cette maxime nous impoſe une grande reſerve dans nos paroles. Peu parler eſt bon, ſe taire vaut encore mieux. Dans mille occaſions on éprouve la verité de ce que je dis.

Le ſilence n'eſt pas toûjours un effet de conduite: L'ignorance le rend neceſſaire à bien des gens.

Si l'on traite de ſtupide celui qui ſe tait, qu'il garde alors plus ſeverement le ſilence, il ne ſera point expoſé à faire une mauvaiſe réponſe, ou même ſon ſilence commencera à paſſer pour un trait d'eſprit.

Un grand parleur fût-il le plus éclairé du monde, perd ſon credit, & il n'eſt en admiration que chez les ſots.

Un eſprit mediocre ſans Science, ſans lumieres peut reparer par le ſilence le tort de ſon incapacité.

Les gens qui ont la reputation de ſavoir, au lieu de chercher à ſe faire eſtimer par de longs diſcours, ſe tairont plûtôt. Au moins leur diſcretion ne ſera point interpretée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour aprendre à parler; mais il ne faut point hazarder cette demarche, qu'auparavant on n'ait apris à ſe taire: car on y achete trop cher l'experience d'une indiſcretion dangereuſe.

Nous voyons que les Courtiſans entendus ſont plus auſteres à garder le ſilence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choſes in-

indifferentes, ceux qui ſavent le monde n'en uſent pas autrement.

* Beau ſecret, que celui de renfermer de grands ſens en peu de paroles ! Faute nullement excuſable, que celle des gens qui par de fatiguans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne ſerois-je pas moi-même tombé dans ce défaut, & ne pouvois-je pas en termes plus concis propoſer la loi de Pythagore ?

* Je n'eſtime pas un homme qui parle bien, dès qu'il parle trop ; je veux qu'en diſant de belles choſes, il laiſſe aux autres la liberté d'en dire de jolies : Qui ne le ſait pas, manque aux regles du ſavoir-vivre.

* On parle beaucoup dans le monde du ſavoir-vivre ; les ſoins de l'éducation aboutiſſent à ce point principal ; on ne donne aux jeunes gens des Maîtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politeſſe. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toûjours dans la maniere de certains eſprits quelque choſe de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il ſe voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont beſoin pour être parfaitement inſtruits des regles du ſavoir-vivre que de quelque teinture du monde. Nous ſommes mêmes ſurpris de ce qu'en peu de tems ils acquierent cette charmante politeſſe. Ils ont un parler honnête, des manieres diſtinguées, un air riant, une humeur égale, ſans fierté, ſans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande moderation, le plus brutal ne réuſſiroit pas à les aigrir ; par leurs complaiſances ils reviennent aux plus bizarres ; ils cherchent à ſe perfectionner avec l'honnête homme, étudient ſa conduite & l'imitent, ſon langage & le



parlent, ses sentimens & y conforment les leurs.

Le savoir-vivre est l'étude de toute la vie d'un honnête homme, étude, personne n'en doute, de la derniere importance à ceux qui frequentent le monde. Vous y rencontrez des fâcheux que tout chagrine, des critiques qui censurent au delà des defauts, & qui en veulent trouver dans les vertus les plus épurées, des envieux que le merite d'autrui blesse, des farouches & des brutaux, que les plus engageantes demarches ne touchent point, l'homme bien né ne se fait pas une affaire de vivre avec des personnes d'un caractere si étrange.

Dans les moindres choses on reconnoît celui qui sait vivre : Exact à les accompagner de cette bonne grace tant recommandée, l'action la plus indifferente le fait remarquer. Une parole ne sort point de sa bouche, ni geste, ni regard ne lui échapent jamais, qu'il n'y joigne cet agrément. Tout sent en lui l'honnête homme.

Si les hommes étoient destinez à vivre seuls, peut-être leur pardonnerois-je cette indifference sur le soin de se former une belle éducation. Ayant à vivre avec des hommes comme eux, quel sera le lieu de leur societé, la durée de leur union, le plaisir de leur commerce, s'ils ne sont officieux, doux, complaisans ?

* Lorsqu'on me dit d'un homme qu'il ne sait pas vivre, il n'est gueres de defauts dont je le croye coupable. Que je le nomme colere, satyrique, medisant, ingrat, parjure, je suis sûr que toutes ces mauvaises qualitez se trouvent en lui.

Il n'est point aussi de bien que je ne dise de celui qu'on m'assure posseder l'art du savoir-vivre. C'est un homme dont je cautionnerai le desinteres-

ressement, la fidelité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus soient en lui des vertus supposées; il oblige son ami par une veritable inclination de le servir, l'excite continuellement à de nouveaux égards, lui donne de sages conseils, lui parle sans flatterie.

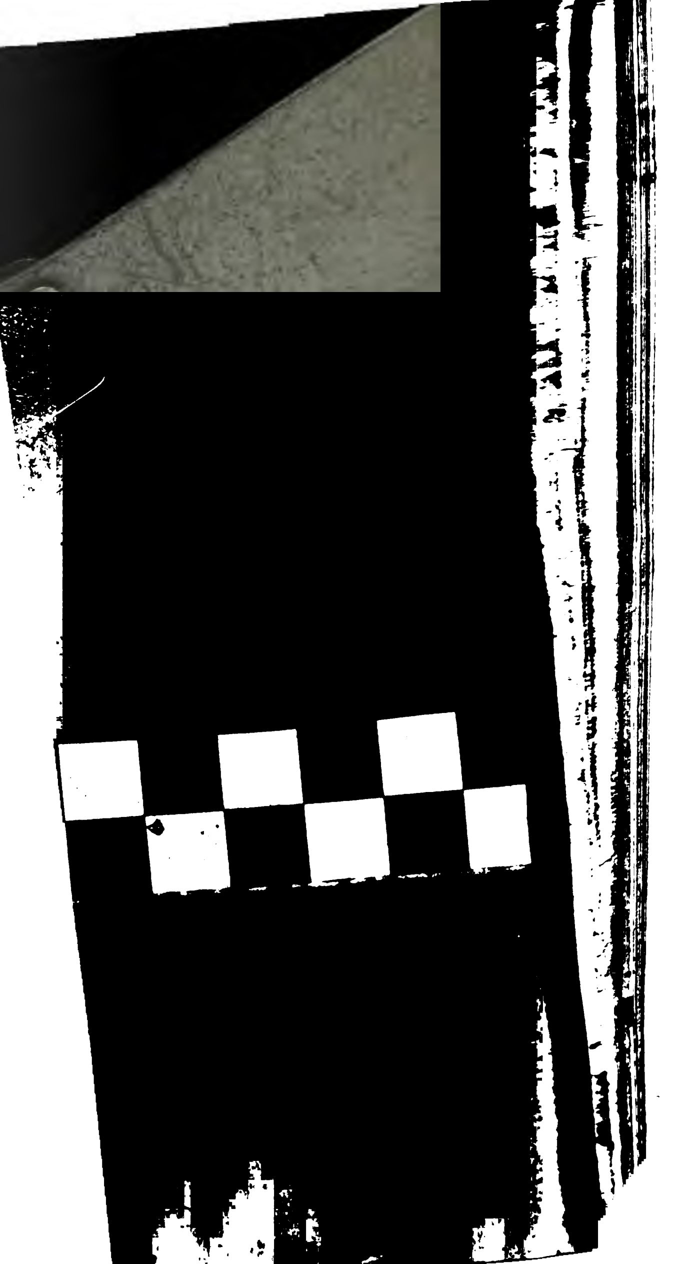
* Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-ci que je demande, j'estime peu les autres.

Sans le savoir-vivre, le courage est une brutalité; car le pretendu brave insulte tout le monde: la generosité est une generosité blâmable, puisque le malhonnête homme n'en fait point les actions avec grace: l'empressement qu'il a de nous obliger est sans verité; parce qu'il est une secrette recherche de ses interêts.

* Qu'il est beau de voir des gens qui savent vivre, & qu'on est heureux de vivre avec eux! Quoi de plus agreable que ce commerce de bons offices, ces complaisances reciproques, ces manieres de se prévenir? Là on propose ses sentimens sans crainte d'être contredit; l'envie ne se glisse point dans ces societez d'élite; on y pratique les loix de la bienséance; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes; la paix s'y établit, la discorde en est bannie.

Un homme qui sait vivre le montre par tout; celui qui n'est pas si austere se croit permis d'agir à sa fantaisie devant ses inferieurs.

Si vous voulez qu'on loue en vous le savoir-vivre, n'en demeurez pas au simple devoir, ou faites-vous un devoir de tout. Croyez que l'honnêteté vous engage autant avec un inégal & un inferieur, qu'avec les personnes du premier rang. Aux uns vous devez le respect, aux autres la douceur.



Je ne vous croirai civil, qu'autant que vous mettrez au nombre de vos devoirs une douce & obligeante maniere de parler même à un valet.

* La bienséance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens on parle de ce que l'on sait ; il y faut parler de ce que savent les autres. Un homme qui a couru la mer s'entretiendra-t-il d'autres choses que de naufrages ? un vent qui souffle à ses oreilles lui en fournira le sujet, une ondée d'un moment l'anime au recit ennuyeux des tempêtes, sans considerer que ces longues descriptions fatiguent.

La plûpart ont ce genie, & tour à tour on se devient à charge. Le guerrier amene la conversation sur les siéges, les campemens, les attaques. L'amant vante le bonheur de ses avantures, le merite de sa belle, le Partisan ne cesse point de mettre en jour l'utilité des impôts, le bel ordre des finances.

J'aime mieux un homme qui avant que de venir en compagnie laisse son esprit dans son cabinet, qu'un babillard insigne qui porte sa Science par tout où il va. Le premier se donne le tems d'écouter, & on l'estime, l'autre veut se rendre maître d'une conversation, & ambitionne de paroître seul bel esprit, on ne goûte point cette vanité d'un faux savant, qui ignore ce que lui prescrit l'honnêteté.

* Les gens qui savent vivre s'accommodent à toutes sortes d'humeurs, la leur se plie & se replie au gré de celles qu'ils rencontrent.

Le talent le plus necessaire dans la frequentation du monde, est celui qu'avoit Alcibiade. Etant à Sparte, il n'y avoit pas de Lacedemonien qui fût ou d'une austerité plus grande, ou plus ama-

mateur du travail. Etoit-il en Ionie, il poussoit la molesse au delà de ce que les plus voluptueux Ioniens l'avoient portée. Passa-t-il en Perse, les plus magnifiques Persans ne l'emportoient pas sur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade de l'excès, j'y louë d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du païs, & qui est assez maître de soi, pour passer quand il faut d'une extremité à l'autre.

Vivre en France à la mode des Parisiens, à Londre à la maniere des Anglois, à Amsterdam comme les Hollandois, à Madrid comme les Espagnols, n'est pas assurément une chose fort aisée, quoique fort necessaire.

* Voilà quelques-unes des maximes du monde, personne ne les ignore, peu les pratiquent: de là viennent les desordres qui troublent la societé.

* Toutes les maximes du monde ne sont pas bonnes à suivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'en donner de l'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

* L'ambition des gens du monde n'est pas de devenir de parfaits Chrétiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour se façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquerir la veritable sagesse. Quelles peines, quelle vigilance, quelle contrainte, dès qu'on s'obstine à retrancher certains défauts, qui ne sont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manieres, qui devant Dieu ne sont d'aucun mérite, à se former une humeur enjouée, un génie heureux, qualitez dont il ne nous recompensera pas; soins au contraire sur lesquels il nous jugera. L'on se damne par consequent avec un

travail au lieu qu'avec un peu de gêne, on ſe ſauveroit, pour ainſi dire, gratuitement.

Soyez ambitieux, dit le monde à ſes ſectateurs, uſez de fineſſe envers vos égaux, de diſſimulation envers les Grands, de rigueur envers vos inferieurs, aprenez à ſatisfaire vos paſſions d'une maniere délicate, inſtruiſez-vous de la morale politique, ſuivez ces guides qui vous conduiront au ſuccès de vos galanteries, qui vous ouvrent les chemins de la faveur. Sacrifiez tout à votre agrandiſſement, point d'affectation dans votre probité, ſi elle eſt contraire à votre reputation; point de probité réelle, ſi elle eſt nuiſible aux deſſeins de votre fortune; ſuplantez cet ennemi, détruiſez ce rival, ne ſongez qu'à vous élever. Telles ſont les maximes de monde.

Soyez ſimples dans votre conduite, dit la Religion, humbles dans vos élevations, modeſtes dans vos bons ſuccès; obligez vos amis, ayez de l'indulgence pour les malheureux, ſervez les Grands ſans flatterie; ſacrifiez votre fortune à la vertu; point d'hypocriſie dans vos actions, fût-elle neceſſaire à votre agrandiſſement; toûjours une profeſſion ſincere de droiture & d'équité, fût-elle contraire à vos projets: Tels ſont les principes du Chriſtianiſme. Quelle opoſition entre Dieu & le monde! Quelle difference entre les regles de la belle morale, & les loix d'une politique humaine?

* En tout ce qui n'eſt point la Science du monde, on aime ſon ignorance. Qu'importe à un homme de plaiſir, à un eſclave de la fortune, de ne connoître ni ſon Dieu ni ſa Religion, pourvû qu'il ſache les myſteres de l'intrigue, les ruſes de la politique, les déteſtables coûtumes du ſiecle.

* Nous

* Nous devrions dire de toutes les choſes du monde, ce que diſoit Monſieur de Caſtelnau, à qui on donna le bâton de Maréchal de France ſix heures avant que de mourir : *Cela eſt beau en ce monde, mais je vais dans un pais où cela ne me ſervira guéres.* Une belle reputation, une grande fortune, une naiſſance illuſtre, en ce monde rien n'eſt plus beau; en l'autre, où l'orgueil eſt puni, où les riches paſſent pour les contradicteurs de la Croix de Jeſus-Chriſt, où on ne diſtingue ni le Prince ni le Gentilhomme, tout cela ne ſert qu'à rendre plus criminel.

* Les plus attachez au monde ne ſont pas les derniers à en connoître la vanité. Eloquens à faire une triſte image des peines qu'il y a à ſouffrir avec un maître ſi ingrat, mille fois ils le déteſtent, & prennent enfin la reſolution de l'abandonner.

Ces reflexions me conduiroient trop loin, & on ne les liroit pas, il vaut autant les finir.

LA SOLITUDE.

IL faut avoir un grand fond d'eſprit, ou en être tout à fait privé, pour ſoûtenir longtems la vie ſolitaire. Elle a des douceurs pour qui ſait s'y occuper, elle eſt afreuſe à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la meditation des belles choſes. Un homme ſans genie, incapable de reflexion, vivroit hors du monde exempt de chagrin, car il ne s'en feroit pas une idée delicieuſe. Un eſprit mediocre, qui contempleroit à travers les bornes de la ſolitude les joyes du grand monde, ſe verroit avec regret au milieu des déſerts! mais



a ressenties, l'esprit rempli de ce qu'on étoit, de ce qu'on pouvoit devenir, le cœur attaché à de tendres engagemens, on a besoin de tout soi-même pour se resoudre à la quiter. Ce dessein executé, on se veut mal de ses premiers retardemens.

* Changement heureux d'un homme qui quitte le monde ! Il lui falloit des valets de chambre pour lui aider à s'habiller; il vouloit qu'on appellât le sommeil au bruit des instrumens ; on ne pouvoit servir sur sa table des viandes assez délicates; ses maisons ne pouvoient être trop richement meublées, ni ses jardins trop proprement entretenus ; il ne faisoit usage de ses pieds que pour descendre de sa chambre, ou monter en carrosse ; une lecture d'un moment l'incommodoit ; personne à son jugement n'étoit ni bien fait, ni entendu. La retraite lui fait faire des reflexions, qui condamnent cette conduite molle & imperieuse : lui-même cultive son parterre, une fleur qui y naît par ses soins lui semble plus precieuse que les plus belles plantes des jardins de la Thessalie ; il s'endort au doux bruit des ruisseaux, & s'éveille au chant du coq. Simplement vêtu, il se contente d'une nourriture médiocre ; une honnête simplicité regne dans sa maison ; il se fait une occupation agreable de lire les Livres nouveaux.

Le Solitaire travaille tous les jours de ses mains; il est architecte, son peintre, son jardinier; en un mot il se suffit.

* La solitude n'auroit plus dequoi plaire, si elle privoit entierement des commerces de l'amitié, on peut renoncer au monde, & tenir à ses amis, on quitte le monde, parce qu'il est dangereux, on cultive l'amitié, parce qu'elle est une vertu.

La solitude qui nous rend insensibles à tout ; nous

nous laisse une sensibilité toûjours égale pour nos amis.

* L'amour du repos n'est pas un assez puissant motif de nous retenir dans la solitude; il faut y être conduit par le desir de s'attacher uniquement à la meditation des choses du Ciel.

Doux agrément de la solitude, vous faites perdre aux Savans le dessein d'être des ouvriers du Demon, en les apliquant à un travail plus chrétien & en leur faisant trouver des délices sans nombre, des douceurs sans reproches, dans la lecture des Livres saints. Que leur auroit servi le succès dans des Arts que la Religion abhorre, sinon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquise? Trop foibles pour resister aux charmes d'une reputation éblouïssante, ils auroient continué de sacrifier les interêts de leur conscience à la réussite d'une vaine curiosité. Ainsi ce seroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obscurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour meriter une plus solide aprobation.

* La solitude a de grands charmes. Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y fassent renaître le vertueux Solitaire à de nouveaux plaisirs; tantôt il s'occupe des choses du Ciel, pour s'animer à en meriter la possession, tantôt il regarde les choses de la terre, pour s'exciter à les mépriser, occupé sans interruption de l'amour de la verité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penser à soi, les dissipations du monde nous l'ôtent. Les pensées de l'avenir occupent un Solitaire d'une maniere bien differente qu'autrefois elles ne firent. Il envisageoit alors de grands établissemens, son ambi-



bition se nourrissoit de l'avenir, aujourd'hui c'est la verité qui l'y fait penetrer.

* Celui-là est parfaitement heureux, qui peut vivre sans le secours d'autrui. Dans la solitude on a ce parfait bonheur ; là on se passe des Grands, on méprise leurs honneurs, on n'est point obligé de faire regulierement sa cour, il ne faut pas attendre des années entieres pour voir l'accomplissement de ses desirs : on n'y forme que des vœux innocens, qui ne troublent point la felicité presente.

Voit-on dans la solitude des trahisons & des lâchetez, des bassesses & des perfidies ? On n'y est point embarassé du soin de se faire des amis, ni traversé par la crainte de les perdre ; on brave la fortune, on se rit de son pouvoir ? Où trouvera-t-on un état plus heureux ?

Quelles consolations ne fournit pas la solitude aux malheureux ? l'amant y trouve un asyle contre les dangers de l'amour ; l'ambitieux humilié s'y va consoler de sa mauvaise fortune : ce qui seroit impossible au zele éloquent des meilleurs amis, devient possible au silence de la retraite.

* Un Solitaire vraiment détaché du monde me fit dans une Lettre l'éloge de son bonheur, en ces termes : Pardonnez-moi, Monsieur, la digression que je suis tenté de faire ; charmé des douceurs de ma retraite, agréez que je vous en entretienne un moment. Toute la face de la terre, theatre magnifique des grandeurs du Tout-puissant, m'offre ici chaque jour un spectacle qui n'est point de la nature des vôtres, & que je puis contempler avec une joie legitime. Je vois les ouvrages de la nature, les chefs-d'œuvres de la Providence. Les lis croissent ici à vûë d'œil, nos campagnes sont richement tapissées ; Salomon sur son trône n'est pas

pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels ſont les objets qui raviſſent mes yeux ; en regardant de pareilles choſes, loin d'être obligé de leur commander de ſe fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puiſſance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent auſſi innocemment ſe ſatisfaire : les concerts du roſſignol, les chants de la fauvette, les ramages de mille oiſeaux m'animent à louer le Createur ; au lieu que les mondains, qui prêtent l'attention à des airs prophanes, entrent dans de blâmables raviſſemens.

* La ſolitude eſt plus neceſſaire à ceux que le monde peut corrompre, qu'aux ſages, qui ont dequoi ſe defendre de ſa corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuyent la ſolitude, elle n'eſt agreable qu'à ceux à qui elle eſt moins neceſſaire.

Pour qui ſont faits les deſerts ? Pour qui ſont établies les retraites ? Eſt-ce pour les perſonnes en qui la chair eſt morte, en qui les paſſions ſont éteintes, qui n'ont point de vices dominans ; ces demeures ſeparées de la dangereuſe ſocieté des hommes conviennent mieux à ceux que les apas du monde trompent aiſément. Fuyons dans les ſolitudes : ſi les villes ſont pour nous des lieux de tentations ; cherchons dans les montagnes, s'il ſe peut, un aſyle impenetrable aux efforts de la corruption humaine, puiſque nous avons une ame à l'excès ſuſceptible des deſordres qui inondent le grand monde, *Tout eſt vanité*, *tout eſt vanité*, repete le Sage, dans les plus afreux reduits, comme dans les plus nombreuſes Cours, elle établit ſon regne ; la ſeule difference eſt qu'on n'a pas la force de reſiſter à ſes enchantemens au milieu des dangers qui la ſuivent dans la foule.

* Les



* Les hommes confiderez comme hommes font par tout égaux. Cette égalité eft confonduë dans les grandes villes, à caufe de la magnificence des uns & de la fimplicité des autres ; on l'avouë feulement & on la reconnoît dans les endroits retirez du monde.

Je rencontre à Paris un homme de diftinction, je le faluë, à peine me regarde-t-il. Que tous deux nous nous rencontrions en pleine campagne, il m'ôtera le premier fon chapeau. D'où vient cette civilité bizarre ? Suis-je plus homme à la campagne qu'à la ville ? Ce n'eft point cela, c'eft plûtôt que lui-même denué à la campagne du fafte qui felon lui le rendoit fuperieur aux autres, devient plus homme qu'il n'étoit ; fe mefurant alors à moi, il me traite comme fon égal.

* J'envie le bonheur d'un folitaire, qui n'a plus de commerce avec le monde, & qui eft plus feul dans la folitude que la folitude même n'eft feule dans ces campagnes inhabitées.

* Les montagnes, les rochers, les bois forment le lieu folitaire, mais ils ne font pas la folitude. J'appelle être dans la folitude, quand on peut vivre feul avec foi-même ; cette folitude peut auffi bien fe trouver au milieu du tumulte des villes frequentées, que dans les lieux les plus déferts.

Avoir pour demeure une fombre caverne, pour compagnie les bêtes fauvages, pour fpectacle des pierres & des torrens, pour nourriture des racines fans aprêt, pour occupation des fatigues fans relâche; être enfin dans l'horreur d'un trifte filence, qui ne foit interrompu que par le hurlement des loups, & le rugiffement des lions ; ce n'eft là qu'une partie de la folitude, il faut favoir vivre avec foi-même comme s'il n'y avoit plus d'hommes dans

dans le monde, comme si on y avoit toûjours été seul, & voilà la vraye solitude.

* Tous les hommes iront-ils se confiner dans un éxil qui ne finira qu'avec leur vie? Ils ont leurs engagemens dans les villes! trop de raisons les empêchent de se retirer, je le sai, c'est ce qui fait le malheur de plusieurs, qui se gâtent dans le commerce du monde.

Si j'entreprenois de dépeupler les villes il n'y auroit plus de solitudes; les déserts seroient plus fréquentés que les Provinces, les Provinces seroient desormais de veritables déserts. Demeurons dans le monde à la bonne heure, mais établissons au dedans de nous cette retraite si necessaire.

LA COUR ET LES GRANDS.

UNe statuë exposée dans une place publique arrête les yeux des passans, on en admire le dehors; qui en considereroit le dedans, y reconnoîtroit un vuide affreux. Telle est la Cour.

Je me suis toûjours dit, qu'auprès des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai-je été plus dégoûté de la Cour? Les bons services y sont suspects, les assiduitez peu reconnuës, on se lasse de vous vouloir du bien, on vous protege froidement, l'envie se déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut essuyer le cruel mépris, être disposé à flatter, caresser jusqu'à un valet, lui faire des soûmissions, le remercier de ses refus. J'en conviens, mais je me trahirois, si je me disois gueri de la passion que j'ai euë de vivre à la Cour. Je suis du nombre de ceux qui se flattent que



que leur moderation les deffendroit contre les attaques de la fortune ; jusqu'à ce que je l'aye experimenté, je croirai que je ne puis me tromper.

* La Cour est un monde particulier, où l'on ne se gouverne pas comme ailleurs. Les Courtisans nous sont aussi oposez que les antipodes.

Qui croiroit qu'à quatre petites lieuës de Paris, on eût des mœurs, des façons de faire, des sentimens tout differens qu'à la ville?

Versailles & *Paris* ne sont assurément pas dans un même climat ; les genies y sont trop contraires. L'air de l'un est contagieux, l'air de l'autre n'est pas tout-à-fait si empesté. Là on flate, on dissimule, on se sert d'artifices ; ici on est plus ouvert, plus naturel, plus sincere.

* Le goût de la Cour n'est pas le même que celui de la ville ; je ne sai lequel est le meilleur. A la Cour on juge finement, à la ville on prononce solidement ; ce que je sai, c'est qu'il y a plaisir d'avoir l'approbation de l'un & de l'autre.

Deux Orateurs sont nommez pour parler, l'un devant le Roi de France, l'autre devant le Roi d'Angleterre. Le premier s'attend à un Evêché ; le second, selon sa regle, peut seulement pretendre au Cardinalat : celui-là goûté à Paris ne l'est point à la Chapelle, quelle mortification! celui-ci applaudi par les grands Seigneurs, à cause qu'il l'a été par leur Souverain, ne voit dans une Paroisse de Paris, qu'un auditoire peu rempli, & beaucoup murmurant: Qui des deux se consolera le plûtôt? Je ne doute point que ce ne soit le Religieux. L'aprobation des gens de Cour flate davantage que celle du Peuple, qui n'a aucun sufrage dans le choix des Prélats.

* L'homme de Cour étant à la ville, approuve ce

ce qui est admiré de la ville: revenu à la Cour, il suit l'opinion des autres Courtisans. Chaque lieu comme chaque siecle à son goût particulier; il faut le suivre bon ou mauvais: quel risque court-on ? on est bien reçû d'être de l'avis commun.

On annonce une piece nouvelle, le titre en est trouvé heureux; on court en foule à la premiere representation, plusieurs Princes l'honorent de leur presence, la piece est jugée exquise. Flaté d'avoir l'estime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des representations plus exactes; la piece n'y est point admirée, elle échoue. Ces Courtisans critiques sont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuera-t-on cette varieté de jugemens? Je ne suis pas assez penetrant pour en donner une bonne raison, à moins qu'on ne veuille se contenter de ma premiere; chaque siecle a son goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville ayent applaudi. Ce qu'ici on estime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en est un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres pieces qui enchantent les Courtisans, & qui ne plaisent pas à Paris. Les goûts sont étrangement diversifiez.

* Il y à peu d'honnêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point sur cela à partie, si tout le monde y vivoit chrêtiennement, il ne faudroit pas choisir d'autre état.

* Les chemins de la Cour sont rapides, on y monte avec peine, ils sont glissans, on y tombe aisément.

* A la Cour il faut une sorte de perseverance. Les bonnes graces des Princes ne s'arrachent qu'a-

vec



vec violence, leur cœur est pour ceux qui s'obstinent à l'avoir.

* La faveur épargne à un Courtisan bien du chemin, elle prévient en lui le merite des assiduitez.

* Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de se faire connoître à Alexandre. N'ayant pû seulement s'en aprocher, il imagina un dessein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier, le corps oint d'huile, l'épaule gauche couverte d'une peau de lion, une massuë à la main droite, il se présenta en cet état devant le Prince. La nouveauté de ce spectacle excitant la curiosité des Courtisans, Alexandre commanda qu'on le fît aprocher; il l'écouta, se mit à rire, & le retint à sa suite. Je n'oserois trop dire ce qui me vient en pensée: chacun veut être connu des Princes; ceux qui se jettent à la Cour ont les mêmes vûës; le nombre en est si grand, qu'il en reste toûjours quelques-uns derriere, ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce soit; que font-ils? Ils imitent Dinocrates, tous se travestissent à son exemple, & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection, qu'en braves athletes ils défendront ses interêts, & qu'à quelque épreuve qu'on les puisse mettre, ils auront le courage des lions, la force des Hercules. Si cette application ne plaît pas, je consens qu'on n'admire que l'histoire.

L'avarice des particuliers assiege le Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le tems d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent, tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il

Il ne coûte gueres à la Cour d'être genereux; on y revêt les uns de la dépouille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tout accorder, loin de signaler leur bonté, ne fait que la decrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

* On nous surprend de nous dire qu'il y a des païs, où la nuit on fait ce qu'ici nous faisons le jour. Sommes-nous surpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, dîner quand ils soupent, jouër enfin toutes les nuits, & les metamorphoser en autant de jours?

Il semble que les jours ne soient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaisirs qui se goûtent à la lueur des flambeaux. Une femme de qualité se leve à midi, à peine est-elle habillée à cinq heures; la Comedie, le bal, le jeu se succedent; on se couche à quatre heures du matin. N'est-ce pas renverser l'ordre du monde, que de chercher le repos lorsque les autres sont dans l'occupation? Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

* La grandeur est recherchée de tout le monde, quoique par des vûës differentes. Les uns la recherchent par raport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes sortes de commoditez: D'autres la recherchent par raport à l'autorité; ce sont des gens qui se plaisent dans la foule des Courtisans, qui ambitionnent de se faire valoir: ils veulent qu'on coure à eux, qu'on les croye dépositaires des graces de la fortune, & qu'on les solicite de les distribuer.

Les Grands veulent qu'on leur fasse la Cour assiduëment, parce qu'eux-mêmes sont fort assidus à faire la leur; vous attendez d'eux ce qu'ils atten-



dent du Roi, n'eſt-il pas juſte que vous l'achetiez au même prix?

* Tout homme qui entre à la Cour doit ſe dépouiller de ſa volonté, plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéïſſance. C'eſt un lieu où on ſe gouverne au gré d'autrui, & où il n'eſt pas permis de ſuivre ſes propres fantaiſies. On y dîne à l'heure qu'on y voudroit ſouper, on y ſoupe quand il eſt tems de dormir; il faut ſe lever de bonne heure, ſe coucher bien tard, & toûjours contre ſon inclination. Ce fut de tout tems la maniere de la Cour. L'état d'un ſimple particulier eſt incomparablement plus doux; il eſt ſon Maître & ſon Roi, perſonne ne le contredit; il n'attend point, on l'attend; il dit ſon goût, on le ſuit, il mange à ſon apetit, il a la liberté de tout.

* Servitude étrange que celle des Princes! nous les voyons les maîtres du monde, & nous les croyons libres; mais n'eſt-ce rien que l'empire qu'exercent ſur eux une infinité de paſſions violentes? Ils commandent aux Peuples avec autorité, ils obéïſſent à leur orgueil avec plus de ſoûmiſſion. Ce ſont des *Marius* qui conduiſent des armées, & ce ſont en même tems des *Marius* qui ſe laiſſent conduire par l'ambition.

* Dès que nous ſommes attachez à la perſonne des Grands, nous ne nous apartenons plus, c'en eſt fait. Nous aurions envie de rire, ce Grand ne rit pas, il y auroit du crime à le faire. Nous avons un chagrin mortel, ce Grand n'en a point, la bienſéance demande que nous nous repandions en éclats de joye; quelle plus cruelle ſervitude?

Je déplore la condition de ceux que l'interêt, la politique, la flatterie engagent à des divertiſſemens exterieurs, tandis qu'une ſecrette affliction les conſume. Ce Comedien vient de perdre une femme

me qu'il aimoit, il faut qu'il quitte ſes habits de deuil, & qu'aux yeux du public, il affecte une joye qu'il ne ſauroit avoir : n'eſt-ce pas un nouveau ſujet de triſteſſe? Ce Courtiſan a eu du deſſous dans une afaire dont dependoit le ſort de ſa famille, malgré ſa douleur il eſt contraint de prendre un viſage gai. Voilà ce qu'on apelle des gens doublement malheureux.

* A la Cour on a beſoin de tout le monde, plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier; que de la faveur de ſon Maître. Chacun cherchoit à ſe faire connoître des Domeſtiques de Sejan; ils partageoient avec lui les hommages des flateurs.

Juſqu'aux moindres perſonnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroît ſans pouvoir, qui en a plus ſur l'eſprit du Prince, qu'un des premiers Seigneurs.

Les Grands ne meſurent pas leur confiance à la qualité, ils l'abandonnent plus ſouvent à un homme du commun qui en uſe avec prudence, qu'à d'autres qui pourroient s'en prevaloir.

Il faut à la Cour faire des ſoûmiſſions à qui nous en doivent. Quiconque n'eſt pas diſpoſé à en paſſer par là n'y eſt abſolument pas propre. Un Cordon-bleu bon Courtiſan briguera dans l'occaſion l'amitié d'un Valet de chambre, pour avoir accès chez le Miniſtre.

* La ſenſibilité ſe trouve rarement dans le cœur des Grands. La joye continuelle où ils vivent, naturaliſe chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tous ſentimens d'humanité, parce qu'ils épuiſent en leur faveur toute leur tendreſſe; ils regardent ſoufrir le



reste des hommes avec autant d'indifference, que s'ils étoient d'une autre nature inferieure à la leur.

Vous hommes élevez, qui êtes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la même Loi qui nous ordonne de vous respecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puissamment que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmez de son accueil, nous voudrions avoir un trésor de gloire à lui offrir, pour le dedommager de celle dont il se dépouille si volontiers en notre faveur.

* La familiarité avec les Grands est tôt ou tard dangereuse; on doit rechercher leurs bonnes graces d'une maniere respectueuse, point autrement.

Trop voir un Grand Seigneur, notre presence le fatigue, nos assiduitez l'importunent : le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Est bien heureux qui s'en peut passer.

* Ce n'est pas le succès de quelque important dessein qui donne aux Princes le plus de joye: la malice d'un singe, ou la brutalité d'un fol les divertira davantage; un mot d'esprit, une fine raillerie ne les penetre pas si fortement. Est-ce qu'ils ne savent pas goûter les belles choses? Ce n'est pas toûjours cela; élevés dans les grands plaisirs, ils y deviennent insensibles, & sont obligés d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui reveillent leur humeur. Cette raison me semble la veritable.

* Les gens de la Cour ne savent pas faire usage d'eux-mêmes. Leurs pieds, leurs mains ne

ne sont que des parties de bienséance, & non des membres necessaires, ce n'est que pour la bonne grace qu'ils les ont.

* Par tout la verité est mal reçûë, à la Cour elle est en horreur.

L'Art de flatter les puissans est si commun, qu'il n'est ignoré ni des petits, ni des moins instruits.

Les grands Seigneurs ont beau malfaire, ils ne manquent pas d'avoir à leur devotion des Poëtes & des Orateurs qui les flatent à propos, & qui leur font un merite de tout.

On a tant flaté les Grands, que la flaterie doit être à bout, & le flateur se confesser vaincu. Je ne doute point que l'Art de louër ne fût épuisé dès le tems des premiers Rois; si ce n'est que l'interêt, qui ne s'épuise jamais, ne lui donnât de nouvelles ressources en faveur de leurs successeurs.

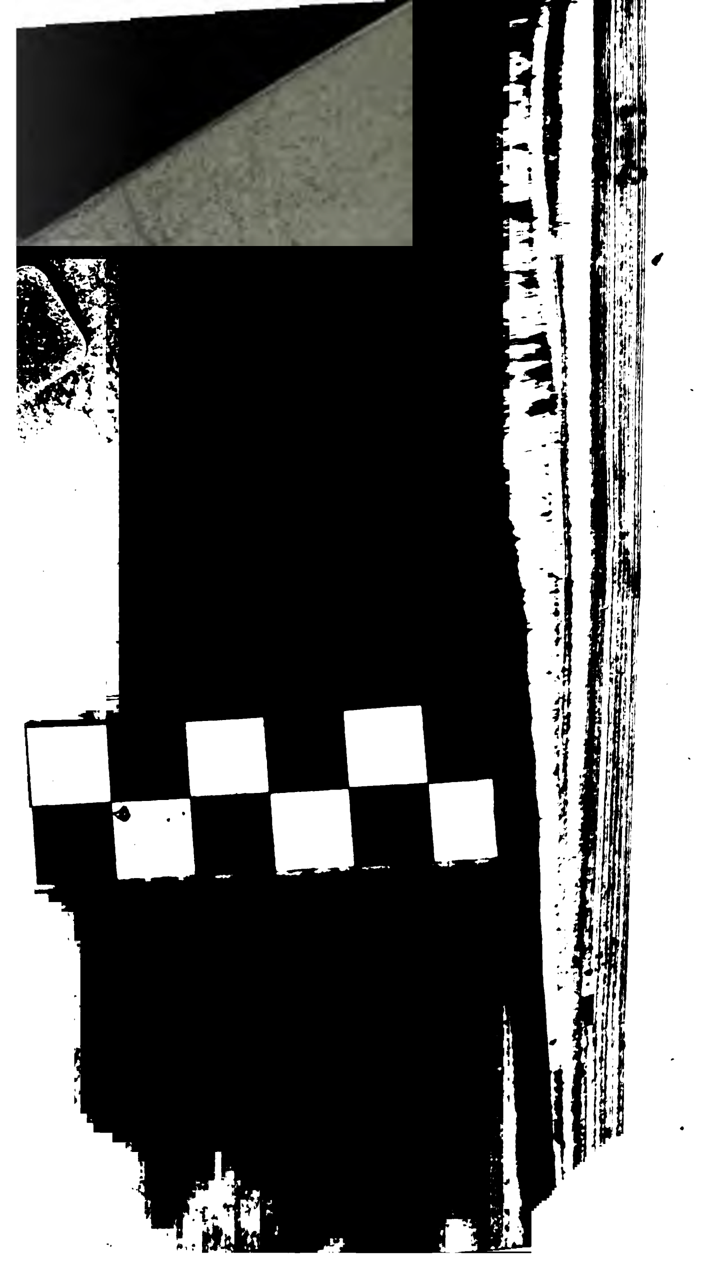
* Il n'y a qu'une chose qui me feroit desirer l'état de Grand, c'est la facilité qu'on y a de se mettre en réputation. Beaucoup de science, beaucoup de sagesse, beaucoup de vrai merite sont presque sans gloire dans une condition privée.

Un sot de qualité a bien de l'avantage. S'il ne parle point, on vante sa politique; s'il parle, on éxagere son esprit.

* Evitons de faire montre de nos talens en presence de notre Maître. C'est alors qu'il faut suivre le conseil du Sage: *Ne vous apuyez point trop sur votre prudence.*

Mon fils, fais-toi petit, disoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtisans que cette leçon.

* La stabilité n'est pas le propre de l'humeur des Princes; leur volonté est dans une revolution continuelle.



* Peu de choses épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres signes, leur conscience chargée de crimes les rend attentifs aux plus communs évenemens. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroisse en feu, qu'un tonnerre long-tems retenu fonde sur le toit de leurs Palais, y brise & y renverse ce qui sert d'instrument à leur vanité ? Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à derober sa lumiere pour un moment; Archelaüs tremblant à la vûë de cette éclipse, que les moins hardis regarderont sans étonnement, fera fermer les portes de son Palais, couper les cheveux de son fils, & ira chercher sa sûreté dans les lieux soûterrains, comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choses sans éfroi, il les attend avec une intrépidité merveilleuse, le mauvais Prince s'embarasse dans des conjectures funestes. L'aparition d'une Cométe, un changement de couleur dans la Lune, la découverte d'un nouvel Astre, le bruit du tonnerre seront pour lui des présages de malheur ; tourmenté par le cruel souvenir de ses desordres, il craint à toute heure d'être reduit en cendre par la foudre.

* Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur Oraison funebre; il ne sera plus tems.

* Nous conseillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur est avantageux. Je sai que la politique a ses bornes ; on craint de se mettre mal dans leur esprit ; je ne blâme pas cette precaution : mais pourquoi voulons-nous plûtôt nous asservir aux loix d'une basse flaterie, que de les soûmettre adroitement aux regles d'une vertu necessaire?

Un

Un Prince vicieux apelle rarement dans son Conseil des personnes de probité ; il aprehende d'en être contredit ; ou s'il les y admet, c'est pour se justifier aux yeux des peuples de la temerité de ses entreprises.

Les Rois que la seule politique gouverne, ne demandent pas tant conseil pour faire choix des mesures qu'ils ont à prendre, que pour sonder les intentions de leurs Ministres.

* Xerxès projettoit de soûmettre la Grece à son obéïssance ; les flatteurs toûjours éloquens, ne perdirent point cette occasion de l'assurer de la prosperité de ses armes. Demaratus plus sincere, l'avertit que ses grandes forces lui nuiroient. Comme le conseil des flatteurs prévaut à celui des sages, Xerxès negligea le dernier ; voyant enfin le mauvais succès de cette guerre, il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands sont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir si peu pour la verité ! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conseils sont foiblement écoutez, & jamais suivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de sagesse qu'eux : Il leur faut des esprits complaisans qui aprouvent leur ambition. Jusqu'à ce qu'ils voyent la deroute de leurs superbes desseins causée par leur imprudence, ils rejetteront les avis d'un bon Ministre ; sans cette experience qui les fait repentir d'avoir suivi leurs propres lumieres, ils n'avouëroient pas encore qu'ils se sont trompez.

* La perte d'un sage Conseiller fait mieux sentir le besoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aisément s'en passer ; ne l'a-t-on plus, on reconnoît combien il étoit necessaire



cessaire. Auguste desesperé de voir sa fille dans des debauches indignes d'une femme de son rang, ne put dissimuler sa douleur. Personne ne s'opposant à ce honteux éclat, il publia les desordres de Julia, sans considerer qu'il se deshonoroit lui-même! aussi ne fut-il pas long-tems à voir sa faute: *Ce malheur*, dit-il, *ne me seroit pas arrivé, si Mécenas ou Agrippa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguste une seconde maxime. Les Peres bien loin de punir les vices de leurs enfans, doivent en derober la connoissance. Je ne leur donne qu'un moment pour se repentir d'avoir exageré les mécontentemens qu'ils en ont reçus; si-tôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentimens aux depens de leur propre honneur. Les desordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la negligence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation? Faisons en sorte qu'ils s'assoupissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute une Ville n'en soit bien-tôt imbuë. Que gagne un pere de décrier ses enfans, disons plûtôt quel tort ne se fait-il point? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rapelle leur vie passée, on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections; je laisse à penser s'il n'a pas tout le tems de se repentir de son indiscretion.

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus, afin de donner à ceux qui les servent, une forte émulation. La politique le veut; il seroit dangereux de témoigner à un Sujet le besoin que l'on a de sa personne, pourroit-il n'en pas abuser? Incertain de

de quel œil on regarde ſes ſervices, il fait de nouveaux efforts pour les rendre agréables. Une ſeconde raiſon conſeille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des Courtiſans que l'aprobation du merite de quelques-uns. Un Roi fait ſagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque choſe que diſe un Roi, nous trouvons dans ſes reponſes, une force qui nous ſurprend d'abord. Cet air de Majeſté avec lequel il parle, ce peu de paroles même qu'il dit, en impoſent beaucoup.

Il y a une éloquence ſeule afectée à la grandeur qui s'étend juſqu'aux actions, & juſqu'au ſilence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que les diſcours ordinaires. Tout parle chez eux, un ton de voix, un ſigne, un geſte; on y trouve de nobles ſentimens qu'il eſt facile d'interpreter. Il n'apartient pas à l'Art de donner les regles de perſuader ainſi, on les tient de la nature qui communique, ce ſemble, aux paroles d'un Roi, autant de poids & d'autorité, que la fortune en a donné à ſa perſonne.

L'Hiſtoire conſerve préciſement toutes les Sentences des Empereurs; elle ſe charge d'annoncer à la poſterité, leurs paroles comme leurs actions. Nous raportons auſſi volontiers ce qu'ont dit les Ceſars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms auguſtes reviennent inceſſamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs ont quelque choſe d'héroïque qui ſeul peut s'emparer de l'eſprit des Heros.

* Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage mediocre eſt en lui taxé de lâcheté, une generoſité ordinaire ne lui merite point la gloire de cœur bienfaiſant.

- Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reste des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-ci, peut à peine commencer la leur. Des qualités bornées distinguent un homme du commun, un Prince ne sera point grand, qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un Sujet certains défauts parce qu'il n'est que Sujet : dans un Roi on n'excuse rien parce qu'il est Roi ; une vertu mediocre est en lui une espece de crime.

Que les hautes dignitez demandent de menagement ! Les actions y doivent être irreprochables, & les paroles des sentences. Un mot qui tient un peu de la passion ne sort pas sans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles ; une action irreguliere est monstrueuse aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands sont legerement touchez de ces instructions ; la plûpart s'imaginent que la licence, l'imperfection, sont des prerogatives de la naissance ; être sage, être parfait, au vulgaire on en laisse le soin.

* Quoi qu'on ne soit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui est dit pour les Grands que les Grands mêmes à qui ces choses sont adressées. L'ambition trouve place dans le tombeau des disgraces comme sur le Trône d'Alexandre ; ensorte que les instructions qui semblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

RE-

REFLEXIONS
sur quelques endroits choisis de Tacite.

LA vieillesse ne rend pas toûjours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mesure que la force de leur corps diminuë. Galba en adoptant Pison, crut avoir fait un choix judicieux. *Quand on saura*, lui dit-il, *que je t'ai adopté, je cesserai de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un regne; faites s'il se peut qu'on croie que vous ne voulez rien changer. Le nouveau gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaint: je ne sache pas de meilleur secret pour gagner leur affection.

On apprehendoit que l'Empire ne vînt à Tibere, une des principales raisons étoit, *qu'il avoit été nourri dès son enfance dans la maison dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans sa jeunesse.* Une molle éducation entretient la volupté, on a peine à perdre l'habitude du plaisir, nullement accoûtumé aux exercices laborieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on s'attache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empresse de rendre aux Princes, ils en deviennent fiers, orgueilleux, méprisans. Heureux ceux qui apprennent à se défendre contre la mollesse, par un genre de vie austere, contre la



fierté, par des manieres affables ! Ils feront souhaiter la durée de leur regne.

Tacite remarque que *la premiere action du nouveau regne fut le meurtre d'Agrippa.* Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibere ! Dans les dernieres années du regne d'Auguste, ils avoient éprouvé une clemence sans exemple ; dans les premiers jours de celui du nouvel Empereur ils voient un exemple detestable de cruauté. Auguste termina son regne par des actions de douceur, il finit le tems de sa domination par une conduite genereuse ; Tibere commence en tyran, sans qu'on puisse esperer qu'il redresse son humeur ombrageuse. Mechante idée qu'on donne de soi aux peuples quand on n'a pas la force de leur deguiser ses inclinations dangereuses ! Ils avoient raison d'aprehender son avénement à l'Empire.

* *Quelque resolu que fût le Centurion il eut beaucoup de peine à tuer Agrippa, quoique ce pauvre Prince fût sans armes.*

Il sort du visage des bons Princes, même des Princes cruels, car il faut respecter les Grands de la terre, & adorer leur pouvoir si on ne peut aimer leurs personnes, il sort, dis-je, un certain air qui terrasse quiconque ose attenter sur leur vie. Leur Majesté leur sert de bouclier, la resolution la plus intrepide est alors ébranlée, le coupable se trouve saisi d'effroi, un moment après il est au desespoir d'avoir consommé le crime, parce qu'il en connoît l'énormité dans son entier.

Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé. Chose horrible, il n'est rien qu'on ne fasse pour plaire à un Prince ! On s'honore d'avoir part à sa confidence, on brigue la gloire d'être le Ministre choisi de ses cruautez. Ce Centurion vient au plûtôt annoncer le meurtre qu'il a fait,

fait, comme si c'étoit une victoire insigne qu'il eût remportée, & qui lui dût meriter la faveur de son Roi; mais si le crime plaît, le coupable devient odieux. Tibere, dont il s'étoit promis une grande recompense, répondit aussi-tôt, *qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ses faits au Senat.*

Deux choses à remarquer. La premiere, qu'un Roi est dans la necessité, sur tout au commencement, de se justifier aux yeux de ses peuples. Sa puissance absoluë ne l'exempte point de cette necessité, elle est du devoir, elle est de la politique, sinon on se fait haïr. La seconde, qu'il est dangereux d'obéïr trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colere; le repentir succedant à une noire action, ils rejettent le crime sur le ministre de leur vengeance, & punissent ceux qui les ont enchaînés par d'aussi indignes complaisances.

* *Tibere affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le ministere des Consuls.* Il est dangereux à un Roi, de faire paroître qu'il veut lui seul gouverner sans écouter les avis de personne. Les évenemens fâcheux lui sont attribuez, les bonheurs sont interpretez à la fortune, on se previent contre lui, on ne le croit capable que de vexations.

* *Tibere étudioit le visage & les paroles* des Grands qui l'aprochoient. Ce n'est pas une mauvaise qualité dans un Prince de consulter la physionomie de ceux qui l'abordent: ceci doit être aux Courtisans un avertissement de tellement composer leur visage & leurs paroles, qu'il n'y ait sur l'un aucune alteration, ni dans les autres aucun detour, pas même d'inutilité.

* Lorsque César fut tué, on disoit que *c'étoit un*



un Tyran. Il faloit bien donner quelque couleur au crime de ſon aſſaſſin. Arrive-t-il quelque choſe de ſiniſtre à un homme élevé en dignité, chacun par envie ſe hâte de dire qu'il meritoit ce malheur; comment ſans cela pourroit-on excuſer ceux qui ont trempé dans le deſſein de ſa diſgrace?

Ce qu'on diſoit de Céſar après ſa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit: Les flateurs ſont mieux appris; tant que nous les pouvons favoriſer, ils nous trouvent mille vertus, point de défauts; ſommes-nous morts, ils ne reconnoiſſent plus ces belles qualitez tant de fois admirées, ils s'attachent à mettre nos vices dans un grand jour.

Il n'y a que ceux qui ſuivent les Grands qui aprennent leur veritable caractere. Les Grands ne les ſavent pas eux-mémes. Céſar ne ſe croyoit pas Tyran, on nous dit qu'il l'étoit, auſſi dira-t-on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux; qu'ils n'étoient que des hommes très-imparfaits.

La deſtinée de Céſar doit faire trembler ceux qui ſont à la tête des Gouvernemens.

* Que l'eſprit des peuples eſt inégal, qu'il y a peu de conſtance dans leurs jugemens! A peine Auguſte a-t-il les yeux fermez, qu'on veut fouiller dans le motif de ſes actions, les uns l'accuſent, peu le juſtifient, preſque tous les blâment, & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

* Diſſimulation adroite de Tibere, rafinement de vanité bien extraordinaire! Il fait l'éloge d'Auguſte en termes magnifiques, la reconnoiſſance l'y engageoit, ſon propre interêt l'y portoit, il ſavoit qu'un Prince qui commence à regner, doit

dire

dire du bien de son Predecesseur, sur tout quand il a été aimé du peuple, au fond Tibere avoit de la repugnance à le faire, mais que ne peut la politique ? Il previent ensuite le peuple, *sur le peu de force qu'il se connoît pour soûtenir un grand Empire*; autre ruse de sa dissimulation. Car personne ne se croit incapable d'exercer les ministeres publics, si on avouë qu'ils sont penibles, c'est pour s'honorer de la vigilance, du travail, de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile, il en faut convenir: *Sous le regne d'Auguste il avoit eu beaucoup de part aux affaires.* Cette experience forme extraordinairement; le talent de gouverner est une chose qui s'acquiert, & qui ne peut s'aquerir que par de longues études, que par un prompt exercice.

* Jamais ne faites connoître au Prince que vous entrevoyez ses intentions. Tacite dit que les *Senateurs craignoient tous également de deviner la pensée de Tibere.* Ils comprenoient sans doute que sa modestie étoit feinte, que plus il témoignoit vouloir refuser l'administration du Gouvernement, plus il avoit d'impatience de se voir maître: Cependant ils feignoient à leur tour de ne pas croire que cela fût vrai. Avec un homme dissimulé comme Tibere, il faloit des gens aussi dissimulez que ces Senateurs.

* Ignore-t-on combien il est dangereux de choquer les Princes ? On a beau leur marquer des soûmissions, des repentirs, s'ils ont resolu de se vanger, rien ne leur en fera perdre le dessein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Asinius Gallus; en vain chercha-t-il à l'adoucir par ses loüanges, un Empereur irrité n'est plus un homme capable de retour.

* Un homme de tête qui parle avec force, ramene



mene les esprits les plus emportés. Bléſus ne dit que trois mots à des Legions mutinées, le déſordre fut auſſi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes : *Trempez plûtôt vos mains dans mon ſang, il y aura moins de crime à tuër un General qu'à vous revolter contre votre Prince ; ou je vous retiendrai dans l'obéiſſance, ſi vous me laiſſez la vie, ou je hâterai votre repentir ſi vous me l'ôtez.* Le ſang froid auroit été inutile dans une pareille occaſion, il faloit un diſcours preſſant, vif, coupé, genereux. Si Bléſus avoit marqué de la crainte, la revolte auroit été opiniâtre, il s'exprima en homme qui ſe poſſedoit, en homme que la vûë du peril n'étonnoit point, en homme qui agiſſoit par un pur zéle de ſervir ſon Prince ; voilà ce qui doit paroître à des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le devoir.

* Il eſt neceſſaire qu'un Prince ſoit éloquent : mais ſon éloquence ne doit pas reſſembler à celle des Orateurs : ſon viſage doit parler plus que tout le reſte, on doit lire dans ſes yeux ce qu'il ſent, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il veut faire entendre. *Druſus n'avoit pas de talent pour haranguer, il ne laiſſa pas pourtant dans l'aſſemblée qu'il convoqua, de parler avec un certain air de grandeur qu'inſpire la haute naiſſance ; dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

* Vous apaiſerez moins facilement un homme qui de lui-même s'irrite contre vous, qu'un autre que vous aurez irrité. Dans le premier c'eſt la precaution qui agit, il tâche de faire voir qu'il a raiſon de ſe venger ; dans le ſecond c'eſt une haine involontaire qu'il eſt aiſé de détruire. Tibere haïſſoit injuſtement Germanicus, lui pardonna-t-il ? Auguſte étoit juſtement indigné contre Cinna, lui refuſa-t-il ſa grace ?

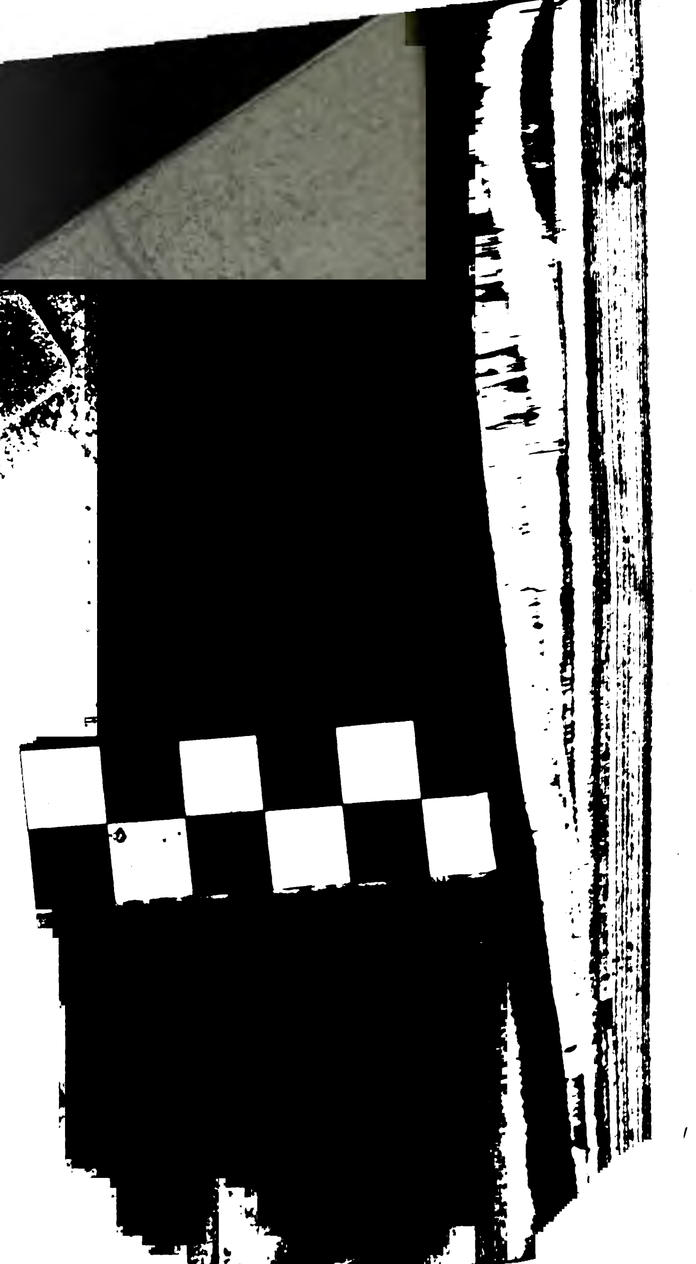
* On

* On aporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée sur les Alemans par Germanicus. *L'Empereur eut de la joye d'apprendre que la sedition fût étoufée, mais il étoit fâché que Germanicus en eût la gloire, & qu'il eût gagné l'affection des soldats par ses largesses.* Jamais les Rois n'aiment les rivaux : jaloux de leur gloire ils haïssent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur : les loüanges qu'on donne à un Sujet le mortifient autant que si on les méprisoit ouvertement. Qu'il est difficile à un General de se faire aimer de ses soldats, sans devenir suspect à son Maître, qu'il est même difficile de servir son Prince avec succès & de passer dans son esprit pour entierement dévoüé à ses interêts !

Auguste avoit eu beaucoup d'attache aux spectacles par complaisance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus. Remarquons d'abord la complaisance qu'a Auguste pour Mecenas ; un Prince ne fera pas toûjours agir l'autorité, il s'ouvrira, il se repandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne lui seront pas moins cheres qu'aux simples particuliers. Nous sommes engagez à avoir de grandes complaisances pour nos amis, il menagera les siennes d'une maniere à les rendre plus precieuses, au reste il n'en sera point superbement avare.

Que dirons-nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon ? Les plus grands Hommes ont ainsi des attaches qu'on ne sauroit excuser ni trop condamner. Dans la necessité où nous met la nature de donner à notre cœur dequoi s'occuper, elle permet qu'il se lie à des bagatelles : ne vaut-il pas mieux que ces sortes d'objets prennent le devant de notre affection, que non

pas



pas qu'elle ſoit occupée aux depens de notre gloire?

Outre qu'il n'étoit pas ennemi de ce tems, continuë Tacite en parlant d'Auguſte, *il croyoit qu'il étoit d'un bon Prince de ſe mêler dans les plaiſirs du peuple.* Rien n'eſt ſi vrai ; les Peuples ſont charmez de voir les Princes dans leurs plaiſirs; ils en tirent de favorables conjectures, les nomment affables & populaires. Quelle joye ne reſſentons-nous point d'aprendre que Monſeigneur vien tà l'Opera ou à la Comedie ? Le plaiſir du ſpectacle eſt le moindre qu'alors on goûte; on eſt bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au deſſous de lui ces divertiſſemens preparez pour tout le monde.

* Belle, heureuſe, & charmante conduite que celle de Germanicus ! Je n'ajoûterai rien à ce qu'en dit l'Hiſtorien, ſon éloge renferme toutes ſortes d'inſtructions. *Il alloit viſiter les bleſſez, ſe faiſoit montrer leurs plaies, leur donnoit à chacun les loüanges que meritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneur, & les autres d'interêt; enfin ſoit par la douceur de ſes paroles, ou par le ſoin qu'il prenoit d'eux, il ſe les rendoit tous entierement devoüés & prêts à le ſuivre dans les dangers.* Y a t-il beaucoup d'Officiers de Guerre qui ſe reconnoiſſent dans ce portrait ?

* On eut de la peine à pardonner à celui *qui fut accuſé d'avoir traité ignominieuſement le corps de Varus.* Les reſtes des Grands Hommes nous doivent être precieux, tout ce qui a contribué à leur donner du luſtre nous doit être cher. C'eſt par la force de leurs bras qu'ils ſont devenus Heros, c'eſt aux lumieres de leur eſprit, aux genereux ſentimens de leur cœur, qu'ils ſont

ſont redevables de leur gloire. Cet eſprit penetrant, ce cœur heroïque étoient enfermés dans leur corps; reſpectons-le comme on feroit les ruïnes d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obſeques des Rois puiſſans; on doit trop aux efforts de leur genie, aux ſuccès de leur prudence, pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop prompte mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

* Tibere repetoit ſouvent qu'il *n'y avoit rien de ſtable dans la vie, & que plus il étoit élevé, plus il devoit craindre de tomber.* Avoir ces ſentimens, & ſe gouverner d'une façon toute opoſée, c'eſt une choſe ſi ordinaire qu'il n'eſt plus permis d'en être ſurpris.

* *Auguſte fut le premier qui rompit les libelles dans la loi de Leze-Majeſté, irrité de l'imprudence d'un Caſſius Severus qui avoit diffamé par ſes écrits des hommes & des femmes illuſtres.* C'eſt aimer bien tendrement ſes Sujets que de regarder leur honneur comme le ſien propre. Dans un Etat bien reglé on ne doit point ſouffrir ces eſprits critiques qui ſe font un plaiſir delicat de dechirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont reçû de mauvais ſervices. Graces à la vigilance des Magiſtrats que leur dignité engage à être les protecteurs de la reputation des peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deshonorent les plus gens de bien; car on eſt plus rigoureux que jamais ſur les permiſſions d'imprimer.

* *Le Senateur Pius Aurelius implora le ſecours du Senat pour être dedommagé de la perte de ſa maiſon ruinée par la ſtructure des chemins publics & des Aqueducs. Tibere qui ſe plaiſoit à exercer ſa liberalité dans les choſes qui lui faiſoient*

ſoient honneur, (vertu qu'il garda même longtems après avoir perdu toutes les autres) fit reſtituer à Aurelius le prix de ſa maiſon. La liberalité eſt une vertu ſi neceſſaire aux Princes, qu'on ne leur en croira aucune dès qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par raport aux bien-faits qu'ils repandent, il eſt de leur interêt de conſerver cette inclination bienfaiſante, afin qu'on parle favorablement de leurs perſonnes.

L'action de Tibere m'ouvre le ſujet d'une autre reflexion. Il eſt de la derniere injuſtice à un Prince de ſacrifier les biens de ſes Sujets au plaiſir d'une faſtueuſe curioſité. ACHAB puni, JESABEL devorée par les chiens pour avoir ravi l'heritage de NABOTH, ſont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occaſion.

Tibere n'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes : jaloux de ſon autorité il craignoit les grands hommes, jaloux de ſa reputation & de l'honneur public, il ne vouloit point de ceux qui paſſoient pour méchans ou pour coupables. Un homme qui a trop de merite, ou qui n'en a point du tout, n'eſt pas propre à la Cour. Excès de vertu, défaut de vertu, deux extremitez nuiſibles au Courtiſan.

Les Grands Hommes ont ſans doute quelque choſe d'extraordinaire, puiſqu'ils ſont formidables aux Tyrans ; le mauvais Prince les éloigne de ſoi autant qu'il lui eſt poſſible, deſeſperant d'accorder les deſſeins de ſa cruauté avec les conſeils des Sages. On a très-grande raiſon de nommer Tibere le plus diſſimulé des hommes, il étoit au fond d'un naturel mechant, *& il ne vouloit point de ceux qui paſſoient pour tels.* C'eſt-à-dire qu'il pro-

projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus juste, de plus odieux, par ce qu'on ne lui auroit pas attribué.

Germanicus jugea à propos de donner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'eût auparavant connu dans quels sentimens étoient pour lui ses soldats, il resolut de se déguiser. *La nuit venuë*, dit le Traducteur de Tacite, *sortant par la porte Augurale, couvert d'une peau de bête sauvage, suivi d'un seul homme, il enfile de petits chemins detournez & inconnus aux sentinelles, les ruës du Camp, s'arrête à toutes les tentes, & jouït de sa reputation, tandis que les uns parloient de sa haute naissance & de sa bonne mine, les autres de sa patience infatigable, de sa civilité, & de son égalité d'esprit dans les affaires, dans les plaisirs, & que tous avoüoient qu'il meritoit d'être servi avec affection dans un combat.* Grand sujet de joye à un General d'Armée d'être ainsi témoin des beaux discours, qu'on tient de lui! Savoir qu'on est estimé des Soldats, aprendre d'eux-mêmes la sincerité de leur affection, se sentir le maître de leur courage, de leurs vies: que ne peut-on pas entreprendre avec d'aussi sûrs gages de la victoire?

Il n'apartenoit guere qu'à Germanicus de contenter hardiment sa curiosité; la tendresse qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle qu'il en devoit recevoir; le bien qu'il leur faisoit lui presageoit celui qu'il devoit en atendre. Un General cruel & paresseux ne se seroit pas empressé à satisfaire l'envie de savoir ce qu'on auroit dit de lui; il auroit eu peur d'aprendre des veritez desagreables. Germanicus ne craint point cela, il se hâte avec confiance d'aller joüir de sa gloire. Quelques loüanges qu'on lui donne desormais, el-



elles ne seront pas suspectes de flatterie; il a reçu des aplaudissemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur estime vaut tous les éloges du monde, & rendra croiable tout le bien qu'on dira de Germanicus.

* *La seule Galere de Germanicus aborda sur les terres des Causses, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenuë sa flote, il s'accusoit d'être l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ses amis eurent assez de peine à l'empêcher de se precipiter dans la même mer qui l'avoit engloutie.* Les grands courages ne se piquent pas d'être insensibles aux attaques de la fortune. Germanicus repand des larmes, ce ne sont pas des larmes de foiblesse que feroit verser la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de desespoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ses Legions. Comment ne se desespereroit-il pas? Son Armée va être diminuée d'autant de Heros que le naufrage lui enleva d'hommes. Autant de soldats qu'il perdra, sont autant de Panegyristes qu'il n'a plus. Tous disoient du bien de lui, tous l'adoroient, se verra-t-il sans regret privé des compagnons de ses dangers!

Quand un homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inconsolable; ce n'est pas un bonheur d'échaper alors aux accidens fâcheux, on souffre plus que si on y étoit envelopé.

* Fut-il jamais une modestie plus grande que celle de Germanicus? L'Empereur jaloux des victoires qu'il remportoit, le rapella à Rome, & lui offrit le Consulat, de peur que s'il achevoit son entreprise on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défendit point, quoi qu'il s'aper-*

s'aperçût de la jalousie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquise. Il s'en faut beaucoup que les Grands aient cette politique desinteressée; ils veulent s'attribuer tout le merite d'une entreprise, ceux mêmes qui n'ont rien fait, osent publier qu'ils ont eu part à l'action, afin de partager les loüanges & les recompenses. Toutes celles qu'on donnera à ces esprits vains n'égaleront pas celles qui sont duës à la modestie de Germanicus.

* LIBON qu'on accusoit de machiner contre l'Etat n'esperant plus rien de la clemence de Tibere se perça de deux coups d'épée. Aussi-tôt que Tibere aprit sa mort, *il jura que bien que Libon fût coupable, il auroit demandé sa grace au Senat, s'il ne se fût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tyrans de faire des sermens, un parjure ne les embarasse pas.

J'admire la dissimulation de Tibere qui veut se faire honneur d'une clemence qu'en effet il n'auroit point euë. Comment auroit-il pardonné à un homme dont le crime étoit averé, & contre qui les Senateurs avoient prononcé? Les plus innocens n'étoient pas à couvert de sa cruauté, il avoit la pernicieuse addresse de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

* L. Pison aiant quelque chagrin contre le Senat en sortit brusquement, & protesta qu'il alloit se retirer dans un endroit éloigné. *Tibere*, ajoûte Tacite, *en sentit de l'émotion, mais il ne laissa pas de l'adoucir par des paroles caressantes, & d'inviter ses parens à joindre leurs prieres ensemble pour le faire demeurer.* Chose extraordinaire! Le plus cruel des hommes caresse un Sujet qu'il pouvoit perdre ouvertement, le plus orgueilleux des Empereurs se soûmet jusqu'à faire des prieres aux

pa-



parens de Piſon : comme c'étoit le plus diſſimulé Prince qui fut jamais, il faiſoit tout ſervir à la réüſſite de ſa diſſimulation. Aprenons de lui à ne pas précipiter le tems de la vengeance ; faiſons plus que lui, il ſuſpendit ſes reſſentimens, perdons tout-à-fait les nôtres.

LE MERITE.

LA veritable vertu n'a point d'accès chez les hommes, ce juſte milieu qui en fait le principal caractere leur eſt inconnu. Il y a dans toutes nos actions du trop ou du trop peu. On ne voit point dans le monde une generoſité reguliere, une ſincere amitié, une vertu ſans excès ou ſans défaut. On y flate à outrance, on y reprend avec aigreur. Les uns ſont prodigues, les autres avares, tel parle de ſoi avec affectation qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris ; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croyent devoir ſervir aux dépens de l'honneur, celui dont on blâmoit la facilité ſe rend du dernier rigoureux ; l'autre qu'on accuſoit de dureté devient nonchalant ; en un mot la vertu n'eſt point ici connuë telle qu'elle eſt.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi-ſages & des demi-vertueux. Les ſiecles les plus feconds en vertus n'en ont jamais produit d'accomplis , & tous ceux que l'antiquité a mis au nombre des ſages n'étoient que des hypocrites ſuperbes.

A quoi s'eſt bornée la ſageſſe d'un Caton ? Juſqu'où s'eſt étenduë la moderation d'un Diogene ? Celui-ci ſe renferme dans un tonneau feignant de

ſe

ſe vouloir dérober à la vûë des hommes, pendant que ſon cœur eſt plus rempli de vanité que celui d'Alexandre dont il mépriſe la gloire. Caton, le ſage Caton, l'a-t-il paru, l'a-t-il été, quand pour éviter la préſence de Ceſar il s'eſt donné la mort?

Quelque imparfait qu'ait été le merite de ces faux ſages, nous ne pouvons y atteindre ; dirons-nous que dans ce dernier âge la vertu eſt arrivée à ſon comble?

Le plus ſolide merite en aparence n'a qu'un éclat de quelques momens , il s'obſcurcit après nous avoir éblouïs.

Nos vertus ſont ſi foibles, qu'un rien les altere & les corrompt. Aujourd'hui on eſt ſage, demain on fera gloire de ne l'être plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice paſſer à la vertu, de la vertu au vice.

Il faut les voir mourir: diſoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du merite de deux grands hommes. La derniere action de notre vie nous condamne en effet ou nous juſtifie ; le Ciel ne prononce que ſur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux, mais il finit mal ; Auguſte commença en Tyran , il exerça les dernieres années de ſon regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ſes premieres cruautez. Qui n'eût aſſuré que Neron après avoir refuſé de ſigner la mort de deux coupables , auroit épargné le ſang des Citoyens? Il répandit celui de ſa mere , celui de ſon precepteur, celui de mille perſonnages illuſtres. Qui auroit crû en voyant Auguſte ſi cruel , que Rome & ſes premieres têtes euſſent échapé à ſa fureur? Changement admirable, il ſe fait des loix de douceur & de moderation , pardonne à Cinna, re-



grete la mort de Mecenas, s'attache à Agrippa, cherit les Citoyens, donne tous ſes ſoins à la Republique, meurt en bon Empereur.

* La vertu emprunte quelque choſe des belles perſonnes, un merite mediocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent merite ne pare les autres. Vous diriez que les belles perſonnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd toûjours un peu de ſon luſtre; confonduë & comme enſevelie dans une infinité de défauts, on n'en diſcerne pas ſi aiſément les charmes.

* La vertu ne fait point honneur, ſi elle n'eſt pratiquée de la belle maniere ; il y a maniere d'être vertueux comme il y a maniere d'être propre.

* Pour connoître les charmes de la vertu, il faut être vertueux ; cela décide que les libertins ſont naturellement inſenſibles. Rarement cependant la voyent-ils ſans l'admirer ; plongez qu'ils ſont dans le deſordre ils ſe ſavent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché eſtime l'honnête homme, malgré ſoi il lui rend juſtice & lui donne interieurement le témoignage que SAÜL rendit à DAVID, *vous êtes plus juſte que moi.*

* Le deſir de ſe perfectionner eſt plus communément un effet d'amour propre qu'une horreur ſincere du crime.

* Depuis que le merite a ceſſé de nous donner des maîtres, il n'eſt guére de ſuperiorité qui ne ſoit devenuë odieuſe: ceux que la naiſſance & la faveur revêtent de l'autorité publique, ſont durs ordinairement, & jamais on ne trouva de moderation dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au deſſus de nos têtes.

* Ce

* Ce n'eſt plus la vertu qui fait le merite, du moins ce n'eſt plus ce merite qui eſt reconnu. L'homme de bien eſt opprimé, ſes plus loüables actions ſont punies, comme les plus lâches perfidies meriteroient de l'être. Sa probité qui devroit l'aprocher des grands emplois l'en éloigne, ſon deſintereſſement donne de la défiance; ſes ſoins le font paſſer pour un eſprit remuant.

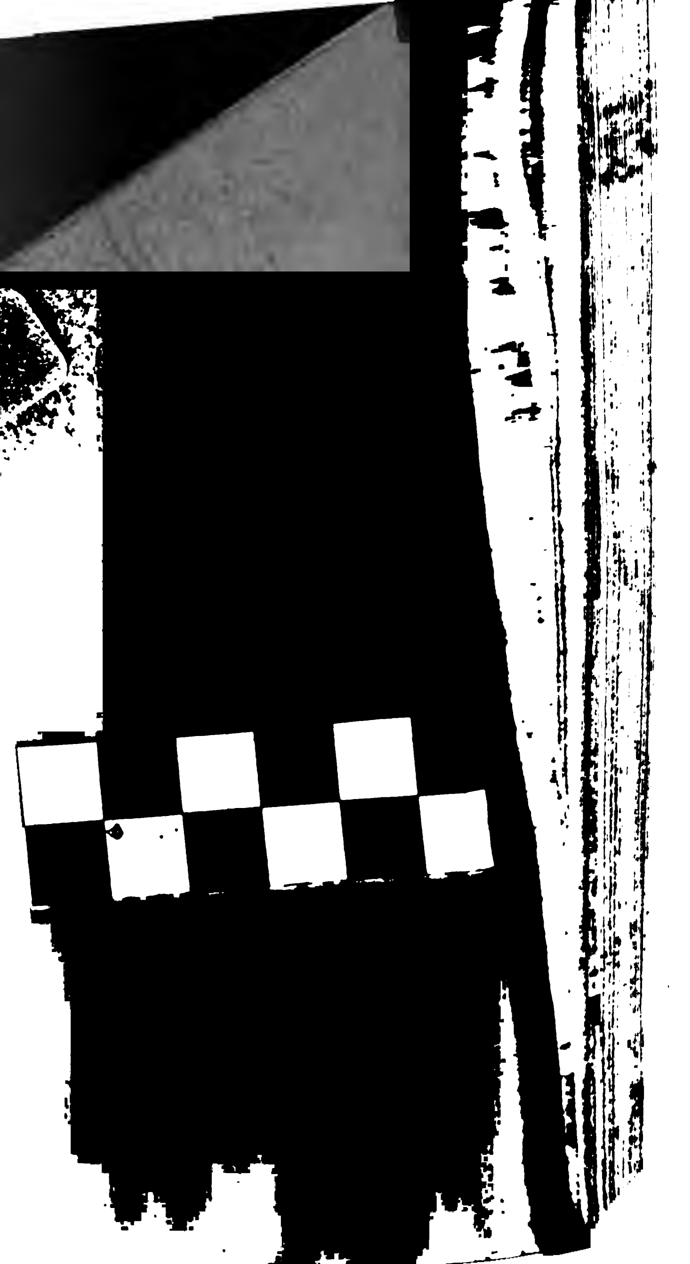
Le tems eſt paſſé que la ſeule ſageſſe ouvroit le chemin des honneurs. Les avenuës de la fortune ſont fermées aux gens de merite, ils abhorrent ces élevations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetez.

L'honnête homme aime mieux ne rien ajoûter à ſon état que d'ôter quelque choſe à ſa vertu. L'ambition foule aux pieds ſageſſe, honneur, probité, & ſur ces ruines éleve les fondemens de ſa grandeur. Conſolez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un tems, & ce tems eſt court!

* Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel eſt ſon merite, peut-être n'en a-t-il point d'autre que celui d'être heureux.

Eſt-ce le merite qui contribuë à l'élevation? l'exemple d'une infinité de perſonnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Pluſieurs deviennent grands avec des talens mediocres; & ſans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de paſſer pour des gens d'un merite conſommé.

* Un merite abandonné de la fortune ne ſert qu'à rendre celui en qui il ſe trouve, plus ridicule. Les noms de Poëte, d'Auteur, de Savant ſont des titres injurieux, quand on ne joüit pas



de ceux de la grandeur, ou qu'avec eux on eſt dans la baſſeſſe. Ils étoient honorables à Monſieur le Comte de S. AIGNAN, à Monſieur de BUSSY, à Monſieur le PRINCE: à mille autres on les donne par raillerie, on les prodigue par mépris.

* Les Grands ne font rien qui ne leur ſoit compté, s'ils manquent de merite, la flatterie prend ſoin de remplacer le vuide qui eſt en eux.

Tout parle dans les Grands, dit le flatteur; que d'éloquence dans ce mot, que d'eſprit dans ce ſigne, que de force dans cette occaſion, que de politeſſe dans ces manieres!

Nous avons le malheur dans les baſſes conditions de faire quantité de choſes qui ne ſont point remarquées, & qui ſeroient tout-à-fait perduës, ſi la vertu ne ſe ſervoit à elle-même de recompenſe. Un homme privé aura tous les talens imaginables, le noble quoi qu'inferieur en merite l'emportera ſur lui; on ne regarde celui-là qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui ci.

* Les Grands ſont vicieux impunément. La critique ſe tait ſur leurs defauts. Ils ont de l'honneur d'être vertueux, la flatterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuſes. On voit un Courtiſan faire une aumône, ſa charité reçoit des éloges publics, tandis qu'on paſſe ſous ſilence l'action d'un ſimple Bourgeois qui de ſes biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par la naiſſance eſt égal aux Heros pour s'être temerairement expoſé, pendant que le plus brave ſoldat eſt confondu avec les lâches.

* Je doute qu'on trouve un mérite aſſez univerſel pour s'étendre juſqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois

tu-

tumultueux se distingue, qui dans le repos ne se feroit plus valoir, tel dans la retraite éclatera, que d'illustres negotiations auroient obscurci. Se mettre dans un état où l'on puisse donner jour à son merite, c'est ce qui est important.

* La moitié du merite d'un Héros doit briller dans sa physionomie, ses yeux doivent l'annoncer, tout son dehors doit donner quelque éclaircissement de ses vertus. Au reste pour juger sainement du merite, des aparences brillantes ne suffisent pas.

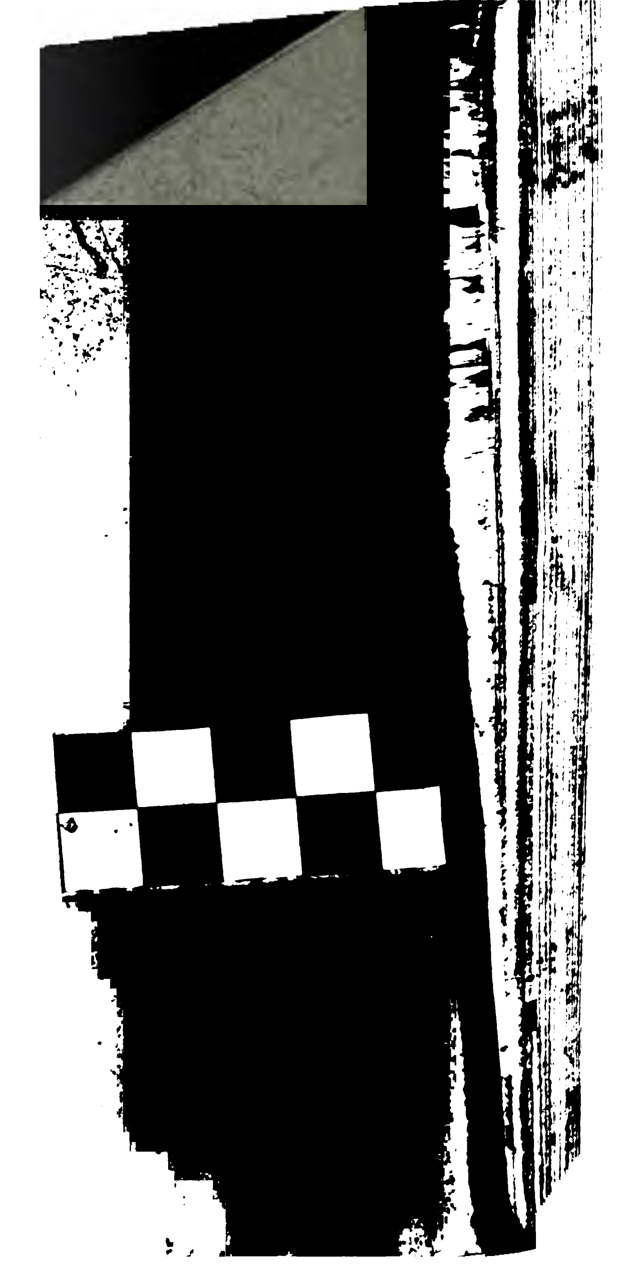
* La jeunesse decredite le merite des plus habiles: jeune Avocat, jeune Medecin, jeune Docteur, jeune Conseiller, tous gens en qui on n'a qu'une legere confiance.

* Le plus pur & le plus signalé merite n'a pas toûjours le bonheur de plaire. Souvent un homme d'un génie ordinaire excitera l'admiration : il faut l'occasion, il faut le moment, il faut encore avec cela un je ne sai quoi, que je suis au desespoir d'ignorer.

* Mille personnes sont ornées par des qualités mediocres, à qui il ne sieroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun se piquoit d'imiter la generosité d'un Grand Seigneur, on l'apelleroit prodigue; s'il se modere dans ses largesses, on le nommera liberal & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaise grace de disputer la bravoure au Gentilhomme, la politesse au Courtisan, on le traiteroit de fanfaron; pourvû qu'il ne soit pas lâche comme un coquin , ni grossier comme le bas Peuple, on l'estimera.

La mediocrité qui decrie la vertu des Grands, fait le plus beau caractere de celle des petits. Paroissez médiocrement génereux , mediocrement poli , mediocrement spirituel; tout ira bien pour

 vous



vous. Si vous me donnez le haut bout, dit fort bien Monſieur Paſcal, je ne l'accepterai pas; ſi vous me donnez le bas bout, je le refuſerai de même, parce que je ſai que tout ce qui eſt extrême n'eſt point eſtimé, & qu'il faut être au milieu.

Le merite mediocre eſt par tout d'uſage, un merite exquis n'eſt de miſe en preſque aucun endroit.

C'eſt un crime dans de certains ſiecles, dans de certaines Villes que d'avoir du merite; on eſt regardé odieuſement.

N'affectons pas tant de delicateſſe ſur le merite; la politique veut qu'on aplaudiſſe à des choſes qui dans un tems plus regulier ſeroient cenſurées; autrement on eſt traité d'envieux.

* Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne ſont pas tous heritiers de ce beau merite qui a diſtingué leurs Ancêtres. Sommes nous ſurpris que le fils d'un riche ſoit reduit à une pauvreté honteuſe?

* Se vanter d'avoir des Ancêtres illuſtres, le prouver par des parchemins uſez, eſt-ce là un merite? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut ſurprendre mon eſtime. Soyez ſage, ſoyez genereux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, ſi vous êtes noble.

ORANTE, eſt un homme de la faveur, ſa famille eſt dans une paſſe glorieuſe; il a des richeſſes infinies, poſſede des charges conſiderables, il eſt aimé, il eſt adoré. Eſt-il ſage, eſt-il vertueux? Vous ne me repondez rien. Sans cela pourtant je ne puis eſtimer cet ORANTE dont vous m'exagerez le merite.

* Le merite eſt honorable quoi que privé des avantages de la fortune, mais au langage de l'interêt

rêt les douceurs de la fortune sont utiles & peuvent subsister sans merite.

* Plaisant merite que celui d'une infinité de gens! Le faire consister dans l'Art de bien danser, dans l'adresse à peindre, dans la maniere de s'habiller, c'est assurément bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde est peu delicat en fait de merite. On a besoin d'un Courtisan, on sait qu'il a du credit, sur tout de l'argent, on conclut sans autre recherche qu'il a infiniment de merite: si c'en est un, bien que je m'opose à le croire, il faut tomber d'accord qu'il n'est pas personnel.

Un Magistrat qui donne de promtes audiences, & un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuses, un Marchand qui dans ses païemens n'use point de remises, passent pour gens de merite: je serois de votre sentiment, si vous disiez qu'ils ont un demi merite. Montrez-moi que ce Magistrat soit équitable dans ses decisions, que cet Officier ait de la conscience, ce Marchand de la bonne foi, ensuite je vous croirai.

* Qu'on voye un brutal, un ingrat; on prononce qu'il est mal honnête homme, ce jugement n'est point faux. Qu'on en voye un autre qui passe toute sa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de sourdes intrigues, hesitera-t-on à l'apeller un galant homme?

Ce qu'on apelle aujourd'hui un galant homme est peu different de ce que les véritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit CLENOR à ses amis, m'a servi dans une querelle; j'ai reçû les cent pistoles qu'il m'avoit promis; j'en gagnai dernierement cinquante par le secours de son adresse. Que repondent ses amis? LYCAS est

est un galant homme. Et moi je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin? Vous dites qu'il est brave de s'être offert à Clenor : ne lui auroit il pas été plus glorieux de racommoder ces deux amis brouillez ; vous taxez de generosité l'empressement qu'il a eu de dégager sa parole, étoit-elle dans les regles de l'honneur ? Et comptez-vous pour rien l'usure de ses prêts? Il a fait gagner cinquante louïs à Clenor, qui n'en gagneroit pas autant, si on étoit fourbe comme Lycas ? C'est pourtant ce Lycas qu'on traite de galant homme.

Je n'ai pas bonne opinion des gens qu'on honore de ce titre; rarement l'adresse-t-on à un veritablement honnête homme.

On ne dira pas d'Isidor qu'il feroit scrupule de commettre une injustice, c'est un galant homme, on en jugera mieux, on l'apellera homme de bien.

* Les gens de Cour preferent à la qualité d'homme de bien celle de galant homme, à cause qu'ils attachent à cette derniere, je ne sai quelle idée de merite qu'ils estiment plus que le veritable, dont ils rejettent la connoissance.

Il a toutes les qualitez d'un galant homme, me disoit-on, d'un Capitaine d'Infanterie. Il ne me falut pas bien du tems pour developer son caractere. Ce merite de galant homme se bornoit à faire des crimes pour servir le tiers & le quart, jurer à tout propos, accompagner ses protestations de services d'horribles sermens ; n'être enfin rien moins qu'honnête homme, on parvient à en avoir la reputation.

LA

LA REPUTATION.

IL n'eſt quelquefois pas moins dangereux d'avoir une grande reputation, que de n'en point avoir. Une grande reputation devient ſuſpecte, & l'envie l'obſcurcit.

Il faut de plus en plus monter, voilà le danger d'un grand nom. Un habile Peintre a fait un beau tableau, les Connoiſſeurs l'admirent; s'il en faut un ſecond d'une égale bonté ſeulement, ne doutons point qu'il ne ſoit trouvé moins beau, on veut quelque choſe de meilleur, & après un tel commencement on ſe l'étoit promis.

Une grande reputation ne ſe ſoûtient pas aiſément; c'eſt ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos ſuccès vous demande plus que vous ne pouvez lui donner : ne répondez-vous pas à ſon attente, il vous prive de ſon aprobation.

Bornons-nous à une reputation mediocre, le nombre de nos aprobateurs ſera petit à la verité, celui des critiques ſera moindre. N'eſt-ce pas beaucoup pour nous? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous faſſions paroître, nous aurons paſſé la commune attente; ſûr moyen de plaire!

* *J'aimerois mieux*, diſoit Ciceron, *me tromper avec Platon que de rencontrer la verité avec les autres Philoſophes.* Dirai-je qu'il eſt plus glorieux de pecher avec un grand homme que de bien faire en ſuivant l'exemple de gens d une reputation mediocre! Par tout ailleurs que dans la morale il eſt neceſſaire d'en venir là. Un Architecte fa-



meux peut manquer, qu'un autre imite ſa maniere, on l'admirera plus que s'il avoit ſuivi ſon propre genie; ſa faute paſſera pour un docte rafinement, au lieu qu'un trop exact aſſujettiſſement aux regles de l'Art ſeroit imputé à un manque de hardieſſe.

* La réputation de bel eſprit fut-elle jamais plus proſtituée? Un homme de Cour a fait en ſa vie deux Madrigaux, une femme du monde a ébauché l'Hiſtoire amoureuſe d'une de ſes amies, on n'héſite pas à leur donner place parmi les beaux eſprits.

Devoir cet honneur à ſa naiſſance ou à la credulité du peuple ignorant, eſt un foible ſujet de s'en faire accroire. Nullement accoûtumé à voir un homme de diſtinction ſe rabaiſſer jusqu'à faire la Cour aux Muſes, ſurpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui applaudiroit pas? C'eſt un bel eſprit, dit le Public prevenu, on remarque dans ſes vers une fineſſe inconnuë aux Auteurs ordinaires, qu'il eſt bien vrai, ajoûte-t-on, que la Cour eſt le centre de la politeſſe! De bonne foi l'admiration ſe prodigueroit-elle ainſi en faveur du meilleur ouvrage?

* L'ignorance & la prévention ont beaucoup de part aux aplaudiſſemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles ſeront nommées des productions ingenieuſes, tandis qu'on refuſera ce titre à des chef-d'œuvres d'éloquence qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé eſt conſeillé de prêcher pour parvenir à l'Epiſcopat: ſes diſcours ſont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'Auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicateſſe de mora-

morale, cette beauté de ſentimens. Un jeune Ecuyer ſe met en tête de faire une Tragedie, ah! la touchante piece, repete cent fois le ſpectateur, que l'intrigue en eſt nouvelle, les ſcenes intereſſantes, la conduite reguliere!

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on ſe fût plaint de la ſeverité de ſes maximes, du deſordre de ſes phraſes, de ſa maniere de debiter, on ſait qu'au premier jour il ſera Evêque, la critique ſe tait abſolument. Cette piece de theatre ſortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du Parterre; elle fait honneur au Favori d'une Princeſſe.

* Quand on joüit de la vogue on ne doit pas aiſément commettre ſa reputation, c'eſt trop la riſquer que vouloir ſortir de ſon talent.

Le moyen de corriger les vicieux, ce ſeroit d'attacher à chaque vice une eſpece de ridicule, tout le monde aime trop ſon honneur pour s'expoſer à être mocqué. Mille libertins font gloire du libertinage, qui y renonceroient, s'ils eſperoient qu'en faiſant mieux, le nombre de leurs approbateurs augmentât.

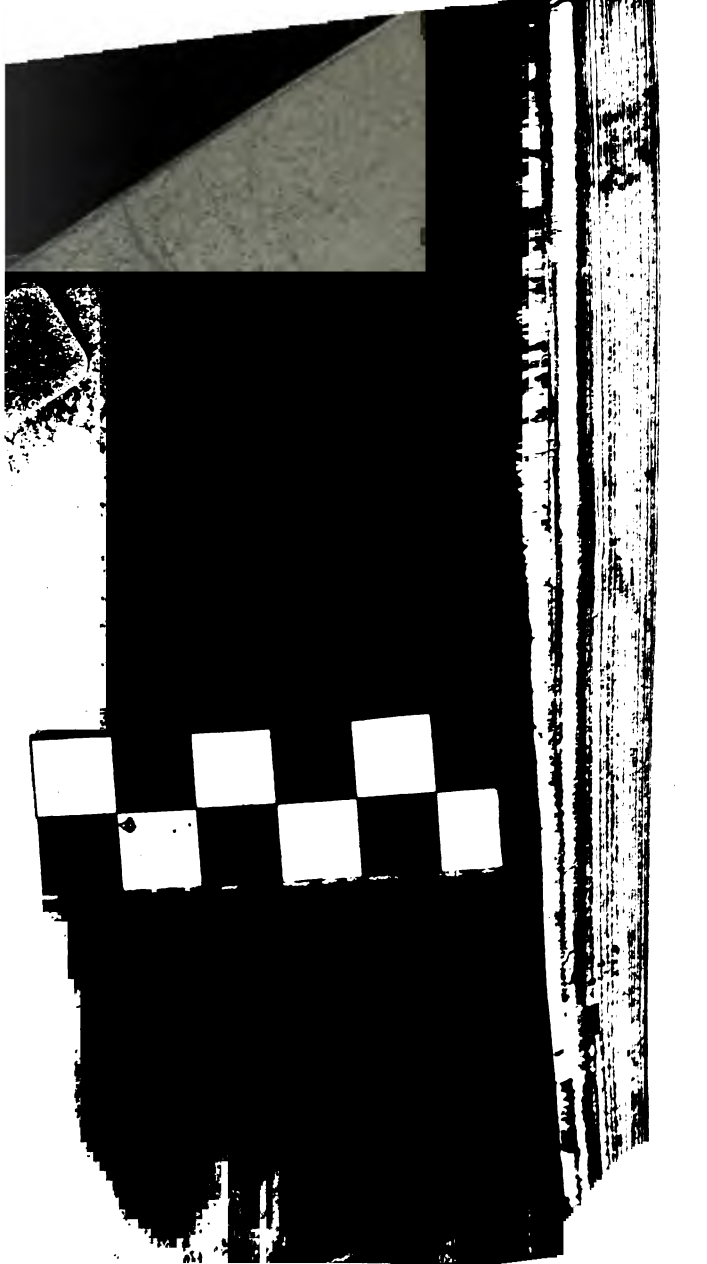
Ce qui nous fait embraſſer le bien nous en fait perdre le merite; nous ſuivons la vertu par attrait de la loüange, & cet amour de la loüange aneantit en nous le merite de la vertu.

* La reputation & le merite ſympatiſent moins qu'on ne penſe, tel eſt regardé avec attention, qui au fond eſt ſans vertu, tel eſt rempli de talens, qui vit obſcur & ſans nom.

* L'amour de la gloire eſt la paſſion des gens de merite; la vaine gloire eſt le partage des ſots.

Qui neglige l'eſtime des hommes paſſe pour un lâche, qui la recherche eſt ſoupçonné d'ambition; s'épargneroit bien des travaux qui ſe mettroit au

 deſ-



dessus des loüanges; quiconque ne se met pas en devoir de les obtenir est sans honneur ; difficiles extremitez ! Regle infaillible, n'affectons point la gloire.

* D'une seule chose dépend souvent la reputation. Un seul trait courageux a merité à plusieurs le titre de brave , une occasion malheureuse fera apeller les autres à jamais temeraires, tant il est difficile d'effacer les premieres impressions.

* Une loüange assaisonnée n'est point un mets que l'on rejette, eût-on d'ailleurs une modestie extraordinaire.

Rien ne flâte un homme de merite comme de s'entendre louër par des gens qui savent le distinguer. Un fat fait accueil à toutes sortes d'admirateurs: de quelque côté que lui vienne l'encens qu'on lui offre, il lui paroît d'une agréable odeur. Ce n'est pas lui qui se rend délicat sur l'article des loüanges, il en reçoit du flateur, il en reçoit de l'ignorant, toute aprobation lui convient.

Les aplaudissemens du mauvais connoisseur sont insipides aux gens de merite, il leur faut des loüanges éclairées , toute autre gloire les deshonore, toute autre estime les outrage.

Je ne demande plus pourquoi EPAMINONDAS ne vouloit faire chanter ses actions que par le plus celebre Musicien. ALEXANDRE avoit raison de permettre au seul APELLES de faire son portrait, il n'apartient qu'aux Heros d'avoir cette delicatesse.

Le plus grand vice de notre siecle n'est pas de se montrer difficile sur le choix des aprobateurs, la vanité a tellement moderé les scrupules, qu'elle se repaît d'une gloire flateuse, autant que d'une équitable.

* Vous trouvez autant de gens qui louënt par

la

la prevention, qu'on en voit qui blâment par envie. Tous ne se donnent pas la peine de peser le merite, ni d'examiner les défauts. Il suffit qu'on s'en raporte aux premiers jugemens. Tels admirateurs, tels critiques sont semblables aux échos; j'estime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'estime, repetent les autres; je blâme, dit le censeur qui se rend arbitre, je blâme, redisent tous. A bien considerer les choses, il se trouve que tous ceux qui decident ainsi, deux à peine savent la cause de leur decision, le reste l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'aprobateurs, ces sortes de Juges ne marchent que par pelotons.

Qui est admiré de deux ou trois personnes judicieuses doit être plus content que celui à qui la multitude aplaudit sans savoir pourquoi.

* Mettez l'homme le plus puissant hors des occasions d'acquerir de l'honneur, ou plûtôt mettez-le dans les plus belles occasions de se faire un grand nom, & refusez-lui les honneurs qu'il attendoit de vous comme témoin de sa Grandeur, vous le verrez aussi tôt renoncer à son ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roi ait mille personnes qui le louënt, & un seul qui le méprise, le mepris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agréable. AMAN se croit infiniment plus deshonoré par le refus que fait MARDOCHÉE de flechir le genou devant lui, qu'il ne s'estime honoré des soumissions de tout un peuple.

* Je ne crois point celui qui par dépit brave l'aprobation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les Savans, dit Polidor, ſont charmez de mon ouvrage, les ignorans ne le goûtent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne feroit pas fâché que les ignorans l'eſtimaſſent auſſi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en être admiré, il y a néanmoins beaucoup de plaiſir à l'être de chacun.

L'eſtime d'un ſot eſt peu précieuſe, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas deplaire lorſqu'elle eſt ſecondée & prévenuë par le ſuffrage des habiles.

Rejetter ouvertement les louanges d'un ignorant, c'eſt mépris; affecter l'admiration des Savans, c'eſt orgueil. Sur cela prenez un parti.

* Il y a des gens qui admirent tout, d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le mérite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'eſprit de ceux-ci qu'une foible eſtime.

C'eſt une bonne coûtume de ne pas affecter de louër, c'en eſt une meilleure de garder le ſilence ſur ce qui ne merite aucunes louanges. On eſt plus ſujet à manquer quand on louë que quand on ne louë pas. La louange eſt preſque toûjours accompagnée d'adulation, le ſilence peut s'interpréter favorablement.

La maniere des ignorans eſt de ſe repandre en aplaudiſſemens ; les ſages prennent le tems de louër, ne louënt que qui eſt digne d'aprobation, menagent la leur, & ne la donnent qu'avec reſerve.

Un admirateur prodigue, un cenſeur univerſel, ne feroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on cenſure à propos; en matiere de louange & de critique, le contretems eſt plus à éviter qu'on ne croit.

* Qui

* Qui fait tant le difficile ſur le choix des louanges, devient la dupe de l'envie, perſonne ne veut lui en donner. Qu'aimeriez-vous ou d'être peu loüé de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de perſonnes ? je ne ſai ſi ma vanité ne deplaira pas, il me ſemble qu'une gloire univerſelle eſt la plus honorable. Ici contre mon premier ſentiment je ſuis de l'opinion de Pline qui dit que les grands hommes preferent cette eſtime generale quoique petite, à celle qui quoique grande, eſt renfermée dans un petit nombre d'aprobateurs.

LA MODE.

S'Habille-t-on pour ſoi? point du tout. La mode tyranniſe notre inclination, force notre gout, l'aſſujettit à celui des autres.

* Quelque opoſée que ſoit une choſe à ce que nous aimons, d'abord que la mode en eſt, on s'y fait. Tout ce qui eſt contraire à la mode paroiſſant ſans agrément, on le rejette.

Les plus belles choſes ceſſent de l'être, dès qu'elles ne ſont pas à la mode.

Une ſimplicité nouvelle eſt mieux reçuë qu'une magnificence ſurannée.

* La mode ne conſiſte pas toûjours dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'eſprit du François fût inépuiſable. Comme il eſt fort changeant, il redonne la vogue à certains uſages, & voilà ce qu'on apelle auſſi la mode.

* Les fols donnent cours aux modes, les ſages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puiſſent être certaines modes,



des, il eſt encore plus

Croiroit-on que la mo
du merite? on refuſera
un Gaſcon vêtu à l'antiq
ſe conforme au goût no
tout.

* Le changement des
reſſource pour le commer

Qui ne ſe pique pas d
les modes, doit ſe reſou
gemens.

A moins qu'une mode
ne faut pas s'y conformer
larité.

La mode degenere, ſi-
le moyen de la ſuivre.

* Chaque païs a ſes m
ſes modes, chaque homn
tes; les modes mêmes,
leurs modes.

Les chiens de Boulogne
Doguines paſſent, les L
être aimées des Dames;
dans leurs caroſſes de gro
droit pas trouver à redire,
venuë.

* Il y a des mots à la m
maniere d'écrire à la mode
un bel eſprit de ſon tems,
core ce qu'ils furent, la n
rer autre choſe. BALZA
goûté, la mode étoit de di
qu'on vouloit dire mal p
jourd'hui de dire *écrire Ba*
diction pure, nette & éloq

Ce que j'écris eſt peut-ê

il se pourra faire d'un autre côté qu'il lui sera contraire avant que l'impression soit achevée.

On parloit au commencement de ce siécle d'une étrange façon ; on s'exprimoit au hazard, on s'énonçoit fastueusement ; le caprice, la fantaisie, l'amour de la nouveauté donnoit cours à des termes irréguliers. L'ambiguité des mots en jettoit dans les pensées, la maniere de parler des gens de Cour, sembloit trop guindée aux personnes de la Ville ; les expressions de ceux-ci paroissoient à ceux là trop negligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la regle, l'accent & le bon goût. Tel terme s'usitoit dans la chaire qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre passoit dans la conversation qui ne pouvoit trouver place que dans un discours d'apareil. Le Predicateur empiétoit sur les droits de l'Avocat, l'Avocat faisoit parade des phrases de l'Orateur sacré, un plaidoïer devenoit un Sermon par son emphase, un Sermon par un désagreable mélange étoit un tissu de comparaisons basses, de figures démesurées, de periodes inutiles : les pretendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire, s'énonçoient avec une enflure de paroles qu'à peine auroit-on suportée dans des harangues publiques. Tout cela n'est plus à la mode. On aime la simplicité, ce qui en est tant soit peu éloigné n'a point la vogue, peut-être même ne serai-je pas au goût nouveau pour n'avoir pas dit d'une maniere plus naturelle, qu'aujourd'hui la mode étoit de se rëünir sur les façons de s'exprimer, au lieu qu'anciennement la singularité étoit recherchée des beaux esprits.

* Que de choses à qui il ne manque pour être parfaitement bonnes que l'aprobation de la mode !

Sans cette aveugle obéïssance à la mode, notre Lan-



Langue feroit enrichie
mes dont on n'ofe fe
aux regles de l'Art. L'
roit à fouhaiter que la
Vous voulez, *Herm*
Public ; que de cenfeu
On vous demandera rai
phrafes, de vos mots,
ja, n'eft bon que pour
lieu que dans le ftile fle
dernier n'eft pas reçû,
ne vous mêlez pas d'écr

Le bon fens ne peut
d'efprit, la mode en dé

* N'y a-t-il pas des
agité le peché philofoph
Comedie, on fait la gu
cle ne finira point qu'o
nouveaux fentimens.

* Jufqu'aux vices &
mode.

Je me mêle fans faç
d'honnêtes gens, j'écou
mon tour, tant que j'y
prévoyant le moment q
dre, je me leve brufqu
re adieu. Eft-ce inciv
ans que c'en étoit une
touche à ma majorité,

L'amour conjugal é
la fidelité eft chez que
bêtife, on déteftoit la
plufieurs années une ex

Si l'honneur eft une
tu neceffaire, ferons-
piquer ? On ne permet

tacher à d'autres qu'à leurs maris. C'est un privilege établi parmi les hommes de courir les belles; cette mode ne finira-t-elle jamais?

Je vois un Courtisan passer de l'extrémité du vice à une vertu necessaire; un autre qui joüoit, il s'est retiré; ces changemens me sont assez suspects; n'importe, je n'en dois pas raisonner, la mode les autorise.

Il y a dix ou douze ans que les commerces galans étoient communément pratiquez: on y renonce à present, du moins on cache son jeu, peut-être qu'au siecle prochain on ne sera pas si dissimulé, ainsi la mode a été, la mode n'est plus, la mode reviendra de se faire une agréable occupation de la galanterie.

* S'il étoit à la mode de faire ce qu'on dit, moi qui declame contre les Auteurs, je me serois bien gardé de faire imprimer ce que j'en ai dit.

* D'autres que moi ont écrit sur la mode; il se peut faire que j'ai touché quelque chose de ce qu'ils en ont dit, mais avant que de faire ces reflexions, les leurs m'étoient inconnuës; quand même je les aurois imitées, je ne m'en repentirois pas, il a toûjours été à la mode de profiter des lumieres des bons Auteurs.

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les Savans. Ils se volent, ils se pillent reciproquement, il me paroît que celle-là durera.

* D'où vient que nous sommes si amateurs de la nouveauté? Seroit-ce à cause que les choses nouvelles sont à notre jugement plus exquises? ou plutôt ne seroit-ce point à cause que nous les regardons comme un bien qui nous apartient?

En toutes choses la nouveauté plaît, dans les Scien-



Sciences, dans les La
dans les modes, nous
vient des autres, nous
auteurs de tout.

LES F

Y A-t-il encore quel
jet des femmes ?
regne, elles en ont été
de *Moïse*, l'infidelité
veau. A tout ce qu'o
ter, & dans mille ans
pourra parler d'elles
velle.

Que les Dames ne s
moi; je suis prêt de re
faveur de qui mes moi
d'une estime veritable,
l'on peut me montrer
vais dire, à la bonne
mais on ne m'obligera
suadé qu'il y a une inf
merite; n'en point ex
teur.

La medisance s'exe
des défauts qu'elles n'
que toutes aient des
on confond les plus
parfaites, c'est pousser

Un Satirique de n
femmes sages; je n'
corrompu. Dans Sod

Quelques femmes q

pour un amant, feront croire les autres infideles: il eſt injuſte d'enveloper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foibleſſe; j'heſite à vous repondre, ſi la queſtion ſe decide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien ſur cet article.

La beauté ſeroit un bien à charge, ſi les belles n'avoient pas le privilege de ſe faire des adorateurs.

Les belles perſonnes ne ſe ſouffrent pas volontiers, mais ſe regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui eſt aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux; chacune envie ſon bonheur.

Rien ne va plus loin & n'eſt moins capable d'être retenu, que le reſſentiment d'une femme à qui on en préfere une autre.

La beauté ajoûte beaucoup au merite d'une Dame, il ne faut pas moins qu'un merite éminent pour rendre la laideur ſuportable.

* La beauté n'eſt pas un bien de longue poſſeſſion. Comme les grandes richeſſes conduiſent quelquefois à une extrême indigence, la beauté qui ſe perd, produit une laideur afreuſe.

Liſe à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroiſſoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à ſe farder.

* Voulez vous faire à une Dame un compliment qui ſoit bien reçû, dites-lui qu'elle eſt belle & qu'elle eſt jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Louër dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la rejouïroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

* La vertu & la beauté ont presque toûjours été deux ennemies irreconciliables ; une femme qui sait les allier ne merite pas de petites louanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On sort vainqueur d'un combat, on sera vaincu dans le prochain ; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera ; la vertu est bien moins constante, on est sage aujourd'hui, demain on ne le sera pas ; je dis plus, on perd le soir une vertu qu'on croit le matin inébranlable ; les belles doivent être sur leurs gardes.

Il y a des jours où les Dames se sentent d'une froideur achevée, il y en a d'autres où leur sagesse est comme impuissante ; on peut tout cependant en aimant son devoir.

* La beauté n'est pas ce qu'il y a dans une femme de plus apetissant, non plus que la laideur n'est pas ce qu'il y a de plus dégoûtant. Un esprit bien tourné vaut tous les charmes ; une humeur bizare est le plus grand des désagrémens.

Pourquoi *Nerine* fuit-elle le mariage ? Elle aprehende que sa laideur ne la prive des bonnes graces de son époux : je l'assure du contraire, si elle a l'esprit bien-fait. L'honnête-homme est plus sensible aux charmes d'une humeur tendre & complaisante, qu'à tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la regularité d'un visage, & pour la perfection d'une taille délicate.

Une belle qui s'est renduë aux déclarations d'un amant commence à se repentir de ses complaisances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment ; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

* Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les au-

autres. Il n'eſt perſonne, ce ſemble, qui ne ſe paſſionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit davantage, car elle ne lui cauſeroit pas de ſi violentes jalouſies.

* Le plaiſir des Dames eſt de parler de leurs attraits, je ne le condamne qu'en celles qui ont l'impudence de ſe le donner en preſence des laides.

Il faloit me voir il y a vingt ans, dit *Climene*, je jouïſſois alors du titre de charmante: J'entends ce qu'elle veut dire, elle ne ſeroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaiſirs qu'elle goûtoit dans ſon jeune âge. La perte de la beauté cauſe du chagrin aux plus chaſtes, comment ne deſeſpereroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie?

* Les regles du monde veulent qu'on commence l'établiſſement d'une famille par le mariage d'une fille; j'aprouve cette politique. L'experience nous a trop fait voir combien il eſt dangereux de donner la preference aux aînées ſur les cadettes.

* Le mariage a été de tout tems un honnête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus, un double moins, je n'épouſe pas votre fille, dit le pretendant. Je vous en offre quarante, & prenez ma fille, répond le beau-pere; de ſorte que les filles ſont une eſpece de marchandiſe dont les uns veulent ſe défaire à quelque prix que ce ſoit, & dont les autres ne s'acommodent que ſous de difficiles conditions. Les choſes n'ont jamais été autrement, quelques louanges qu'on donne au deſintereſſement des anciens, il n'a point été juſqu'à ſe charger d'une femme ſans dot.

* Je ne ſache pas des femmes plus trompées que



que celles qui se sont
plus charmant des éta

Julie consent d'êtr
propose est-il de son g
davantage, elle le pr
mere l'incommode tr

Les femmes prenn
font choix de l'Aman

Que serviroit tant
me qui s'engage? ma
égal.

* Un mari jaloux
du bien de sa femme,
titre; si on lui en apr
raison de l'être, ne p
me de son épouse.

* Le mariage char
gue. On avoit assez
ne suffit pas. L'Ama
n'a plus que la moitié
sité des tems! O corr

Nous ne sommes
cens où la chaste épo
à son époux. Peut-ê
nir on vantera la pu
vous la savez, le ma
tre.

On voit aujourd'h
jamais; j'entends de

Lucrece qui se tu
perte de son honneur
bons pour suivre son
au jugement de la plu
bles; à peine les ad
en raille.

* Telle se pique d

qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le celibat rigoureuse au dernier point sur l'article de la pudeur, croit que le Sacrement lui donne droit de secouër les scrupules. En faveur de qui prononcera-t-on? Sans hesiter je me déclare pour la premiere; les fautes passées sont excusables, les presentes sont les pires.

* Quelques jeunes mariées ont leurs raisons pour dire à l'époux, que ses frequentes caresses causent le déperissement de leur tein. Si les maris sont jaloux, les amants délicats le sont aussi.

Les caresses d'une maîtresse sont ravissantes, celles d'une femme quelquefois suspectes. Votre épouse vous flatte, vous embrasse, est-ce par amour? N'en doutez point. De dire que ce soit pour l'amour de vous, je ne parirois pas.

Je regarde *Auteuil*, *Passi*, *Vincennes* comme autant de théatres où chaque jour de beau tems le courage jouë des rolles forts differens.

Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cause des voleurs, il n'est maintenant à craindre que pour certains maris dont on y derobe l'honneur, du consentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourse.

* Je connois quelques femmes, elles sont à la verité en petit nombre, qui me donnent du goût pour le mariage: leurs manieres raisonnables, la sincerité de leurs complaisances, une attention reguliere aux soins domestiques, tout cela plaît infiniment. J'en sai mille autres qui font aimer le celibat, on est rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuse pour la depense, un mepris odieux pour leurs maris; de bonne foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Un jeune femme se donne à la coquetterie, une vieille n'en revient point. Qui des deux prendrez-

drez-vous? Celle-là ne voudra point de vos caresſes, celle-ci vous dégoûtera par les ſiennes. La premiere vous rendra jaloux, la ſeconde prendra ombrage de vos demarches; l'une ſe fera des amis qui vous inquieteront, l'autre ne ſouffrira pas que vous ſoyez en commerce avec les vôtres. Ce choix eſt embarraſſant, avoüons-le.

Une femme riche accommode les afaires d'une maiſon, une femme d'eſprit tient compagnie, une femme de naiſſance honore une famille; grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé!

* Les femmes, dit-on, aiment toutes l'argent, je ſoûtiens que c'eſt pure calomnie. Il s'en trouve qui ſans interêt ſe laiſſent prendre d'un joli homme, à moins qu'on ne diſe que tout eſt or aux yeux d'une maîtreſſe à qui l'on plaît.

* Toute femme qui a ſon devoir à cœur, quittera la ſocieté des coquettes: Avec elles on prend l'Art d'aimer criminellement, on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode, car elles ne ſe piquent que de telles galanteries.

Ce n'eſt point la taille d'un mari qui doit regler la tendreſſe d'une femme; ce n'eſt pas même cette belle humeur, cette complaiſance, ces charmes de l'eſprit ſur leſquels elle doit meſurer la paſſion; c'eſt uniquement ſur le devoir, je me defie d'une ſageſſe qui n'eſt ſoûtenuë que par les perfections d'un homme qu'on adore, l'amour s'évanouïra au moment que ces avantages diſparoitront.

* Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Epheſe, c'eſt leur faire trop d'honneur, beaucoup cedent ſans ſe défendre.

La fierté, l'indifference, c'eſt ce que je redoute le moins dans une femme, j'aprehende plus

plus la violence de ſon amour que tout le reſte.

Dans peu de femmes la fierté eſt ſincere, dans preſque toutes c'eſt une vertu de bien-ſéance; il a fallu avant que de l'acquerir combattre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'eſt que pour la bonne grace, menace ruïne à tout moment.

Les belles ont une modeſtie ſcrupuleuſe, une pudeur revêche; mais il ne faut point ſe deſeſperer, elles s'aguerriront peu à peu, leur timide vertu n'atend pour ſe rendre que la gloire de pluſieurs demarches.

La fierté ſied-elle bien aux Dames. Sans doute, pourvû qu'elle ne ſe démente point.

La fierté ne rend pas une femme mépriſable, d'abord qu'elle la fait ſervir de ſauvegarde à ſa pudeur.

* Pour connoître l'or, on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conſeille pas de trop éprouver une femme, à moins que vous ne vouliez avoir des preuves de ſa foibleſſe. En cela ne les mépriſons pas, nous n'avons pas plus de force qu'elles.

* Une tendre union ſe forme entre deux perſonnes, leur amour eſt ardent, peu à peu la froideur ſuccede à ces premiers feux. Accuſera-t-on le galant? Blâmera-t-on la maîtreſſe? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant, que ſes bontez ont détaché, ou que ſes froideurs ont deconcerté, ſa paſſion ſeroit toûjours égale; prononcez donc ſur la raiſon que je vous expoſe.

* Le caractere de prude eſt parmi les femmes ce qu'eſt chez nous le caractere des hypocrites.

Amarante n'aime point qu'en pleine compagnie, on ſe donne des libertez, elle prend ſon fier & ſe gen-



gendarme auſterement,
tems pour tout.

La prude viſe au fin,
de tems à ſe rendre, &
qu'une autre qui ſe jette

Je me défie d'*Olympe*
Ces pudeurs inacceſſibles
me ſont ſuſpectes, depuis
tiope qui refuſa à Jupiter
obtient déguiſé en Satyre
prudes diſputer le terrein
amant ſans mérite.

* L'eſprit de contradic
femmes paroît ſur tout
mer, elles adorent un h
indifference, elles mép
re, rarement leurs inclin
cours.

Il y a quatre ans qu
pour *Eumelie*, vous vo
deurs, il ne vous reſt
vaincre; marquez-lui,
rence.

* Un homme bien fai
bien reçû de toutes les
celles qui ſont mieux fait
dont il effaceroit les cha
ſupportable.

* Eſt-ce le merite
auprès des femmes? oui
merite.

Trapile n'a ni argent
brutal & groſſier. Les
le courent à l'envi; le
conteſtation.

Criſante eſt aimable, c

d'esprit, au reste fort délicat, on le destine pour la conversation.

* Sied-il à une Bourgeoise de faire le bel esprit, de rafiner sur la langue, ou de ne parler que des Romans? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une Bourgeoise tout au contraire.

La modestie, la simplicité sont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honoreroient également les femmes du haut rang, par malheur la coquetterie leur prescrit d'autres manieres de se distinguer.

* L'imagination des femmes passe pour très-delicate, tout chez elles répond à cette délicatesse, elles en ont dans leurs manieres : les nôtres ne sont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple des gens de la Cour pour connoître l'intérêt qu'on a de les frequenter; dans leurs sentimens, elles assaisonnent, on ne peut guere mieux, une vengeance, ou concertent finement une liaison; dans leur choix, la preuve de ceci m'embarasse.

* Disons-le, à notre confusion, les femmes ont plus de constance que nous, quand elles aiment : quand elles n'aiment pas elles savent mieux dissimuler que tous les Tiberes du monde.

La dissimulation dans un homme est dissimulation; dans une femme elle s'apelle fourberie.

Qui ne sait pas dissimuler ignore l'Art de regner. Cette maxime est autant celle des femmes que des Rois. *Eraste* depuis long-tems fait les doux yeux à *Junie* qui ne regardoit en lui que sa qualité de Marquis; il a toûjours crû qu'il en étoit aimé, elle ne l'en a dissuadé que d'aujourd'hui; tant pis pour lui, étoit-il necessaire qu'il lui fit confidence que tout son bien étoit en décret.



* La discretion n'est
la vertu favorite des Da
contraire, *Carite* cherc
pas dire qu'elle a eu pen
galanterie.

Vous rencontrez *Lu*
votre compliment; surp
de si grand matin, vou
d'un ton embarassé elle
l'Eglise; est-elle obligée
à son rendez-vous?

Glicere qui depuis qu
ruëlles, s'est-elle avi
mystere de son âge? J
mer une chose qu'elle c

L'amour cause d'étra
fiere s'humanise, la de
la prude ne sauve que l
ne l'est point dans le p
l'est qu'un tems, il n'y
qui ne sauroit changer.

* *Justine* qui a ses
qu'on l'aime, pourvû
ce qui est du devoir d'
amoureux, je serois f
chose que les civilitez,
ses, les avances ordinai

* Depuis six ans *Dor*
son amour est enfin re
qu'elle lui a donné les c
qui vous trompe, elle
duës.

Une femme du mon
bon air, elle lui donne
pensez-vous? Ce n'est
acheter plus honorablem

* *Sabine* a refusé d'être la Reine du Bal, elle aime mieux la liberté du commun des masques que la contrainte de cet honneur; elle auroit reçû à la verité mille douceurs, autant de declarations; c'est justement ce qui lui deplaît, elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

* La devotion est une bonne chose, une devote n'est pas estimée telle, il s'en faut tout.

Une devote est chez elle trop incommode, elle porte même son incommodité jusqu'à l'Eglise, mais c'est le lieu : Dieu n'accorde sa grace qu'à ceux qui la lui demandent avec une sorte d'importunité.

* Une maîtresse passionnée est plus genereuse que l'amant le plus liberal: elle donne ses faveurs pour rien, le galant se seroit ruiné à les meriter. Que d'argent épargné d'un côté? Quel desinteressement de l'autre!

Un honnête homme ne se prevaudra jamais des faveurs d'une Dame, l'amour chez lui fera place à l'estime, le mépris n'aura aucune part à son refroidissement.

* La liberté est un bien dont nous serions fâchez d'être privés; les hommes sont ennemis de la crainte, particulierement les femmes, elles soûtiennent à merveille l'opinion du libre arbitre.

Argine n'est pas un jour sans aller en partie de plaisir, elle rentre chez elle à toute heure de nuit, son mari n'en dit mot, je l'aprouve; long-tems il s'en est plaint, & toûjours inutilement, à la fin il s'est fait un calus, aussi en vit-il plus content.

* Quand je vois une femme d'esprit, elle me donne de la tentation, je l'aimerois pour maîtresse; pour femme sur mon honneur je n'en voudrois



drois pas; ma maiſon de
pedanterie.

Melinde eſt des perſ
beau monde, ſon eſprit
une humeur ſans façon
tiſſant, parle de tout &
il eſt permis de dire ſon
viendroit.

Frontine n'a que le ta
encore y-a-t-elle des abſ
rent en extravagances.
une mélancolie ſubite,
d'une grande joye, à un
tout martel en tête, d
coëffure ſe gâte. Fron
ſon humeur.

* La proprete dans u
je n'aime point ces pro
donnent de l'inquietude.

S'habiller aujourd'hui
huit jours enſuite dans u
grace, c'eſt une mauvai
doit être une vertu de to

Une maniere de s'hab
duë fait honneur à toute
donne aux belles de l'av
le repare la trop grande

Bien des maris font
mens de leurs épouſes
té. La coquette ſuit en
galans, & ne s'habille q
ſa femme dans un affreu

* Peu de choſe nous
nous detache. Un chi
quet, voilà ce qui borne
des femmes.

Les femmes n'ont que des passions extrêmes. L'amour chez elles est une fureur, l'indiference passe en haine, la jalousie degenere en rage.

* La curiosité est le foible du sexe, je ne trouve pas qu'elle soit moins le nôtre. Les femmes veulent tout savoir pour le redire, nous voulons tout aprendre pour le repeter; nous sommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

* Les hommes se degoûtent d'une femme qu'ils connoissent trop, les femmes se préviennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoissent pas assez.

* Ne vous étonnez pas que la laide soit plus jalouse qu'une belle. Autant que votre nonchalance trouble l'une, autant votre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échapiez, la laide aprehende qu'on ne la neglige. Si vous vous détachez de celle-là vous reviendrez bien-tôt au parti de votre tendresse, si une fois vous vous degoûtez de l'autre, il n'y a plus de retour. De ces trois raisons choisissez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eaux de jalousie. Je ne sai si je fis bien de répondre, que l'infidelité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus necessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

* La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.

L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON pretend que Cratès mit ſon argent entre les mains d'un Banquier, le priant de le rendre à ſes enfans, s'ils n'avoient point d'eſprit, ou de le diſtribuer au peuple s'ils devenoient Philoſophes. L'eſprit tient lieu de toutes choſes. Quiconque en a negligé la fortune, ſe ſoucie peu de faire ſa Cour aux Grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, ſans cette abondance de biens, la plûpart mourroient de faim faute de talent.

Les gens d'eſprit ſont ſûrs de ne jamais manquer. Leur induſtrie remplace le defaut de bien.

Un ſtupide quand il devient malheureux, l'eſt doublement; il a ſon malheur, & n'a point de reſſource.

Le bien acoquine furieuſement. Combien de debauchés qui ne le ſeroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente? Combien de fainéans auroient pû cultiver leur eſprit que le plaiſir a amolis?

Tu ſerois honnête homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, ſi je ne te laiſſois rien.

* Quand même l'eſprit pourroit s'acheter, le débit n'en ſeroit pas grand: Qui eſt-ce qui ne s'en croit pas ſuffiſamment?

* Les gens qui ont le plus d'eſprit ſont ſujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour ſon repos prit le parti du celibat, il y vécut long-tems d'une maniere fort agréable & paiſible. Devenu ſeptuagenaire il épouſe une fille qui

qui n'a que dix-huit ans. Sa ſcience, ſon merite, ſon experience du monde ne ſembloient pas le conduire à ce terme.

* Il eſt fort ordinaire d'avoir beaucoup d'eſprit ſans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition ſans un grand eſprit.

* Dans le ſiecle où nous vivons on ne ſe croit pas obligé d'eſtimer un homme par l'étenduë de ſon eſprit. Perſonne ne ſe veut donner la peine d'aprofondir ſon ſavoir; s'il n'a le talent d'en impoſer, il demeure inconnu.

Un eſprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, ayez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une converſation à de jolis recits, rempliſſez des bouts-rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanſon, vous ſerez plus admiré que le Géométre, le Philoſophe, le Theologien; c'eſt le goût du monde.

On ne parleroit pas avec tant de froideur du merite de *Dorimon* s'il ne faloit deviner qu'il a de l'eſprit.

* Un eſprit ſolide ne paſſe pas aiſément d'une extrémité à l'autre: s'il change de ſentiment, c'eſt la ſeule raiſon qui l'y détermine.

* Un homme d'eſprit ſe trouve embarraſſé avec celui qui en manque. S'il parle ingenieuſement on ne l'entendra pas, s'il veut ſe mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puiſſe ſe rabaiſſer juſqu'à lui.

* Les hommes s'attachent à apprendre mille choſes qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus ſavans en ignorent beaucoup qui ne ſont pas inconnuës aux moins inſtruits.

On vante la memoire prodigieuſe d'un François qui



qui fait jusqu'à vingt
qu'il entende seulement

Dès que je saurai p
j'ai du tems de reste j
quelqu'autre. Je ne risq
te, la vie d'un mortel p
une chose comme il fau

Teocrine reçû Bachel
propose d'étudier le G
mieux entendre le texte
pere-t-il se rendre plu
qui l'ont precedé? Qu
res, il éclaircira en que
cens ans de recherche o

* Si l'usage étoit de
Latin, Allemand, E
tion d'étudier prompter
on entend le François,
cette langue, que serve

Vous aurez un Pane
nommé pour pronon
dans une assemblée de
s'explique qu'en latin.
vous de cet embarras,
fection ? Belle objecti
pourroit répondre *Arse*
les Recteurs ne vienner
cours?

* L'ignorance de p
talent d'une heureuse r
public, augmente fort à
ques Savans pauvres.

Je ne voudrois pas êt
toute ma vie autant de
en un Carême à Paris p
ne savent que se faire ho

Si les copiſtes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bien-tôt. C'eſt aſſez aux Abbés de qualité d'aprendre un Diſcours de trois quarts d'heure, ſans qu'ils ſoient obligés de le faire eux-mêmes.

* La ſcience a ſes bornes, l'ignorance n'eſt pas generale. Les Savans peuvent auſſi penſer juſte.

* Savoir tant de choſes, c'eſt comme ſi l'on ne ſavoit rien. Les idées ſont tellement confuſes, qu'à moins que d'avoir l'Art de les démêler, le grand ſavoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

* *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'eſt ruïné & a ruïné ſes amis. On ne l'accuſe ni de galanterie ni de débauche. A quel jeu a-t-il perdu ce gros patrimoine! Il a voulu faire le Chymiſte, & s'eſt reduit à la mendicité.

* Les Savans cherchent moins à s'inſtruire de leurs devoirs, qu'à ſatisfaire l'amour propre. Le Philoſophe s'aplique à developer les ſecrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de ſon cœur. Le Juriſte conſacre une infinité de veilles à aprendre les regles de la Juſtice, rarement à l'exercer. Le Théologien ne ſonge pas tant à profiter de la Grace qu'à en connoître les differens effets; eſt-ce là l'uſage que nous devrions faire de la ſcience?

* Les Philoſophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choſes. Les modernes laiſſent aux Théologiens le ſoin de parler de Dieu, & de s'appliquer uniquement à la découverte des principes naturels; en font-ils mieux?

Un homme qui ſe défie de ſes lumieres eſt plus proche de la Verité qu'un Savant ſuperbe qui croit ſa Raiſon infaillible. Celui-là craint de ſe tromper



& il arrivera qu'il n
déja trompé, en ne
tude de ſes connoiſſ

* Il n'apartient q
laſſer d'aprendre ;
l'ambition de ne rie
connoiſſent pas le p
travail. L'habile M
les figures, l'ignora
contente d'éfleurer l

Le bon Muſicien
mauvais ſe borne à c
tude lui rend aiſées.

Le ſubtil Philoſo
demi-ſavant les touc

* Les Sciences
Aux longues études,
cès eſt reſervé.

Tous les beaux A
ficile qui ne ſe fait ſe
qu'à ceux qui, pour
près. Les perſonnes
les regardent que de
ſans peine. Compar
geurs, qui plus ils
plus ils la trouvent eſ
mes voyageurs, qui
moins ils la croyoient

Il y a, dites-vous,
plique à la lecture d
n'eſt que d'aujourd'hu
me. D'où vient? v
ne l'ont-ils pas cont
pas les lumieres de
plus on découvre du
au ſentiment que l'on

voit étudié que vingt ans, il ſeroit encore Pyrrhonien.

* Socrate prié de dire s'il penſoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la ſcience & la vertu de ce Prince.*

Mille fois on nous l'a dit. Le bonheur n'eſt point attaché aux grandes conditions. Quelle eſtime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni ſcience ni vertu? Lui-même peut-il ſe croire heureux s'il eſt dans l'ignorance des belles choſes, & hors des bonnes.

La ſcience qui a fait le bonheur des Philoſophes, eſt par cet endroit plus neceſſaire aux Grands qu'on ne penſe, elle eſt glorieuſe aux Princes heureux; elle eſt capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La Science donne des loix de moderation dans les hautes fortunes, & des bornes au deſeſpoir dans les durables adverſités.

Un Grand qui ſait, trouve plus de plaiſir à lire les livres de Seneque, qu'à ſe repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une ſymphonie raviſſante, d'un ſpectacle delicieux.

Ariſtarque rebelle aux volontés de ſon pere qui en vouloit faire un bon Financier, ſuit l'inclination qu'il a pour les Lettres. Mauvais parti, s'écrie toute ſa famille: On pâlit ſur les livres, on ſe rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de ſa jeuneſſe: tant mieux pour moi, répondrois-je ſi j'étois *Ariſtarque*: Du moins aurai-je vécu.

LES AU

ON eſt revenu de la
teur, qui ſe fait im
obéïſſance. Un ami ne
ſentement faire les frais
expoſer malgré nous à la

Belus nous oblige de l
tifs indiſpenſables qu'il
Il y a de la tyrannie à
de ſes lecteurs d'une
meritée.

* *Menalque* prévenu
d'enrichir les Bibliotéque
çon, il écrit ſans con
mis. Seul & favorable
les porte enfin chez un
tre en eſt ébloüiſſant,
bons, on lui fait enfin
nuſcrit, il les accepte;
ne peut dire, il medite
cond & d'un troiſiéme
entre les mains de l'Ex
accoûtumé d'aprouver
pourvû qu'elles n'infere
public, délivre ſon certi
c'eſt trop tard, comm
conditions de ſon traité.
mille exemplaires qu'il
n'en ſera peut-être pas
nonce à l'impreſſion du
dre & ſon privilege &
quer de plus gros frais.

obligé à restitution; il ne faut pas être trop fin casuiste pour le décider.

* Chaque Auteur a ses partisans, & ses ennemis; du credit des uns ou de l'envie des autres dépend la destinée d'un Livre. Les productions nouvelles bonnes ou mauvaises ne sont ni universellement condamnées ni generalement aplaudies: j'en viens de dire la cause.

* Le sort d'un Auteur qui commence mal est de mal finir. Tel a fait une méchante preface qui a mis à son ouvrage une conclusion detestable.

Capis a fait un Livre d'une grosseur, je voudrois dire d'une bonté raisonnable, la preface en est admirée, je suis fâché qu'elle ne soit pas de lui.

Si quelques Ecrivains de notre tems étoient devenus Papes, on n'auroit pas tant disputé sur l'infaillibilité.

On me demandoit dernierement ce que je trouvois de bon dans les écrits de *Sostris*; je répondis qu'il avoit eu envie de bien faire.

* Tantôt une preface est trop courte, & par là inutile; tantôt trop longue, & elle ennuïe. Une épître dedicatoire ne fait qu'exciter l'envie des faiseurs de panegyriques.

Une table embrouille plus qu'elle n'éclaircit. En suprimant ces trois choses on s'épargne du travail, & un Livre n'en est pas moins estimé.

La préface est votre écueil, disois-je librement à un de mes amis homme de Lettres. Faites un Livre où il n'y ait ni table, ni préface, ni épître dedicatoire, vous serez sûr de plaire à mille gens qui se plaignent que ces trois articles font la moitié d'un ouvrage, il profita de mon conseil, & se souvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriser.

* Le



* Le titre d'un Livre
l'ouvrage doit encore pl

Que je me suis de fois
acheté un Livre sur la b
fique ; Dieu veuille que
tels repentirs.

* Est-il bien fait de r
vrage ? Oui, si l'on a q
d'esprit ; jusques-là, no
le sien en gros caractere
L'a-t-elle fait à son prer
tie comme toute autr
vous trouvez qu'elle so
faute.

* Une cinquiéme éd
cès d'un Livre : la hu
ne s'en est point fait de

* Il y a des Auteurs
mauvaises choses sont
brouille & qu'on se re
vec eux ; c'est une necef

Les Ouvrages de que
portent le caractere de
tion, tantôt ils soûtien
près ils la combattent,
point.

* Bien écrire & bien
differens pour se trouv
ne. On expose en conv
sente à l'esprit sans fa
l'homme de cabinet se r
de la fertilité de son im
pensée pour valoir que
coûter quelque chose.

Un ouvrage Chrétien
du Christianisme, elle

nie d'un Ouvrage prophane. Qu'on voie dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ses mysteres, qu'on reconnoisse dans le second qu'il sait faire un saint usage de tout, & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morale si beaux, si noblement écrits, qu'ils ne laissent à desirer que le prompt changement de ceux qui les lisent.

Malipe en écrivant sur une matiere de Religion a laissé tout à dire à ceux qui traiteront le même sujet, pourquoi sort-il de son talent, il pouvoit nous donner un fort bon Traité de Physique : la Theologie n'est pas son bel endroit.

J'estime les Romans bien écrits, j'en ai lû quelques-uns avec plaisir, cela ne dit pas que je voulusse les avoir faits.

Un faiseur de Romans, un Poëte critique, l'Auteur d'un Livre dangereux se font promptement afficher aux endroits les plus remarquables de la ville. Il n'y a pas jusqu'aux portiques des Temples qui ne soient decorés de leurs superbes placars. On revere leur genie, on avouë leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écrire une fois en sa vie, ce n'est ni une histoire galante, ni une mordante satire, personne n'achete son Livre, personne ne se veut donner la peine de le lire ; c'est que son ouvrage est Chrétien.

* On auroit tort de reprocher à quelques modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs productions ; plusieurs, le nombre en est petit, devoient à eux-mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne lui aprend rien de nouveau, c'est votre faute. Quittez le dessein de faire un Livre, si vous ne savez pas donner à vos pensées la grace de la nouveauté.



* Peu ſavent tirer
ciens, il faut étudi
qu'un Auteur a en t
de s'égarer, & ſort
conduit à l'aprobatio

Ce qu'on appelle
d'eſprit, n'eſt ordin
ſé, un honnête larc

* C'eſt un effort
grands hommes pou
ne les ſuivroit que
dans leur carriere
vaillé.

Ceux qui deſorma
timeroient-ils pas he
Corneilles, les *Den*
Lullis, les B. les R

La Bruyere ne ſe
l'appellât le petit *T*
fort d'être nommé

* Faire reproche
ſont ni ſi fins ni ſi é
voir un amour der
ſans paſſion on trou
vent de bien près.

Nous devons av
qui ont fait de ſi bel
ces; mais elle ne
mérite de ceux qui
même ont encheri
ſe peut dire à la lou
tant de beaux eſprit
celui d'*Auguſte* il y
idolâtres de l'antiqu
ſi. Après *Ciceron*,
perſonne, ils ne les

voient eu le malheur de renaître dans ces derniers tems, parce qu'ils ont resolu de contrequarrer le goût des modernes.

* En matiere d'éloquence il y a des choses qui veulent être traitées avec grandeur, d'autres où la simplicité du style produit une majestueuse bienseance. N'ayez point l'ambition de vous élever au dessus de votre sujet.

Cet amas de figures, cette confusion d'ornemens répandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence prophane est addonnée au luxe, qu'elle aime le faste: l'éloquence chrétienne est plus moderée, plus simple, plus naturelle.

* Trop d'esprit dans un Ouvrage est une espece de défaut; je ne trouve que celui-là dans S. Evremond. N'affectez plus *Mucie* de briller par tout; l'attention du Lecteur est fatiguée par le nombre des pensées, il est à propos de lui laisser prendre haleine.

Que sert d'être si guindé dans des expressions, si compassé dans ses phrases? Un Auteur doit se mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expression à mon dépit, quand en lisant un nouveau Livre, il faut qu'à tout moment je consulte FURETIERE ou RICHELET. Les Auteurs d'aujourd'hui prennent à tâche de se servir de termes rares, extraordinaires, inconnus. Encore si on étoit assuré d'en trouver l'explication; mais ils partent la plûpart de leur genie; que ne mettent-ils un commentaire à la marge pour soûlager l'esprit vainement gené des Lecteurs.

Ceux qui ont écrit au commencement de ce siecle ne s'entendent presque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à present ne s'entendent gueres mieux, leurs mots ne sont pas assez établis.

* Les *Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils se plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables : je ne me flate pas d'être à couvert de leurs plaintes : Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moi, je les prierai de me dire leurs qualités, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition ?

* On auroit mauvaise grace de rejetter comme indigne d'écrire un homme d'armée, ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons des premiers Ministres, des plus illustres Princes. C'est de quoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impenetrables. Ce n'est point un mystere de la foi qu'ils travaillent à nous developer, leur art consiste à l'enveloper dans des difficultés toûjours nouvelles dont la Scholastique s'honore, & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incredule.

Les gens du monde ne sont pas tous ignorans, il y a quelquefois sous le manteau d'écarlate plus de Science, que sous la longueur afreuse d'une robe de Docteur bien vanté.

* Le Ciel nous donne à tous au premier moment de notre naissance une certaine étenduë de jugement, qui perfectionnée par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choses. Les gens qui ne sont aidez que de ces lumieres ne savent pas à la verité tout à fait pourquoi ils aplaudissent à un endroit plûtôt qu'à un autre. Leur ame est surprise, leurs oreilles se trouvent charmées, & insensiblement ils se portent à Dieu : cela est beau, cela plaît.

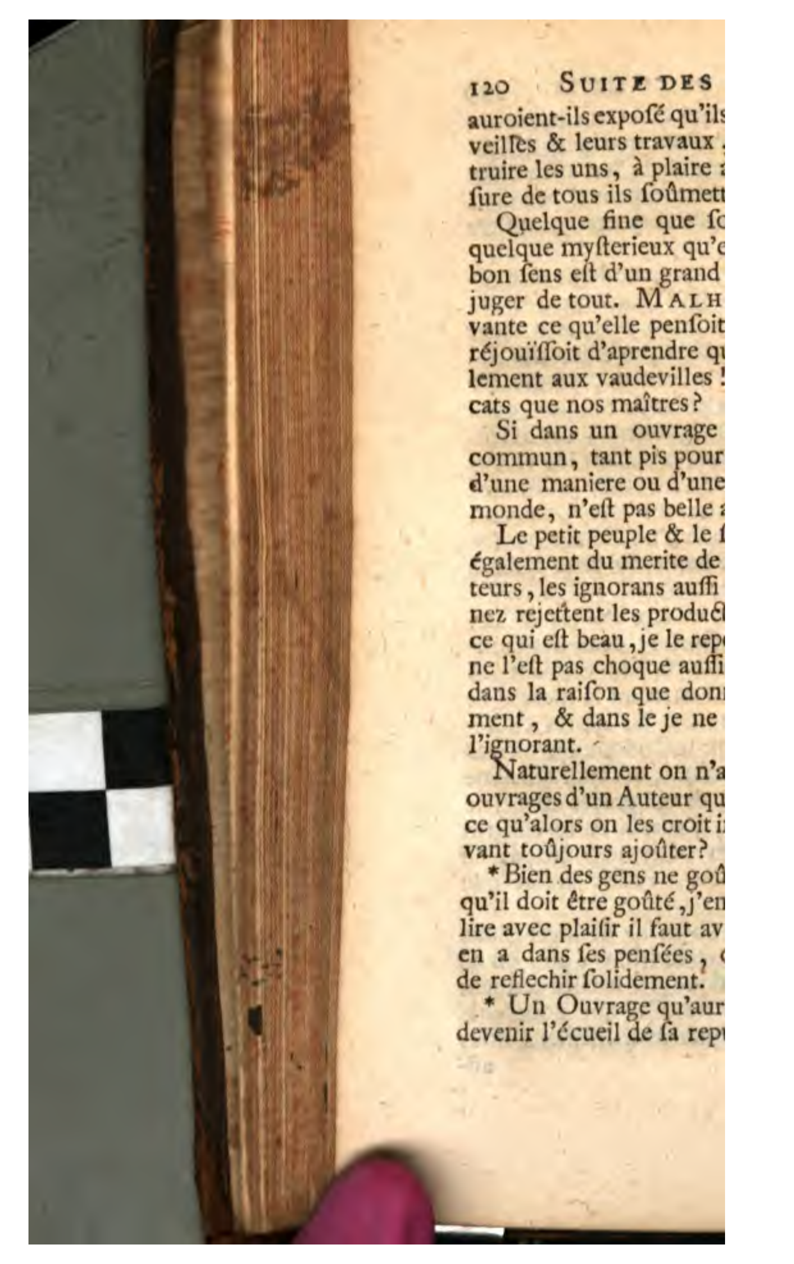
Les femmes n'ont que ce bon goût naturel : la plû-

plûpart des gens de qualité qui de bonne heure ont suivi la guerre ou la Cour n'ont que cette délicatesse de genie qu'on acquiert dans les assemblées polies ; & neanmoins ils se trompent si peu dans leur maniere de juger qu'on s'en raporte volontiers à ce qu'ils pensent.

La défense que fit un Critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon sens à mon avis ne devient point étranger à qui embrasse la profession des armes : qu'on leur défende, j'y consens, de décider d'une loi de Justinien, d'un point de religion, quoi qu'il le falût permettre à quelques-uns, ces Sciences abstraites, sublimes, élevées passent les esprits qui ne sont pas fortifiez par une étude profonde ! n'est-il question que de parler sur une Comedie, sur une Tragedie, sur le geste d'un Acteur ou sur l'organe d'un Musicien, de bonne foi cette défense est trop rigoureuse.

Il ne seroit donc permis qu'aux Poëtes & aux Musiciens d'assister aux spectacles : ceux-là examineroient la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans ; ceux-ci battroient la mesure & décideroient de la symphonie ; les autres en seroient exclus. Heureusement le Critique n'avoit pas droit de juger en dernier ressort, car moi qui aime passionnément la musique, & qui graces au ciel ne suis ni Poëte ni Musicien, j'aurois eu le chagrin de me voir banni d'un lieu où je ne goûte pas de petits plaisirs, pourvû qu'on me laisse dire ce que je pense.

* S'il n'apartenoit qu'à *Corneille* de juger d'une piece serieuse, qu'à *Lambert* de trouver bon ou de blâmer un morceau de musique, les habiles seroient à plaindre, ils n'auroient travaillé que pour eux. En vain dans de magnifiques avertissemens nous au-



auroient-ils exposé qu'ils
veilles & leurs travaux
truire les uns, à plaire
sure de tous ils soûmett

Quelque fine que so
quelque mysterieux qu'e
bon sens est d'un grand
juger de tout. MALH
vante ce qu'elle pensoit
réjouïssoit d'aprendre qu
lement aux vaudevilles !
cats que nos maîtres?

Si dans un ouvrage
commun, tant pis pour
d'une maniere ou d'une
monde, n'est pas belle

Le petit peuple & le
également du merite de
teurs, les ignorans aussi
nez rejettent les product
ce qui est beau, je le rep
ne l'est pas choque aussi
dans la raison que don
ment, & dans le je ne
l'ignorant.

Naturellement on n'a
ouvrages d'un Auteur qu
ce qu'alors on les croit i
vant toûjours ajoûter?

* Bien des gens ne goû
qu'il doit être goûté, j'en
lire avec plaisir il faut av
en a dans ses pensées,
de reflechir solidement.

* Un Ouvrage qu'aur
devenir l'écueil de sa rep

Ceux-là agissent avec adresse qui se conservent le nom de Savans ne faisant rien de ce que font les autres pour l'aquerir : tant qu'un homme qu'on croit d'ailleurs en état de se distinguer par l'essor d'un Livre différe d'écrire, on a de lui une haute estime ; l'a-t-il fait, sa reputation échoue ; on attendoit de lui plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Basile* qui laisse le Public dans l'attente de quelque chose de grand, & qui après avoir long-tems promis refuse de donner : il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à sa parole, je l'excuserois même d'être parjure. Continuez, *Basile*, de prononcer, vous parlez bien, évitez de vous faire imprimer, vous n'en serez que plus estimé.

On ne pardonne rien à un Auteur de reputation; plus il a réussi, plus on se fait le goût difficile à ses ouvrages, on lui ôte jusqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on éxige de lui un rafinement perpetuel.

* Si nous croyons que par un premier ou un seul Ouvrage on puisse se faire le nom de bel esprit, désabusons-nous. Nous serions trop heureux qu'un second & un troisiéme ne fussent pas inutilement hazardés. Combien ont été siflez à leur coup d'essai, qui se sont vûs ensuite honorez d'une aprobation publique ? Ceux qui ont du talent peuvent esperer le même sort.

* J'aime un discours naturel, & celui-là ne me plaît pas qui affecte de me plaire.

Il est fort ordinaire de déplaire en voulant trop se rendre agreable : les faiseurs de pointe sont sujets à cet accident.

Ce qui est écrit sans facilité, ce qui est conçû avec effort, quelque bien pensé qu'il soit, est denué d'agrément, il ne suffit pas d'entre-



voir de l'eſprit dans
l'ordre.

L'eſprit & le feu na
conque écrit ſans
point goûté. Le dé
deshonore la vivacité

Rien n'eſt beau ,
mais rien n'eſt parfai
ment la nature. Le p
deux peut emprunter
Ouvrage. Dans de c
dominer, les autres c
étrangers.

Quoiqu'il faille d
d'eſprit, la nature ne
ter ſi fort au deſſus d
ornement.

On ne veut poin
groſſieres : bien qu'c
doit à Antoine les c
qui auroit ce ſujet à t
ne partie de ces objet
te vertu des ſpectateu
ſerve dans un Ecriva

Je trouve qu'il eſ
TURE que de ſurpa
l'art d'écrire naturell
coup ont ce ſtile por
défauts à la faveur d

* Les Poëtes n'écr
ſe : ils ont une telle h
que ne trouvant plus
periodes, il leur eſt i
trois de ſuite. *Vulps*
habile ne peut venir
qu'il les a faites en v

prose! que ne les laisse-t-il dans leur premier état, on les trouveroit meilleures.

Les Poëtes se servent du privilege qu'ils ont d'outrer les choses.

La Poësie tolere l'hyperbole, la prose est ennemie de l'exageration.

On peut dire des Poëtes qu'ils corrompent leur imagination, pour abuser criminellement la posterité.

* Il n'est pas défendu à un Auteur de compter en secret les Savans de son siecle, d'admettre dans ce rang qui il lui plaît : comme il peut se tromper, il seroit dangereux de ne montrer au public que ceux en faveur de qui il s'est prevenu. Nous en voyons qui disent hardiment, il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui possede l'art d'écrire délicatement. Ces décisions sont bonnes dans un manuscrit, que peu de personnes lisent; dans un imprimé elles sont odieuses.

* Un Auteur tarit à force d'écrire, l'esprit se seche si on ne lui donne le tems de recouvrer sa premiere fertilité par de bonnes lectures. Il faut laisser de l'intervalle entre un premier & un second livre.

Plus on a de facilité à composer, plus on doit se défier de la fécondité de son genie, cette heureuse abondance doit être suspecte: il est rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner sur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaît, je m'y aplique, quand la galanterie me désennuïe, je m'en occupe. Tantôt je suis serieux, tantôt je suis critique. Je tremble en verité dans le peu d'apparence qu'il y a de remplir des goûts si opposez.

* Tout est devenu venal jusqu'à la Science &

aux Livres. Pourquoi penſez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend, c'eſt que lui-même l'a déja païé bien cher à l'Auteur ?

Les bons Auteurs ne ſe piquent pas plus de deſintereſſement que les autres. L'honneur eſt une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute que C... ait toûjours également enviſagé la reputation, lorſque ſes pieces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire eſt mépriſable : ſi ſon ouvrage eſt bon, cela ne m'empêchera pas de l'approuver.

Si la neceſſité m'avoit reduit à la neceſſité de travailler pour de l'argent, j'aurois aſſez aimé le métier de genealogiſte ; en eſt-il de plus lucratif dans ce ſiecle où l'on donne plus que jamais dans la fauſſe nobleſſe ? Un roturier qu'on a le ſecret de faire Gentilhomme, ſe fait liberal & prodigue.

* C'eſt une eſpece de fureur que la paſſion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire ſeroit une mortification cruelle. Qui leur defendroit de compoſer ſous peine de mort ne pourroit pas s'aſſurer de leur obéïſſance, tant eſt furieuſe la manie qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur demon comme les avares. Ainſi doit-on nommer la rage qui les poſſede de paroître à la tête d'un méchant ouvrage.

* Ne donnez jamais à penſer que vous avez voulu pourſuivre le travail d'autrui. Vous riſquerez moins d'être Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous expoſez les Ouvrages eſt peut-être celebre dans la Republique des Lettres ; ſavez-vous ſi l'eſtime qu'on a pour lui ne diminuera

ra point celle qu'on auroit euë pour vous ? Le Public ne s'attend pas à une simple Traduction, il croit que vous voulez encherir. S'étant formé de vous une grande idée, ne deviendrez-vous pas le jouet de sa critique, quand il connoîtra que vous n'êtes pas cet homme dont il s'étoit fait un beau portrait ?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces sortes de gens : car il arrive qu'on tâche d'éclipser par ses propres sentimens les pensées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaisir qu'il y a d'ajoûter du sien à ce que des Savans ont dit. Le Traducteur est bien puni de sa temerité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'Ouvrage, on le lui attribuë, le Public est-il injuste ? Oui, me direz-vous ? Mais qu'étoit-il necessaire de le prier d'en user ainsi. Ce tour étoit bon autrefois, il est usé maintenant, les Lecteurs ne sont plus dupes.

* S'il y avoit une inquisition au Parnasse, le Royaume des Muses n'en seroit que plus florissant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui après avoir été puni, continuë le métier de filou, qu'à un Auteur qui s'obstine à travailler. On a toûjours besoin d'argent, voilà l'excuse du premier ; il n'y a point de necessité de se traduire en ridicule, voilà ce qui condamne le second.

* Le sage ne considere point le nombre des livres, il en regarde le prix ; il les pese & ne les compte pas.

L'homme sage qui craint pour ses écrits une mauvaise destinée, hésite à les produire ; le fol & l'ignorant se precipitent ; ils cherchent la gloire de beaucoup travailler & rien autre chose. Tous les mois ils vous donneront un volume ; s'ils vi-

voient cent ans ils ne vous en donneront pas un bon.

D'où vient que tant de gens très-capables de composer ne l'ont point fait ? Leur Raison vaut mieux que tous les Livres qu'ils auroient donné. Il n'est pas d'un homme prudent de ruïner par un écrit dont peu connoissent la finesse une réputation que trente années de travail auroient aquise.

* Je surprendrois bien des personnes, si je leur disois que l'Auteur de l'Ouvrage en ce siecle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire, & presque autant à balancer s'il le produiroit. Ce genre d'écrire est extraordinaire, lui disoit-on, vous aurez tous les Critiques à dos. Le Livre est à peine afiché que les exemplaires en sont enlevés. Une seconde, une troisieme, une quatriéme édition paroissent; en un mot nous attendons la neuviéme : dites après cela qu'il n'y a pas un sort attaché aux Livres.

LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE.

LE pouvoir qu'on donne à la fortune n'est rien, elle-même n'est qu'imaginaire.

Admettre un destin, une fortune, le hazard, le sort, c'est parler le langage des Payens, ce qui arrive contre l'attente des hommes, n'arrive que par une secrette permission du Ciel. Tant d'empires détruits, tant de revers, tant de malheurs sont regardés comme les effets d'une fortune courroucée; on se trompe; la Fortune, cette Divinité chimerique, n'y a aucune part. Nous devons reconnoî-

noître que Dieu permet toutes ces viciſſitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

* La Fortune eut autrefois des temples, elle a aujourd'hui de vrais adorateurs.

Nous ne ſommes plus à la verité dans ces tems où l'idolatrie conſacroit des lieux publics au culte de la Fortune. On ſe contente de lui rendre ſes hommages en ſecret. L'Ambition lui dreſſe des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

* La Fortune fait plus d'hypocrites que la Religion n'en a. Si la pieté n'étoit un acheminement à la faveur, comme l'eſprit, la Science, la valeur, le merite, on verroit peu de devots.

* La fortune, dit-on, change les mœurs, je crois plûtôt qu'elle les découvre; tant qu'on vit dans l'eſperance de quelque avantage, on ſe concerte, on ſe compoſe, on ſe deguiſe, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent notre élevation. Eſt-on parvenu à ſon but, on ſe montre tel que l'on eſt.

Creſus irreprochable dans un état privé en eſt à peine ſorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puiſſe juſtement reprocher; vous m'en demandez la raiſon, ne voiez-vous pas qu'il n'a plus même interêt de ſe contrefaire, ſa fortune eſt faite, que lui importe de diſſimuler davantage?

Ne penſons pas que *Creſus* qui dans ſon élevation eſt un orgueilleux, un impitoiable, un avare, n'eût déja les mêmes défauts: certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en ſuſpendoit la violence; ſes ſoûmiſſions étoient le voile de ſon orgueil, ſa douceur apparente cachoit ſa dureté naturelle, des liberalités neceſſaires confondoient ſon avarice. La fortune eſt venuë, elle a devoilé les artifices de cet hypocrite, elle le découvre ce qu'il eſt.

Disons tout, bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'ils ne changeoient aussi de mœurs. On est entêté qu'il ne sied pas de pratiquer dans un poste illustre des vertus qui ne sont de mise que dans l'obscurité. Cette erreur a pour partisans tous ceux qui parviennent.

* Que la fortune paroît bisarre dans ses choix. Tels après de grands services rendus languissent dans une condition inconnuë, pendant que d'autres sont recompensez d'une mediocre action de valeur, que la temerité aura produite; c'est le cours des choses humaines. Accoûtumés que nous sommes à de pareils évenemens je m'étonne qu'ils nous surprennent.

La fortune a bien reçû des maledictions des hommes, depuis qu'ils connoissent l'extravagance de ses choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maître du monde; De ceux que nous voyons monter aux faîtes des grandeurs, beaucoup ont été nos égaux & nos inferieurs. Ils ont trouvé du credit sans le chercher, malgré eux on les a fait puissans: c'est de quoi nous nous plaignons.

* Les anciens mettoient avec raison un miroir sous les pieds de la fortune, quand on est dans une situation glorieuse; on se fuit, on n'ose se regarder, ni s'apliquer à soi, trop de choses affoibliroient cette idée qu'on s'est formée de la prosperité; on fuit même de voir ceux qui ont été heureux, & qui ne le sont plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition, ne font helas que l'irriter: l'ambitieux s'imagine la fortune comme une Déesse constante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais évenemens il les croit éloignez, les bons succès il se les promet; peut-on se flatter jusqu'à ce point? Il ne

faut

faut qu'ouvrir les yeux pour voir des Courtisans disgraciez, des Ministres devenus odieux, des grands rabaissés ou par leur propre temerité ou par la bisarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela, il a mis le miroir sous ses pieds; pour le dire plus naturellement, il s'est aveuglé.

* Saluste dit que *la fortune domine en tout, qu'elle rend toutes choses celebres ou obscures plûtôt par caprice que par raison :* cela est très-juste; ce qui suit ne l'est pas; *elle ne peut donner ni ôter à personne l'habileté, la probité & les autres bonnes qualités de l'ame.* Je parle de la fortune selon l'idée qu'on en a dans le monde, toûjours en supposant les principes que j'ai avancés, qui est-ce qui fait que cet homme une fois parvenu à une premiere dignité, se montre si ingenieux pour arriver au plus haut point d'honneur? Pourquoi cet autre déchu d'une place éminente, paroît-il incapable de se relever de sa chute; ce vertueux particulier s'est corrompu dans la faveur; cet homme d'affaire autrefois si intriguant, maintenant reduit à lui-même est sans genie, sans industrie; reconnoissons donc l'autorité de la fortune & sur les grandeurs & sur les grands.

Je ne vois rien qui soit plus au pouvoir de la fortune que la vertu. Les changemens qu'elle cause ne se bornant pas à faire d'un indigne un puissant; d'un sage & d'un vertueux elle fera un cruel & un impie, c'est son jeu ordinaire.

La fortune nous rend ingrats, denaturés, impitoyables; rarement fait-elle un ouvrage de grandeur, qu'elle ne produise un monstre de cruauté, & on niera absolument que la vertu soit en son pouvoir?

* Les hommes voudroient que la fortune pre-

vînt leurs souhaits ; ses retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs ausquels on n'arrive qu'après des années de travail ; ils voudroient avoir aquis ces richesses aussitôt qu'ils les ont desirées. Ce n'est point l'ordre des choses du monde. Il faut du tems, pour en jouïr, on ne les possede qu'un moment, on les perd d'abord. Voilà, si vous ne le savez pas, les regles de parvenir, & la durée des élevations.

* Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui se relâchent, elle veut des gens actifs à qui l'estime de ses biens donne de l'empressement, sinon elle se fâche & devient l'ennemie d'un indifferent puni de sa froideur en refusant le succès à toutes ses entreprises.

Bien que nous voions qu'elle distribuë ses faveurs à des hommes qui n'avoient pas cette ardeur à les meriter, ne presumons rien de son indulgence. Alors elle signale sa generosité en recompensant par avance leurs soins à venir.

Personne n'est exemt de se donner de la peine pour sa fortune. Si on parvient sans travail on ne se maintient qu'avec effort. L'un vaut l'autre.

* Deux choses manquent à la fortune de la plûpart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquise, aux autres il manque d'en user sagement.

Je n'admire pas la fortune des riches, je n'admire que la maniere dont ils en usent. Les louanges qu'on leur donne me déplaisent, si on ne me dit qu'ils y font paroître une moderation insigne.

Que de gens élevés à qui il ne manque qu'une seule chose, justement celle dont leur bonheur dépend, c'est la moderation.

* Un rien contribuë à notre agrandissement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaisances pour un grand Seigneur, quelques assiduités, quelque empressement à son service, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui sont parvenus; autant sont tombés dans la disgrace par un manque de conduite, une legere imprudence, un petit refroidissement d'égards.

* S'endormir dans la prosperité, se fier sur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un ravissement du cœur aux biens de la fortune, n'est-ce pas là un vrai Quietisme?

* La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter un tems; demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toûjours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde! une prosperité ce semble inebranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire. Si le cours d'une vie longue, & délicieuse, si des années de plaisir, des siécles de bonheur ne sont comparés dans le Livre de la Sagesse qu'à une ombre qui fuit, à un messager qui s'évanouït, à un navire qui fend les eaux rapides, à un oiseau dont on ne distingue point les traces, à une fléche qui divise subitement l'air; à quoi comparerons-nous des fortunes qui ne durent qu'une très petite partie de la vie, quand je dirois, qui ne durent qu'un instant, l'experience seroit encore pour moi?

* Quand nous tombons il y a ordinairement de notre faute; quand nous montons, il est rare que nous devions ce bonheur à notre merite.

On a tort d'accuser dans sa déroute d'autres

que soi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince; nous representons des services oubliés, de belles actions negligées; une disgrace injuste, un long malheur; pouvons-nous dire que nous ne l'ayons pas merité? Nos services sont-ils si considerables qu'ils doivent être éternellement recompensés? Ces soins que nous éxagerons, ces belles actions qui servent de pretexte à nos plaintes sont-elles si regulieres qu'on n'ait rien à se reprocher? Nous souffrons depuis long-tems, qu'avons-nous fait pour ne plus soufrir? Nos murmures continuels, nos médisances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis; sont-ce là les marques de notre repentir?

Se trouvera-t-il un Courtisan que quelques mouvemens d'orgueil dans la prosperité, quelques murmures dans la disgrace, quelque infidelité à l'égard de son maître ou de ses amis ne rendent coupable du renversement de sa fortune?

* Que l'on est ingenieux à tracer de lugubres images de ses miseres, afin d'y rendre les autres sensibles! J'ai tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laissé qu'un desespoir cruel. Lors qu'on se desespere ainsi, ce n'est pas qu'on n'ait plus sujet d'esperer, c'est plûtôt qu'on craint un entier depouillement de ses biens.

Les plus infortunés ne sont pas dans une telle situation, que leurs malheurs ne puissent augmenter; si cela est, pourquoi dire qu'on a tout perdu?

On n'est plus dans l'honneur, mais on a du bien; on n'a plus de bien, mais on a la santé; on n'a plus de santé, mais on a la connoissance de la Verité. Que feroit-ce si avec cette perte de reputation, cette privation de richesses, ce nombre de

de maladies, on ignoroit Dieu ? jusques-là je ne crois pas de vrai malheur.

* Il n'y a point de chute mediocre pour les personnes élevées. S'ils tombent, ils tombent rudement, leurs secousses sont violentes, leur renversement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la disgrace surpassent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puissans seront puissamment tourmentés.* Cette verité a lieu dans ce monde comme dans l'autre.

* On murmurera contre moi, si j'entreprens de montrer combien on est malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'est plus vrai, Seneque avant moi l'a dit. Personne n'a combatu son sentiment. Connoit-on les delices d'une prosperité qui n'a point été interrompuë ? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaise fortune, sait-on la maniere de se gouverner dans un état heureux ? non certes.

Ce n'est plus être dans le plaisir que de n'en jamais sortir; sans l'épreuve des momens fâcheux, on ne sent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverses qui naissent dans le monde accoûtume à leur abord. Aux heureux qui se sont fait une douce habitude de l'opulence, un mal leger est infiniment plus sensible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi ? je vai vous l'aprendre. Il faut alors acquerir la patience, perdre cet amour de soi même, se retrancher à une médiocrité jusques-là inconnuë, se réjouïr de ses pertes, se faire un bonheur de ce qui sembloit insuportable; tout cela coûte.

* Je plains ceux qui sont toûjours caressez de la fortune. Dans cet état de tranquillité les passions se reveillent, la cupidité prend le dessus, le cœur devient la maison de l'orgueil, on meurt

dans cet assoupissement déplorable ; si l'on n'est frapé par l'adversité.

Les bons succès corrompent peu, montent aux honneurs sans descendre d'autant de degrés de vertu. Peu conservent dans les hauts rangs cette inclination bienfaisante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne se croit né que pour lui, & ne se rend utile qu'à lui seul.

Avant que d'arriver à ce poste qu'on occupe, on étoit ami de ses devoirs, la vertu s'est changée avec la fortune. Plus impie qu'auparavant vertueux, fier maintenant à l'excès, avare ou tout à fait prodigue; on n'est plus ce qu'on étoit; pour avoir ses premieres vertus l'adversité est necessaire.

Ceux que la fortune abaisse, rentrent quelquefois en eux-mêmes; ceux qu'elle favorise en sortent avec précipitation, & n'y peuvent rentrer que par la disgrace.

* Il y a une espéce d'abondance dans le dépouillement de toutes choses. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien! Tout. Et c'est cela qui le rend souverainement riche, puisqu'il n'a point de trésors qui l'inquietent, d'honneurs dont la possession le trouble; de plaisirs dont la criminelle jouïssance le tyrannise au dedans. Ce sentiment ne tombe pas sous l'imagination des personnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur exemt de passions.

Dans l'amas des richesses il y a un fond de misére inseparable, & un vuide affreux de satisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excès ne fait qu'augmenter sa convoitise. Plus il possede, plus il desire, ses souhaits l'embarrassent, ses jouïssances ne l'assouvissent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend gué-

guéres plus content. Apellera-t-on de mon premier jugement?

* Mille gens qui auroient perdu leur réputation, si la fortune leur étoit devenuë favorable, la conservent tant qu'elle s'obstine à les persecuter. Il ne faut pas être trop fin politique pour en deviner la cause. Les bons évenemens amolissent certains; d'autres s'opiniâtrant à braver leur destinée, soûtiennent l'opinion qu'on a conçûë de leur activité, de leur penetration.

L'adversité nous fait voir ce qu'est veritablement un homme; elle develope les grandeurs de son ame, la met dans son étenduë, au lieu que la faveur nous montre seulement qu'il est heureux. Avant que *Sannion* tombât, connoissoit-on sa fermeté, son indiference pour les choses d'éclat? On le croyoit riche, puissant, & rien plus.

* Il faut plus de courage pour supporter, je ne dis pas les peines, mais les joyes d'une éclatante fortune, que pour subir la cruauté d'un mauvais sort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ses douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'ayent leur amertume. Le malheureux se console si l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joyes; celui au contraire qui croit que la fortune est obligée de lui être inviolablement fidelle, se fâche & se trouble; il regarde comme une extrême infidelité de sa part la moindre contradiction qui lui est suscitée.

* Le malheur d'un homme d'esprit n'est jamais complet. Il trouve en lui-même des ressources contre son desespoir. Les reflexions qu'il peut faire sur ses traverses, la maniere dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il se met devant les yeux, ce tableau qu'il se fait des évenemens du mon-

monde, la difficulté de parer les mauvais succès, l'impuissance de soûtenir une grande prosperité, tout cela fait en lui un fond inépuisable de consolations qui manquent aux gens moins spirituels. Ceux qui prennent plaisir à se rendre agreable le spectacle du monde, à orner cette figure de la vanité, se font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de si fortes exagerations.

Etes-vous malheureux, faites-vous un si desagreable portrait des bonheurs présens, que vous puissiez vous convaincre qu'en les possedant vous n'aurez qu'un foible avantage.

* Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle sur ses propres besoins, on s'en fait d'imaginaires, on neglige les veritables; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvû aux necessaires.

* Qui n'est point insolent dans la bonne fortune, soufrira volontiers la mauvaise. On sait faire usage de ses disgraces, quand on n'a jamais abusé de la prosperité.

Autant qu'il y a de gloire à être sage dans les hautes fortunes, autant y-a-t-il de merite à être constant dans les mauvais succès.

* Les bons succès des ambitieux animent à entreprendre les mêmes choses qui les ont conduits à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de semblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richesses de CRESUS, le bonheur de JUGURTA, travaille à devenir aussi puissant, aussi riche, aussi heureux, sans qu'on songe à se moderer dans un état élevé, quoiqu'on voie la mort de Sejan, le suplice de Cresus, la honte & la captivité de tant d'autres.

* Les malheureux sont tournés en ridicules. Tout le monde en fait comme moi la raison. On n'esti-

n'estime que ceux qui peuvent servir. On apelle merite l'adresse à se pousser, on nomme crime l'infortune.

* *Je ne sai rien maintenant que ce que j'ai donné*, disoit Marc-Antoine, pour se consoler du changement de sa fortune. Les avantages de la generosité sont ignorés dans les tems heureux, on se croit bien apuié dans la faveur; on neglige de se faire des amis; mais que l'on est rigoureusement puni de son avarice aux aproches de l'adversité! Tout secours est necessaire, personne ne s'offre à en donner. Ceux sur qui l'on a repandu mille graces, sont à peine touchés de la ruine de leur bienfaiteur: Que doit-on attendre de ceux qu'on a méprisez ou même desservis?

L'ORGUEIL ET L'AMBITION.

Rien n'est plus insuportable que l'orgueil d'un homme que la faveur protege; sa bonne fortune le transporte, il est indocile & méprisant; on trouve moins d'accès auprès de lui qu'auprès d'un Prince, il se fait long-tems demander les graces qui dépendent de lui, ne les accorde qu'à des soûmissions réiterées, qu'à des recommandations nombreuses.

L'orgueil des Grands se suporte plus aisément; la naissance peut justifier leur fierté: comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité, on ne s'étonne pas qu'ils se communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation grossiere ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On se plaint du fier abord de ce Juge qui du com-

commerce a passé à la Magistrature; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du service aux partis n'a fait qu'un pas : il n'y a que pour ces gens-là à se rendre inaccessibles.

* Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux apartemens le fils de *Santipar* regarder avec mépris quiconque n'a pas une veste pareille à la sienne. Un étourdi entre à l'Assomption avec une troupe de coquettes. Point de chaises, s'écrie-t-il, point de chaises! A quelque prix que ce soit j'en veux. On lui en aporte, il s'assied, & rit au nés de ceux qui sont debout. Un autre à la Comedie prend place sur le theatre; parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dedain. Beaux sujets de vanité!

* Fut-il un siecle plus injuste? Le Savant y est confondu avec l'ignorant; l'habile avec le fat; tel est le langage d'un Auteur prevenu de son merite. On peut en general declamer contre les mœurs de son siecle, mais vouloir prouver son injustice par l'indifference qu'il nous marque, cela ne peut partir que d'une vanité pedantesque.

* Les plus orgueilleux ne sauroient aprouver dans les autres ce caractere superbe. Plus nous sommes enflés de nous-mêmes; plus la presomption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au dessus de tous, on ne soufre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter sur nous.

* Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'est un dépit superbe qui leur fait dire qu'ils se passeront de chacun. Dans les disgraces de la vie on a besoin de tout le monde, des uns pour consoler, des autres pour remedier plus efficacement aux maux dont on se plaint.

Je pardonne plûtôt la presomption aux malheu-

reux

reux qu'à ceux qui sont dans la prosperité. C'est une consolation qu'il ne faut pas refuser aux premiers : dans ceux-ci c'est un orgueil qu'on ne peut goûter, j'ai du malheur & il me semble que je ne me le suis point attiré ; ceux-là parlent ainsi. Peut-être est-il vrai. Je suis devenu grand, & je ne meritois pas moins, disent les derniers, quelle plus injuste presomption ?

* Il nous semble que nous aurons assez de force pour resister à toutes ces passions maîtresses qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles résolutions, nous sommes orgueilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration, excite aussi nos desirs. Nous souhaitons la grandeur pour avoir part aux louanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refusoit, notre ambition seroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaisirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs, sa passion se réfroidiroit bien-tôt.

* Un homme que l'orgueil domine, prétend justifier sa temerité en lui donnant le nom de bienséance.

* Plusieurs Historiens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes precedoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de mort, l'autre l'image d'un Paon, rédisant plusieurs fois, *Souviens-toi que tu es homme*, comme s'ils eussent voulu donner à entendre au Heros, qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort s'il étoit aussi orgueilleux que ce Paon. Salutaire pensée dans un jour de triomphe ! Un Roi qui n'entendroit chanter que ses belles actions, seroit transporté de vanité, une reflexion sur la mort est alors un contrepoids bien necessaire.

Si on me permettoit de découvrir le sens de ces pa-

paroles, *Souviens-toi que tu es homme :* je dirois ce que la flatterie n'osa jamais prononcer! *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'évanouïra tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains; avec eux vous passerez, comme eux vous disparoîtrez, demain peut-être vous obéïrez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, convainquez-vous puissamment qu'il n'y a point de fond à établir sur ce qui brille à vos yeux avec tant d'éclat; ces autels qu'on vous érige, ces statuës qu'on dresse à votre memoire seront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire songez qu'entre vous & le dernier de vos Sujets il n'y a qu'une difference legere; la mort triomphera de vous plus fierement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle ensevelira dans le tombeau & votre puissance & vos grandeurs. Voilà ce qu'on vouloit dire à des Heros payens. Cette parole addressée à un Roi Chrétien a un sens plus étendu. *Le faire souvenir qu'il est homme*, c'est lui dire qu'il doit penser que Dieu lui demandera compte de l'usage de son pouvoir, de ses richesses, de ses honneurs; c'est lui dire que quelque grand qu'il soit, il ne l'est devant Dieu qu'autant qu'il s'abaisse à ses propres yeux.

Cette reflexion est juste, & ne sera pas la plus goûtée, je m'y attends.

* Je ne deffens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne seulement l'excès d'ambition qui les porte à en acquerir une fausse & criminelle. *Je ne suis pas venu en Perse pour y trouver des trésors*, disoit Alexandre à Parmenion, *j'y suis venu pour y chercher de la gloire; prens les richesses & laisse-moi tout l'honneur.* Cette pa-

tole semble belle dans la bouche d'un Roi payen, dont l'avarice ne pouvoit se guerir que par l'ambition. Mépriser les richesses est une chose digne d'un grand cœur, mais les mépriser sans rejetter la louange de ce mépris, à cela se bornoit la vertu des anciens heros, vertu qui n'est pas exempte de reproche. On apelleroit orgueilleux un Prince qui tiendroit aujourd'hui ce langage, on l'admira dans Alexandre, on loua son courage, on aplaudit à son desinteressement: le flatteur n'alla pas plus loin.

La religion qui nous donne une idée precise de la vertu, nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts grossiers. On y remarque un desir immoderé de paroître grand; une estime idolâtre de soi-même, un mépris general de tous les autres, le Christianisme n'admet point de telles vertus.

* L'ambitieux s'attribuë le bonheur des évenemens, & rejette sur une fortune imaginaire la fatalité des entreprises.

* Vouloir les premieres places sans reflexion sur l'étenduë de son merite, sans discernement de ses talens, sans aveu de son incapacité, c'est le caractere de l'ambitieux.

* Un Préteur Romain Gouverneur de la Libye envoya à Marius un Député pour lui faire defense de mettre le pied dans sa province. Marius lui répondit : *Tu diras à Sextilius que tu as vû Marius assis entre les ruines de Carthage.* Que ce spectacle devoit paroitre afreux à l'ambition : qu'il étoit capable de confondre l'orgueil d'un mortel audacieux! Voir l'heureux Marius devenir le jouet de la fortune, qui oseroit après cela se fier à sa constance? Il se donnoit pour exemple de sa perfidie, de ces ruïnes où il étoit il prêchoit élo-

loquemment les ambitieux : où ſont ceux qui ont profité de ſes leçons ? Marius aſſis entre les ruines de Carthage, un fier vainqueur reduit au malheur des vaincus, le maître du monde ſans force, la plus puiſſante ville enſevelie dans ſes fondemens ! Qu'on a mauvaiſe grace de ſe croire inébranlable dans la proſperité !

* On ne regarde pas les autres dans les belles actions, on ne regarde que ſoi-même. Ce n'eſt pas la choſe publique que Ceſar, qu'Alexandre, que Pompée regarderent, mais leur reputation.

Alexandre va en Perſe, & parcourt tout le monde, c'eſt ſon ambition qui lui fait trouver le nombre de ſes ennemis, trop petit, la Terre trop bornée, le ſein de la mer trop étroit, l'Univers trop reſſerré dans ſes limites. Pompée va en Eſpagne dans le deſſein de combattre Sertorius, met en fuite les pirates, paſſe en Afrique, viſite l'Armenie, pourſuit Mithridates en Aſie, il n'y eut point d'endroit où ne le conduiſit l'ambition.

Nous ſommes tellement infatuez de ces faux exemples de vertu, qu'on les propoſe aux jeunes gens pour modéle. Propoſons-leur l'humilité d'un David victorieux, la pieté d'un Joſias dans ſes proſperitez, les regrets d'un Manaſſez après ſon orgueil; la ſage valeur des Machabées, la reconnoiſſance des illuſtres vainqueurs dont l'Ecriture fait l'éloge : voilà les traces qu'ils doivent ſuivre.

* Un défaut unique fait plus de tort aux ambitieux, que ne leur peuvent ſervir mille vertus.

* Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils ſe flattent en ſe croiant maîtres des évenemens, ſoit qu'ils eſperent repouſ-

ser les attaques de la fortune, ils n'en deviennent que plus temeraires.

Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impression dans l'esprit de Scipion? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt, Pompée voit sa grandeure ensevelie dans le tombeau; en est-il moins ardent à devenir grand? Pompée meurt à son tour. Cesar voit floter son corps au gré des vents, devenir le rebut de la mer qui le rejette comme par mépris sur ses bords, quel profit tire-t-il de ce malheur? Cesar avide de la même gloire finit cruellement ses jours par la main des traîtres, ceux qui eurent après lui l'administration de la Republique, corrigerent-ils leur ambition?

Les petits qui voyent le danger des hautes conditions se refusent l'inquietude de les desirer; les grands fuyent de le voir, & n'apprennent point à mépriser les grandeurs.

* Le pouvoir d'un Prince est arrivé à son comble; il jouït de toute la gloire dont on puisse honorer le merite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t-il là? N'y a-t-il plus pour lui de gloire à acquerir? Non. Il ne lui reste que celle de s'abbaisser & de devenir humble.

L'ENVIE.

QUand CHRISTOPHLE COLOMB eut découvert l'Amerique, les envieux disoient: *N'y avoit-il que cela à faire, qu'à aller là, & puis là? Nous en eussions bien fait autant. Non*, leur répondit Colomb, *mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté-ci?* En leur montrant

trant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb cassa doucement la pointe sur la table, & fit tenir l'œuf dessus. Tous dirent encore: *N'y avoit il que cela à faire? il nous étoit aisé. Aucun*, repliqua Colomb, *ne s'en est pourtant avisé, c'est ainsi que j'ai fait la découverte des Indes.*

L'envie met dans la bouche de tout le monde le langage de ces sots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est-ce là, dit l'envieux, ce chef-d'œuvre? j'en ferois bien autant. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingenieusement des bouts-rimez. Un Orateur prononce un beau panegyrique; les connoisseurs les aplaudissent, le Critique n'en juge pas de même. Ce Sonnet, dira-t-il, n'étoit pas difficile, cette piece d'éloquence n'a rien d'extraordinaire; donnez à ce faux bel esprit, qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embarasser.

* L'envie suppose en nous des vices qui peut-être n'y furent jamais.

Le merite n'est pas toûjours capable d'effacer les impressions de la calomnie; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire, même tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un merite souverain, qu'une maîtresse vertu qui puissent être à couvert des attaques du médisant.

Qu'on nous dise du bien d'une personne qui nous déplaît, l'envie aide à nous soulever contre ses admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux; s'ils ne sont en bute à la médisance, ils le sont à la calomnie.

* En fait des ouvrages d'esprit la flatterie ou l'en-

l'envie aveugle les Juges, celle-là en faveur des Puissans, celle-ci contre les foibles.

L'envie se déchaine au moment qu'un nouveau livre est affiché ; on est impatient de le voir, on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déja pris la résolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choses, on s'étudie à les faire paroître detestables. La prévention qui s'en mêle fournit des armes à la Critique : on prononce sans balancer la condamnation du livre innocent ; combien, s'ils pouvoient parler, crieroient misericorde pour les mauvais jugemens qui s'en font !

* On peut faire quelque chose à l'épreuve de la censure, mais rien à l'épreuve de l'envie. Le critique judicieux aplaudit à vos vers, s'ils sont bons ; l'envieux reprend jusqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute legere le nom de crime énorme ; s'il n'y a pas prise à blâmer l'action qu'il voit, il condamne le motif que personne n'entrevoit.

* L'aveu que nous faisons du merite d'autrui quoique sincere, peut être un effet d'envie. Il nous fâche de voir les autres plus estimés que nous. Qu'il est de gens à qui la probité des sages cause ces sortes de regrets !

* Qui est capable de regarder la felicité des autres sans envie, est plus heureux que tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

* L'envie étant le défaut des petits esprits, je m'étonne qu'elle soit si ingenieuse.

L'artisan décrie l'artisan, le marchand accuse son voisin de fourberie, le savant n'aime point quiconque lui fait ombrage, l'homme d'esprit en veut à ceux que l'on admire, le Magistrat ne con-

vient point de l'integrité des autres Juges, le Courtisan méprise ceux qui ont les mêmes avantages que lui. Qu'est-ce que cela conclut? Que l'envie se glisse par tout, que le nombre des envieux est infini.

LA SATIRE.

ON ne sauroit laisser les hommes en repos, il se trouve toûjours quelque perturbateur de la tranquilité publique, quelque ennemi declaré du Genre humain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis long-tems déclaré la critique.

* La Satire est une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'esprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur debite dans le beau feu qui l'anime.

* Avant qu'on ait épuisé le ridicule des vices, matiere sur laquelle on ne tarira jamais, il se passera bien des siecles, puisque chaque siecle a ses défauts.

On aura plûtôt achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le sujet d'un Panegyrique. Les vertus fournissent moins que les vices.

* Il y a de certains vices que la mode tolere, la Satire ne les épargne pas, car elle desaprouve jusqu'à la mode.

* Etre Satirique, être Historien, ne sont pas deux choses incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Heros, quand on sait distinguer les défauts des autres hommes.

* Nous aimons la Satire, mais il ne faut pas qu'elle nous blesse.

Quoi

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous le recusons ; si les portraits qu'il fait des vices nous ressemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite severement les autres, est la seule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaît aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le sexe.

Un Comedien qui fulmine, est plus écouté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaît davantage que la douceur de l'Evangile. Celui-ci ferme les yeux aux foiblesses du prochain, nous attache aux nôtres ; celle-là nous aveugle sur nous-mêmes, & nous donne une vûë perçante pour penetrer les imperfections d'autrui.

Une Satire paroît au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de ses Courtisans. Les noms imaginez sous lesquels il cache un Poëte ridicule, un jeune & présomptueux Musicien, un spectateur ignorant, deviennent la matiere de cent jugemens temeraires. Les lecteurs avides à decider, assurent qu'on a eu dessein de parler de tel & tel ; ces pressentimens se confirment, se débitent, se multiplient : on est ravi de faire valoir ses conjectures dans les assemblées du beau monde, on les porte de compagnie en compagnie, on les fait passer de conversations en conversations ; chacun se rend admirateur d'une raillerie délicate, on la penetre, on la dit veritable, on aplaudit à qui se pique d'en avoir la clef ; ainsi se transmet une admiration criminelle, toute une Ville est insensiblement abreuvée de ces bruits, qui accusera-t-on de ce desordre ? Le lecteur en est complice, s'il y a de la faute du Poëte.

C'est une foiblesse que de s'alarmer d'une Satire où l'on se croit interessé : Qui vous a dit que ce

ſoit preciſement vous que THEOPHRASTE ait figuré dans ſes Caracteres? Vous a-t-il nommé? Non. A-t-il cité vos avantures? Non. A-t-il deſigné votre famille? Non. De quoi vous plaignez-vous? J'aurois plus de ſujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comedie du *Grondeur*, & de me plaindre de ce qu'en plein Theatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B*** qui eſt le mien. Dans ma famille j'ai des Medecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mouſquetaires malgré leurs peres, contre la volonté du mien, j'en ai penſé prendre le parti & renoncer aux études: Vais-je croire que ce ſoit moi qu'on joue?

* Les Critiques de notre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque ſorte ſcandaleuſe. C'eſt moins le vice qu'ils cherchent à reprimer qu'à irriter le coupable, ſur qui ils ſe plaiſent de faire éclater leur reſſentiment. A quoi bon tout cela? Lorſqu'il s'agit de s'inſtruire reſpectons la perſonne d'un Auteur qu'on ne peut, à cauſe de ſon caractere, repandre ſans le deshonorer. Contentons-nous d'attaquer ſes erreurs avec une modeſtie qui le gagne, qui le charme, & qui lui faſſe trouver bon qu'on le redreſſe. S'armer d'un air de capacité, affecter des manieres dures & imperieuſes, c'eſt prêter au public des ſujets de nous blâmer & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoîtra détrempé d'amertume.

* Que de gens ſe font honneur qu'on critique leurs ouvrages? Je ne ſuis pas de leur humeur. Ma confuſion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de priſe à la cenſure.

Un

Un Critique vetillard ne me fait pas peur. Si j'avois sû le Grec, j'aurois imposé silence à bien des censeurs. On ne m'auroit pas fait un procès de m'être servi au hazard dans mes portraits de noms qui convenoient peu au caractere de chacun. Ou plûtôt je me réjouïs de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eu dessein de noircir personne.

* Les gens qui donnent tête baissée dans le bel esprit, ne s'accommodent pas d'un même genre de vie. Ils ne croyent rien dire, s'ils sont de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent savoir.

Vouloir à quelque prix que ce soit critiquer, c'est se rendre la dupe d'autres censeurs plus malins. Le plus mechant merite, à mon avis, est d'examiner la condüite des particuliers pour faire voir qu'on sait l'Art de medire.

LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS.

MAUVAIS caractere que celui d'un faux plaisant, évitez-le avec soin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaisanterie, du reste n'en faites pas métier. En vous parlant ainsi, je ne suis que l'écho de ceux qui connoissent parfaitement le monde.

Un homme qui fait métier de boufonnerie, tôt ou tard sera meprisé. On n'est pas toûjours en humeur d'aplaudir à une pointe mal placée.

* Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son malhonnête homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qu'on n'en a point d'autres.

* La plaisanterie n'étant pas du goût de tout le monde, je plains ces boufons de profession qui dans les compagnies serieuses ne peuvent joüer qu'un très-froid personnage.

Il est également ridicule de plaisanter sur tout, & de plaisanter mal à propos. La plus agreable conversation demande des momens serieux, & toutes sortes de sujets ne sont pas propres aux boufons.

* Un mauvais plaisant pourra faire lâcher prise au plus adroit railleur. Guerissons-nous donc de cette envie de mordre, puisqu'on est exposé à la confusion, au dépit, à la haine.

* La raillerie est un commerce d'esprit, qui doit avoir ses regles.

Les railleurs semblent être contens qu'on leur rende le change? Ils me permettront de douter qu'ils soient sinceres; personne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

* Si par mépris on neglige de reveler le ridicule d'un sot, on lui fait cruellement valoir son indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui fait une grande grace; la plus outrageante raillerie n'a rien de si piquant que ce reproche.

* Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une raillerie plus sensible. En disant à *Euripide* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, notre aigreur le met en droit de nous reprocher un vice d'esprit, & de nous accuser de manquer de savoir vivre.

Je ne sai même s'il seroit permis d'apeller avare ou lâche quiconque l'est; sommes-nous sans défauts, & n'en trouvera-t-on pas en nous de plus grossiers? Prenons y garde pour notre interêt.

* Le secret d'empêcher la raillerie, est de la prévenir; on ne se mocquera point d'un bossu qui se tournera lui-même agreablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui se fait un plaisir de railler, ni à celui qui se fait un chagrin d'être raillé. Tous deux ignorent ce qui se doit honnêtement pratiquer. Il est odieux de s'ériger en railleur, il n'est que d'un brutal de repousser aigrement la raillerie.

* L'on permet d'ordinaire la raillerie, pourvû qu'elle soit discrete & moderée: si l'on m'en croyoit, on s'en interdiroit tout à fait l'usage.

L'AMOUR ET L'AMITIE'.

L'Amour est le défaut des jeunes gens, le foible des vieillards, la folie des filles, la passion des femmes, l'amusement des petits, l'occupation des grands, la perte des insensez, l'écueil des sages. Que veux-je dire par là? Que l'empire de l'amour est universel, il domine tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la passion d'un jeune homme, de l'extravagance dans celle d'un vieillard. Dirons-nous que l'amour est une bonne chose?

* L'amour se fait à present de plusieurs manieres. Un Cavalier se ruine auprès d'une Dame qu'il adore; une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée; ou bien chacun de son côté contribuë aux frais d'une passion: *Timanthe* & *Melanie* font ainsi l'amour. Se ruiner pour une femme, c'est être dupe; souffrir qu'elle s'engage

à la dépense, c'est n'avoir pas de cœur ; s'aimer but à but on n'a rien à se reprocher.

* L'amour ne va gueres sans jalousie, la jalousie est accompagnée de violens chagrins, ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui se multiplient. Où est l'agrément d'aimer?

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au païs de l'amour, j'ai quitté de petits plaisirs, je préviens de grands maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprès d'une jolie femme, afin qu'il en devînt amoureux.

* Un homme amoureux se fait par tout remarquer. La mélancolie est peinte sur son visage ; rien n'est capable de suspendre sa reverie, ni d'adoucir la rigueur de son air. La conversation, qui charme l'ennui des plus sombres esprits, l'aplique à de nouvelles inquietudes ; son cœur en proye à ce qu'a de plus cruel la jalousie est dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un sot personnage?

* Pour aimer il faut avoir beaucoup de tems à perdre, & ne faire que cela.

* L'argent est le nerf de la guerre, il est la clef de l'amour.

* L'indifference en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons succès donnent ailleurs de la joye, en amour ils produisent les dégoûts, les froideurs, les separations.

* Un amour naissant cache bien des défauts, la haine qui lui succede les met dans un jour plus noir.

* Les petites gens font l'amour avec moins de délicatesse, mais avec plus de sincerité.

* L'A-

* L'amour peut être plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'amour naît brusquement & s'évanouït de même, l'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'amour s'attache aveuglément, l'amitié est éclairée dans ses choix. L'amour entraine les dégoûts, il est sujet aux revolutions; l'amitié est au dessus des caprices, elle n'est sujette qu'à de legeres & de rares vicissitudes. L'amour se refroidit par les caresses, se ralentit par les faveurs, l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amour est une folle passion, l'amitié une belle vertu, c'est tout dire.

L'amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour, sont deux cœurs diferens; l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du tems pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le sort de ce qui se fait bien-tôt est de finir aussi bien-tôt.

* Pour avoir de l'esprit il faut être amoureux. Pernicieux systême! maxime dangereuse! prend-on garde qu'on ne peut devenir amoureux sans interesser la liberté du cœur, la tranquillité de l'ame? Je ne veux point de l'esprit à ces conditions.

* L'amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte, mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aisément deux amis qui se sont brouillés, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la derniere extremité, les amans se racommodent eux-mêmes.

Les amis vivroient plusieurs années dans une

parfaite union, les amans ne sauroient être une heure sans se quereller: demandez-m'en la raison, je vous répondrai que l'amitié est sage, tranquille, attachée à la moderation, l'amour au contraire est brusque, turbulent, excessif dans sa délicatesse.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat, d'infidelle succedent ceux de cher & d'adorable. On s'épuise à montrer son innocence ou à se justifier si l'on est coupable. La tendresse s'explique alors ouvertement, ce que l'amour a de plus insinuant se develope, & charmé l'un & l'autre d'avoir reüssi à effacer les cris imaginaires dont on se soupçonnoit, on se trouve infiniment plus aimable qu'auparavant.

La coquetterie regne autant parmi les amans que parmi les maîtresses. *Fulvie* se plaît dans la foule de galans, *Bronte* se lasse & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie*.

* L'amour & l'ambition compatissent rarement; la sagesse & l'amour sont encore moins d'intelligence.

* J'ai bien ouï parler qu'autrefois il y avoit eu des amis, du reste je n'en ai jamais connu. On parle d'ORESTE & de PILADE. Après eux de qui fait-on mention? Il s'est passé plusieurs siecles depuis celui où ils vivoient, sans qu'on ait remarqué une amitié semblable, le nôtre n'est pas plus privilegié que les precedens.

* Retranchez-vous, croyez moi, sur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aisé & agreable est exemt des complaisances forcées, de dissimuler à toute heure, de flater à moins que d'y être obligé par une politique dont les plus honnêtes gens doivent suivre les regles. On a par ce moyen toutes les douceurs de

de l'amitié , on n'a point la gêne d'une longue dissimulation.

Celui-là n'aime pas qui apelle toutes sortes de personnes ses amis, il faut être plus difficile.

Avez-vous fait un choix, que ce soit pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux.

* C'est s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'atendre qu'il soit notre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, & non ceux qu'on aime, de peur d'avoir à se reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

* La fortune peut assez nous élever pour nous afranchir d'une infinité de besoins de quelques graces qu'elle soit maîtresse, elle ne fera pas qu'on puisse se passer d'un bon ami. Plus nous serons heureux plus il nous sera necessaire. Avec lui que nous manquera-t-il ? Sans lui que n'avons-nous point à craindre ? Nous sommes portez à l'entêtement, à la fourberie, à la cruauté; dans un rang superieur où tout semble permis , notre humeur ambitieuse s'assouvira-t-elle ? notre orgueil épargnera t-il quelqu'un ? c'est alors que nous avons besoin d'un ami qui reprime par des conseils de douceur notre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la verité? L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos défauts? L'ami.

Auguste avouë qu'il lui faloit un Mecenas, Alexandre un Ephestion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroissement; la necessité d'avoir un ami en qui ils eussent une confiance entiere , fut la seule dont elle ne les exemta point.

* N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortege d'amis. Soyons contens d'en faire un sincerement devoué à nos interêts : je ne pardonne de vou-

vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le consulter, & un second pour en être repris.

* Ecouter docilement la reprimande d'un ami, c'est un sûr acheminement à la perfection ; car l'orgueil est la passion qu'on aime le moins à combattre, & qu'on surmonte plus difficilement.

Je suis revenu de la modestie de ceux qui feignent de trouver bon qu'on les reprenne. Nul ne consent que la critique s'explique sur ses défauts, on abandonne à la flatterie le soin de les déguiser, & c'est tout. Relevez les vertus obscures, grossissez les petits avantages, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas semblant d'apercevoir les vices ; on vous dira le meilleur ami du monde ; touchez aux imperfections secretes ; vous deplairez, n'en doutez pas.

* La sincerité est conseillée par l'amitié, & ce n'est que par cette sincerité que l'amitié s'évanouït.

L'amitié défend une trop grande indulgence, elle veut qu'on se corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils se brouillent, ils se divisent, quelles mesures prendre ! Puisque nous sommes si délicats, exerçons-nous à qui se flatera davantage, mais ne nous flatons plus de pratiquer les loix d'une veritable amitié.

Vouloir qu'en nous reprenant un ami ait une douceur flateuse, des égards infinis, des circonspections aveugles, qu'il assaisonne ses avis, qu'il les tempere, c'est en bon François ne pas vouloir être repris, c'est reduire les gens à l'impossible.

* Un ami qui nous flatte est plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit ; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il souffre qu'elles de-

degenerent en vices, & nos vices en habitudes, tout excuser, tout accorder à la foiblesse, permettre d'indignes libertez, avoir des complaisances nuisibles, ne point arrêter une criminelle entreprise, donner des conseils interessez, aplaudir à d'injustes desseins, l'ami flateur fait tout cela, que pourroit faire davantage un ennemi vangeur?

Nous flatons lorsqu'on nous consulte, nous aimons à être flatez lorsque nous consultons; de part & d'autre la tromperie plaît.

Les amis flateurs font entr'eux une espece de pacte & un traité de paix par lequel ils s'engagent à se pardonner toutes leurs fautes.

* Un homme vous prie de l'avertir de ses défauts, a-t-il une envie serieuse de se corriger? j'en doute, il tâche de vous marquer le plaisir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'est une ruse dont il se sert & une maniere de prévenir les censeurs que l'amour propre a renduë fort commune.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en personne faire une harangue au Roi de Siam, que de donner en face une instruction à cet ami qui m'en prieroit; j'y trouverois moins de difficulté.

* Examinons la conduite de nos amis afin de corriger la nôtre. Jettons ensuite les yeux sur nos foiblesses afin de nous accoûtumer à suporter les leurs.

Nous reprenons aisément certains défauts, si nous les avions nous en tirerions vanité.

* L'inegalité qui se trouve parmi les amis est la plus ordinaire cause de leurs divisions, *Myrille* s'est élevé, il n'a plus pour moi cette tendre affection qu'il m'avoit jurée; si j'étois son égal, *Myrille* continueroit de m'aimer.

* L'union des freres enchaîne la fortune dans les familles.

* S'est-il rien vû de plus admirable que la fidelité de REGULUS qui pour degager sa parole quitte Rome, ses enfans, rentre dans le Carthaginois, & reprend ses fers; Bel exemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme! Regulus vainqueur auroit-il pû montrer dans son triomphe quelque chose de plus glorieux à sa memoire. Soyons à l'égard de nos amis ce que fut Regulus à l'égard de ses ennemis, inviolable dans nos paroles, fideles jusqu'à la mort.

LA PRUDENCE.

IL est une prudence qui ménage le present, il en est une autre qui dispose en quelque sorte de l'avenir, l'une assure les bons succès, l'autre repare les mauvais; cette prudence ne se trouve que dans les hommes penetrans.

* Le nombre des desseins n'est pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confusion.

La prudence se rafine par les différens conseils.

* Il y a dans la plûpart de nos entreprises une temerité qui est cause qu'elles nous réüssissent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence consommée.

La réüssite d'une afaire n'est pas une preuve infaillible qu'elle ait été bien conduite; souvent de très-bons conseils produisent de fâcheuses issuës, & il n'est pas moins ordinaire qu'on arrive à une

fin

fin heureuse par de mauvais commencemens.

* La prudence a beaucoup plus de part dans de certains projets que la fortune ; dans d'autres la prudence n'a que commencé, la fortune a fait le reste.

* Il n'est pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut lui ôter par prevoyance & par conseil.

* Les malheurs ne peuvent pas détruire la vertu. Le fatal succès d'une entreprise n'ôte rien à la reputation du sage qui l'a formée. Si les évenemens étoient en notre puissance, il seroit juste de blâmer une valeur & une prudence malheureuse. FABIUS vaincu me paroit aussi digne de loüange que FABIUS vainqueur, dès que je considere que l'homme n'est point maître de la fortune.

Voir les témeraires être plus heureux que les sages, une entreprise bien concertée échoüer plûtôt qu'un dessein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des sages sans blâmer leur prudence, & aplaudir au bonheur des témeraires sans aprouver leur conduite.

* La prudence n'est pas affectée au sexe, il est des femmes aussi sages & aussi heureuses à donner un conseil, que les plus fins politiques. JUDITH sauva la ville de Bethulie, une servante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sarde, les Romains se défendirent contre les Gaulois en suivant le dessein qu'une femme leur proposa.

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occasions où le conseil d'un grave personnage auroit été inutile. Leur imagination qui reçoit plus aisément les impressions de la crainte devient plus susceptible des mesures qu'il faut prendre.

L'hom-

L'homme qui n'eſt pas ſi prompt à concevoir ces mouvemens timides, eſt plus lent à trouver les moyens de ſe derober aux dangers qui le menacent.

* Le conſeil apartient aux vieillards, l'execution aux jeunes gens: la prudence de ceux-là, la hardieſſe de ceux-ci conduit aux entrepriſes fortunées.

Le ſang froid eſt bon dans le conſeil, l'eſprit de feu eſt admirable pour l'execution.

LE JEU.

LE jeu eſt une occupation fatigante, & perſonne ne s'en laſſe. Nous en avons des exemples.

* Ce n'eſt point l'avarice qui a inſpiré aux hommes le deſir de joüer, c'eſt l'ambition, c'eſt la prodigalité.

L'oiſiveté détournant des occupations ſerieuſes attache à cet exercice, où on prétend ſe deſennuyer, où on cherche à couler le tems, & où la moindre perte eſt celle de l'argent.

L'ambition qui fait naître l'envie de tenir tête aux perſonnes de la premiere volée, conſeille cet amuſement comme un moyen de s'ouvrir une libre entrée dans toutes ſortes de maiſons.

La prodigalité ferme les yeux aux depenſes que l'on fait, aux riſques que l'on court. On ſe flate que les forces ne tariront jamais, que les reſſources ne manqueront point, delà vient cette habitude mauvaiſe de faire ſucceder les profuſions énormes à de legers gains, ou de recouvrer les pertes par des excès monſtrueux qui en attirent de nouvelles.

L'a-

L'avarice n'a garde de ſuggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne l'haſarde pas volontiers. Il le conſerve precieuſement; ſes delices ſont dans la contemplation, ſes joyes dans la vûë de groſſes ſommes, on trouve peu d'avares qui ſachent même les jeux les plus communs.

* Les imprecations, les juremens, les blaſphemes, ſuites funeſtes du malheur d'un joueur, le rendent ardent. Le feu paroit dans ſes yeux, la rage éclate ſur ſon viſage, le deſeſpoir par ſa bouche. Dans cet état où il eſt tout hors de ſoi, eſt-il poſſible de croire que la Raiſon le maîtriſe encore?

* J'ai vû des gens ſe piquer de n'ignorer aucun jeu; pour moi je ne me crois nullement déshonoré d'avouer que je les ignore tous, & que je ne veux aprendre que celui des échecs.

* L'interêt bannit la bonne foi du jeu.

Il eſt dangereux de jouer avec ſes amis, le jeu donne lieu aux injures, & par conſequent à des haines irreconciliables.

La fortune d'un joueur eſt incertaine, il perdra dans un moment le fruit de pluſieurs jours de gain.

A-t-on vû beaucoup de joueurs s'enrichir, l'argent du jeu ne profite preſque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joueur de profeſſion, je renoncerois à l'eſperance d'un patrimoine.

Aſpaſie dont le mari eſt paſſionné pour le jeu, oze-t-elle s'attendre à un douaire?

Damis depuis huit jours eſt en gain; ſon bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ſes demarches, on l'obſerve, on le ſuit. Près de rentrer chez lui on le vole, on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis*?

mis? S'il s'en alloit tristement, du moins il marchoit en fureté.

* Je mets la passion du jeu au nombre de celles dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoi l'inspirer, on ne cesse point de jouer, qu'on n'ait tout perdu ; & encore à quelles extremitez ne se reduit-on pas pour reparer ses mauvais succès?

Que reste-t-il à perdre à qui a joué son carosse & ses chevaux? Avec eux il a perdu sa reputation.

On peut être bon joueur sans être honnête homme. Jouer beau jeu, se moderer dans la perte, hazarder son argent sans chagrin, gagner fidelement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon joueur; mais peut-on jouer sans se derober à ses affaires, sans se ruïner ou ruïner les autres, sans nouer des commerces suspects? Tout cela, *Trasimon*, s'accorde-t-il avec les regles de la probité?

LE PROCE'S.

C'EST aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enseigner la Musique. Beaucoup n'ont que cette profession. Les femmes s'en mêlent aussi bien que leurs époux ; on ne se souvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde ; ni si elles sont Comtesses ou Marquises, on ne les connoît que sous le nom de plaideuses.

Argante publie cent fois dans le cercle de ses nouvelles amies qu'elle commence à respirer, qu'heureusement ses procès sont terminez ; il lui en

en reste cependant quatre ou cinq, si je ne me trompe, mais c'est une bagatelle pour une femme qui s'en est vû jusqu'à vingt-huit, sans compter sa separation de corps & de bien d'avec son mari qu'elle poursuit vivement.

On se fait une habitude de plaider comme de danser & de monter à cheval; un homme qui se sent leger ou bon Ecuyer, danse ou s'exerce toûjours au manége. Il en est de même du plaideur; il lui faut des procès, sinon c'est un homme mort.

* Faire rompre des mariages, ou casser des testamens; demander qu'une donation soit nulle, ou une exheredation declarée injuste; voilà surquoi l'on plaide de nos jours, surquoi de tout tems la chicane s'exercera; il est pourtant necessaire qu'on se marie, qu'on fasse du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aimerois autant dire qu'il est necessaire d'avoir des procès.

* La profession d'Avocat est la plus suivie. Personne ne s'en étonne: car chacun se sent d'humeur, à intenter procès sur une bagatelle.

Le parti de l'Eglise est assez communément embrassé, celui du barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de justice que de Prêtres: en dirai-je la raison? Beaucoup veulent mourir sans confession, peu voudroient avoir vécu sans procès? cela exclud le grand nombre d'Ecclesiastiques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

* Quelques-uns s'aprochent des tribunaux afin de s'excuser; quelques autres viennent s'y accuser, ce sont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin authentique de leur déshonneur.

Le Barreau est autant rempli de gens qui sollicitent la restitution de leurs biens, que d'autres qui

demandent la réparation de leur honneur. Les pertes s'accumulent néanmoins, cet honneur est de plus risqué : un homme sage doit s'en tenir à ses premiers malheurs, dans la juste crainte qu'il ne lui en arrive de plus fâcheux.

L'époux mécontent de sa femme l'accuse d'infidelité, l'appelle en jugement ; elle y paroît, joyeuse d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favorisé & dont elle espere maintenant faveur. Qu'en fera-t-il ? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille chose arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard ; quand aujourd'hui pareille chose n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari sont tous les jours au pied des tribunaux, l'un pour demander justice, l'autre pour l'avoir refusée ; celle-là pour être entenduë des Juges, celui-ci pour être puni de ses ....., Il suffit que je ne sois point obscur.

Anthime & *Lelie* ont même apartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont ensemble aux promenades, à l'Eglise, à confesse, au palais, où chacun de leur côté ils sollicitent les Juges pour parvenir à leur separation. Peut-on avoir en plaidant une moderation plus entiere? Si-tôt que leur affaire sera terminée, ils se haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur réunion.

* Il se voit des chicaneurs de profession qui se chargent de toutes les mauvaises affaires, & qui ont le secret de les rendre bonnes. Dites après cela que la justice n'a qu'une face.

Le bon droit n'est jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il apartient d'en decider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonstances, prise de la même maniere, se juge aujour-

Iourd'hui d'une façon, demain tout autrement. Comment ose-t-on se resoudre à plaider?

* L'or qui ne se corrompt pas, est un dangereux métail. Il corrompt les personnes qu'on croyoit incorruptibles. Une cause en est bien meilleure où les offres suivent de près la recommandation.

Nous disons d'un Juge qui n'a pû nous favoriser, qu'il s'est laissé corrompre par les sollicitations de nos ennemis. De notre côté nous l'avons sollicité & fait solliciter, nous prétendions aparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous? auroit-il été plus excusable d'une maniere que de l'autre!

* La procedure est l'instruction d'un procès, c'est le sentiment commun. Qu'on regarde de combien de progrès elle est la cause, on en jugera differemment.

Si cet axiome de Philosophie, *Il ne faut point multiplier les êtres sans necessité*, avoit lieu dans la pratique, tel procès a duré vingt ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand'Chambre a, je suis sûr, vû le commencement de tel procès dont son successeur ne verra pas la fin.

* Un rien devient matiére à procès, & ce procès est la cause d'une ruïne generale. *Chrysante* & *Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de Chrysante l'a animé contre Learque. Learque s'est aigri à son tour. Leur differend a été devant les Juges du Lieu; le Parlement en a connu ensuite. La chose s'est passée, il y a douze ans, elle dure encore. Ces deux Gentilshommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi pousser celle-ci; eux-mêmes sont obligez de la finir

par

par une longue transaction. Le projet en est dressé depuis six mois, on differe de jour en jour à le signer, en sorte que selon toutes les aparences les petits-fils heriteront de ce malheureux procès, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de soûtenir l'honneur de cette mauvaise cause.

Le racommodement est bon en matiere de querelles; en fait de procès rien n'est à mon gré plus salutaire qu'un prompt accommodement.

* Dignitez, rangs élevez, places éminentes, sources de procès.

Le jour, le grand jour arrive que l'on consacre en expiation de nos sacrileges à une auguste ceremonie. Dans toutes les villes du monde Chrétien s'élevent & se multiplient de superbes autels pour reposer l'arche du Seigneur. Les ruës sont aussi magnifiquement tapissées que les apartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins où l'art & la nature ont fait leurs derniers efforts. Les Ministres sacrez sont revêtus de leurs ornemens pour rendre la fête illustre. Toutes choses ainsi disposées, les Laïques à qui on defere l'honneur de porter le dais, disputent entre eux la préeminence. L'un dit qu'il est Marquis, l'autre allegue le bien qu'il a fait à l'Eglise, le troisiéme se prévaut de sa robe rouge, le dernier montre une croix de Chevalier. Cette contestation donne lieu à un procès de longue durée: il a fallu prouver sa noblesse, il a fallu faire reparation d'honneur. La procession, me demanderez-vous, comment se fit-elle? A l'entour des charniers. De jeunes Clercs porterent le dais; pendant que ceux qui étoient destinez à cette glorieuse action se disoient des injures atroces.

* Je n'envie pas le sort d'un homme pauvre qui est exemt de plaider: car Dieu merci je n'ai point

de

de procès ; mais les chicaneurs devroient l'envier : si malheureux qu'il puisse être, la destinée d'un plaideur a quelque chose de plus cruel.

N'avoir ni amourettes, ni procès, c'est au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi, je prefererois les disgraces de l'amour aux bons évenemens des procès. Une inclination ne dure que quelques années, on a esperance de devenir heureux en cessant d'être passionné : on ne voit jamais la fin des affaires ; une cause favorablement décidée donne lieu à d'autres contestations qui se multiplient à l'infini.

* Le fils maltraité de son Pere, plaide pour ses alimens. Le pere a si bien fait que le fils est mort de faim avant que d'obtenir une simple provision, c'est un mauvais conseil que celui de plaider.

On me doit cent pistoles, j'ai droit de les demander ; si j'en poursuis le payement il m'en coûtera cent autres pistoles. Perdons plûtôt la premiere somme sans en risquer une seconde ; ainsi raisonne l'homme bien sensé.

Il faut, vous dit un Avocat, six cens rôles d'écriture pour l'éclaircissement de votre affaire, je demande trois mois de tems, & deux cens écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le salaire de ses longues écritures, épargnez-lui la peine de travailler si longtems, votre affaire sera mieux & plûtôt éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G... qui écrit beaucoup, qu'à P.... qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cause meilleure, ce n'est toûjours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas davantage que d'une cause succinte. G... étend ses écritures, il faut plus de tems pour les examiner, plus d'argent pour son salaire, & la cause en devient pire.

A

A propos de ſalaire, ne me fera-t-on pas un procès à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire?

* L'entretien d'un plaideur eſt un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ſes affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je fuis ce genre d'hommes avec un ſoin tout particulier. La plus grande parleuſe me fatigue moins que la neceſſité de donner un quart d'heure d'audience à un ſolliciteur de procès.

* S'il y a preſcription contre ceux qui après trente ans forment une demande, il ſeroit juſte qu'il y en eût contre ceux qui plaident pendant un plus longtems. Les chicaneurs veterans s'y oppoſeroient ; un procès qui n'a duré qu'un demi ſiecle leur ſemble encore trop promptement jugé.

* Il y a plus de Beneficiers qui plaident que de Financiers; parce que la finance n'eſt pas matiere à devolu. On n'a point d'action contre un Partiſan qui jouït des biens du monde, elle eſt permiſe contre un Abbé qui diſſipe ceux de l'Egliſe.

* Vous avez la fureur de plaider, je veux vous en guerir. Venez avec moi juſqu'au barreau. Là je vous montrerai vos Juges ſuivis de trois ou quatre laquais ; ils ont pluſieurs carroſſes ; grand nombre de chevaux, chez eux une table bien ſervie, à quelques lieues de Paris même de magnifiques hôtels ſans les apartemens ſecrets que je ne compte pas : leurs revenus ſont modiques, ils ne ſubſiſtent que des épices, & c'eſt vous chicaneur obſtiné qui payez ces épices.

Longtems vous avez ſollicité une audience, elle vous eſt enfin accordée ; êtes-vous plus avancé que vous n'étiez ! On vous met à la merci d'un Raporteur negligent ou occupé; ſi vous ne trouvez

vez quelque perſonne à qui il ne puiſſe rien refuſer à cauſe qu'elle lui accorde tout, que je prévois encore de retardement dans votre afaire!

* Les procès les plus favorablement terminés ne ſont point ſans inconveniens. S'ils éclairciſſent le bien d'une famille, ſouvent ils en obſcurciſſent la réputation. Les droits ſe reglent à force de procedures, mais les acquiſitions ne laiſſent pas de paroître toûjours douteuſes.

BIENFAITS, RECONNOISSANCE, INGRATITUDE.

NOus n'obligeons preſque point par inclination, ou ſi nous obligeons, une froide reconnoiſſance ralentit notre ardeur, un ſervice lentement recompenſé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaiſir à qui le reçoit, on le refuſe à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignions de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de generoſité, ils auroient bien plus ſujet de ſe plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiedeur de nos ſervices, de notre peu de deſintereſſement.

* C'eſt faire trop d'honneur à la generoſité de certains que de l'apeller veritable; on cherche l'éclat dans les ſervices qu'on rend à ſes amis. Tel en leur ofrant ſa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on eſt prêt d'obliger on ſonne la trompette: on veut des témoins de ſon action. *Mopſe* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, ſi *Alidor*

fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopse* auroit-il soufert qu'on eût maltraité son ami; car personne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'attend que l'important service qu'on va rendre à son ami sera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t-on point ? Il faut être doüé d'un grand desinteressement pour resister à cette tentation. Les plus desinteressez ne sauroient gagner sur eux d'épargner à quiconque a besoin d'eux la confusion de recevoir leurs liberalités.

* Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indiferemment de tout le monde, il regarde moins ce qu'on lui ofre que la personne qui veut l'obliger. Quel merite a, je vous prie, le present d'un coquin ? Je me croirois deshonoré de ses instances. Etre redevable de sa fortune à un méchant homme, on a toûjours quelque reproche à se faire ; c'est un odieux moyen de s'avancer que le credit d'un scelerat.

* On rend assez de services, mais on ne les rend pas de la bonne maniere. Il se voit des personnes qui obligent de si mauvaise grace, qu'on s'estimeroit heureux de n'avoir pas profité de leurs services. Ils vous reprochent éternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes; est-il rien de plus cruel? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout?

Un Romain disoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir sauvé de la tyrannie des Cesars au tems des proscriptions, *Rens-moi à Cesar*; comme s'il eût voulu dire : Quelque triste qu'eût été mon sort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois ; au lieu que par tes reproches tu renouvelles ma mort à tout moment ; j'aurois soufert la dureté de Cesar qui étoit mon maître & mon vainqueur, celle d'un

ami eſt-elle ſuportable? Vous qui m'exagerez cent fois la grandeur de votre amitié en me tirant du neant, rendez-moi à la baſſeſſe. L'orgueil des Grands impitoyables que la fortune a placez au deſſus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empreſſemens. Il vous ſied mal de m'étaler ſans ceſſe vos bienfaits, ce ſpectacle n'eſt plus pour vous, c'eſt à moi à le voir, à l'admirer.

* Il eſt permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ſes ouvrages, cela eſt défendu aux amis, il leur eſt criminel de ſe repaître du plaiſir de dire, *J'ai fait un tel ce qu'il eſt.*

Si-tôt que nous avons obligé, faiſons ce que font les perſonnes ſages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûë corromproit leur imagination. Mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami; il y a de la honte à les enviſager, ce ſouvenir n'eſt honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous ſavons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que notre interêt ne s'aprivoiſe point par le beſoin qu'on aura eu de notre ſecours.

* Il n'eſt pas défendu de remettre devant les yeux de ſon ami les ſervices qu'on lui a rendus, ſi on a aſſez de délicateſſe pour le faire ſans apparence de reproche. Se peut-il rien de plus adroit que la maniere dont s'y prit un ſoldat des vieilles bandes, qui avoit beſoin de la protection de Ceſar. *Prince*, dit-il à l'Empereur qui l'alloit juger, *reconnoîtriez-vous le ſoldat qui pour éteindre l'ardeur de votre ſoif, vous aporta de l'eau d'une fontaine? Fort bien*, reprit Ceſar, *mais ce n'eſt pas toi. Vous avez raiſon*, repliqua le ſoldat, *de me méconnoître, j'ai perdu depuis ce tems-là un œil en combattant pour vous.* Ceſar le reconnut & le re-

compensa. Le discours de ce soldat ne sentoit aucunement le reproche, il est impossible de mieux s'expliquer pour dire, *Je vous ai servi, faites-moi grace à vôtre tour.* C'est un grand art de piquer la generosité sans blesser le desinteressement. Un homme genereux ne sera pas fâché qu'on l'excite à se souvenir des plaisirs qu'on lui a faits.

* Je ne crois point de services au dessus de la reconnoissance, je crois seulement qu'il y a maniere de la signaler. Tout le monde n'est pas en état d'en donner des marques illustres : mais il n'est personne qui ne puisse par un mot obligeant répondre aux bontez de son bienfaiteur. Souvent même une parole surpasse en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguste avoit accordé à Furnius la grace de son pere qui avoit suivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occasion la reconnoissance d'un sujet impuissant envers un Empereur magnifique? Le reproche honnête que Furnius lui adresse de cette impuissance où il le reduit, a plus de merite que toutes les ofres imaginables. *Cesar*, lui dit-il, *je n'ai jamais reçû qu'une injure de toi, c'est qu'apresent tu as fait que je serai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

* L'ingratitude a été un vice de tous les siecles. L'exemple de chacun l'autorise. La femme peut se plaindre du mari, l'époux de sa femme, le pere de ses enfans, l'ami de ses amis, la patrie de ses citoyens, le Prince du sujet.

LES SCIPIONS, les CAMILLES, les CICERONS envoyez en exil sont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprête mal ce qu'on fait pour sa conservation. Rome devoit son salut à leur courage & à leur éloquence, les soldats eurent en leurs personnes des chefs experimentez, les citoyens des genereux liberateurs:

teurs:

teurs : malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie se ligue contre eux & les desavouë.

* Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Antiste* qui se desespere d'avoir obligé un ingrat ; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on distinguer sa voix ?

Les bienfaits tombent entre les mains des gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaicteur d'obliger que l'interêt a été le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour veritable, donne un legitime pretexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

* Tant qu'on espere s'acquiter du bienfait, on aime celui dont on le tient, est-ce un éfet de reconnoissance ? Nullement. Car on le fuit, on le hait dès que l'obligation qu'on lui a, est d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace commune, un bienfait qui se répand sur plusieurs est peu agreable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au contraire qu'un homme en nous obligeant nous distingue; cette délicatesse se trouve autant chez les petits que chez les grands. Si le Roi donnoit le cordon bleu à tous les nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune estime de ce present; si tous ceux qui sont blessez à l'Armée étoient Chevaliers de saint Louïs, personne ne se feroit un honneur de ses blessures ni du cordon rouge.

Ce qui se fait pour tout le monde, se fait pour moi sans merite ; quelque grace que vous m'accordiez, si je ne suis unique je l'estime peu. Vous me

me prêtez mille écus, vous en avez prêté davantage à *Mandor & à Oronte*, il est juste que je partage ma reconnoissance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

* Ne vous empressez pas de servir beaucoup de gens, piquez-vous de bien adresser vos bienfaits, c'est de toutes les regles de la generosité la plus honorable à suivre.

* Le manque de reconnoissance à l'égard des particuliers est ingratitude; à l'égard des Princes, c'est trahison, c'est revolte; s'il y avoit des termes plus noirs, je les dirois.

Quelque distance qu'il y ait d'un Roi à un Sujet, quelque difficile qu'il semble à celui-ci d'égaler par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive neanmoins plus souvent que le Prince se trouve vaincu par les services du Sujet, que le Sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, ALEXANDRE étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté-là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela PARMENION pouvoit vaincre ALEXANDRE?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des services que la plus magnifique reconnoissance ne payeroit qu'à demi. Une liberalité que fait un Grand, corrompt celui qui la reçoit; le bon conseil qu'on donne à ce Grand lui attire des bonheurs, le rend sage, & par consequent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inspire, sont des biens trop au dessus de la reconnoissance. Autant qu'il leur est aisé de re-

recompenser l'adresse d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur est-il impossible de s'acquiter envers ce Ministre zélé, ce sage Gouverneur, ce Conseiller fidele. Alexandre pleura la mort d'Aristote avec des larmes plus ameres que la perte de Philippe. Seneque n'a-t-il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au Peuple Romain?

* Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'est un bienfait gratuit; servir un ami de qui on espere une reconnoissance exacte, c'est une bonne volonté mercenaire.

* Entreprendrai-je d'inspirer aux hommes une reconnoissance reciproque? Ils en ont perdu les sentimens à l'égard de Dieu. Tout est pour l'homme dans ce vaste Univers, & rien ne se trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le Soleil éclaire cet impie qui se rend indigne de sa lumiere; la mer calme la fureur de ses flots pour porter l'avare marchand dans les païs étrangers, la terre donne regulierement ses fruits aux riches insatiables, pendant que les grêles gâtent la moisson du pauvre laboureur, lui-même fait repousser l'injure des saisons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoître cette main liberale de qui on reçoit de si rares bienfaits; on ferme son cœur à la reconnoissance, sa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

Dequoi se plaindront ces mortels ingrats? Accuseront-ils la Providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des élephans, la vîtesse des cerfs, la legereté des oiseaux? Que leurs murmures seroient injustes! Tout foibles qu'ils paroissent, ils domptent la fureur du lion, aprivoisent l'élephant, bornent le vol des oiseaux, & lassent les cerfs à la course.

LE POUR ET LE CONTRE DE LA COMEDIE.

LA Comedie est une de ces choses qui peuvent être tolerées, dont même il n'est presque pas permis de parler, à cause qu'elle est plus ou moins dangereuse, eu égard à la situation des spectateurs.

Plusieurs fois il m'est arrivé d'en chercher le plaisir, par des raisons qu'on nomme bienseance & curiosité; soit froideur de temperament ou indifference naturelle, soit preocupation ou artifice d'un amour propre ingenieux; je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Après tout, on n'en doit tirer aucune consequence generale, & celui-là seroit temeraire qui pretendroit que la Comedie fût absolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y glissent, aux airs qu'on y afecte, sans mentir elle m'a paru dangereuse; mais à la regarder par son bel endroit, on avouëra que très-souvent on en sort plus regulier qu'on n'y est entré. L'on diroit que c'est là où viennent pour se purifier tous les ridicules du monde, & que dans les libres instructions du theatre ils veuillent faire choix de celles qui leur sont necessaires.

La Satire a quelque chose d'extrémement piquant. Mille gens par son secours se corrigent quelquefois d'un desordre que les traits enflammés de l'éloquence des BOURDALOÜES & des SOANENS n'auroient peut-être qu'à demi reformés: Non que j'ose dire que l'éloquence prophane soit plus efficace que les verités de l'Evangile; je prétends seulement que la charité prescrit au cen-

censeur des bornes trop étroites, au lieu que le theatre autorisant le détail, on y attaque cent & cent défauts contre la mode, la coqueterie, & les autres vices du siecle que l'Orateur sacré n'a garde de nommer, de peur de souiller sa bouche par des expressions que Saint Paul condamnoit dans le commun des fidelles de son tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui declare une guerre generale aux avares, aux impudiques, aux idolatres de la fortune, sans descendre dans les circonstances de ces passions infames.

Rien n'échape à la censure d'un severe Acteur. La force de ses paroles penetre les retranchemens de la dissimulation, il va fouiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les mysteres de leur hypocrisie revelez prennent la resolution de se corriger.

Quels effets n'a point produits la representation de certaines pieces où l'on se déchaîne contre les débauchés de profession, où on en veut aux parures fastueuses du sexe, où on entreprend de détruire l'orgueil & l'interêt ? Le bizarre & l'entêté moderent la ferocité de leur humeur, dès qu'ils la voyent condamnée dans le *Misantbrope* ; *le Festin de Pierre* ébranle par la fin tragique de l'impie celui qui méprise les ordres du Ciel. Le faux dévot se trouve honteusement déconcerté à la vûë des reproches que reçoit le *Tartufe*, & des maledictions dont le charge le parterre. La *Jobin* a empêché un de mes intimes amis de s'éclaircir de sa destinée par la voye de l'horoscope. Sans la Comedie du *Menteur* (il faut qu'à mon tour je m'accuse) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule assortiment de rubans fait éclipser les fontanges. Les

Folies d'Octavie sont des leçons de sagesse qui aprennent combien il est fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine fille savante* rapelle les personnes de son sexe à leurs occupations naturelles. Le *Phœnix* détruit la fausse vertu des prudes. La *Baguette* découvre l'artifice d'une femme qui affecta de la passion pour un mari qu'elle n'aima jamais. *Le Défenseur du beau sexe* calme les fureurs des jaloux, & met le merite des Dames dans un beau jour. Il n'est enfin personne qui n'avouë que le faste des coquetes, & l'ambition des partisans seroient arrivez à leur comble, si les uns & les autres honteux de s'entendre incessamment timpaniser à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque chose.

Voilà, si je ne me trompe, les fruits de la Comedie. Hors du theatre on n'a plus cette même occasion d'exprimer les traits veritables du malhonnête homme. Là seulement on peut les donner au naturel, son caractere s'y touche d'une maniere qu'il se reconnoît d'abord dans ces peintures critiques, & qu'il se propose de n'être plus un sujet de raillerie de ceux qui le connoissent.

On se plaint que ces fruits sont étoufez par l'action du déclamateur, qui insinue les passions qu'il exprime. Rarement ; pourrois-je répondre. Nous sommes trop prevenus qu'elles passent le naturel pour nous en laisser surprendre. Si l'auditeur soufre qu'on l'éblouïsse un moment, il regarde peu après les choses dans leur corps veritable. Lui-même essaye de se tromper pendant une heure ou deux qu'il est à un spectacle, afin de se former, quand il se détrompera, un nouveau plaisir ; en se reconnoissant capable de distinguer le vrai d'avec le faux.

Plût

Plût au ciel quoi qu'on en dise, qu'un Acteur bien animé ouvrît dans nos ames, un libre passage aux mouvemens qu'il dévelope ! Le lâche auroit l'honneur en recommandation, le poltron deviendroit brave, l'*Avare* seroit liberal, l'*Étourdi* commenceroit d'être circonspect, le *Jaloux* plus tranquille; le *Débauché* mieux reglé. On verroit les précieuses, se revêtir d'un caractere plus docile & plus maniable, les meres aprendroient l'art d'élever leurs filles, & de rompre adroitement le cours de leurs secretes intrigues. Le *Plaideur* prefereroit à l'exercice de la chicane la douceur de vivre en paix avec ses voisins; le *Grondeur* riroit à son tour. Les *Fâcheux* étudieroit les momens de ne se point rendre incommode; le Courtisan prenant le contre-pié de *Marquis*, sujets éternels de la satire de Moliere, ne seroit plus prevenu de sa naissance, & ne placeroit pas une noblesse mandiée, souvent même achetée, au dessus d'une honnête profession plus amie de la vertu; le Magistrat n'auroit garde de vendre son credit, ou de ne l'accorder qu'aux sollicitations de ses créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Justice une balance d'or, & qui ne peseroient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'interêt, aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irreguliere. Enfin tout le monde se corrigeroit; la societé civile se verroit en peu de tems purgée d'une infinité de pestes qui alterent la belle œconomie du commerce des hommes, car la liberté du théatre ne fait grace à personne, & son éloquence n'est pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre, je dirai qu'il faut aussi blâmer l'éloquence Chrétienne. S'il est vrai que ses charmes soient des apas trompeurs, on ne doit pas permettre aux Ministres de la parole de Dieu de nous developer dans les chaires, ce qu'a de beau, de fin, de pathetique l'Art oratoire.

Qu'on ne croye pas, au reste, que je veuille faire ici un parallele du Predicateur & du Comedien. Si celui-ci a plus de succès en reprenant nos mœurs, c'est tant pis pour ceux qui se rendent à sa voix dans le tems qu'ils negligent d'entendre des discours, où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes selon le monde, qu'à former de parfaits Chrétiens. Nous devons rougir de notre conversion, lorsqu'elle a plûtôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du siécle, que le desir d'être veritablement irreprochables.

Le but de mes raisons est de prouver, que l'action du declamateur n'est pas ce qui fait le crime de la Comedie. Blâmeroit-on un homme qui dans une compagnie d'honnêtes gens reciteroit par complaisance un rôle du Cid ou de Cinna ? On admireroit au contraire sa memoire, ou loueroit sa vehemence, on feroit l'éloge des beaux sentimens d'Auguste, qui signale sa clemence envers un Sujet rebelle, ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de son amour vange l'affront que son pere a reçu. Encore faudroit-t-il être homme d'esprit pour applaudir à ces delicates passions : ce plaisir ne seroit point sensible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie, ce sont, je l'avouë, ces sentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme serieux ; ces caracteres badins, ces portraits trop au naturel, ces expres-

pressions molles & effeminées ausquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'est pas en sureté, qu'il y a du risque pour de jeunes cœurs disposez à ressentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait apris à s'en défendre. Je voudrois qu'on en suprimât ces traits satiriques qui defigurent le prochain, & qu'on se contentât de censurer le desordre sans faire reconnoître le coupable.

Les Peres se sont fortement dechaînez contre les Chrétiens qui assistoient aux jeux avec un empressement indigne. Il étoit juste qu'on leur donnât de l'horreur pour des plaisirs dont la jouïssance ne convenoit pas mêmes à des Païens susceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fausse gloire se servoient de spectacles les uns aux autres. Les plus innocens objets étoient des ruisseaux de sang, les personnages plus ordinaires, des bourreaux & des impudiques; les coûtumes impies succederent aux cruelles, on exposoit au mépris les choses saintes, on faisoit en plein théatre des augustes ceremonies de notre Religion un objet de risée. Les fideles étoient-ils excusables de vouloir à ce prix contenter leur curiosité, eux qui pouvoient être témoins de tant de prophanations sans partager en quelque sorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoissoient, & ceux qu'ils voioient adorez.

Notre politesse fut toûjours trop grande pour favoriser de semblables divertissemens, nous les traitons de sacrileges. Il est vrai que notre rigide vertu s'est tant soit peu relâchée; nous nous sommes crûs exempts de reproche, à cause que l'on ne faisoit point paroître de nuditez extravagantes,

tes, & que de la bouche de nos acteurs il ne sortoit aucunes paroles impies, cela ne nous justifie pourtant qu'à demi.

L'institution de la Comedie en France eut pour cause un délassement d'esprit, un plaisir d'honnête homme. Le Cardinal de Richelieu Ministre d'un génie transcendant l'aimoit, comme on sait, passionnément. Ce fut lui qui sur la scene introduisit les Muses, & qui prêta la parole à ces muettes beautez qu'on voit briller dans les pieces des habiles de son tems; mais alors ces Muses étoient chastes, retenues, pleines de pudeur. Si la Comedie contre l'intention de ses protecteurs a degeneré, c'est parce que le sort des meilleures choses est de se corrompre, malgré la précaution qu'on prend de le conserver dans leur premiere integrité.

Les ennemis des spectacles se recrieront encore, comment accorder les larmes de la penitence avec les joies des tenebres? Autre chose est de ne point faire penitence, & d'aller dans des endroits où on ne se propose pas directement de la pratiquer. La devotion souffre volontiers quelques intervalles Les personnes qui ont tout à fait renoncé au monde se menagent des momens où il leur est permis de suspendre l'austerité de leurs exercices. Seroit-il raisonnable qu'on défendît aux gens du siecle de choisir des heures dans lesquelles ils pussent adoucir à leur tour la rigueur de leurs penibles occupations.

LE CONTRE. Ces raisons dont on apuie la justification des theatres ne sont pas telles qu'elles ne puissent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comedie par ses beaux endroits, ce n'est pas aujourd'hui qu'on en sort plus innocent qu'on

qu'on n'y est entré. On s'y souille loin de s'y purifier. L'Acteur pouvoit autrefois corriger par sa satire, les défauts de son siecle, parce que les hommes qui n'avoient que des Dieux imaginaires, des Dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler, les hommes, dis-je, se contentoient de conformer leurs mœurs à la politesse des Atheniens, à la majesté des Romains: par honneur ils y étoient obligez, instruits d'ailleurs que leurs Divinitez ne penetroient pas dans le sanctuaire de l'ame, ils se croyoient en sureté d'obeïr à tous les mouvemens d'un cœur dereglé. Un Chrétien sera-t-il bien reçû à se parer de cette raison? S'il n'est sensible qu'aux traits de la satire, son changement ne sera qu'exterieur.

Je doute même que la satire puisse ce que n'aura pû l'éloquence sacrée. Les Predicateurs sont des Medecins charitables, qui dans la guerison des maladies spirituelles se servent de doux remedes. S'ils sont sans effet, qu'il est à craindre que ceux d'une critique amere ne soient pas plus efficaces, à moins qu'on ne se fasse un plus grand point de plaire au monde que de se perfectionner utilement.

Rien n'est plus faux que les retours qu'excite la confusion de se voir repris par un Acteur, rien n'est plus suspect. Les fruits que produit sa Comedie ressemblent à ceux qui naissoient en Egypte, si je ne me trompe; la vûë en étoit admirable, le dehors extrêmement beau; les touchoit-on, ils se reduisoient en poudre.

Un spectateur sur qui la satire fait assez d'impression pour le porter à se corriger, est au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme au-

auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qui l'engageoit à des dépenses excessives, il retranche de ses habits le superflu peu sortable à sa condition; il a quité le ridicule du jeune âge qui lui faisoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politesse bienseante, il n'a point dans la bouche ces mots grossiers que les honnêtes gens s'abstiennent de prononcer; son abord est facile, son air accueillant, son rang soûtenu sans fierté. Il s'est défait de ces tons railleurs, de ce caractere de boufon, de cette affectation de bel esprit. Dirai-je tout? Il s'est revêtu des ornemens d'une feinte modestie; s'est couvert du manteau d'une probité éclatante; voilà la beauté de ce fruit: touchez-le, ce n'est pas cette solidité que vous pensiez; ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous esperiez. Penetrez le dedans de cet homme, vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mêmes desirs, mêmes artifices; heureux si ce qu'il a entendu n'a rien ajoûté à l'injustice de ses prétentions, ni à la malignité de son avarice! Heureux si ce qu'il a vû n'a point ravi à son cœur cette liberté tant desirable, qu'on conserve rarement dans les occasions de plaisir.

Pour un bien que produit quelquefois la Comedie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inévitables. Quel est, je vous prie, l'homme assez insensible pour ne pas être attendri par les vives expressions d'une maîtresse qui gemit, assez ferme pour resister aux plaintes d'un amant qui se desespere, assez tranquille pour conserver son ame dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui exagere sa douleur, assez indifferent pour ne pas goûter un trait satirique? Fût-on du plus froid naturel du monde, du temperament le moins susceptible, on ne sauroit alors commanman-

mander à ſon cœur. Malgré ſoi on s'intereſſe à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant ; on prend part à la trahiſon de ce Prince malheureux, on entre dans les tranſports de ce brave outragé, on devient complice de la vangeance.

Ne ſont-ce pas là les ſentimens qu'excitent au dedans de nous les vives repreſentations des theatres ? Qu'on ſe regarde tel que l'on eſt, qu'on ouvre ſur ſoi-même ces yeux de complaiſance que fait ouvrir l'amour propre, on ſe reconnoîtra bien-tôt coupable de tous les excès que la ſcene embellit. Si ces declamations mondaines ne font ſur nous aucune impreſſion ſenſible, c'eſt une marque que nous avons conſommé l'ouvrage du crime, & que nous ſommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaiſir à nous abuſer. Faiſons ſerieuſement attention à ce qui ſe paſſe en nous, lorſque nous courons aux ſpectacles. Y a-t-il une perſonne, quelques épurez que ſoient ſes motifs, qui en allant à la Comedie croïe faire une action de religion ? On ſent, quoi qu'on feigne de ne le pas ſentir, je ne ſaï quels mouvemens qui en détournent ; ſi on leur obéït c'eſt avec une contrainte génante à laquelle on ne cede qu'après avoir longtems & toûjours vainement combatu. De là cette agitation involontaire qui tourmente juſques dans le fort du plaiſir ; delà ce trouble continuel que le plus magnifique appareil d'un divertiſſement ne ſauroit calmer.

Y eſt-on ? la vertu ſe relentit, les bonnes intentions s'éloignent, la ſatire s'empare de notre conſentement, ſe rend maîtreſſe de notre volonté, la tourne & la captive à ſon gré. Bien loin de

fai-

faire naître le desir de corriger les desordres qu'elle reprend, souvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de se les aproprier, parce qu'on reconnoît que ce sont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'examine lorsqu'on en sort, on se trouvera dans une situation toute autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On est tout rempli de maximes d'ambition & de vanité; les semences de probité qu'une belle éducation avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né sont évanouïes, sont dissipées. Les passions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, usées dans les autres par la longue habitude des voluptez se sont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On soûpire plus que jamais après toutes sortes de plaisirs, on court avec précipitation dans ces voïes delicieuses qu'ouvre l'empressement de satisfaire ses convoitises; obligé de rentrer dans les soins de sa famille, ou de reprendre ses occupations, on se voit dans une langueur mortelle, on s'engage dans une oisiveté qui sans cesse rappelle aux amusemens qui l'ont fait naître.

Les theatres, disons-nous, n'offrent rien de deshonnête, rien d'impie aux yeux des spectateurs. On en a, graces à notre politesse, éloigné ces objets de cruauté que les hommes détestent; la Religion n'y est point prophanée, la Verité n'y est point obscurcie, le seul Vice y est decrié. Foible Raison! Si les spectacles étoient ornez de ces images affreuses dont le Paganisme soûtenoit à peine la vûë, peut-être seroit-ce pour nous une espece d'avantage; notre curiosité se gueriroit par l'horreur de ces representations grossieres, au lieu que nous sommes devenus des pecheurs delicats; nous voulons

lons qu'on nous prépare le calice de l'iniquité, afin de le boire sans repugnance.

Ne nous retranchons plus sur le temperament qu'on a aporté aux théatres; nous ne sommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne du Paganisme offroient à la vûë d'un peuple assemblé des combats de gladiateurs. Notre barbare curiosité s'immole tous les jours d'aussi sanglantes victimes, quoi qu'elle ne se repaisse pas tout-à-fait de pareils objets, pour plaire à des Chrétiens cruels on en voit qui exposent leur vie. Une femme suspenduë dans les airs, s'agite & se balance. Un homme armé marche sur une corde & y danse dans la même maniere qu'on feroit sur la terre ferme, tantôt perdant l'usage des mains, tantôt celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des frayeurs qui passent le plaisir. Un baladin sur le theatre imite les poissons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. A regarder ces choses en elles-mêmes, les Payens qui se plaisoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles representations. Nous ne connoissons qu'un Dieu, & l'on introduit sur la scene un nombre infini de Divinitez, ausquelles on ne peut rendre hommage sans derober les honneurs dûs au vrai Dieu. On y fait paroître les Demons, les Furies, on y parle un langage diabolique, on y chante des airs tendres qui enlevent, qui transportent, qui donnent du plaisir; mais un plaisir que les anciens Philosophes avec toute leur indulgence ne laisserent pas d'apeller l'intemperance des oreilles.

Voilà les spectacles qu'on represente parmi nous. Cependant on les justifie, on les nomme agreables, chose plus étrange, on les croit permis!

mis ! L'Eglise est-elle donc une mere impitoyable, pour souffrir qu'on prodigue ainsi le sang de ses enfans ! La Religion ne renferme-t-elle pas d'assez grands mysteres, sans occuper l'attention de gens qui n'en ont déja pas trop, de mille ceremonies superstitieuses qu'on voit rarement, qu'on ne raisonne sur les nôtres, ou qu'on n'en conçoive du dégout ; Jesus-Christ n'est-il pas un assez beau modele, sans que les hommes pour exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes destinées à leur usage?

Achevons de nous détruire : Je suppose les pieces les plus innocentes ; y en a-t-il où le Christianisme se trouve interessé, où la charité ne soit violée, où on n'en veuille qu'au libertinage ? Si la Comedie du *Tartuffe* condamne l'hypocrisie, quelles manieres rafinées de se contrefaire, ne suggere-t-elle point ? Le *Misanthrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux, tandis qu'il insinuë à une infinité de gens un caractere singulier, bizarre, peu convenable à la societé. *L'Avare* par ses épargnes honteuses, par ses plaintes excessives decouvre aux personnes d'une humeur sordide, des routes jusques-là inconnuës à l'avarice. Quel est l'impie dont la vie scandaleuse ait été changée par la catastrophe du débauché qui parle dans le *Festin de Pierre* ? Voyons-nous que la censure publique ait fait revenir des *Coquetes* de la superfluité des ajustemens. Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quité le parti d'exagerer toutes choses, malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impostures. S'aperçoit-on que le *Bourgeois Gentilhomme* ait eû de si rares succès ? Trouvez-en que cette juste critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état, dans la bienséance de leur condition. Les verités repanduës dans le *Malade imagi-*

ginaire ont-elles arrêté le cours des fourberies qui regnent dans l'exercice de la Medecine, ont-elles eu le pouvoir de retrancher ces ceremonies meurtrieres ausquelles on confie de nos jours la vie précieuse des plus grands hommes?

Les traits piquans dont ces pieces sont remplies, inspirent tout au plus de l'aversion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'est l'unique fruit qu'on en retire. Disons donc que si elles guerissent de quelques excès, elles souillent de mille autres, contre lesquels on neglige de se précautionner.

Car quelle precaution aporte-t-on pour se garantir des piéges que les spectacles cachent à notre foiblesse? avec quelle fermeté ne prêtons-nous pas nos sens à ce qui s'offre pour les surprendre? Nous abandonnons nos regards à ces objets lascifs, qui par des graces empruntées se font un art de nous attendrir, nos oreilles ne sont ouvertes qu'à des discours frivoles, discours mordans. Notre langue se denoue & aplaudit à des passions délicatement touchées; l'esprit attentif à ce qui se passe sur la scene descend dans le ministere d'une intrigue bien concertée; le cœur resistera-t-il à cette corruption?

On n'oseroit desavouer qu'une peinture libre fait impression, que la lecture d'un Roman est pernicieuse, qu'une medisance adroite seduit les meilleures intentions, & on n'avouera pas que des portraits deshonnêtes, des descriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choses dont les pieces les plus corrigées ne sont point exemptes, on n'avouera pas, dis-je, qu'elles puissent fraper un auditeur! Ceux qui parlent de la sorte comptent beaucoup sur leur force.

Ad-

Admirons de plus la fausse delicatesse des hommes du siecle. On est prompt à se plaindre des Directeurs qui sondent les plaies de l'ame, & qui creusent dans le fond des consciences pour en connoître les dispositions vicieuses; nous murmurons de ce qu'ils fouillent trop avant; nous disons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre notre ignorance ou d'exciter notre confusion ils tâchent d'éclaircir les circonstances énormes de certains desordres, & nous ne voulons pas tomber d'accord que la Comedie où on ne s'aplique guere à enveloper les sentimens d'une passion grossiere soit une école pernicieuse, notre erreur nous plaît étrangement!

Non, je ne souhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les passions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition, à la perfidie, à la mauvaise foi. Le monde seroit composé de foudres, d'ingrats, de flateurs, de vindicatifs. Les vertus Chrétiennes seroient conseillées par un esprit de politique, on cacheroit sous un dehors simple, un orgueil insatiable; des aparences moderées couvriroient de lâches desseins, les retranchemens exterieurs de la cupidité entretiendroient au dedans l'amour du monde. Enfin les hommes ne se formeroient ni pour la societé, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, soions redevables de notre perfection au zele d'un Ministre de l'Evangile plûtôt qu'à la licence d'un declamateur public. Il est indigne de vouloir justifier la Comedie par ses efets salutaires: sans la crainte de passer pour ridicule personne ne changeroit de conduite, & encore quels sont ces changemens? Y eût-il jamais de sincerité dans ceux dont la critique est le premier mobile? N'attribuons

mons point à l'ouvrage du demon ce qui ne peut être qu'un chef-d'œuvre de la grace de l'Esprit Saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des atteintes des invectives se dementira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les desordres que lui fit quitter le respect humain.

Ne nous autorisons pas de ce que les anciens Peres de l'Eglise ne defendirent aux Chrétiens d'assister aux spectacles qu'à cause qu'ils participoient à l'idolatrie des Payens. Cette même défense nous regarde, j'ose dire par la même raison. J'avoue que nous ne faisons point aux fausses Divinités des sacrifices solemnels, que nous aurions en horreur d'élever des autels publics à la gloire des Heros, & que nous ne sommes pas assez superstitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable; mais n'y a-t-il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie! Disons de toutes les passions ce que saint Paul dit de plusieurs qu'il nomme, *la servitude des Idoles*, nous reconnoîtrons que nous ne participons que trop à l'idolatrie en voyant avec une curiosité mondaine les caracteres des plus odieuses passions exprimés sur les theatres.

Nous avons bonne grace après cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des sentimens magnifiques d'un *Tiridate* qui jette sur sa sœur des regards incestueux, d'un *Rodrigue* qui porte sa main barbare dans le sein du pere de sa maîtresse, d'un *Cinna* qui se souleve contre son Prince? Sans donner un tour forcé aux paroles de saint Paul, n'est-ce pas une idolatrie à des Chrétiens de respecter des traces d'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de se faire des idoles de l'ambition qu'inspirent ces pieces, de la colere qu'elles insinuent,

nuent, de la politique qu'elles conſeillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles perſuadent?

Avec toute l'envie qu'ont les fauteurs de la Comedie de prouver qu'elle eſt excuſable, ils ne peuvent deſavouer qu'avant que de la rendre permiſe il faudroit en retrancher bien des choſes ; & juſtement vouloir qu'on ſuprime ce qui ne leur plaît pas, c'eſt déja convenir qu'on a raiſon de la condamner. Verité puiſſante, nous avons beau conſpirer contre vous, notre revolte eſt inutile ſi-tôt que vous avez reſolu de vaincre nos préjugez. Maîtreſſe abſoluë de nos eſprits, vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît, bien que nous ſemblions nous opoſer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comedie recouvreroit ſa premiere pureté, elle ſeroit, à parler Chrétiennement, toûjours fort dangereuſe. Modeſte tant qu'il nous plaira, honnête au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle ne ſera pas entierement innocente. Quelque modeſte qu'elle devienne, ſe preſcrira-t-elle des bornes? n'exercera-t-elle pas avec une fureur égale cette liberté de cenſurer les mœurs! Quelque honnête qu'elle puiſſe être, n'y verra-t-on plus d'intrigues amoureuſes, de paroles équivoques, de geſtes lubriques? Une piece dépouillée de ces ornemens, denuée de ces mots licentieux, piquans, impies même, flateroit trop peu le mauvais goût des ſpectateurs, ils ne pourroient s'accoûtumer à entendre debiter une rigide morale dans un lieu où ils vont chercher de voluptueuſes inſtructions.

Par ces Comedies honnêtes je veux ſupoſer quelque choſe de plus qu'on n'oſeroit prétendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui ex-

excitent les mouvemens de la cruauté, point d'objets qui gravent dans les esprits de pernicieuses idées, point d'intrigues qui pervertissent les droites intentions d'un auditeur avide; tout ce qu'on dira sera prononcé avec retenuë, on y établira les principes d'une belle conduite, les acteurs s'apliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu, telles pieces seroient nommées modestes ; encore une fois qu'on ne s'y trompe pas, revêtuës de ces caracteres beaux en aparence, elles n'auroient jamais cours dans le monde; je dis davantage, elles ne seroient pas moins pernicieuses.

Quelle force auroient des leçons de vertu prononcées par une bouche prophane, si les veritez de la Morale Chrétienne preparées avec toute l'adresse d'un Ministre zelé ne font qu'irriter la malice du libertin? Pour éluder les maximes debitées dans la chaire Evangelique, on recherche malicieusement les actions de celui qui les propose, se croyant dispensé de les pratiquer quand on le voit sujet aux moindres fautes: que seroit-ce des instructions données sur la scene par un déclamateur souillé des vices dont il voudroit nous éloigner?

Souhaiter que le theatre se purifie assez pour n'admettre à l'avenir que de modestes & d'honnêtes representations, c'est demander que le danger soit plus adroitement couvert. Nous quiterions bien-tôt les vertus austeres de la Religion pour courir après ces phantômes de perfection qu'on y proportionneroit à notre foiblesse.

Le theatre si austere qu'il puisse devenir ouvrira toûjours une voie large, semée de roses, couverte de fleurs. Si quelque chose rebute notre langueur, il saura tout retrancher par un lâche temperament. On voudra de la regularité dans la

conduite des hommes; que personne ne s'alarme, on se contentera du dehors: au reste on nous rendra les maîtres de nos volontez secretes. On nous laissera la liberté de former toutes sortes de desirs, pourvû que nous ayons l'adresse de les dérober à la connoissance d'autrui.

On tâchera de guerir les femmes de leurs caprices, les belles de leur fierté, les agreables de leur trop d'enjouëment; mais cette complaisance qu'elles ont pour leurs charmes, cet amour excessif qu'elles se portent, cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant passionné, c'est ce que la morale d'une Comedie honnête n'entreprendra pas de détruire.

On attaquera l'orgueil de ce Philosophe, les airs pedantesques de cet homme de Lettres; mais cette présomption qui le domine, cette opinion avantageuse qu'il se forme de son merite; cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue, n'attendez pas que la critique penetre si avant.

On s'élevera contre les emportemens d'un Officier d'armée, on lui inspirera s'il est possible de l'horreur pour les blasphêmes & les paroles licentieuses, mais lui prescrira-t-on des regles de la veritable bravoure? l'empêchera-t-on de courir en furieux à la vengeance? Lui mettra-t-on devant les yeux les perils ausquels l'exposent l'oisiveté de sa profession?

Quels preceptes donnera-t-on au Courtisan? Ne sera-ce pas assez de lui faire une hideuse peinture de quelques vices qui le deshonorent, de la trahison, de la perfidie, de l'injustice? L'envie qui le ronge, l'ambition qui lui cause de mortelles inquietudes, seront legerement touchées; mais la dissimulation, la fourberie, mille autres rafinemens que suggere l'esprit d'interêt se feront pro-

po-

posées comme des moyens de hâter son élevation.

Idées monstrueuses de perfection? Quelle plus infame prostitution que de défigurer ainsi au theatre l'image sacrée de la Vertu? Il n'apartient qu'à la Religion d'élever notre ame à une si pure sainteté. C'est pour cela qu'elle défend à ses sectateurs de puiser des instructions dans les écrits des Philosophes Payens, ces Philosophes éclairés des plus brillantes lumieres de la Raison, dont les principes ont tant de noblesse, tant d'excellence, tant de regularité : la Religion nous éloigne de ces sources prophanes où elle ne trouve pas encore assez de pureté pour faire goûter ses maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les disciples d'un Comedien, & serions-nous excusables de chercher des leçons dans l'école sacrilege des theatres?

Enfin nous pensons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comedie, qui demandent comment on prétend acorder les larmes de la penitence avec les joyes des spectacles; nous avons peine à comprendre qu'un Chrétien soit obligé de faire trêve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez votre consolation*, cette menace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans notre esprit; on ne reproche au riche que son attache au luxe, & à un luxe qui est au dessus de sa condition; le dispensateur des recompenses éternelles met au nombre des reprouvez ceux qui ne sont point affligés, qui jouïssent d'une abondance splendide, & les Chrétiens apellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaisirs immoderez, où regne un luxe excessif, où une joye criminelle est répanduë.

En vain dira-t-on que les hommes chercheront

des plaisirs plus dangereux, si on leur défend l'entrée des theatres. En vain dira-t-on que ces amusemens les détournent de mille occasions où leur innocence courroit un plus grand risque, où leurs pechez seroient plus énormes. Il faudroit sur ce pié-là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura toûjours pour excuse que ces fautes legeres en font éviter d'inexcusables.

Si on n'en veut pas croire les Théologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en raporte, j'y consens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la Guerre, qui n'étoit pas ennemi des joyes permises; je parle de Mr. le Comte de BUSSI aussi illustre par les hauts sentimens que lui inspira l'esprit de la Religion, que par le nombre des disgraces que lui suscita la fortune. Lisons un Traité contre les Bals, il prononcera sur cette matiere avec une severité égale à celle du Directeur le plus rigide. Cela se voit dans le discours qu'il adresse à ses enfans, où il s'explique en ces termes.

„ J'ai toûjours crû les Bals dangereux; ce n'a „ pas été seulement ma Raison qui me l'a fait croi- „ re, ç'a encore été mon experience; & quoique „ le témoignage des Peres de l'Eglise soit bien „ fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un „ Courtisan doit être de plus grand poids. Je sai „ bien qu'il y a des gens qui courent moins de „ hazard en ces lieux-là que d'autres, cependant „ les temperamens les plus froids s'y rechaufent. „ Ce ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui „ composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont „ assez de peine à resister aux tentations dans la „ solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là „ où les beaux objets, les flambeaux, les violons

„ &

„ & l'agitation de la danse échauferoient des Ana-
„ choretes. Les vieilles gens qui pourroient aller
„ au Bal sans interesser leur conscience seroient
„ ridicules d'y aller ; & les jeunes gens à qui la
„ bienseance le permettroit, ne le pourroient pas
„ sans s'exposer à de trop grands perils. Ainsi je
„ tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on
„ est Chrétien ; & je crois que les Directeurs se-
„ roient leur devoir s'ils exigeoient de ceux dont
„ ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allas-
„ sent jamais.

Qu'auroit dit ce Courtisan s'il avoit eû la même occasion de s'expliquer sur la Comedie? Son experience lui avoit apris que les bals étoient dangereux, la nôtre nous est-elle garant de l'innocence des spectacles? Les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danse étoient à son avis capables d'échaufer des Anachoretes? que ne fera point sur l'esprit d'une jeunesse bouillante la vivacité d'une passion fortement exprimée jointe à toutes ces choses? Je tiens, continuë-t-il, qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrétien. Qui est-ce qui parle ainsi? Si c'étoit un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a garde d'aprouver des divertissemens qu'il ne lui seroit pas bienseant de goûter; si c'étoit un Docteur de Sorbonne on diroit ce que répondirent les Disciples à leur maître, *Ce discours est dur & outré*; si c'étoit un Prélat on mettroit en vûe le prétexte de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une colomne de l'Eglise; mais encore une fois celui qui s'exprime de la sorte est un Courtisan élevé dans la grandeur, nourri dans les voluptez, accoûtumé à une vie délicieuse. Je crois, conclut-il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les con-

ſciences qu'ils n'y allaſſent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monſieur le Comte de Buſſi, il ne demandoit pas que les Directeurs aportaſſent de faux ménagemens, il jugeoit que c'étoit pour eux une obligation indiſpenſable de repreſenter le danger de ces jeux, de les défendre abſolument.

Aprês ce qu'a penſé Monſieur de Buſſi, plus homme du monde que moi, mais auſſi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon ſentiment. Si je l'avois produit dans le tems que j'eus occaſion de le mettre par écrit, il auroit dû paroître il y a prês de deux ans. Ce qui auroit été alors plus de ſaiſon à cauſe de la nouveauté de la queſtion, ne doit pas être conſideré comme une choſe ſurannée, puiſqu'il eſt toûjours tems de faire voir qu'on eſt Chrétien, n'y ayant preſcription que contre les pieces galantes & critiques. Celles qui ſont pieuſes ne viennent jamais trop tard; s'il n'eſt plus l'heure d'inſtruire, il eſt toûjours celle de montrer qu'on eſt bien inſtruit. Le Sage qui a défini les momens de parler, & de ſe taire, n'a point dît qu'il y en eût où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'eſprit de Religion, ce que fait ſentir l'amour de la Verité.

Ces conſiderations m'ont déterminé à faire part au public de ce que je penſe ſur la Comedie, & de ce que je crois qu'on en doit penſer. Peut-être n'attendoit-on pas d'un homme du monde une opinion ſi rigoureuſe, je mets la cauſe entre les mains de chacun, qu'on examine les raiſons de part & d'autre, je m'aſſure qu'on ne conclura pas autrement.

PEN-

PENSE'ES DETACHE'ES.

LA Loi que fit SOLON fournit matiere à une belle reflexion. Il ordonna que le fils ne seroit point obligé de nourrir son pere, si le pere ayant eu les moyens de faire aprendre à son fils un métier dans son jeune âge il les avoit negligez comme peu sensible à ce devoir. Grande obligation de prescrire aux enfans la necessité du travail, de leur en inspirer l'amour, au lieu de souffrir qu'ils passent les plus belles années de leur jeunesse dans l'oisiveté. Nous voulons qu'ils aprennent la Musique, la Danse, la Mignature; nous les accablons de mille Arts inutiles dont à peine ont-ils le tems de recevoir les premieres teintures. Que n'avons-nous plûtôt la précaution de les former à des Sciences necessaires? Mettons-les en état d'être un jour Negocians de bonne foi, des Magistrats éclairez, de prudens Officiers, des Citoyens zélez; l'Etat s'en trouvera mieux, nos familles en seront plus honorez.

Je trouve encore fort judicieux ce que disoit CRATES. Il souhaitoit qu'il lui fût possible de monter sur le lieu le plus élevé de la ville & là crier à haute voix: *O homme, quelle est votre folie de prendre tant de soin à amasser des biens, sans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laisser.* Il est ordinaire de voir de tels peres, qui se proposent de faire leurs enfans riches, & qui ne songent à rien moins qu'à en faire d'honnêtes gens; si c'étoit qu'on leur aprît à user de ces biens, mais ou on

leur donne des exemples de prodigalité, ou on multiplie à leurs yeux de traits d'avarice. On parle, je l'avoue, en leur presence, de la difficulté de les acquerir, de la necessité de les conserver, du desespoir qu'en cause la perte : Est-ce là ce qu'on devroit leur dire? N'ont-ils pas déja assez d'ambition, sans que nous excitions une cupidité qui n'est que trop animée?

L'instruction de la jeunesse fut regardée dans l'antiquité comme un devoir si indispensable que les peres instruisoient eux-mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maîtres que ceux qui l'étoient par nature. On savoit combien il étoit dangereux de confier le soin de l'éducation à des personnes qui ne pouvoient s'y interesser avec zele.

Enseigner ainsi les enfans étoit chez les Romains un ministere honorable. Que dirons-nous pour les excuser de ne l'avoir pas continué? La necessité de leurs occupations, l'aplication aux affaires, le nombre de leurs enfans, me paroissent les meilleures raisons pour les justifier.

Si les peres avoient l'œil sur leurs enfans, on ne sauroit dire le bien que produiroit une telle vigilance, le pouvoir que la nature leur donne, ajoûteroit de l'autorité à leurs conseils, la dépendance où seroit volontairement un enfant le rendroit plus soûmis aux volontez d'un pere qui ménageroit ses corrections. Les passions rafinées ne se mêleroient point dans la conduite de la jeunesse. Les vices secrets, les folles inclinations, les caprices en seroient bannis, la vertu deviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime feroit horreur.

Il se voit des esprits dociles & heureux, à qui la vertu ne coute rien: d'abord qu'ils en connoissent

ſent la beauté, ils ſe ſentent portez d'inclination à l'aimer ; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naiſſante à le pratiquer; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laiſſer faire à l'éducation.

* Toutes les paſſions deshonorent la condition de l'homme. En vain colore-t-il ſes vices, ils n'en ſont ni plus excuſables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne ſont pas également odieux. La paſſion des femmes, l'amour de la gloire, le déſir de la vengeance paſſent pour des effets de courage, pour des neceſſitez de bienſéance ; il y en a d'autres que les moins honnêtes gens déteſtent. On mepriſe un homme qui eſt adonné au vin, chacun blâme ſes excès, on l'évite, on le fuit.

L'intemperance dans les grands hommes eſt le vice le plus à craindre. Elle les rend cruels & furieux. Alexandre dans le tranſport d'une colere cauſée par l'excès du vin, tua Clitus. Marc-Antoine ſe plaiſoit étant à table à ſe faire aporter les têtes des plus illuſtres Citoyens.

* Les Perſes & les Grecs tenoient conſeil à table. Ils croioient ſans doute qu'alors on étoit plus propre à dire la verité, parce que dans ces momens on fait treve avec la diſſimulation & la flaterie.

Il me ſemble que dans un feſtin on n'eſt guere capable de décider. L'eſprit n'y reflechit pas aiſément. Les vapeurs du vin qui le troublent obſcurciſſent les lumieres de la prudence. S'il échape à une Raiſon ainſi troublée quelques bons ſentimens, c'eſt par hazard & par la même impetuoſité qui fait que la mer ne jette ſur le bord du rivage les richeſſes qu'elle renferme dans ſes abîmes, que lors qu'elle eſt irritée.

* Point de plus commune paſſion que l'interêt. Le ſeul reſpect humain éloigne du crime, la pudeur naturelle défend les mauvais commerces, la bienſeance conſeille la douceur. On rougit d'être emporté, telles victoires ſemblent glorieuſes. Mais ſuccomber aux mouvemens d'interêt, c'eſt une défaite qui ne paroît pas honteuſe.

Les genereux en aparence ont un certain interêt auquel ils ne renoncent pas. Il eſt ſûr de l'emporter dès qu'il ſe trouve en compromis avec quelque deſir.

L'interêt a perverti l'uſage des biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames deſintereſſées qui les attendent ſans impatience, qui les reçoivent ſans empreſſement, ou qui les poſſedent avec moderation.

L'interêt diviſe le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui-même.

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'interêt ſe fait entendre, la Religion même ſe tait en ſa preſence. Car l'enfant ſe ſouleve contre ſon propre pere, le Chrétien lui immole juſqu'à ſa conſcience.

Deteſtable ſacrifice que par tout on fait à l'interêt ! L'avare marchand le regarde comme ſon Dieu, le Magiſtrat le place ſur les Tribunaux, le Courtiſan & le Miniſtre n'agiſſent que par ſes reſſorts; je ſuis obligé de dire plus. Dieu n'eſt pas le ſeul à qui on ſacrifie dans les Temples ; les Miniſtres des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche d'alliance, en faiſant repoſer l'interêt dans le Sanctuaire.

* Monſieur de la Moignon remerciant M. de Mazarin qui l'étoit venu feliciter du choix qu'avoit

voit fait le Roi de sa personne, pour remplir la place de Premier President, le Cardinal lui répondit, que si le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans son Royaume, il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il est beau de ne devoir son élevation qu'à son merite ! Si toutes les Charges se donnoient aux plus dignes, on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irreprochables conduisent un Etat, on doit s'attendre qu'il sera bien gouverné; au lieu que si un ambitieux trouve le moyen de faire réussir ses brigues, ce n'est plus une douce administration, c'est une cruelle tyrannie.

Les grands emplois ne font pas les grands hommes, mais les grands hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureusement prévenu en leur faveur, on trouve du merveilleux dans tout ce qu'ils font ; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'être occupé aux ministeres honorables qu'à sa confusion ?

J'estime autant un homme qui sait de ses occupations, se faire un plaisir, qu'un autre qui prefere les affaires aux divertissemens.

Conserver dans l'action un certain tranquile qu'à peine remarqueroit-on dans les gens oisifs ; avoir dans le repos un je ne sai quoi qui tienne de l'action même, à cela doit viser un Magistrat.

Les grandes charges demanderoient la vigueur des jeunes gens, & la maturité des vieillards. Un homme necessaire à l'Etat par sa haute capacité, sa profonde politique, est sujet à des infirmitez continuelles, les affaires en sont retardées ; ce malheur est sans remede, on ne mettra pas à sa place une jeune Tête privée d'experience.

* Tous ceux qui bâtissent ne cherchent pas le plai-

plaisir d'être logez commodément, il se trouve des gens à Paris très-mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maisons superbes.

Est-ce pour soi, pour son plaisir qu'on bâtit? Je ne le crois point. De dix maisons que *Lisis* a embellies, il n'en a pas vû trois.

Richelieu qu'on sait être un des plus beaux endroits du Royaume, tant par la symmetrie de la Ville, que par la belle disposition du Château, fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a assuré que jamais il n'avoit eu la satisfaction de le voir; c'étoit assez pour lui qu'on sût qu'il y avoit une Ville qui s'apelloit Richelieu.

Faut-il, disois-je en moi-même, en considerant le Palais d'un Prince étranger, tant de lieu pour un homme, qui de tous ces vastes apartemens n'en peut occuper qu'un; dans cet apartement n'a besoin que d'une chambre, dans cette chambre peut se passer à un lit, dans ce lit n'occupera qu'une place; dans cette place laissera une infinité de vuides? Cette reflexion auroit été fort du goût de Diogene; aussi ne la fis-je point sans songer à ce Philosophe qui preferoit sa simple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

* La guerre est à craindre à cause qu'elle introduit de grands maux, elle n'est pas neanmoins sans fruit. La paix qui lui succede remet les choses dans le premier & le veritable ordre.

L'obéïssance de tout tems a reçû des louanges, sur tout l'obéïssance pratiquée à la guerre.

Une obéïssance si funeste que vous voudrez aura des aprobateurs, une désobeïssance quoiqu'heureuse ne trouvera que des Juges inexorables: témoin celle du fils d'Epaminondas. Ce Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens, le jour venu d'élire des Magistrats il lui dé-

defendit de combattre. Les Lacedemoniens profitans de l'absence du General solliciterent le fils de charger les ennemis; son refus taxé de lâcheté, il oublia l'ordre qu'il avoit reçû, combatit & gagna la victoire, Epaminondas couronna son fils vainqueur; mais ne croyant pas devoir laisser sa désobeïssance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la tête.

Que seroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre? Un étourdi, un faux brave, un homme sans experience, auroit entre les mains le sort d'un Etat, la politique avec raison s'y oppose.

Le moindre signal excite les grands courages; un brave homme est toûjours prêt de faire face à son ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de preparer de magnifiques équipages, ni de faire provision d'armes, sa valeur lui tient lieu de tout. Il est plûtôt en presence de celui qu'il doit combattre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix aïant entendu sonner la trompette, il mit l'épée à la main.

Les débauches d'une Nation victorieuse ne peuvent servir de consolation à un peuple vaincu, que quand elles ralentissent dans le cœur du soldat le desir de combattre, ou qu'elles lui font perdre l'occasion de vaincre. ROME pouvoit être en ce sens consolée des relâchemens de CARTHAGE. FABIUS étoit assez vangé par la molesse d'ANNIBAL dont Mr. de Saint Evremond attribuë la défaite aux delices de Capoüe, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre necessité de souffrir.

* La patience diminuë les maux, car elle aug-

mente le courage; l'impatience les redouble, car elle est un effet de foiblesse.

On se plaint de la violence du mal, c'est sa foiblesse qu'on devroit acuser.

L'homme est si impatient qu'un rien épuise sa constance.

Il n'est point de maux au dessus de notre constance, je veux dire au dessus de la force attachée à la condition humaine. Mutius surmonta les ardeurs du feu. Regulus la violence des tourmens. Socrate le poison. Rutilius les ennuis de l'exil. Caton la vûë de la mort.

Si l'on souffre, on croit que les autres sont exemts de souffrir. Celui qui a la migraine se persuade que le mal de dents est plus supportable. Qui souffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus constamment la pierre. On se prévient que les maux d'autrui sont legers en comparaison de ceux dont on est travaillé.

* Je trouve dans XENOPHON un bel exemple de constance. Quand on lui vint annoncer la mort de son fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit sur la tête, témoignant par là sa douleur, mais il le remit dès qu'on lui eut dit que son fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entenduë! Larmes justement versées! Ce qui excite notre tristesse servoit de motif à l'adoucissement des regrets de Xenophon. Nous pleurons un enfant qui prépare à de belles esperances, & souvent nous ignorons qu'il les auroit dementies s'il avoit vécu plus longtems.

Ceux qui sont morts glorieusement, ne sont pas ceux sur qui notre douleur doit s'exercer davantage. Il n'est, ce semble, permis que de pleurer ceux dont la fin est peu illustre, comme si les

ta-

taches de leur vie criminelle devoit s'effacer par nos larmes. N'est-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconsolable ? au lieu que ce Prince pour imposer silence à ses gemissemens, lorsqu'on lui eut annoncé le malheur d'ABNER tué par le traitre Joab, dit à haute voix qu'Israël avoit perdu un grand homme, mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont coûtume de mourir*.

* Le vindicatif qui ne pardonne jamais, est le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il se plaindroit des rigueurs de la Justice Divine, si pour la fléchir on l'obligeoit de passer plusieurs années dans la penitence ; est-il excusable de garder toute sa vie une rancune mortelle contre ses ennemis ?

Le vindicatif est ingenieux à donner couleur à ses ressentimens ; il est furieux & la moindre parole l'irrite ; il est cruel & lave les offenses dans le sang ; bel honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les soûmissions ne peuvent rien sur l'esprit d'un vindicatif ; plus vous faites, plus il exige que vous fassiez : vous rebuterez-vous de ces bassesses aparentes ? La Religion y attache un merite glorieux.

Il est bon de dissimuler les injures, de peur d'être obligé de les venger.

La colere des Grands ne s'apaise pas si promptement que celle des petits. Tendres à l'excès sur le point d'honneur, ils croient qu'il y a de la foiblesse à offrir un pardon, de la lâcheté à suspendre la vengeance.

* La Providence éclate aussi puissamment dans les petites choses que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refusée à la Four-

Fourmi; mais elle a donné une adresse à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant est vigoureux, mais l'Oiseau le surpasse en legereté. Par tout on voit des traits de cette divine puissance. Tout est excellent dans la nature, tout y est miracle.

* Tous biens nous viennent du Ciel, personne n'en doute, il y en a pourtant que la Providence met en la disposition des hommes, & qu'elle fait dépendre d'une infinité de causes. Il y en a d'autres qu'elle distribuë immédiatement, & qui indépendans des choses humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnerables aux attaques de la fortune. Du nombre de ces derniers est le bonheur des Rois sages. Ils ne doivent leurs succès qu'à Dieu, qui les leur envoye sans les faire passer par des mains étrangeres. Les autres hommes reçoivent differemment leurs bonheurs; Dieu permet qu'ils soient heureux, mais il n'execute les desseins de sa bonté que par le ministere des puissans.

* Sans l'argent je ne sai ce qu'auroit à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ai tant gagné; on me doit tel interêt, j'ai acquis une grosse rente, je suis pour un cinquiéme dans le recouvrement d'un million; tout autre langage est étranger à ces Messieurs.

L'homme riche parle d'argent parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'ils n'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richesses cela s'apelle être souverainement riche.

* Il y a bien plus de vieillards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je desaprouve fort ceux qui conservent dans l'âge avancé toute l'affetterie des jeunes gens.

* Cha-

* Chaque âge doit avoir ſon étude particuliere; mais la ſageſſe eſt l'étude de tous les âges, de toutes les conditions. Un Théologien auroit-il bonne grace de faire des Romans? Non ſans doute. Un Poëte ſeroit-il en droit de raiſonner ſur les myſteres de la Religion? Point du tout. Un jeune Rhetoricien ira-t-il s'aſſeoir au milieu des Docteurs? Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'apliqueront à l'étude de la ſageſſe. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent prétendre, ils y ont autant de droit que les plus conſommez en Science.

Un homme qui s'aplique à l'étude de la ſageſſe, rougira d'avoir donné ſes ſoins à une autre occupation. PLATON dans ſa jeuneſſe compoſa des Odes & des Tragedies qu'il brûla enſuite, dans la crainte qu'elles ne deshonoraſſent un Philoſophe. N'avoit-il pas raiſon de croire que le nom de DIVIN auroit été mal ſoutenu par la publication de ces Ouvrages; où on n'auroit pas remarqué le ſtile grave de ſes derniers écrits?

* Les grandes ames ſympatiſent admirablement. L'homme de cœur a je ne ſai quelle inclination pour le brave homme, il ſe réjouït de ſes ſuccès, s'afflige de ſes diſgraces, s'intereſſe tendrement à ce qui le regarde. Les ſentimens d'un homme d'eſprit ſont les mêmes à l'égard d'un autre homme d'eſprit. On eſt ravi que ce qu'il fait ſoit trouvé beau, on ſe fâche que ſes Ouvrages ne ſoient point univerſellement goûtez, on ſe fait un bonheur propre de ſa reputation.

* Ce n'eſt pas être prodigue de l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaiſes couleurs aux extremitez. Menager ſon bien à propos, ce n'eſt pas être avare; ſe montrer ſavant dans l'occaſion, ce n'eſt plus preſomption.

* U-

* Usons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes-nous excusables de menager mille choses, tandis que follement nous nous prodiguons? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, lorsque lui-même s'échaufera jusqu'à avoir une pleuresie dont on desespere qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un aussi fol égard pour ses chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hiver, l'entêtement d'aller à pié; se trouva mal payée de sa complaisance. Elle tomba à deux pas de moi, l'honnêteté voulut que je lui aidasse à se relever, je ne pûs m'empêcher de lui dire que le sort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de se servir à leur gré de ce qui leur apartenoit. Elle fit de grandes resolutions que jamais pareille chose ne lui arriveroit. Que sert en effet d'avoir carosse à celui qui dans le mauvais tems le fait ensevelir sous une obscure remise? Dès qu'il fait beau on n'en a plus besoin: Dans les orages & les pluïes violentes on demeure chez soi.

* Alexandre demanda à Cratès s'il vouloit qu'il fit rebâtir sa patrie; *Non*, répondit ce Philosophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on soit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de sa douleur exagere la perte de ce grand personnage, vante ses exploits, desespere qu'aucun mortel puisse faire ce qu'il a fait ou suivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les BRUNS & les MIGNARDS ont presque fait oublier qu'il y ait eu des Apelles & des Zeuxis; après les Louvois sont venus les Pompones;

après

après les Turennes les Luxembourgs, après les Luxembourgs les Villerois. La gloire des CESARS se trouve comme effacée par les plus belles actions des Louïs.

Il n'est donc point d'hommes irreparables. Ne doutons pas qu'après ceux qu'aujourd'hui nous admirons, il n'en vienne d'autres plus admirables; si ce n'est que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la personne d'un Roi qui n'aura jamais son pareil.

* Qu'allons-nous faire dans les païs étrangers? Demeurons dans notre patrie; elle nous offre également la vûë des fleurs, des montagnes, des bois, des villes plus belles même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages aprennent à vivre, le commerce de differentes Nations forme beaucoup. Est-ce là votre raison? Depuis dix ans que votre ami *Thiton* a parcouru tous les Royaumes de Siam, de la Chine, des Indes, du Japon, qu'a-t-il apris qu'il ne sût pas déja? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur sauvage, la sienne est-elle devenuë plus accommodante? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans: comme lui je savois leurs manieres superstitieuses; mais cette diversité de cultes, cette multitude de Religions ne l'ont-elles point ébranlé sur la sienne? Qu'il y prenne garde.

* Se corriger en Philosophe c'est déguiser ses vices. Deraciner ses passions c'est se corriger en Chrétien. Assez de gens cherchent cette premiere perfection, afin de ne pas être deshonorez dans le monde. Le Chrétien a des vûës plus étenduës. Peu contens de soi s'il n'est aussi pur au dedans que les Philosophes affectent de le paroître, il coupe jusqu'à la racine du vice, tout ce qui en a l'aparence choque sa vertu.

DE L'ESPRIT.

NOTRE eſprit ne s'occupe pas longtems du même ſujet, il en parcourt pluſieurs ſans contrainte, & paſſe d'un objet à un autre tout different; c'eſt pourquoi il ſemble que les penſées ſans liaiſon ſont celles qui imitent davantage les mouvemens de l'eſprit.

* L'eſprit n'eſt pas de ces choſes ſur leſquelles il faille tant compter, il ne ſert ſouvent qu'à nous faire pouſſer nos égaremens plus loin, & qu'à nous enfoncer dans l'erreur; de même qu'un homme bien monté qui ſort du droit chemin, s'en écarte beaucoup plus qu'un autre.

* Les hommes ſans eſprit vivent dans une nuit continuelle qui les empêche de découvrir les petites choſes, & de voir les plus grandes à quelque diſtance qu'elles ſoient; au lieu que pour les gens d'eſprit il luit toûjours une vive lumiere qui leur fait découvrir une infinité d'objets proches & éloignez; & plus cette lumiere eſt grande, plus ils découvrent de choſes imperceptibles aux autres. Le ſtupide environné de tenebres ne voit rien, & l'homme d'eſprit remarque mille choſes à ſes côtez: Voilà peut-être la définition d'un ſtupide & d'un homme d'eſprit.

* Un ſtupide & un homme d'eſprit ſe rencontrent quelquefois au même point; mais avec cette difference, que l'homme d'eſprit eſt à ſon plus bas, au lieu que le ſtupide eſt à ſon plus haut.

* Les eſprits diſſipez qui ont beaucoup de connoiſſances ſuperficielles, ſe peuvent comparer à ces rivieres dont le lit eſt fort large, qui occupent

beaucoup de pays, & qui offrent une vûë agreable; mais comme le cours en est très-lent, & qu'elles n'ont point de fond, elles ne sont d'aucune utilité: au lieu que les esprits recueillis ressemblent à ces rivieres dont le lit est serré, qui ne paroissent pas tant, mais qui sont profondes & utiles.

* Je conçois pourquoi de certains esprits ne font point de progrès dans les Sciences & dans les affaires; ce sont des esprits qui dans les routes où ils cheminent, découvrent à droit & à gauche tout ce qui se presente: mais pendant qu'ils font mille curieuses remarques sur ce qu'ils voyent, un autre qui ne porte point sa vûë plus loin que l'espace du chemin, & qui regarde devant lui, les passe.

* Quelle difference y a-t-il entre tant de gens qui raisonnent, & si peu qui raisonnent juste? un peu de force & d'éclat que la Verité a pardessus tout, ou pour mieux dire une difference imperceptible qui ne se fait sentir qu'aux esprits judicieux: car l'éloquence, le feu & la passion donnent au Mensonge toutes les apparences de la Verité, de même que l'art donne aux cristaux la couleur des diamans.

* Découvrir les choses éloignées pendant que l'on ne voit pas les plus prochaines, ou bien connoître à fond les choses qui nous environnent, sans pouvoir jetter la vûë sur celles qui sont éloignées, ce sont les qualitez qui se rencontrent dans les hommes ordinaires, & qui mettent de la difference dans les objets seulement, & non pas dans les esprits; mais embrasser également les choses prochaines, & celles qui sont éloignées, c'est l'effet d'un esprit distingué.

* Les grands Poëtes, les fameux Peintres, ni tous

tous ceux dont l'esprit est fortement occupé, ne peuvent pas toûjours travailler; pour parvenir à la haute perfection il faut que les plus grands genies fassent des efforts; de là vient que leurs jours de travail sont suivis de tant de jours de repos où leur abattement ne paroit que trop, ce qui se fait par effort ne peut pas se continuer longtems, on s'élance & on retombe.

Une habitude de faire des efforts acquise par l'éducation, & secondée d'un regime de vie propre à l'application, a bien pû élever des esprits au dessus de la situation ordinaire; mais le corps se ressent des efforts de l'esprit: M. Pascal a tant cultivé son esprit, qu'il a détruit son corps; à la fin l'effort rompt la machine.

* L'action dissipe l'esprit, la reflexion l'appesantit, sans cela il ne seroit pas si difficile de parvenir & d'exceller.

* En toutes sortes de Sciences & de professions il faut commencer par copier & imiter les meilleurs modeles pendant un certain tems; mais pour exceller il faut laisser les modeles & ne suivre que son genie.

* Pour recueillir l'esprit de certaines personnes, il faut de petits cabinets, un silence profond, un jour mediocre: le commandement des armées seroit bien mal en de telles mains.

* Le Soleil se levera demain à la même heure qu'aujourd'hui, il se couchera de même en suivant sa route ordinaire; nous ne pouvons rien changer au cours du Monde: il nous est également impossible de changer la nature des esprits, il faut nous en accommoder tels qu'ils sont.

* Il y a beaucoup plus d'esprits que de terres en friche.

* Di-

* Dire des gens qu'ils ont de l'eſprit, ce n'eſt pas en dire autant de bien que l'on s'imagine ; il faut pouvoir ajoûter qu'ils en font un bon uſage, ſans cela ce n'eſt rien dire.

* L'eſprit & le bien ſont les ſeules choſes qui mettent le prix aux hommes.

On eſt aiſément content de ſon eſprit, on s'en trouve aſſez, mais on croit toûjours manquer de bien, & on en ſouhaite davantage.

* Les eſprits capables d'enviſager pluſieurs choſes à la fois ſont raiſonnables ; ceux qui n'en voyent qu'une ſont entêtez & opiniâtres, quoi qu'ils ſe croyent fermes & conſtans.

* De la même main dont le Createur a tracé des limites à la mer qu'elle ne peut paſſer, il a preſcrit des bornes à l'eſprit des hommes qui ne leur permettent pas la connoiſſance ni même la vûë d'une infinité de choſes qui ſont au delà de leur portée ; cela fait que je ne m'étonne nullement de ce que les hommes ſe rencontrent ſi ſouvent dans leurs penſées, leur force étant à peu près égales, & leurs objets étant les mêmes.

DES PENSE'ES.

TOUS ceux qui parlent beaucoup ne ſont pas d'habiles gens, de même tous ceux qui penſent ne ſont pas de grands genies ; il y a des gens qui s'occupent de rien, de même qu'il y a des diſeurs de rien.

* On penſe trop, de même qu'on parle trop ; il faut de la reflexion dans les Sciences & dans les af-

affaires : mais cette reflexion poussée trop loin devient nuisible.

* On peut parler beaucoup sans parler trop. On peut de même penser beaucoup sans penser trop.

* On pense trop peu, ou plûtôt les pensées manquent d'élevation ; c'est le vice des stupides & des gens du commun ; mais on pense aussi trop subtilement. Une noble envie de découvrir tout ce que nous croyons qui nous environne, nous fait jetter la vûë sur des objets hors de portée ; là on ne voit rien clairement, & on croit découvrir bien des choses qui ne sont souvent que des fantômes.

* La trop grande reflexion ne manque guere de jetter dans une molle tranquillité dont il faut absolument sortir pour l'action ; mais plus ordinairement à cause de la facilité qu'il y a d'imaginer, on se fait de si hautes idées de perfection, que quand on passe à l'action rien ne contente, on voudroit mieux faire, & quelquefois mieux que l'on ne peut, cela rebute.

* Il en est des choses à quoi nous pensons trop, comme de ces couleurs qui varient à nos yeux quand nous les regardons trop longtems.

* Il ne faut pas trop penser à tout ce qui nous environne dans le monde. On se figure aisément dans la reflexion, des amis plus fideles, une vie plus douce, une plus grande union dans le mariage, plus de complaisance dans les societez, plus de reconnoissance des bienfaits ; & de telles idées ne servent qu'à faire naître de l'ennui & du dégoût de tout ce qui nous environne.

Si nous poussons notre reflexion vers l'avenir, combien d'embarras à prévoir, combien d'accidens à craindre de quelque côté que l'on tourne ; ce-

celui qui les prévoit eſt le plus habile, celui qui n'y penſe pas eſt le plus heureux.

* On ſe peut figurer des pays plus beaux que le nôtre, une vie plus heureuſe, des plaiſirs plus ſolides, on trouve même à redire aux plus ſuperbes Palais, quelques précautions qu'on ait priſes lorſqu'on les a élevez; on y découvre d'abord des défauts, & pour peu que la vûë y reſte attachée, on imagine bien-tôt un Palais plus grand, mieux ordonné; on peut même imaginer un Monde plus grand que celui que nous habitons, tant notre imagination paſſe l'art & la nature. Cette facilité d'imaginer eſt peut-être le meilleur titre de notre nobleſſe, mais c'eſt un titre onereux, parce qu'on n'a pas dequoi le ſoûtenir.

DES JUGEMENS.

QUand eſt-ce que je juge ſainement? eſt-ce quand mon eſprit abatu, doute, ſe défie, & découvre à peine les choſes les plus proches? eſt-ce quand emporté par ſon feu, par la paſſion, par la vigueur, il tombe dans une préſomption qui lui fait affirmer ſes doutes, & porter ſa vûë vers des objets vaſtes & éloignez? Si c'eſt dans le milieu de l'un & de l'autre que ma Raiſon eſt la plus certaine, qui eſt-ce qui peut me faire connoître ce milieu?

* Suis-je grand, ſuis-je petit! ai-je de l'eſprit, n'en ai-je pas? ſuis-je heureux, dois-je me plaindre de ma fortune? Si je conſidere les petits je ſuis grand, ſi je regarde les grands je ſuis petit; mon eſprit brille auprés de quelques-uns, mais il paroît ſtupide auprés de beaucoup d'autres; ma for-

fortune eſt enviée de ceux-ci, mais elle eſt mépriſée de ceux-là ; cahos du monde ! caprice des hommes !

* Qui eſt l'homme qui a une idée juſte de tout, & qui connoît ſans ſe flatter la place qu'il occupe dans ce tout.

* Je cherche deux hommes dont l'idée ou l'opinion ſe rapportent ſur le merite d'un autre homme, & je ne les ſaurois trouver.

* Combien de differentes idées ſur une même choſe ; l'Acteur regarde le théatre comme un métier & comme une profeſſion ſerieuſe ; parce qu'il en attend le moyen de vivre ; le peuple le regarde comme un divertiſſement, le Caſuiſte comme une action criminelle, & qui eſt un effet du deſordre ; l'homme d'Etat le regarde comme une montre de l'opulence publique qui étalle aux Etrangers la magnificence du pays.

* Les choſes perſonnelles ſont celles qui entrent le moins dans l'idée qu'on ſe forme des hommes, les biens, les alliances, le credit, les charges, tout cela compoſe l'idée qu'on s'en fait.

Je vous demande qui eſt *Cleante*, il eſt, me dites-vous, revêtu de telles & telles dignitez, il eſt de telle famille, il a pris alliance avec tel autre, il a beaucoup de credit auprès de ceux-ci ; Cleante entre, s'aſſied, parle, je ne le reconnois point ; ſi vous m'aviez fait le caractere de ſon eſprit & de ſa perſonne, je l'aurois pû reconnoître.

* Quand je réuſſis mal au goût de quelqu'un, je me conſole ſur ce qu'il y en a ſans doute quelqu'autre qui m'aprouve ; quand je me vois aplaudi, je modere la joye qui s'éleve en moi, parce qu'il ne ſe peut qu'il n'y en ait quelqu'autre à qui je déplaiſe.

* Les

* Les gens les plus judicieux disent souvent que les affaires ont plusieurs faces, de là vient qu'ils sont indéterminez ; ceux qui ont moins de pénétration n'y en voyent qu'une, & cela fait qu'ils prennent plus aisément leur parti.

* Parce que tous les hommes ne sont pas capables de parcourir toutes les parties des choses qu'ils voyent, ils s'en tiennent souvent à la premiere face qu'ils ont envisagée ; l'un regarde une partie, & l'autre une autre; delà viennent les divers jugemens & les differentes opinions, car les parties qu'ils regardent sont souvent toutes dissemblables; les uns & les autres voyent distinctement ce qui leur paroît, mais ils en veulent tirer des consequences pour la chose en general ; de là viennent toutes les disputes.

Ne considerer dans la Réligion que les témoignages que Dieu nous donne de sa Justice, c'est ce qui fait les Casuistes austeres ; n'envisager que les marques qu'il nous donne de sa misericorde, c'est ce qui fait les Casuistes relâchez.

* Les gens subtils se méfient de tout le monde, les vindicatifs appréhendent les ressentimens ; de même ceux qui sont genereux présument de la generosité des autres : ainsi les jugemens font connoître le naturel.

* Il y a du peril à entrer dans de mauvaises raisons ; ceux qui sont séduits par les plus méchantes ne les croyent pas telles. Il y a un certain point de vûë d'où l'erreur a l'apparence de la verité, il est dangereux de s'y placer.

* Ce n'est pas détruire l'autorité du jugement d'une personne, que de dire qu'elle est chagrine & mélancolique ; il n'appartient qu'à ceux qui sont tels de connoître tous les abus, & de discerner les défauts de chaque profession.

Des differens Caracteres.

On a beau lire on trouve toûjours une infinité de livres qu'on n'a point encore vûs, la vie est trop courte pour lire tous ceux qui sont écrits; on trouve de même en étudiant le caractere des hommes, tant de quoi exercer notre curiosité & notre recherche, qu'on ne peut pas vivre assez longtems pour découvrir tout; ceux qui se sont donnez à cette étude n'ont pas tout dit, il reste encore de quoi en exercer bien d'autres, tant l'homme est inconnu à l'homme.

* *Bonse* né avec un esprit grand & éclairé, a eu encore un discernement net, une memoire heureuse, & par-dessus cela un mérite aisé, un esprit doux, & un tempérament heureux pour parvenir, & pour se donner à de grandes applications; on seroit embarassé à faire un détail de tout ce qu'il sait, on auroit plûtôt fait de nommer peu de choses qu'il ignore: Que lui pouvoit-il manquer pour être dans les premiers emplois que de la faveur? elle lui vient par l'élevation de ses proches; mais il lui manque la volonté de s'élever, un peu d'inclination pour les grandes choses auroit fait éclater son mérite, mais les beaux Arts & les méchaniques mêmes en auroient souffert: qu'il a peu de semblables!

* Il est des caracteres d'esprit aussi rares que ces fleurs qui ne sont que dans les jardins de quelques curieux, & que ces oiseaux qui ne se voyent que dans la ménagerie.

* Hercule auroit bien plus fait à mon gré, si au lieu de terrasser les monstres, il avoit pû éclairer un

un ſtupide, calmer un eſprit inquiet, adoucir un eſprit aigre, ou redreſſer une imagination de travers.

* Ce n'eſt pas la grandeur d'ame des Heros, & leur intrepidité dans les perils, qui me donne le plus d'admiration; je trouve autant à admirer dans de certains hommes où je trouve quelquefois le déſintereſſement avec le peu de bien, la liberalité ſans opulence; le calme de leur eſprit, & de leur ame ſurprend ſi fort, que de tels eſprits paroiſſent une autre eſpece d'hommes.

* Un homme vain & ridicule divertit plus un Philoſophe qui ſait diſtinguer le fond des caracteres, que le Comedien le mieux déguiſé ſur le theatre ne réjouït les ſpectateurs.

* On voit des gens exceller dans les Sciences; d'autres ſavent ce qu'on appelle le monde; d'autres excellent dans les affaires; d'autres d'une probité exacte ſavent à quoi l'homme de bien s'en doit tenir; toutes ces choſes ſont les parties eſſentielles d'un homme: mais ceux qui ne poſſedent qu'une de ces parties, quoi qu'ils y excellent, ne peuvent être conſiderez que comme ces morceaux d'architecture qui n'ont rien de parfait, & qui donnent pourtant l'idée de quelque choſe de grand.

* Les hommes ne peuvent pas changer leur naturel, un mélancolique ne peut pas devenir vif & brillant; mais on peut retenir ſa vivacité quand on en a trop, & on la peut exciter quand on en manque: ainſi tout le pouvoir de l'homme de ce côté-là ſe termine à retenir & à exciter.

* Les Savans & les Philoſophes ont leurs défauts, les braves & les courageux ſont auſſi ſujets à de certains défauts; le monde eſt rempli de gens qui voulant paſſer pour braves, pour Philoſophes,

ou pour Savans, imitent les défauts qu'il y a dans ces caracteres.

* Un homme qui n'a qu'un caractere, qui est toûjours gai ou toûjours triste, ressemble à une statuë qui rit continuellement ou qui est continuellement serieuse, selon qu'il a plû au Sculpteur de la faire.

* L'on confit le citron & les fruits les plus amers. Il n'y a que les esprits aigres qu'on ne sauroit adoucir.

* *Thermesias* qui pensez continuellement aux défauts des hommes, si à force de reflêchir sur ces tristes sujets vous trouviez à la fin le secret de les corriger; de grace commencez par leur donner de la sincerité!

* Quand on a bien étudié le caractere de l'esprit des hommes, on trouve la raison des bons & mauvais succès qui leur sont arrivez.

* Celui-là seroit bien parfait qui pourroit avoir la douceur des femmes, la reflexion des gens de cabinet, les connoissances & les lumieres des Savans, la netteté d'esprit de ceux qui n'ont point étudié, la force & l'activité des gens d'armée, la tranquillité d'esprit des Religieux, la politesse des gens de la Cour, le recueillement d'esprit des Philosophes : mais celui qui s'est contenté de donner la beauté du plumage au paon, la perfection du chant au rossignol, le courage à l'aigle, la legereté au cerf, la force au lion; celui qui a distribué les perfections aux créatures, n'a pas voulu en mettre tant dans une seule, il a donné à chacune de quoi être contente, & de quoi contenter les autres, si on sait discerner son talent.

DES HOMMES.

IL y a un jour favorable pour les hommes comme pour les tableaux.

* Il est rare de trouver des terres qui ne produisent rien ; si elles ne sont pas chargées de fleurs, d'arbres fruitiers, & de grains, elles produisent des ronces & des épines ; il en est de même de l'homme, s'il n'est pas vertueux, il devient vicieux.

* Il n'y a qu'un soin extrême qui puisse empêcher les ronces de se mêler aux fleurs, & l'yvraye de se répandre parmi les grains ; il n'y a aussi qu'une vigilance continuelle qui puisse empêcher les vices de se joindre aux vertus dans les hommes, tant leur nature ressemble à celle de la terre, qui produit également le bon & le mauvais.

* Il faut de la pluye, du vent, du froid & du chaud pour faire croître les arbres : il faut pour former les hommes des chagrins & de la joye, du travail & du repos ; mais tout cela avec modération, un froid trop rude peut geler les arbres, & une chaleur excessive les peut brûler.

* Un homme est bien à plaindre s'il n'a ni la politesse que l'éducation inspire, ni la circonspection des personnes qui veulent s'élever ; il n'y a qu'une vertu éminente qui puisse reparer le défaut de ces deux avantages.

* Ce n'est pas toûjours la nature maligne qui rend les hommes vicieux ; combien y en a-t-il qui étoient nez avec un naturel heureux, & qui ont eu une infinité de Maîtres dans leur jeunesse pour

leur apprendre presque toutes choses, sans qu'ils ayent sû, lorsque les Maîtres les ont quittez, qu'il fallût être sobre, chaste, liberal, humble & devot pour être honnête homme? N'étoient-ils point déja tombez dans les vices opposez à ces vertus par le mauvais exemple de leurs Maîtres.

* On dit souvent pour louer un jeune homme, que c'est un homme fait; on peut dire qu'il en est des hommes comme des bâtimens, que les plus petits sont les plûtôt faits, & que les grands édifices ne sont pas l'ouvrage d'un jour.

* La situation de l'esprit des enfans depend de l'éducation qu'on leur donne; il est des naturels si beaux qu'il n'y a presque rien à y reformer, semblables à ces arbres qui n'ont pas besoin d'être taillez: mais il n'y en a point qu'il ne faille cultiver, cependant il le faut faire avec un ménagement, trop de soin les peut faire pousser trop tôt; les meilleurs fruits sont ceux qui viennent dans leur saison, ceux qui viennent avant le tems ne sont que pour satisfaire la curiosité, & ils privent des fruits mûrs & parfaits qu'on auroit eus dans la saison.

* Quand je vois ces ifs si beaux, si bien taillez, sous de si belles formes, faire l'ornement des plus beaux jardins, je me souviens de ceux que l'on voit autour des Eglises de la campagne: quelle difference l'art n'a-t-il pas mis entre deux arbres de la même espece! l'éducation en met encore davantage entre les hommes.

* La nature ne se voit toute nuë que dans les enfans; à mesure qu'ils deviennent grands ils reçoivent une nature étrangere, par les impressions des sentimens & des actions de ceux avec lesquels ils vivent; il s'en forme insensiblement une seconde

de nature, qui confonduë avec la premiere forme l'esprit & le caractere : cela me fait penser que les hommes pourroient être meilleurs qu'ils ne sont.

* Les personnes qui jouïssent des plaisirs, qui ne se refusent rien, ont ordinairement le cœur bon; ils sont commodes & indulgens, une grande douceur se répand dans toutes leurs manieres; au lieu que ceux qui vivent mortifiez, qui se refusent tout, sont presque toûjours severes & inexorables, la raison de cela est qu'on se trouve assez disposé à traiter les autres comme on se traite soi-même.

* Il n'y a point d'homme de si peu de valeur qui n'ait quelque endroit sur lequel on le puisse louer, & il n'y a point d'homme si accompli qui n'ait quelque foiblesse.

* Toute estime qui va à ne point laisser voir de foiblesse est une prévention; tout mépris qui ne laisse point entrevoir quelque bonne qualité est un entêtement.

* Vous connoissez, dites-vous, à fond *Lomenon*, je vous demande ce que vous en pensez? vous m'en faites le plus beau portrait du monde, vif, brillant, agréable, complaisant; mais on n'est pas toûjours sur le même pied, vous dis-je? dans ses mauvais jours comment est-il? Vous me rebutez, & vous me voulez persuader qu'il est toûjours égal, vous ne le connoissez pas bien : pour connoître un homme il faut savoir distinguer ses bons & ses mauvais jours.

* Il y a des hommes qui sont comme ces vieilles maisons récrepies qui n'ont rien de beau que les dehors, encore les faut-il voir de loin pour en avoir quelque estime.

* Il ne faut pas savoir mauvais gré aux hommes

de ce qu'ils ne sont ni plus parfaits, ni meilleurs; Dieu a permis qu'ils fussent tels, & sa sagesse a eu ses vûës dans tout ce qu'elle a fait : peut-être a-t-il permis qu'ils fussent vains, inconstans, legers, artificieux, opiniâtres, interessez, afin qu'ils ne s'attachassent point trop les uns aux autres, & que ces defauts leur faisant trouver du dégoût dans la societé, ils tournassent leurs yeux vers lui.

* Je pardonne aux hommes de se faire des idées si grandes de la perfection des autres hommes, & bien au delà de la juste verité. On songe qu'on est homme quand on dit tant de bien d'un autre homme.

* Reprocher aux hommes qu'ils sont inégaux, qu'ils ont des foiblesses, c'est leur reprocher qu'ils sont hommes.

* Si les hommes étoient meilleurs, il n'auroit point été besoin de regle pour faire subsister les Convents, il n'auroit falu que bien faire le premier jour & continuer de même.

* Il en est des hommes comme des diamans & des perles, à un certain point de perfection ils sont communs; mais le moindre grain d'augmentation au delà les met à un bien plus haut prix.

* Il ne faut pas blâmer les hommes de ce qu'ils ont des défauts, mais de ce qu'ils ne les connoissent pas : il ne leur faut pas savoir mauvais gré de leurs caprices, mais de ce qu'ils y veulent assujettir les autres.

DES

DES FEMMES.

LA gayeté & les plaiſirs ſont pour les femmes ce que l'eau & la fraîcheur ſont pour les fleurs qu'on a cueillies; ſi vous les en retirez elles ſe paſſeront, & elles flétriront bien vîte; laiſſez-les y, changez en ſouvent, elles conſerveront leur éclat.

* Ce qui ſe fait de plus grand dans le monde, & ce qui occupe le plus vivement roule ſur deux objets, l'ambition & l'amour.

Tant de moyens mis en uſage par les hommes pour élever leur fortune, tant de penſées appliquées au deſir de ſe diſtinguer, & d'acquerir de la gloire, tant de livres mêmes que les tems ont reſpectez, ne ſont pas ce qu'il y a dans le monde de mieux imaginé; tout cela le doit ceder à ce que les femmes ont inventé dans l'envie de plaire.

* Je cherche une femme qui ait outre la vivacité, la douceur & les autres agrémens de ſon ſexe, un genie ſuperieur, & qui avec cela n'ait jamais eu d'intrigue; cela me paroît auſſi difficile à trouver, qu'un homme d'eſprit ſans ambition.

* C'eſt quelque choſe de bien aimable qu'une jeune fille dont la beauté eſt comme dans ſa fleur, & dont l'eſprit libre de ſoins eſt rempli de tous les agrémens que la tendreſſe & la vivacité peuvent inſpirer; ſa belle humeur fait honte à la Science des Savans, & à la reflexion des politiques; mais ſuivez-la de vûë, voyez-la ſe marier, avoir des enfans, tomber dans le ſoin fâcheux des affaires domeſtiques, à peine la reconnoîtrez-vous: les

fiecles entiers font moins de tort aux édifices, que les jours n'en font à fa beauté.

* Une femme de Province a une délicateffe fur le point d'honneur qui n'eft point connuë ailleurs ; deux de ces femmes fe rencontrent en vifite, elles defirent de faire connoiffance, mais laquelle des deux fera la premiere démarche? extrême embarras ! il leur faudroit volontiers un Miniftre mediateur : ne leur pourroit-on point perfuader qu'il n'y eut jamais de honte à être plus honnête qu'une autre, que c'eft même une marque de fuperiorité que de faire de certaines avances?

* *Infelis* jouït de fa femme comme les particuliers jouïffent de la promenade des Thuilleries, c'eft un charmant endroit, & qui étale toutes les beautez de l'art & de la nature; mais le plaifir que ce beau lieu nous donne il le donne à tout le monde ; il manque à tous les plaifirs qu'on y goûte, celui qu'infpire la proprieté; cela fait que bien des perfonnes préferent à toute la magnificence des Palais & des jardins des Princes, une maifon ruftique & un payfage champêtre où ils ont l'agrément d'être maîtres; cependant les avantages font partagez, car cette fantaifie de vouloir être maîtres, les reduit à ne voir que des lieux folitaires & incultes ; au lieu que les autres jouïffent dans les Maifons Royales de tout ce que l'art étale de magnificence & de propreté.

* Les femmes font reffentir aux hommes les plus grandes peines & les plus grands plaifirs de la vie.

* Si les femmes font redevables aux hommes de ce qu'ils défendent la patrie contre fes ennemis, fi elles leur doivent outre cela les Sciences & les Arts ; les hommes de leur côté font redevables

bles aux femmes de ce qu'elles maintiennent la douceur dans la societé, & de ce qu'elles ramenent souvent leur esprit aux devoirs les plus essentiels de la vie.

* Une femme sans douceur, & un homme sans courage sont dignes de mépris.

* Il y a des personnes si accomplies, qu'il semble que la nature les presente au reste du monde comme des modeles: telle étoit *Emissée* en qui la nature avoit rassemblé les agrémens & la beauté, qu'elle ne distribuë d'ordinaire qu'avec beaucoup de ménagement; sa taille étoit majestueuse & libre en même tems; les traits de son visage representoient la vivacité & la douceur de son esprit; jamais elle ne parla à personne dont elle ne s'attirât l'estime par ses sentimens, & jamais elle ne vit personne dont elle ne gagnât l'amitié par sa douceur: quoi que cette perfection soit ordinaire à son sexe, il n'en fait pas toûjours un aussi bon usage qu'*Emissée*; jamais elle ne voulut plaire jusques à inspirer de la passion; & on l'a vûë bien des fois employer l'adresse de son esprit pour étouffer des passions qu'elle voyoit bien qu'elle avoit fait naître dans des personnes, dont l'état ne permettoit point d'attaches étrangeres; mais quoi qu'elle fût si circonspecte sur les mouvemens de son cœur, elle ne laissoit pas d'être prodigue d'honnêtetez & de manieres obligeantes; aussi elle avoit l'estime & l'amitié de tout le monde, & tout le monde croyoit aussi avoir son estime & son amitié, tant ses manieres étoient honnêtes & prévenantes. Cette personne qui étoit si universellement estimée, paroissoit cependant peu sensible aux applaudissemens, & l'amour de la vertu & de la perfection l'occu-

poient beaucoup plus que le desir de la reputation; ses manieres étoient simples, & ses ajustemens étoient ordinairement encore plus simples: si quelquefois elle étoit parée de riches habits, elle se mettoit d'une maniere qu'on voyoit bien qu'elle n'étoit guére occupée de sa parure; une noble démarche; un air de sagesse & de vivacité, un procedé où l'on sentoit également de la force & de la douceur, tout cela étoit inséparable de sa personne, & réunissoit en sa faveur les differens jugemens des hommes: elle étoit le modele de toutes les jeunes personnes, de celles qui aimoient le monde, & de celles qui se donnoient à la retraite; les unes vouloient imiter la bonne grace & les agrémens qu'elle avoit naturellement, les autres cherchoient à imiter sa sagesse & sa vertu: mais *Emissée* pour être vertueuse ne laissoit pas de porter la joye & la gayeté avec elle; ceux dont la pénétration n'alloit pas jusques à discerner son rare merite l'aimoient, parce que son commerce inspiroit de la gayeté. Une telle femme auroit dû ne jamais mourir, comme il y en a d'autres qui ne devoient jamais naître, cependant à peine a-t-elle été connuë du monde qu'elle a disparu dans la fleur de son âge, laissant après elle le souvenir de ses vertus, & quelque idée de la haute perfection où l'âge & le tems l'auroient pû conduire.

DU BONHEUR ET DU MALHEUR.

QUAND on eſt heureux il nous vient plus de biens que nous n'en aurions pû eſperer ; quand on eſt malheureux il ſurvient plus d'accidens qu'on n'en auroit pû craindre.

* Les premiers malheurs étourdiſſent, & nous ne ſentons qu'à demi ceux qui les ſuivent.

* Tant qu'on peut cacher un chagrin on ne veut point être plaint; mais quand les choſes ſont venues à un point qu'on ne peut plus diſſimuler, on reçoit quelque conſolation d'être plaint.

* On ne ſauroit plaindre les autres ſans ſe ſouvenir qu'on eſt plus heureux qu'ils ne ſont : delà vient que les hommes ſont ſi liberaux de compaſſion & de pitié.

* Quand on eſt content, toutes choſes nous réjouïſſent, & tout ce que nous voyons a pour nous un air de gayeté : devient-on triſte, toute la nature change ſubitement à notre égard, & tout ce que nous voyons nous paroît triſte.

* Le mérite eſt ſans récompenſe, dit *Philemon*, les honneurs ſont le prix d'une conduite lâche & rampante, les biens ſont les fruits de la fourberie & de l'adreſſe, tous les hommes ſont dévouëz aux richeſſes, quand on en a on s'attire leur envie, quand on les perd ils redoublent votre malheur par leur mépris: Cherche-t-on un meilleur eſprit auprés des femmes ? on trouve que leur agrément n'eſt qu'un tiſſu de diſſimulation & de déguiſement, & qu'elles aiment moins leur meilleur ami que leur plaiſir ſeul objet de leur démarche; ainſi parle *Philemon*, il vient de perdre un

un procès, s'il l'eût gagné il auroit parlé tout autrement.

* Quand je ne suis pas content je tâche d'abreger le tems par le sommeil, & je me console de ce que je puis passer la moitié de ma vie dans le même état que le Roi le plus heureux.

* La fortune & la prosperité ne sont pas dignes de tant de soins, on peut être heureux sans éclat, j'en conviens, & ce n'est pas par là, ni même par les commoditez que j'estime le plus les succès; mais parce qu'ils donnent des forces à l'esprit, ils l'élevent, au lieu que l'indigence & les contrarietez le diminuent & l'abatent.

* Ce n'est pas seulement sur les hommes & sur les mœurs que *Clitton* exerce son humeur chagrine, il trouve à reformer par tout, & si l'on abandonnoit le Monde entier à sa reforme, il défendroit aux rivieres de serpenter & d'aller par de longs détours vers le lieu où elles se rendent; il ne souffriroit pas de hupes sur la tête des oiseaux, il ôteroit la queuë des paons & il arracheroit les fleurs des campagnes comme ornemens superflus.

* Un homme heureux qui est parvenu se sait bon gré & s'applaudit de tout, même de ses défauts & de ses vices; un malheureux se desaprouve jusques dans ses perfections & dans ses talens.

* Si les conseils des Rois, après avoir bien déliberé, prennent souvent de fausses mesures, est-il étrange qu'un particulier fasse des fautes dans la conduite de ses affaires?

* Une bonne action engage ordinairement dans une seconde, & une mauvaise précipite assez souvent dans beaucoup d'autres; il en est de même dans

dans la route de la fortune, un heureux succès conduit à un autre, & un fâcheux accident entraîne vers un second ; ainsi les évenemens ont des liaisons entr'eux : voilà peut-être ce que les hommes appellent bonheur & malheur.

* Pour être heureux il faudroit que toutes nos inclinations fussent satisfaites, que nous fussions en repos sur la prévoyance de l'avenir, que le desir de la gloire fût assouvi, que l'ardeur pour les grands emplois fût rassasiée; ou bien que l'inclination pour le repos trouvât un calme où rien ne le troublât: il faudroit que l'envie de connoître, de savoir & d'apprendre fût pleinement assouvie, que l'inclination pour le faste ne fût point contrainte, & que le penchant à l'amour trouvât un objet qui ne lui en laissât point d'autre à desirer: mais qui est l'homme assez heureux pour rencontrer une seule de ces choses?

* Quand nous sommes dégoûtez de nos plaisirs, rebutez de nos occupations, mécontens de nos amis; pour lors notre esprit s'en détache, & ce détachement est presque toûjours suivi d'un mouvement vers Dieu. N'est-ce point là un pressentiment de ce qui doit suivre l'entier détachement de toutes choses?

* Rien n'est plus dur dans le malheur, que d'être obligé de recevoir des avis de tout le monde: Y a-t-il quelques gens qui ne se croyent en droit de donner des conseils à un malheureux, & de chercher dans sa conduite les causes de sa disgrace.

* On réüssit quelquefois avec de fausses mesures, & on se voit applaudi. Quelquefois après avoir mis en usage des moyens justes, & ce semble, infaillibles, on voit ses desseins renversez par des accidens extraordinaires, & en même tems on est blâmé.

DES

DES GRANDS ET DE LA COUR.

D'Où vient tant de politesse à la Cour, tant de circonspection? l'envie de plaire à un grand Roi qui a le discernement bon, rend l'homme capable de tout ce qu'il peut: d'où vient si peu de politesse dans les Provinces? c'est qu'il n'y a point de récompense à esperer, on ménage son bien, on pense à ses affaires, c'est à qui sera le plus riche.

* L'usage du monde nous apprend à estimer comme des biens certaines choses ausquelles nous serions indifferens, si nous suivions les sentimens naturels, à en regarder d'autres comme des maux que nous estimerions des biens, à mettre l'honneur & le bien à un certain prix, à y rendre de certains hommages, à recevoir pour des témoignages d'affection des actions que l'usage consacre pour les exprimer.

* Quel ouvrage & quelle curieuse machine qu'un homme du monde! combien de ressorts! quelle souplesse! combien de faces qui changent & se tournent en un instant, tantôt petit, tantôt grand, ici humble & respectueux, là fier & jaloux de son rang, caressant, flateur pour venir à ses fins; quelle passion pour ce qu'on apelle faste & grandeur! combien de chagrins & de mépris soufferts? combien de mesures prises secrettement pour y parvenir? quel abîme de maximes & d'exercices differens, la vie suffit à peine pour y être rompu!

* Il y a dans le monde des rôlles bien plus aisez à jouër les uns que les autres: être né avec de

de grands biens, n'avoir à ſonger qu'à en joüir, n'avoir de penſée ſerieuſe que celle de ſoûtenir ſon rang, ſe faire valoir par un ſilence grave ſoûtenu d'un grand apareil; perſonnage aiſé.

* Les modes ont en France une revolution très-reguliere; les Courtiſans en commencent le mouvement: occupez du ſoin de ſe diſtinguer dans la foule, ils mettent hardiment en uſage les inventions nouvelles que leur eſprit leur fournit ſur les habits & les parures; les perſonnes de la Ville ſe font valoir par l'imitation des Courtiſans, & les gens de Province par l'imitation des gens de la Ville: mais les gens de la Cour n'ont pas plûtôt vû leurs modes imitées, qu'ils les quittent, voulant toûjours être diſtinguez du commun: ils ont beau changer, ils ne rebutent point les gens de la Ville, qui veulent toûjours les imiter, de même que ceux des Provinces les imitent: cela fait un mouvement continuel qui [illegible] ſi regulier, qu'il n'y a point de pendule qui en ait un plus juſte.

* La Cour donne de l'eſprit aux gens mediocres: à force de voir ce qu'il y a de plus parfait & de plus accompli, il s'en forme un goût qui leur tient lieu du diſcernement des plus fins connoiſſeurs: ceux qui ont à acquerir ce diſcernement par art & par reflexion, ont bien à travailler.

* La politeſſe & l'honnêteté ſont un langage dont les perſonnes les plus diſtinguées ſont convenuës de ſe ſervir; il faut y être élevé ou l'avoir apris pour en entendre toutes les ſignifications; on l'enrichit même de tems en tems de quelque terme nouveau, & on en preſcrit d'anciens: mais c'eſt un langage qui n'eſt pas plus ſincere que les autres, & qui ſert même plus ſouvent au menſonge & au déguiſement.

* *Coſtime* né dans une maiſon floriſſante où les

les biens & les honneurs se multiplioient chaque jour, qui n'avoit rien à envier que le sort des Princes, & dont une extrême opulence, & un grand credit le pouvoient bien consoler: *Cöstime* à l'abri des chagrins que l'envie de s'élever attire, exempt du penible soin de contraindre ses inclinations dans un état qui ne permet pas tout; exempt même par la superiorité de son esprit de sentir le poids des grandes affaires; qu'avoit-il à desirer, & qui auroit douté de son bonheur: mais sa femme remplie de charmes pour tout le monde, est sans agrément pour lui; ses mécontentemens font bruit, ses reproches ne font que l'endurcir dans de ridicules passions devenuës publiques; elles lui ôtent avec la consideration & le respect du monde, la santé dont il jouïssoit; devenu languissant, l'objet du mépris des uns & de la compassion des autres, il traîne pendant quelque-tems les malheureux restes de sa vie, que les excès lui ont presque ôtée; après avoir épuisé les remedes de la Medecine, il expire dans la fleur de son âge. Un tel caprice ne vient-il point d'un cœur qui n'a rien à desirer, & n'est-ce point là le fruit d'une extrême opulence?

* On plaint ceux qui ne peuvent pas accorder tout à leurs desirs, qui sont obligez de travailler d'esprit, d'être circonspects dans leurs démarches, & quelquefois d'être sages pour acquerir ce qui leur manque; & l'on ne plaint pas ceux qui languissent dans la volupté, dont l'esprit est corrompu par une vie molle, & qui sont ainsi exposez à ne se pouvoir rien refuser de tout ce que leur imagination dereglée peut souhaiter.

* Un grand Seigneur distingué par le bien & par la naissance, qui se voit tous les jours environné de gens qui rampent auprès de lui pour en ob-

obtenir des avantages, à qui on parle en termes presque aussi respectueux que ceux dont on se sert dans nos Temples; un homme en cet état est bien à plaindre, si les respects & les flatteries corrompent son esprit, & il a bien à veiller pour s'en garantir.

* Combien de gens prodiguent leurs assiduitez & leurs complaisances auprès des Grands dont ils ne reçoivent aucun bien? Ils ont grand tort de s'en étonner, car les Grands reçoivent tant de respects & de services de cette foule de monde qui cherche à leur plaire, qu'ils les confondent pour l'ordinaire: ceux qui croyent que ces Grands en tiennent compte ne les connoissent pas.

* Le soin des affaires de l'Etat pese aux Princes, qui s'en déchargent sur des Ministres, qui regardent comme l'honneur de leur poste ce qui fait la peine des Rois: Il y a dans le Ministere des choses où l'autorité a peu de part, des calculs & de petits détails; le Ministre trouve des gens qui se chargent de ce soin, & qui s'en font un honneur à cause de la liaison qu'il a avec le Ministre: ainsi les peines d'un état sont les plaisirs de l'autre.

* Je ne sai lequel est le plus à plaindre ou d'un Prince qui a l'ame d'un particulier, ou d'un particulier qui a l'ame d'un Prince.

* On reconnoît dans les Courtisans qui approchent le Prince, ses inclinations, son humeur & son caractere, tant les hommes sont souples dans la vûë de s'élever: Quel avantage pour le Prince, s'il est vertueux, de pouvoir être l'auteur de tant de bien que son exemple peut produire!

* Que d'autres portent envie à ceux qui se bâtissent des Palais, qui commandent des armées, qui font ployer des Nations entieres sous leur volon

lonté ; pour moi je n'envierois l'autorité & la puiſſance, que parce qu'elle donne le moyen de rendre des hommes heureux , & de choiſir une perſonne d'eſprit dont le cœur ſoit bien fait, pour la combler de plus de biens qu'elle n'en peut ſouhaiter: Quel plaiſir, ſi ſentant ſa felicité ſans en être ébloüie, elle ſe ſouvient chaque fois qu'elle reſpire, de celui auquel elle doit ſon élevation !

* Celui qui fait du bien à une perſonne qui en eſt indigne, & qui abuſe de ſon élevation, eſt auſſi à plaindre que celui qui brûle de l'encens le plus pur devant les idoles.

* Il y a des eſprits nez ſi heureuſement, qu'ils ſavent démêler dans chaque choſe ce qu'il y a de bon. Il y en a d'autres qui tout au contraire ne voyent que ce qu'il y a de mauvais; s'ils ſont dans les Provinces avec des perſonnes privées, ils n'y voyent que la peſanteur d'eſprit, l'ignorance de certaines bien-ſéances, & l'attache à l'interêt: s'ils vont à la Cour ils n'y remarquent que la diſſimulation, le déguiſement, & l'ardeur pour les diſtinctions; d'autres eſprits plus heureux remarqueroient la droiture & la ſimplicité dans les Provinces, & l'élevation d'eſprit à la Cour.

* Qui croiroit en voyant *Carteimaine* parler de la Cour & des Grands , les citer ſur toutes choſes, qu'elle ne les a jamais vûs que de loin; & que les manieres froides & vaines qu'elle en a rapportées, comme le vrai air de la Cour, elle les a contractées ſur l'eſcalier & dans les antichambres? Que n'a-t-elle pû entrer plus avant, & voir le cercle à loiſir, elle auroit rapporté plus de politeſſe & plus de douceur !

* Malheur à qui ſe rencontre ſous les mains d'un Seigneur qui veut faire ſentir le credit d'une nou-

nouvelle puiſſance, ou qui veut remettre en vigueur des droits negligez! s'il vous attaque, ce n'eſt pas par l'explication de votre droit qu'il lui faut répondre, mais par un aveu de ſa pleine puiſſance: heureux s'il s'en tient là!

* Les Princes ſe divertiſſent à mille choſes; on cherche à leur procurer des plaiſirs nouveaux, il ſemble que tout ſoit épuiſé; cependant il y a un plaiſir auquel ils ne penſent point, c'eſt de tirer un homme de l'obſcurité, de le combler de biens, de le placer dans l'éclat, pour obſerver le changement que la bonne fortune mettroit dans ſon eſprit & dans ſes manieres; & au premier ſigne qu'il donneroit de vanité, de le priver de ſon nouvel éclat, pour y obſerver encore un nouveau changement.

DE LA FORTUNE.

JE ne ſuis pas ſurpris de voir les Princes choiſir des lieux ſteriles, où tout manque, pour y élever leurs Palais; ils ne font qu'imiter la fortune dans le choix qu'elle fait aſſez ſouvent des perſonnes qu'elle veut favoriſer; il ſemble que les uns & les autres cherchent à placer leurs faveurs ſur des objets qui ne doivent rien qu'à eux.

* Ce qu'on appelle une haute fortune, n'eſt preſque jamais l'ouvrage d'un ſeul homme; les occaſions & les affaires n'ont qu'un cours très-lent, & la vie eſt ſi courte, que celui qui commence ne voit guere la fin: c'eſt une plante qu'il faut cultiver long-tems avant qu'elle fleuriſſe; celui qui la voit fleurir eſt rarement celui qui l'avoit cultivée; elle ſeche entre les mains d'un troiſiéme:

me: celui-là eſt heureux qui ſe rencontre pendant qu'elle eſt en fleur.

* Le chemin de la fortune eſt perilleux, on y rencontre comme dans les routes des forêts, des croix qui nous marquent, ici tel fut aſſaſſiné, & qui nous avertiſſent de prendre garde à nous.

* Un homme ſans eſprit fait fortune par hazard, ou par la rencontre de pluſieurs incidens que l'on nomme heureux: un homme d'eſprit qui eſt univerſel, la doit faire par regle & par meſure.

* La fortune n'eſt en rien plus maligne que dans la conduite qu'elle tient à l'égard de certaines perſonnes qu'elle mene aux plus grandes dignitez par des voyes contraires à celles de la prudence: ces perſonnes peuvent être comparées à ces phares que des hommes méchans mettent ſur le haut des rochers, à la lueur deſquels les vaiſſeaux ſe viennent briſer croyant trouver un port.

* N'avoir repugnance à rien par la baſſeſſe de ſa naiſſance, n'avoit rien à perdre, avoir été élevé ſans crainte de Dieu, belle diſpoſition à faire fortune!

* *Clitton* s'eſt dévoué dès ſa jeuneſſe aux richeſſes & à la fortune; mais ſes veilles continuelles, & ſes forces conſommées par des applications ſans relâche, n'ont pû lui procurer ce qu'il recherchoit: Qui croiroit que malgré cette rude épreuve il conſerve pour les richeſſes toute l'ardeur qu'il eut jamais? Ne comprendra-t-il point à la fin que les biens ſont de ces choſes qu'il faut mépriſer quand on ne les peut avoir?

* Quoi qu'on diſe que la fortune eſt inconſtante, elle ne change guere quand elle s'eſt une fois declarée. Quelle ſuite de bonheur dans ces deux perſonnes qui partageoient la faveur du Prince!

tou-

toute leur vie a été une suite de felicitez & de distinctions; une santé parfaite a mis le comble à leur bonheur ; une longue maladie leur auroit fait éprouver des chagrins , mais ils n'etoient pas nez pour cela: l'un meurt sans appareil de Medecins ni de remedes, à peine remarque-t-il qu'il est incommodé, qu'il expire; l'autre endormi dans un fauteuil, la tête appuyée sur sa main, meurt sans violence & sans douleur: voilà le comble des felicitez mondaines.

* Si vous voulez faire du progrès dans les Sciences ou dans la fortune, ne pensez pas aux avantages que vous y avez acquis , songez à ceux qui vous manquent ; évitez la nonchalance ; évitez aussi le trop grand empressement : si vous n'avez pas envie de faire une grande fortune, vous n'en ferez pas une mediocre, si vous n'avez envie que de faire fortune, vous ne parviendrez pas aux premiers postes; si vous vous donnez à l'étude, mettez le tems à profit , & n'en perdez pas ; si vous courez à la fortune ne perdez point d'occasion, l'un & l'autre ne reviennent jamais.

On se peut consoler des mépris de la fortune par le caractere de la plûpart des favoris, ausquels on ne voudroit pas ressembler par bien des endroits.

* Benediction de Dieu , les hommes ne vous connoissent plus ! vous promettiez autrefois un grand nombre d'enfans, le plaisir pur & veritable de les voir attachez à nos interêts, faire notre support & notre appui, nous soulager dans nos besoins, nous accompagner dans la vieillesse; ces plaisirs aujourd'hui ne sont plus à la mode; moins d'enfans & plus de chevaux; grand nombre de valets , des équipages magnifiques ; des appartemens dorez; des charges: voilà les benedictions que l'on souhaite.

* Un homme fortement appliqué à une chose, oublie toutes les autres, elles sont pour lui comme si elles n'étoient pas; il ne faut point à un tel homme une grande superiorité pour exceller, mais une volonté pleine & parfaite : le chemin de la fortune lui est aisé; mais malheur à qui se rencontre sur ses pas!

* Il y a une chose pour laquelle les hommes ont plus d'attache qu'ils n'en ont pour leurs femmes, pour leurs enfans, ni pour leur Religion même; c'est ce qu'ils appellent leurs affaires.

* Avoir une grande fortune & la mériter, ce seroit un contentement parfait, mais c'est une chose rare : celui qui distribuë les contentemens des hommes, partage les choses avec égalité; les uns croyent qu'ils méritent les plus hautes places, & par là ils se consolent de ne les avoir pas; les autres les possedent, & ils se consolent à ce prix de ce qu'on dit qu'ils ne les meritent pas.

* A voir les hommes si empressez pour les biens, si actifs, si vigilans pour s'en procurer, bâtir avec tant de précaution, se donner tant de soin pour l'avenir, en disposer si hardiment, qui est ce qui ne croiroit pas qu'ils doivent demeurer éternellement sur la terre?

* De combien d'autres passions l'ambition ne nous défait-elle pas?

* Combien les richesses causent-elles de chagrins à ceux qui en sont privez & qui les recherchent? Cependant elles ne donnent qu'un plaisir mediocre à ceux qui les possedent; on se persuade quand on n'en a point, que toutes les satisfactions & tous les contentemens de la vie y sont attachez, & on attribuë au défaut d'opulence toutes les peines qu'on ressent: devient-on riche, on se trouve à peu près le même; l'ennui, le dégoût des hommes

mes & de nous-mêmes, les desirs, l'inquiétude, tout cela reste.

* Il faut qu'il y ait bien du plaisir, dit-on, à être riche, puisqu'on se donne tant de peine pour le paroître; fausse consequence!

* Les plus grandes peines que les hommes ayent à souffrir sur la terre, ce ne sont pas celles que Dieu leur a imposées; il y en a qui ne viennent que du caprice des hommes, & de la necessité qu'ils se sont imposée d'être riches ou distinguez; ôtez de leur esprit tant de passions qui ne naissent point avec eux, combien de gens délivrez d'emplois qui les accablent, de soins qui les épuisent, ou de confusion qui les devore?

* S'il y avoit une loi qui condamnât à être jettez au feu ceux qui ne pourroient pas acquerir de distinction, & augmenter leurs biens, l'empressement de certaines personnes pourroit-il être plus grand?

* Si vous voulez que votre fils fasse fortune, émoussez la vivacité de son esprit, faites en sorte que son ame soit plus terrestre, il lui viendra de l'attache pour l'argent, & de l'envie d'en avoir.

* Si une belle passion pouvoit toûjours durer, il n'y auroit point d'état plus heureux que celui d'un amant; mais le charme se rompt, & il est suivi de tristesse & d'ennui: si l'ambition pouvoit exempter les hommes des infirmitez de la vie & de la mort, les grandes ames ne s'en pourroient pas défendre.

* Les biens, les charges, les appartemens magnifiques, les grandes compagnies & les grandes affaires, tout cela fait dans les hommes une agitation d'esprit qui les empêche de penser à eux, & d'écouter les sentimens, & quelquefois les reproches de leur cœur.

 * L'ar-

* L'ardeur des Grecs & des Romains pour la gloire m'a étonné pendant un tems; à la fin j'ai compris la cauſe de tant d'actions de valeur, où le mépris de la vie éclatoit, en me figurant qu'ils avoient pour la gloire de la patrie la même paſſion que les François ont aujourd'hui pour leur propre élevation; & je trouve autant de quoi s'étonner dans la conduite des ambitieux d'aujourd'hui, que dans celle des anciens partiſans de la gloire.

DE L'AMOUR.

TOUT ce qu'on dit contre l'amour, & toutes les plaiſanteries qui ſe font ſur cette paſſion, ne viennent que de ce que l'on ne voit plus de grandes paſſions, pas ſeulement pour en conſerver l'idée.

* Qui meurt ſans avoir éprouvé les plaiſirs de l'amour ni ceux de la gloire, n'a point connu les plaiſirs du monde.

* Il en eſt de l'amour comme de la ſcience, les gens mediocres dans l'un & dans l'autre ſont auſſi dignes de mépris, que ceux qui excellent ſont dignes d'envie; il ne ſe peut preſque point faire de comparaiſon entre l'un & l'autre.

* Il n'y a que les amans qui ſachent le plaiſir qu'il y a dans l'amour; il n'y a que les Savans qui ſachent le plaiſir que donne la compoſition & l'étude; il n'y a que ceux qui ſont dans le repos qui en connoiſſent la douceur; il n'y a que ceux qui ſont dans le mouvement & dans l'action qui en connoiſſent le charme: mais il

il y a dans tout cela des peines qui sont encore plus inconnuës que les plaisirs.

* Les personnes d'un esprit mediocre, qui n'ont pas ordinairement le cœur bon, ne sauroient plaire qu'en se déguisant ; mais on découvre l'artifice, & on les méprise : l'avantage des belles ames c'est de n'être point obligées de se déguiser, & de se pouvoir montrer telles qu'elles sont ; à de telles personnes est reservé de goûter les plus parfaits plaisirs de l'amour.

* On se donne à un mari, pendant que l'on garde souvent son cœur pour un autre, & son esprit pour un troisiéme, à qui seul l'on communique ses pensées ; ainsi celui qui a le plus de droit est quelquefois le plus mal partagé : il faut que tout cela soit réüni en faveur d'une même personne, pour faire un amour parfait.

* Quand on vend un cheval à l'encan, on le donne au plus offrant ; quand on marie une fille, on la donne à qui fait voir plus de bien : ridicule comparaison d'une ridicule coûtume !

* L'usage est commode d'avoir deux femmes, une de plaisir que l'on choisit à son goût, & une d'honneur dont l'alliance & le bien nous rendent respectables, qui reçoit des visites comme telle, & qui en fait de même ; à laquelle on donne un bel équipage où ses armes sont à côté des notres, & rien de plus : il faut n'avoir point d'honneur pour remplir la place de la premiere, & n'avoir guere d'inclination au plaisir pour s'accommoder de la seconde.

* *Agaton* est d'une belle taille, d'une santé parfaite, il est fils unique d'un Magistrat qui passe les jours & les nuits à penser à ses affaires, tandis que son fils, qui doit joüir un jour de ce travail, libre de tous soins n'a d'occupation que celle d'arran-

ger les plaisirs que le bien dont il dispose lui laisse à choisir : il est redouté des maris, & l'objet de l'envie de bien des gens ; il semble qu'il pourroit vivre heureux ; mais il s'est mis dans la tête l'amour d'une jeune beauté, que la fortune a mise dans un rang au dessus de sa portée ; il passe les jours à gémir dans une sombre mélancolie, il va seul chercher les lieux solitaires, il se plaint de sa fortune & de la rigueur de son sort, il se regarde comme le plus malheureux des hommes, il porte envie à un bucheron qu'il trouve tout en sueur dans un bois : celui-ci en levant sa coignée aperçoit un char où il voit un homme fort en repos, il pousse un soupir, en murmurant sur la difference de sa condition à celle qu'il voit ; qui auroit crû que ces deux personnes se fussent porté envie ?

* Qui est-ce qui croiroit en voyant *Celie* si remplie d'égards pour ce jeune homme qui cherche à lui plaire, l'air dont elle le reçoit, le mouvement de leurs yeux, leurs complaisances reciproques ; qui croiroit malgré tout cela, que *Celie* n'a aucune passion pour son galant, & qu'elle ne feint d'en avoir, que pour donner de la jalousie à un autre amant, & exciter une vieille passion qui languit ?

* C'est un grand malheur pour un mari quand il n'est pas celui en qui sa femme a le plus de confiance, de qui elle prend avis, à qui elle communique ses plus secrettes pensées.

* Il y a une espece de generosité à prendre une épouse contre son gré, & uniquement pour le bien qu'elle nous donne, ou pour l'honneur que nous fait son alliance ; nos amis joüissent avec nous de nos biens, nos parens partagent aussi avec nous l'honneur d'une belle alliance : Que revien-

droit-

droit-il aux uns & aux autres d'une femme que nous aimerions, & avec laquelle nous goûterions les plus vifs plaisirs de l'amour.

* Si l'on pouvoit sortir des Cloîtres quand la ferveur est passée, ils seroient moins austeres que le mariage.

* *Milon* avoit une mere vertueuse, mais retirée & contredisante ; après avoir vû pendant longtems les effets de son humeur chagrine, il jura que de sa vie il n'épouseroit de femme retirée: son pere devint veuf, il se remaria à une joueuse, qui n'eût pas été quinze jours mariée qu'elle pensa desesperer son pere par ses pertes considerables. *Milon* voyant le dérangement de sa maison, & les desordres du jeu, jura une seconde fois qu'il ne se marieroit jamais à une joueuse. Son pere devint veuf pour la seconde fois, & il épousa une femme coquette, qui n'étoit jamais sans avoir plusieurs galans, & sans quelque intrigue nouvelle, seules choses qui fussent capables de l'occuper: sa mauvaise conduite, qui étoit l'objet des plaisanteries de la Ville, donna la mort à son mari. *Milon* jura encore une fois qu'il n'épouseroit jamais de coquette; son cœur reste oisif, & il est à marier.

* Si on voyoit le cœur des hommes à découvert, & qu'on distinguât la verité de leurs caracteres; combien de personnes perdroient par là l'avantage que leur donne la beauté ou les titres distinguez ? & combien d'autres méprisez seroient estimez par les sentimens nobles de leur cœur, par leur droiture, & par la beauté de leur ame?

* Servez-vous de votre esprit, si vous voulez toucher l'esprit d'un autre; employez les mouvemens de votre cœur, si vous voulez toucher un

cœur ; de même qu'on parle Anglois quand on veut être entendu des Anglois.

* Si rien ne satisfait l'esprit, rien ne contente pleinement le cœur ; d'autres l'ont déja dit, mais il n'est pas possible de ne le pas dire lorsqu'on le ressent.

DES OUVRAGES D'ESPRIT.

NOus n'épuisons pas les matieres, mais nous épuisons nos forces; il y a dans les moindres choses dequoi discourir long-tems, mais nos forces ne nous le permettent pas, elles s'épuisent, & pour lors nous disons que les matieres sont épuisées.

* On peut travailler sur un dessein sur lequel d'autres ont travaillé, sans copier; de pareils mouvemens se peuvent rencontrer dans differentes personnes ; ce n'est pas à la ressemblance du dessein qu'on connoît les copies, c'est à la timidité des traits, & à la foiblesse des coups de pinceau. Si deux tableaux du même dessein se trouvent touchez avec autant de hardiesse & avec autant de force, on ne doit pas dire que l'un est une copie de l'autre.

* Il y a parmi les Ecrivains & les Peintres des gens mediocres qui tiennent le milieu entre la haute perfection & l'ignorance; il ne leur est point dû de louanges, & ils ne méritent pas aussi de reproches : ils entretiennent les hommes dans le goût des choses, jusqu'à ce que quelque genie superieur vienne leur en faire voir d'excellentes.

* Il y a dans les assemblées les plus fameuses des gens qui n'y sont pas inutiles, quoi qu'ils

n'ayent pas le talent qui ce ſemble devroit ſeul y donner entrée ; les uns ſont de grand credit & de grand nom, ils inſpirent du reſpect pour la compagnie à ceux qui ne défereroient pas au vrai mérite faute de diſcernement ; les autres ſans mérite diſtingué & ſans nom, ne laiſſent pas d'être utiles par leurs applaudiſſemens : à force de ſe récrier & d'applaudir ils étendent le renom des bonnes choſes, & ils donnent courage aux Auteurs qui ſeroient quelquefois abatus.

* Commander à un Sculpteur un tableau, c'eſt ignorer que la Sculpture & la Peinture ſont des Arts differens ; demander à un Poëte une hiſtoire, c'eſt faire la même choſe.

* Une des choſes que les hommes ignorent le plus, c'eſt qu'on n'eſt jamais né pour exceller en deux choſes, & que la quantité des gens mediocres ne vient que du peu de précaution qu'on apporte à connoître ſon talent.

* La perfection eſt ſituée dans une region reculée, inacceſſible aux hommes ; ceux qui ne l'ont jamais apperçûë ne la croyent pas ſi éloignée, & ils ſe flattent aiſément d'y arriver : mais ceux qui l'apperçoivent découvrent tant d'eſpaces entr'eux & elle, qu'ils deſeſperent preſque d'y parvenir ; cependant comme le chemin eſt doux, ils y marchent volontiers : il faut avoir cheminé longtems pour appercevoir qu'on y a fait quelque progrès ; ceux qui ſont derriere nous, qui ne diſtinguent pas la perfection, nous en croyent bien proche ; mais leur opinion ne nous perſuadera point, tant que nous l'aurons en vûë.

* Pourquoi tant d'habiles Ecrivains ont-ils recommandé en mourant, que l'on brûlât des livres où ils avoient travaillé une partie de leur vie ? Ne ſeroit-ce point que la fréquente meditation de

leurs ouvrages, leur auroit fait de plus en plus découvrir un degré de perfection où ils les pouvoient porter? Pour nous qui n'avons ni reflechi, ni médité sur ces Ouvrages, nous ne voyons rien au-delà.

* Les esprits du dernier ordre ignorent les regles; ceux du second les suivent, & s'y assujettissent scrupuleusement; ceux du premier les font.

* Les faiseurs de grands préludes n'évitent guere un de ces deux défauts, ou de perdre leur but de vûë en s'en écartant trop, ou bien d'épuiser leurs forces, de maniere qu'il ne leur en reste plus quand ils y arrivent.

* Un homme qui s'examine & qui s'étudie ne sauroit plaire beaucoup, un autre ne pense pas à plaire, & il charme; c'est la perfection que nous devons envisager, & non pas le goût, le goût peut changer à la vûë de la perfection, on la trouve rarement en suivant avec scrupule l'idée commune du monde.

* Ceux qui pensent le mieux, & dont les reflexions sont les plus profondes, n'ont pas toûjours le talent de se bien énoncer; leur esprit est si agile, si perçant, si étendu qu'il découvre mille choses que la parole languissante & bornée dans ses expressions ne sauroit exprimer si juste; ainsi ce qui a été pensé de plus beau, n'est pas ce qui a été écrit.

* Les plus fameux Peintres, ni les plus illustres Statuaires n'ont pas été ceux qui ont écrit sur la Peinture & sur la Sculpture; ils avoient dans l'exercice de leurs Arts un autre moyen de se faire connoître: combien de gens qui ne pouvoient faire paroître leur capacité qu'en écrivant, sont morts sans le faire?

* Il y a bien des choses qui se disent uniquement pour parler, & il y en a bien d'autres qui s'écrivent uniquement pour faire des livres; delà vient qu'on entend & qu'on lit tant de méchantes choses.

* Il ne manque à beaucoup de nos François pour avoir la reputation des Romains, que d'être ensevelis sous plusieurs siecles, & d'avoir des Ecrivains qui vantent à la posterité leurs actions de valeur: le tems fera l'une de ces choses; n'y a-t-il personne qui s'aquitte dignement de l'autre?

DE LA SOCIETE' ET DE LA CONVERSATION.

LA conversation seroit le plus grand bien de la vie, si les passions des hommes ne les rendoient pas sombres, dissimulez, tout occupez de leurs interêts & de leurs avantages, & par là peu sensibles au plaisir pur d'une étroite amitié, & d'une communication reciproque de leurs sentimens.

* Il n'y a point de regle generale pour la retenuë à parler, de même qu'il n'y en a point pour la dépense; l'un dépend du bien, & l'autre de l'esprit.

* L'entretien des nouvelles a un avantage qui ne se rencontre que bien rarement dans les autres sujets de la conversation, c'est qu'on s'y interesse à peu près également; si je parle de mes avantages particuliers, les autres y sont bien indifferens; si je parle d'une Science, ceux qui ne l'ont pas étudiée n'y sont guere attentifs: mais les affaires

d'Etat, & ce qu'on appelle les nouvelles, touchent à peu près également tout le monde.

* On se plait à donner de l'esprit & du bien à ceux dont on parle dans la conversation, comme si pour en donner il en faloit avoir; on se plait à en ôter, comme si on profitoit de celui que l'on ôte.

* L'usage du caffé & du tabac en poudre sont des inventions admirables pour remplir le vuide des conversations; on se lasse quelquefois de parler, & dans le même moment ceux qui nous écoutent ne manquent guere de se lasser de donner leur attention: le tabac ou le caffé font que l'on prend haleine.

* Prétention vaine de vouloir avoir l'amitié de tout le monde! il y en a une partie dont l'inimitié fait honneur, gens décriez, & qui haïssent un honnête homme par antipathie; il y a après cela une autre portion du monde dont l'indifference est plus commode que ne seroit leur amitié, gens mediocres, importuns & desoccupez; il reste ensuite peu de personnes avec lesquelles nous puissions avoir des liaisons agréables: c'est entre ces derniers qu'il faut choisir ses amis.

* Posseder toutes les vertus, être défait de tous les vices, n'être jamais ni médisant, ni menteur, ni envieux; n'être pas vain dans ses pensées, ni dans ses actions, ce n'est pas tout: il faut après avoir fait la guerre à tous ces vices pour les chasser de soi-même, il faut se reconcilier avec eux pour les souffrir dans les autres.

* Les uns manquent d'esprit, les autres en ont, mais ils ne l'ont pas bien fait; delà viennent tous les dégoûts qu'on ressent dans la societé.

* Figurez-vous des hommes sans orgueil, sans va-

vanité, qui n'ayent pas l'esprit rempli de leurs avantages, qui ne soient pas toûjours troublez par le soin de se faire valoir, de prendre le dessus, d'amasser des biens, de se procurer des honneurs: figurez-vous, si vous voulez, de tels hommes, mais n'en cherchez pas.

Si on pouvoit concevoir le plaisir que donneroit une societé d'hommes si parfaits, n'auroit-on point une idée d'une partie du bonheur celeste?

* Pour C.... un ami est un homme qui a la patience d'écouter un détail de son bien, qui applaudit à ses prétentions sur les terres voisines des siennes, & qui convient avec lui qu'elles sont les mieux situées & les plus riantes de la Province. Pour N... un ami est un homme qui l'entretient dans la fausse idée qu'il a de son propre mérite, & qui se rend ainsi complice de sa folle vanité. Pour L... un ami est une personne qui a de l'argent comptant, & qui a la facilité de lui en prêter dans les frequens besoins qu'il en a.

* Il y a des gens avec lesquels on se trouve seul dans les lieux les plus beaux & les plus frequentez; & il y en a d'autres avec lesquels on ne sentiroit pas la solitude dans les deserts.

* La solitude nous détache des plaisirs, des affaires, de la societé des hommes, & de tout ce qui nous frappe dans le commerce du monde; mais elle nous rend plus attachez à nous-mêmes: lorsqu'on est seul on forme une espece de societé avec soi, dont il naît une forte attache pour nous-mêmes, comme il s'en forme entre les personnes qui se voyent souvent, & qui se communiquent leurs pensées & leurs sentimens.

* Je renonce volontiers à ces biens que vous m'enviez, je vous abandonne ces emplois qu'on

met à si haut prix, je consentirai même à vous abandonner toute la terre, & à me refugier dans un coin du monde, pourvû que vous me trouviez un ami homme de vertu & d'esprit, qui ait du savoir sans sentir l'étude, qui soit clair-voyant pour connoître ce qui se presente à nos yeux, & ce qui s'offre aux esprits éclairez; mais qui connoisse encore mieux les hommes que le monde, & qui se connoisse mieux lui-même qu'il ne connoît les autres; un homme que la reflexion n'aura point appesanti, & que la vivacité ne rendra point leger, dont l'esprit ait de l'élevation; mais pardessus tout cela, dont le cœur soit bon & grand, qui connoisse les charmes d'une pure amitié, & qui préfere le plaisir de juger sainement de tout, de connoître les hommes & le monde, à celui d'employer ses talens pour s'y distinguer. Il m'importe peu que ce soit un homme ou une femme, pourvû, si c'est une femme, qu'elle ait la Raison & la force des hommes; si c'est un homme, qu'il ait la douceur & l'agrément des femmes.

* Quelques sermens que l'on fasse à ses amis de ne les oublier jamais, quelque resolution que l'on prenne d'en conserver le souvenir, il diminuë peu à peu lorsqu'on les a perdus, comme un vaisseau qui leve les voiles, & qui disparoit insensiblement en s'éloignant: Il ne faut pas blâmer les hommes de leurs foiblesses, mais il se faut plaindre de la nature qui ne donne pas assez de force pour aimer toûjours.

* Je ne sai lequel est le plus à plaindre, ou de celui qui ne sait pas ménager son bien, ou de celui qui ne sait pas ménager son esprit & son savoir. Il y a une avarice & une profusion à craindre pour les uns comme pour les autres.

DE QUELQUES VICES ET DE QUELQUES USAGES.

CLitton est modeste, assidu aux Eglises, on le croit Chrétien; cependant au milieu d'une grande Ville il offre depuis longtems des sacrifices à Plutus le Dieu des richesses : quoi qu'il ne s'y verse pas de sang, ses sacrifices sont cependant très-réels; il a commencé par lui sacrifier l'inclination au plaisir, l'amour de la société, aussi bien que la curiosité des parures & des ajustemens, passions si ordinaires à la jeunesse mais son zele ne s'est pas borné là, & il n'a pas hesité à immoler à sa fausse Divinité la plus chere passion des hommes, en prenant contre son inclination une femme qu'il n'aimoit pas: du sacrifice de son cœur il a passé à celui de son esprit; il a abjuré toutes les pensées qui n'avoient pas de rapport à ses interêts, & son esprit s'est soumis à ne plus penser qu'au ménage de ses biens & de ses richesses; il ignoroit presque les Batailles & les Traitez de Paix, aussi bien que les Saints Solitaires qui vivoient dans les deserts; il s'est fait aussi bien qu'eux un systême de pensées & de raisonnemens pour se soûtenir dans la dureté de sa vie : il n'a que deux plaisirs, dont l'un est de regarder avec mépris ceux qui jouïssent de leurs biens, & l'autre de penser souvent qu'il est riche : il grossit l'idée de son bien par des estimations chimeriques, & il diminuë l'idée du bien des autres par de pareilles réveries; on auroit tort de lui disputer ces deux plaisirs, puisque pour cela il abandon-

donne tout le reste. Est-il des Religieux plus austeres?

* Rendre service pour le seul plaisir de rendre service, c'est pour *Dondesse* une chose aussi inconcevable que le flux & le reflux pour Aristote.

* Les endroits d'où l'on tire l'or & l'argent sont obscurs, ceux qui travaillent à ce penible exercice sont privez de voir la lumiere, ils passent leurs jours dans un penible travail : ce n'est pas seulement dans les mines que l'or & l'argent captivent ainsi ceux qui travaillent à en avoir.

* Combien de gens occupez à amasser du bien? combien de serieuses reflexions faites pour cela? on s'éloigne de sa famille & de ses amis, on passe les jours & les nuits en meditations, on court des risques de tant de façons; cependant voilà un Comedien, qui en dansant & en sautant a gagné deux fois plus de bien que vous n'en avez pû amasser : gens de profonde reflexion, quelle honte!

* On ne peut presque point cacher un grand desordre dans la conscience & dans les affaires; le maintien & les manieres le découvrent à ceux qui ont la vûë bonne.

* Quelle joie pour ces avares qui ont commencé d'aimer l'argent presque aussi-tôt que leurs yeux ont été ouverts, de voir de vieux Docteurs, qui après avoir étudié & avoir enseigné dans leur jeunesse tous les principes de la Morale, deviennent ensuite avares, & tout occupez de l'économie des biens qui leur sont venus!

* Delivrez les hommes du desir immoderé d'être riches, il ne faudra plus de Juges pour decider à qui les biens contestez appartiennent, chacun sera assez clair-voyant pour se rendre justice.

* La

* La Raison est pour consoler ceux qui ne réussissent pas ; car elle leur dit, qu'avec un peu de patience ils se trouveront confondus avec ceux dont les succès ont été les plus éclatans ; qu'ils peuvent trouver dans eux-mêmes le bonheur & la satisfaction que les évenemens leur refusent : mais l'usage renverse ces consolations, il ne connoît de plaisirs que ceux de l'éclat ; qui perd le droit d'y prétendre est plus à plaindre que s'il perdoit la vie.

* Chacun se forme dans son imagination un systême qui l'éleve au dessus des autres ; les riches oublient qu'il y a des talens, des Sciences, un mérite personnel, tout cela leur est inconnu, ils s'informent d'un homme, & ils demandent, quel bien a-t-il ? ils ne connoissent point d'autre difference, & en tournant le monde de ce côté-là, ils se mettent les premiers en ordre : les vieillards mettent aussi en oubli que la vivacité & l'esprit peuvent quelque chose, ils raportent tout à l'experience & à la reflexion, parce qu'ils croyent avoir beaucoup de l'un & de l'autre ; de cette maniere ils se croyent les plus parfaits.

* Faire des raisonnemens profonds sur la conduite des autres, s'en occuper ordinairement, vouloir penetrer la raison de leurs démarches, faire sur le champ un plan de leurs interêts, de leur genie, & de leur conduite, y ajoûter une reflexion qui en decide souverainement par une approbation ou par un blâme, enfin s'occuper de la conduite des autres plus que de la sienne ; caractere fade, mais très-ordinaire !

* Etre fier, méprisant, vain, opiniâtre, c'est se laisser aller à son penchant, cela est aisé ; la nature nous donne ces vices, les dignitez & la grandeur les cultivent, & leur servent d'appui & de

de prétexte : il n'est pas aisé d'être doux, judicieux, d'avoir l'esprit juste & la volonté flexible ; il faut pour cela dompter le naturel, & pour les personnes distinguées vaincre encore le mauvais effet des flatteries & des respects.

* On appelle les femmes des Ouvriers & des Artisans Madame, on appelle celles d'un état superieur Mademoiselle ; les femmes au dessus de celles-ci, & plus distinguées, s'offenseroient qu'on les nommât Mademoiselle, & ne s'offensent point qu'on les nomme Madame.

Nous appellons un Manœuvre, ou un Jardinier, Pierre, Jacques ; les noms de famille sont pour les conditions superieures : les Princes & les Évêques, qui se veulent distinguer des conditions ordinaires, laissent leurs noms de famille, & signent Pierre ou Jacques : toutes les extrémitez se rejoignent.

* On ne cherche point à être distingué de ceux qui sont loin de nous, mais on veut être distingué de ceux qui nous touchent.

* Il y a des endroits où un honnête homme est un homme qui jouë l'ombre, le trictrac, qui perd sans bruit, qui ne contredit aux volontez de personne, qui rit, qui badine, qui s'accommode à tout : chez des personnes plus distinguées un honnête homme est un homme qui aborde de bonne grace, qui sait les bienséances, qui est sincere, qui ne dit rien où son cœur n'ait autant de part que son esprit, qui est desinteressé, toûjours prêt à rendre service à ses amis, & qui n'a rien tant en horreur, que la ruse & la sotte vanité.

* Un sot savant est deux fois sot, un sot savant & riche, est trois fois sot.

* Le ver se met aux meubles, la rouille au fer,

la

la vanité aux richesses, & la présomption au mérite.

* Ah Pieté, Religion! vous avez bien fait d'ordonner aux hommes d'être fideles à leurs femmes, sans cela il n'y auroit pas tant de femmes dans vos interêts ; si vous n'aviez pas recommandé la fidelité & la droiture, tant de gens d'affaires qui ne la pratiquent point, ne vous prêcheroient pas à leurs Commis!

* Il y a des hommes dont les vices sont si communs & si bas en même tems, qu'ils n'ont rien à craindre de la critique; je ne sai si ce n'est point une espece de vanité à de telles personnes, de croire que ceux qui écrivent ayent pensé à eux, & qu'on ait voulu les peindre.

* Rien ne témoigne mieux l'excellent discernement des femmes, que de voir qu'elles méprisent dans les hommes les manieres effeminées qu'ils contractent auprès d'elles.

* Un homme qui s'aime dans la simplicité, est plus vain que celui qui est dans la magnificence sans s'y attacher.

* Laissez les *Tuetaces* dans l'entêtement où ils sont d'eux mêmes; laissez-les faire par leur vanité le divertissement des sages: Que si cependant vous en êtes offensé, & que vous en vouliez tirer quelque vangeance, n'en cherchez point d'autre moyen, qu'en les aidant par vos respects apparens à s'entêter de plus en plus d'eux-mêmes, & à arriver ainsi au dernier point du ridicule où ils touchent déja.

* Il n'y a point de gens plus à charge dans la societé, que ceux qui ne savent les bienséances qu'à demi ; ils font desirer de pouvoir toûjours trouver des hommes qui ayent ou la politesse du courtisan, ou la simplicité du paysan.

* L'air

* L'air précieux & vain, est contagieux pour les jeunes gens comme l'air de la petite verole; quand une personne en est malade tout le quartier où elle habite est exposé.

* Il n'y a point de plus grande marque d'orgueil, que de s'imaginer que tout le monde en a, & de ne pouvoir souffrir les moindres effets de ce vice.

* Que n'est-il possible de mettre des bornes à nos idées, pour déterminer jusqu'où la perfection s'étend, & où commence l'extrémité qui fait le vice! Que ne peut-on marquer sur des limites, ici finit la politesse, & là commence la vanité; ici finit l'œconomie, & là commence l'avarice; ici finit le courage, & la commence la temerité; ici finit la pieté, & là commence la superstition!

DES DIFFERENTES CONDITIONS.

CResom est puissamment riche, dit *Ariste*, il a vingt fois plus de revenu que moi; tout le monde lui porte envie, & personne ne me regarde: cependant je vois peu de difference de sa vie à la mienne; sa garderobe est pleine de riches habits: après avoir bien deliberé à son lever lequel il mettra, il n'en sauroit mettre qu'un: il a un Cuisinier, un Maître d'Hôtel, un Sommelier, & tous ces emplois n'ont que la même fonction de lui préparer les repas aux heures qu'il le souhaite: ils ont soin de lui chercher les premiers petits pois, & toutes les nouveautez en legumes, en gibier & en poisson sont servies sur sa table deux mois avant qu'elles soient communes, & avant qu'elles soient bonnes: pour moi je ne m'informe point si ce qu'on me donne est pris au marché, ou s'il

s'il vient de Provence par un Courrier, je me contente qu'il soit bon : *Cresson* a derriere lui quatre laquais pour lui servir à boire, un seul me suffit pour m'en donner tant que j'en veux, il est incessamment importuné de Notaires & de debiteurs, il est contraint de passer la moitié du tems en discussion avec eux ; pendant que je m'entretiens avec quelqu'ami homme d'esprit, de choses plus agreables : qui est le plus heureux d'*Ariste* ou de *Cresson*?

* Je ris quand je vois un Peintre, un Musicien me parler de leur Art, comme s'il étoit l'unique chose au monde qui mît le prix au mérite des gens : j'en vois, mais rarement, d'autres qui sont Peintres, Musiciens, sans avoir de ces professions d'autre idée que celle que tout le monde en a ; je les estime, mais je remarque qu'ils excellent rarement ; & je ne sai si ce n'est pas un bien pour les Arts & pour les professions de la vie, qu'il y ait des gens qui en soient entêtez.

* Il y a moins de difference que bien des personnes ne le croyent, d'un homme heureux à un malheureux ; ce qui cause l'envie des autres par son éclat, ne donne pas toujours de grandes satisfactions à ceux qui le possedent.

* Le commun du monde s'étonne quand il voit un Religieux agir comme les autres ; il semble que leur habit extraordinaire ait dû les dépouiller des foiblesses de l'homme, & même de ses necessitez.

* Une personne mariée a de l'amitié pour une autre ; un des premier effets de son amitié, c'est de songer à la marier : un Religieux aime un jeune homme, & il souhaite de lui voir embrasser son état ; ainsi chacun connoît les douceurs & les avantages de sa profession.

* La

* La plupart des hommes comptent pour rien d'être hommes, & quelquefois même d'avoir de l'esprit; il leur faut des charges, un cortege, & de grands biens; les Philosophes se veulent soutenir par leur esprit & par leur conduite, mais aucun d'eux n'a pû encore changer l'opinion publique; cependant le dessein paroît aisé: car ne seroit-il pas de l'interêt du public, dont le plus grand nombre ne jouït pas des plaisirs de l'éclat & de l'opulence, de diminuer l'opinion qu'on en a, & de convenir qu'on s'en peut passer? malgré cela ceux qui n'y peuvent prétendre sont ceux qui y mettent le prix.

* Celui qui veut être du nombre des Philosophes, qui font consister leur bonheur & leur mérite dans le mépris des autres, n'a qu'à rassembler dans son esprit les opinions des gens de robe pour ceux de l'épée, celle que les gens d'épée ont de leur côté pour la robe, l'idée qu'ils ont l'un & l'autre pour toutes les conditions inferieures; joindre à cela les opinions que le Clergé regulier & seculier ont reciproquement l'un de l'autre, de cette maniere il se formera un parfait mépris de tout.

* Ceux qui ne considerent que le dehors, & que l'agrément des conditions de la vie, sont sujets à la plus triste des passions qui est l'envie; ceux qui approfondissent les peines de chaque état n'y sont pas si sujets.

On voudroit avoir le credit & la renommée des Ministres & des Generaux d'Armée, mais on ne voudroit pas passer le jour & une partie des nuits au travail, & dans l'inquietude & le soin des affaires, ni être dans l'occupation d'esprit où elles mettent: d'autres voudroient avoir l'esprit aussi grand, aussi net & aussi profond comme Pascal; mais on ne

ne voudroit pas sacrifier sa santé & sa vie à une extrême application, d'autres voudroient avoir l'enjoüement de Voiture, l'esprit de S. Evremond; mais on ne voudroit pas négliger sa fortune & ses affaires comme ils ont fait: il n'y a peut-être rien qui contribuë davantage au malheur des hommes, que ces desirs qui ne peuvent avoir aucun effet.

* Ceux qui aiment les plaisirs se rassemblent, ceux qui étudient cherchent les Savans; de même que les hirondelles volent avec les hirondelles, les corbeaux avec les corbeaux : il n'y a que les esprits malins qui ne cherchent point leurs semblables, mais des dupes; de même que les vautours ne cherchent point des vautours, mais des proyes.

* Qu'ont fait ces malheureux, dites-vous, qui sont obligez de prévenir le jour par des travaux rudes & penibles, de souffrir les rigueurs du tems, & les besoins de la nature, pour lesquels il n'y a dans la vie que du mépris & de la peine à essuyer? Et moi je vous demande, qu'ont fait ces malheureux dont l'esprit est agité par des soins, tourmenté par des inquiétudes, toûjours émû par l'honneur ou piqué par le mépris, & souvent bandé sur des affaires dont l'application altere leur santé, & change leur tempérament? vous ne croyez pas la comparaison égale; cependant j'en vois, & plus d'un, qui expirent dans les lambris dorez avant le tems, à qui les peines de l'esprit ont avancé la mort; trouvez-moi parmi ceux que vous plaignez tant, des hommes que les peines du corps ayent accablé de même?

* Quelque parti que l'on prenne l'on a dans sa profession de quoi occuper tout son esprit, pourvû qu'il ne soit pas inquiet.

DE L'HOMME MEDIOCRE.

L'HOMME mediocre a un avantage particulier dans le monde, c'eſt qu'il trouve par tout des ſemblables, des gens que la ſympathie prévient en ſa faveur, à qui le défaut d'occupation ſerieuſe laiſſe tout le loiſir de converſer, de jouër & de badiner : les grands hommes ne trouvent pas ſi aiſément des ſemblables.

* Laiſſez *Telluſin* décider ſur les mots François, blâmer les meilleurs Auteurs de s'être ſervi de quelques-uns qui ne lui plaiſent pas, & s'ériger en Juge ſouverain de notre Langue qu'il ne ſait point : laiſſez-le & ſes ſemblables uſurper ainſi à peu de frais la reputation de gens de lettres ; ceux qui médiſent font pis.

* Je voudrois pour calmer l'eſprit de tant de gens, qu'on leur pût faire comprendre qu'ils n'ont point à répondre devant Dieu de la conduite de leurs voiſins.

* Il eſt des gens qui ne ſont pas nez pour dire du bien ; vouloir s'attirer leur approbation, c'eſt vouloir faire chanter les poiſſons, & faire taire les oiſeaux.

* Un eſprit mediocre qui garde une contenance grave, qui écoute ſans applaudir, qui ne louë point, & qui parle avec circonſpection, a bien des ſemblables.

* Les plus honnêtes gens & les plus vertueux ſont ceux qui paroiſſent tels ; mais les plus fins ne ſont pas ceux qui paroiſſent fins.

* Il faut à un homme mediocre de grandes occaſions, des rencontres extraordinaires, & des gens

ens d'un mérite rare pour arriver à ses fins; pour un habile homme il n'y a point de rencontre, point d'évenement, quelque simple qu'il soit, dont il ne tire avantage, point de caractere d'hommes dont il ne puisse tirer quelque utilité, & quelquefois point d'accident ni de contretemps qu'il ne fasse tourner à son avantage.

* Quand vous voyez approcher de vous *Clitiphon*, souvenez-vous qu'il est sans politesse, sans esprit, rempli d'entêtement & de vanité; avec cette précaution vous ne serez point surpris de son procedé.

* Il est plus difficile de traiter avec un ignorant qu'avec un habile homme; il n'y a rien sur quoi vous puissiez compter en traitant avec un tel homme; vous ne pouvez pas même faire état qu'il ne fera rien contre son interêt.

* Il fait beau voir des demi-savans sans autre mérite que celui d'une contenance grave, & d'un discours précieux, remplis des mauvais ouvrages des Anciens comme des bons, se récrier contre l'ingratitude du siecle; ils devroient bien être contens de ce que la Republique les laisse vivre dans l'oisiveté, sans les obliger à choisir un genre d'occupation, où leurs bonnes actions & leur bonne conduite donnât des leçons qu'on n'auroit point la peine de lire.

* *Piton* composé de sentimens & de maximes dont il s'est entêté, opiniâtre à ne point perdre de vûë un caractere qu'il s'est proposé pour parvenir à ce qu'il prétend, s'est fait un naturel suivant que son esprit & son goût lui ont suggeré; on ne l'a jamais vû rien dire ni rien faire naturellement: privé ainsi de faire rien avec grace, il n'a pas à prétendre aux plaisirs de l'amitié; il ne doit prétendre qu'à remuer les affaires du monde, à quoi

il s'est dévoüé : on ne doit pas craindre qu'il brusque personne par chaleur, ni qu'il manque de retenuë & de discretion; il manquera plûtôt de reconnoissance & de cœur.

* N'avoir du goût que pour les choses élevées & sublimes, ne se pouvoir accommoder des mediocres, souffrir quand on en entend dire; mauvais caractere! Il y a bien à cela un mérite qui fait goûter les choses élevées, mais mérite très-borné! avec une plus grande capacité on reconnoît que pour le bien de la societé il se faut accommoder au mediocre.

* Il n'y a que la force d'esprit qui puisse dompter dans les hommes la vanité & l'inquietude; de là vient que tous les hommes mediocres tombent dans ces deux vices.

* Les gens vains avancent peu dans leurs applications, l'effet de leurs actions au dehors les occupe trop: ils font comme un Peintre qui n'a pas donné quatre coups de pinceau, qu'il quitte pour s'écarter, & pour voir l'effet de son travail; il retourne donner quelques coups de pinceau, mais il quitte encore; & passant autant de tems à regarder comme à travailler, il avance peu.

* *Clairon* sort dès le matin de chez lui, il va chez un Notaire pour s'informer si *Doriste* a pris de l'argent pour payer la charge à laquelle il se fait recevoir: le Notaire qui croit que *Clairon* a des motifs d'interêts de s'informer de cela, lui dit ce qu'il en sait, ignorant que cette curiosité n'est que l'effet d'une inquietude qui possede *Clairon*; & qui le porte à s'informer de tout: au sortir de là il va demander à un Marchand combien il gagne, & à un homme d'affaires combien tel traité lui a rapporté : il s'informe aussi d'un Officier d'Armée, si son General fit son devoir dans une telle oc-

occasion ; & comme on ne lui répond jamais nettement, il fait des reflexions & des conjectures vagues, sur ce qu'il apprend, & va aussi-tôt communiquer ses reflexions à d'autres ; il condamne sans appel un General d'Armée sur une parole qu'il a mal entenduë, & sur laquelle il a conçû un plan d'idées sur le champ ; ou bien il declare un homme d'affaire ruiné sur de pareilles conjectures: & il fait monter les profits d'un autre à des sommes immenses : pendant qu'il s'occupe de tout cela, où il n'a point lieu de prendre interêt par son état, il laisse son bien de campagne à l'abandon, ses affaires en desordre, son épouse seule, & ses enfans sans éducation.

* Il n'est pas besoin de parler continuellement de table, de mets, de vin, & de liqueurs, on peut être de grande chere sans s'en tant occuper ; il n'est pas besoin non plus de parler continuellement de contrats & d'interêts d'argent pour être riche, ni pour le devenir, une telle habitude fait plus de tort à la reputation, que de bien aux affaires.

* Il y a une fausse prudence qui ne sauroit aller aux fins qu'elle se propose, par un desir d'y aller directement, sans faire de pas qui n'y tendent: comme on trouve rarement des voies si droites, il arrive que ceux qui ont pris ce parti, se tiennent dans l'inaction ; ils ne lisent point faute de trouver des livres entierement assujettis à leurs idées ; ils veulent des maximes, mais ils ne peuvent se resoudre à les chercher dans l'histoire où elles sont semées ; ils ont des vûës, mais pour les tenter il faut hazarder une infinité de démarches, c'est à quoi ils ne se peuvent resoudre: cette fausse prudence est peut-être le plus grand obstacle au progès.

* Il y a dans le monde des demi-ſavans & des demi-prudens ; les uns font les diſputes & les autres les brouilleries.

* Il manque aux uns de la reflexion & du recueillement d'eſprit, c'eſt le vice de tant de gens diſſipez ; il manque aux autres de la connoiſſance des hommes, c'eſt le défaut de tant de perſonnes retirées.

* Un grand courage ſans prudence, un grand feu d'eſprit ſans jugement, un grand zele ſans moderation, une grande beauté ſans modeſtie, de grands biens ſans conduite ; avantages de peu de conſéquence ! ſources de gens mediocres !

DU MERITE PERSONNEL ET DES GRANDS HOMMES.

IL y a un deſavantage pour les belles perſonnes qui ſe veulent faire peindre ; les Peintres ne pouvant rien imaginer de plus beau, ne les ſauroient flatter ; ni pour la perfection de leurs traits, ni pour la vivacité de leur teint ; cela fait que leurs portraits reſſemblent à ceux des perſonnes moins accomplies, & que l'on a flattées : Il en eſt de l'Eloquence comme de la Peinture, on ne ſauroit employer pour le vrai merite, que les louanges que la flatterie donne à d'autres ; les uns les meritent, & les autres ne les meritent pas ; difference imperceptible au commun du monde, confuſion avantageuſe pour les gens mediocres !

* Il eſt des gens dont l'ame eſt naturellement grande, leur eſprit eſt vaſte, leurs idées ſont ſublimes ; mais ils ne laiſſent pas d'être ſujets aux

ux mêmes foiblesses que les autres hommes; 'ils tombent dans le vice, ils vont jusques aux lernieres extrémitez, & ils entrainent une infinité d'autres; s'ils y embrassent la vertu, ils la poussent au plus haut degré, ils fondent des Ordres, & ils engagent dans leur vertu beaucoup d'autres personnes: leur propre est de dominer, & d'aller loin en quelque chose que ce soit.

* Le propre du vrai mérite est d'imprimer du respect sans en exiger, de faire naître de l'attache sans la rechercher, & de ne pouvoir être oublié de ceux dont il a été une fois connu; que si à de tels avantages se trouvent joints les grands succès, c'est un mérite accompli; mais si les succès sont accompagnez de la haine des hommes, le mérite est imparfait.

* Une vertu mediocre a besoin d'être opposée au vice qui lui est contraire, pour recevoir tout son éclat; mais une vertu éminente brille par elle-même.

* Les hommes vicieux & les libertins relevent l'éclat de la vertu, & servent malgré eux à faire aimer le bien qu'ils haïssent.

* Il y a un sentiment qui fait discerner sans raisonnement la verité de l'apparence, & qui trouve dans lui-même le discernement du plus ou du moins parfait; c'est ce discernement qui forme les grands hommes, dont la pénétration l'emporte de beaucoup sur ceux qui ne peuvent discerner que par regle, par art & par methode: cependant le sentiment est de ces choses qu'on ne sauroit communiquer, & que la nature ne prodigue pas. Il a falu pour donner les regles de la politique & de l'éloquence, examiner la conduite des habiles; on a fait là dessus

des regles & des methodes ausquelles ils n'avoient jamais pensé, & qui ne sauroient faire que des gens mediocres; ce n'est pas la faute de ceux qui enseignent de n'en pouvoir montrer davantage.

* Ce n'est pas l'acteur qui a representé la piece, qui raisonne le plus sur son succès; ce n'est pas celui qui allumoit le feu d'artifice, qui dit mieux l'effet qu'il a eu; ce n'est pas même celui qui a eu le plus de part à la victoire d'une armée, qui peut mieux discourir sur la bataille: en tout raisonner & agir sont deux choses bien differentes.

* Dans tous les grands succès attribuer tout au bonheur, ou tout au mérite, ce n'est pas penser juste.

* Ceux qui parviennent trouvent des obstacles aussi-bien que ceux qui demeurent; mais les uns les surmontent, & les autres en sont arrêtez.

* Il n'y a point de défaut naturel, point de contrarieté dont un esprit superieur ne puisse tirer avantage d'un certain côté; & il n'y a point de bonne qualité ni de bonne disposition qui ne puisse nuire d'une certaine maniere.

* Pour s'appliquer fortement à une chose, il faut sortir en quelque façon hors de soi-même; delà vient que ceux qui excellent ne témoignent pas trop de satisfaction d'eux-mêmes, & qu'ils ne sont pas délicats.

* Celui qui ne voit pas qu'il auroit pû mieux faire, manque d'esprit, celui qui en a assez pour discerner les fautes qui lui échapent dans les choses mêmes où il réüssit, & pour avoir la vûë attachée sur une idée de perfection au-delà de celle où il se trouve; un tel homme peut prétendre aux plus grands succès.

* Dé-

* Déliberer, douter, peser les choses, c'est l'éfet d'un mérite ordinaire; mais voir tant de moyens pour venir à son but, se sentir tant de force pour surmonter les obstacles, qu'on n'est point en balance, & qu'on ne pense point à douter; c'est l'effet d'un mérite rare.

* Ce qu'on fait par choix & après avoir deliberé, ne sauroit être que mediocre; pour aller loin il faut être porté aux choses d'une maniere si forte, que l'on n'ait point de doutes.

* Un fourbe dont le fond est bon, qui contraint son naturel pour mettre l'hypocrisie & la malice en usage, ne sauroit être qu'un fourbe mediocre dans le succès: mais un hypocrite qui se croit un saint, un fourbe qui se croit l'équité & la justice même; voilà un homme propre à aller loin, c'est dequoi faire un Cromwel.

* Pour bien réüssir à tromper les autres, il faut être trompé soi-même; delà vient le progrès des fameux seducteurs.

* Il y a de certains vices qui contribuent davantage à sa reputation, quand ils sont secondez d'une grande vigueur d'esprit, que des vertus mediocres.

* Le commun du monde prévenu par les grands succès dans les Sciences ou dans la guerre, écoute avec attention ce que ceux qui ont excellé disent sur les autres professions, persuadé que ce sont de grands hommes: mais on devroit tirer une consequence bien differente de leur grand progrès, c'est que s'étant fortement attachez à la profession où ils ont réüssi, il est à présumer, qu'ils ignorent les autres; de cette maniere on ne prendroit point de fausses mesures en suivant leur sentiment sur des choses qu'ils ignorent, & souvent on ne seroit pas scandalisé de leur peu de religion.

* Il y a dans le grand jeu, comme dans les grandes affaires, un plaisir inconnu aux gens mediocres, les nuits passées à veiller, une foule de personnes ausquelles on a à répondre, la multitude des differentes pensées qui occupent; tout cela a un charme pour ceux qui peuvent supporter les fatigues sans abbatement, & concevoir beaucoup de choses sans confusion: à la verité un si grand mouvement, & une si grande agitation seroient un supplice pour ceux qui les plaignent, mais leurs esprits sont differens.

* Les manieres spirituelles de *Morfel*, sa politesse & sa circonspection dans ses démarches, l'adresse de son esprit dans la conversation; tout cela poussé à une perfection bien au-delà de celle où les hommes ordinaires s'en tiennent, fait sentir dans lui une superiorité qui lui attire une haute réputation: à peine l'a-t-on connu, qu'on ne sauroit concevoir comment il est disgracié; un seul homme a raisonné autrement, en disant que la profusion qu'il faisoit de son esprit dans ses manieres, le mettoit hors d'état d'en avoir assez pour la conduite des affaires: si ce Philosophe a raisonné juste, combien de gens en jugeoient mal!

* Un homme au comble de la vertu ne fait pas reflexion qu'il est vertueux; de même un homme plongé dans le dernier desordre, ne fait pas reflexion qu'il est vicieux.

* Ce n'est pas toûjours le mérite éclatant & recompensé qui frappe le plus vivement; on voit des hommes en qui la vertu opprimée est mille fois plus aimable, qu'elle ne l'est chargée de recompenses.

* Toutes les choses exterieures font tort à un grand mérite, elles lui ôtent la gloire de se soûtenir de lui-même.

* On

* On apprivoise aisément les moineaux & les pies, mais on ne sauroit apprivoiser les rossignols ni les aigles; ce n'est pas seulement parmi les oiseaux que le mérite a quelque chose de farouche & de sauvage.

* C'est une réverie de mélancolique de concevoir des idées de perfection sans foiblesse & sans inégalité; quiconque voudra faire des hommes sur ce modele, fera des stupides, ou au moins des gens tres-mediocres.

* Pour exceller & pour parvenir, il faut suivre son genie; ce genie n'est jamais si parfait, qu'il n'ait quelque inégalité; moins il en a, & mieux c'est; mais il ne se faut point mettre en tête de n'y en point laisser: celui qui a ordonné toute la nature, a voulu qu'il n'y eût rien sans défaut que lui seul; il a laissé des taches aux astres les plus éclattans, & on les détruiroit plûtôt que de les leur ôter.

* Il y a un plaisir à posséder de grandes lumieres, à rassembler dans son esprit une infinité de connoissances sur l'Histoire, sur les Sciences, & sur le caractere des hommes; tout cela orne plus un grand esprit, que les meubles les plus magnifiques n'ornent un grand appartement. Il y a un autre plaisir pour le moins aussi grand pour un grand cœur qui souhaite du bien à tout le monde, qui voudroit ne voir que des gens heureux, qui prévient les prieres de ses amis, qui s'interesse autant qu'eux dans tout ce qui les touche, & qui n'est jamais vuide de sentimens de generosité & d'honneur: il est rare de trouver ces deux avantages rassemblez; quand ils se peuvent rencontrer ils forment un grand homme.

* Les Prophetes n'ont pas reproché aux hommes la pesanteur de leur esprit, l'obscurité de leur

jugement, ni la legéreté de leur imagination; ils leur ont reproché la dureté de leur cœur : c'est donc l'endroit défectueux des hommes.

* L'habile Musicien ne pousse pas toûjours sa voix aussi haut qu'elle peut aller, mais il ménage sa force pour surprendre quelquefois; & lorsque l'on croit sa voix aussi haut qu'il la peut pousser, on est surpris de l'entendre l'élever bien au dessus: il en est de même des talens de l'esprit, celui qui fait penser des merveilles, n'en doit pas toûjours dire; il y a des occasions où il peut faire sentir sa force; mais il la doit ménager, les belles choses ne veulent pas être prodiguées.

* L'abondance du bien, & la superiorité de l'esprit, rendent les gens attachez à leurs manieres; moins complaisans, plus renfermez dans eux-mêmes, ils sentent qu'ils se peuvent passer des autres; au lieu que la mauvaise fortune, & le défaut de superiorité d'esprit les rend complaisans sans attache à aucune maniere, prenant aisément celles des autres, & les fait chercher dans leurs amis l'appui qu'ils ne trouvent point dans eux-mêmes.

* Rien n'est plus à charge qu'un mérite hors de sa place, reconnu du public, mais plaint & sans emploi; un mérite inconnu seroit moins à charge.

* C'est une chose bien commode, que l'on ait attaché la consideration & les preferences aux richesses, & non pas au mérite! Quelle peine n'auroit pas *Camille* qui a deux filles à marier, si l'usage exigeoit qu'il les donnât à ceux qui ont plus de mérite? l'un y prétendroit par la vivacité, par la memoire, par une grande lecture; un autre prétendroit par un jugement solide, par une profonde reflexion, & par une grande connoissance du

du monde & des replis du cœur de l'homme; un troisiéme ne manqueroit pas de survenir, qui mépriseroit les autres; & qui avec un exterieur fort étudié, des manieres tres-polies, & avec beaucoup de mediocres talens propres à réjouir, voudroit persuader *Camille* que sa fille seroit plus heureuse avec lui qu'avec les autres. Dans quel embarras ne seroit pas ce pere sans pénétration? & dans quel ennui ses filles ne tomberoient-elles pas, de voir tant de difficulté à leur hymenée après lequel elles soupirent? La coûtume léve tous ces embarras; c'est au plus riche que ce pere, suivant l'usage, doit donner sa fille; il fait compter l'argent, juger qui en a plus ou moins.

DE LA POLITIQUE.

IL y a differens mérites, dont les effets n'ont rien de semblable; il y a un mérite à posseder un grand nombre de Sciences, il faut pour cela un esprit vaste; il y a un autre mérite à connoître avec un discernement juste les choses qui se présentent, pour en distinguer les ressorts & les mouvemens; ces genies sont propres pour les affaires; autant que les premiers sont actifs à parcourir differens objets, autant ceux-ci sont reserrez à connoître à fond ce qui se présente, sans porter leur vûë plus loin, leur talent est la profondeur; de tels esprits témoignent leur habileté par leur conduite, leurs paroles & leurs discours n'en découvrent rien; que s'ils n'ont pas d'heureux succès ils meurent sans reputation.

* Ceux qui sont chargez de l'interêt des Princes, & du destin des Royaumes, peuvent employer la dissimulation, le deguisement, la ruse & l'artifice

fice pour venir aux fins utiles qu'ils ont en vûë; l'importance de leurs affaires mérite qu'ils négligent d'être aimez : mais pour les particuliers la droiture & la simplicité leur convient mieux ; & de la nature dont leurs affaires sont, elles ne méritent pas qu'ils perdent la confiance & l'amitié de leurs proches & de leurs voisins pour s'en procurer le succès.

* Il n'y a point d'entreprise dont on ne pût venir à bout, si on avoit assez de pénétration pour voir nettement les moyens qui y conduisent, & un temperament assez robuste pour soûtenir la fatigue du chemin qui est quelquefois long.

* Tout ce qui arrive dans le monde a des causes réelles, soit prochaines, soit éloignées, il faut l'application pour les démêler : mais tout le monde ne le peut pas, on ne s'en veut pas donner la peine, il est bien plus aisé de dire, c'est un bonheur, c'est un malheur ; aussi est-ce le parti que l'on prend d'ordinaire.

* Le froid de l'hyver n'est pas moins utile à la nature, que le chaud de l'été ; ces choses toutes contraires concourent à la même fin : il en est de même dans tout le monde ; les Royaumes ont besoin de Princes guerriers, & de pacifiques ; la Religion de Theologiens austeres, & de relâchez.

* Combien de petites choses dans le monde ? quelle quantité prodigieuse d'oiseaux, de poissons, d'insectes même ! quelle varieté dans leurs figures & dans leurs plumages ! la vûë s'y perd, & n'en sauroit rapeller la moindre partie : Combien d'especes de fleurs ? quelle varieté dans leurs couleurs ! ces petites choses étoient-elles nécessaires pour le maintien de l'Univers ? si cela est, c'est une preuve que les grandes choses ont besoin du secours des plus petites.

* Tou-

* Toute sorte de sentimens & d'esprits s'entretiennent aisément parmi une Nation quand ils y sont une fois répandus : il faut pour introduire la haute valeur & la discipline exacte, des esprits du premier ordre ; quand les modeles sont donnez de main de maître, & imprimez par de grands exemples, les hommes mediocres copient les plus belles choses, & se fournissent des modeles ; ainsi il faut des esprits superieurs pour fonder des ordres : ils donnent des regles, des exemples, & leur esprit s'y conserve, & passe des uns aux autres ; tant les hommes prennent aisément des impressions.

* La vertu prend naissance dans la peine & les besoins, elle procure l'aboudance & le repos, & ils la détruisent.

* D'où vient que le plus vieux courtisans sont les plus habiles, & qu'en affaires les personnes âgées le cedent à céux qui ont plus de feu & plus de vigueur d'esprit ? c'est que la Cour est une routine où l'usage donne beaucoup d'avantage ; mais les affaires sont une action où la vigueur est necessaire.

* On riroit d'un homme, qui après avoir joué une après-dînée aux cartes, diroit qu'il a remarqué que les as viennent plus souvent dans la main que les autres cartes, parce qu'en effet il les auroit eus plus souvent : il y a mille choses dans le monde où il est aussi ridicule d'alleguer l'experience.

* L'experience produit presque toûjours des effets differens ; ceux qui n'ont pas réussi deviennent timides, ceux qui ont réussi sans lumiere, tombent dans le vice opposé : le défaut des uns & des autres vient de ce qu'ils ne considerent les affaires que dans eux-mêmes ; ceux qui auroient assez de pénétration & d'étenduë d'esprit pour les considerer dans tous les hommes avec un égal discernement, pourroient beaucoup profiter de l'experience.

* Il se faut plaire aux choses pour y reussir, un peu de plaisir qu'on y trouve sert plus à y faire du progrès, que toutes les regles & toutes les reflexions: cependant il s'y faut plaire modérément; car être trop content de son état & de soi-même, c'est ce qui fait les esprits vains, & ce qui borne.

* Ce sont les demi-volontez, ou les volontez imparfaites, qui font les mauvais Chrétiens, & les faux prudens; delà viennent tous les mauvais succès.

* Il y a plus de rapport, que bien de gens ne le croyent, de la pieté à la politique, le recueillement d'esprit leur convient également, & la dissipation n'est pas moins contraire à l'une qu'à l'autre: la douceur & la volonté flexible des politiques, n'est pas beaucoup éloignée de l'humilité chrétienne; la prévoyance de l'avenir est l'objet de l'un & de l'autre, & il faut de la perseverance pour faire les Saints, comme pour procurer le succès.

* Le moindre progrès peut causer de grandes esperances & la moindre décadence peut causer de justes apprehensions.

* Les affaires veulent être pensées autrement qu'on ne pense dans la conversation; ceux qui ne connoissent point cette difference sont peu habiles pour la conversation, ou bien ils ont peu de talent pour les affaires.

* Il faut pour l'étude des esprits vifs, qui s'élevent avec force au-dessus des objets, qui les considerent de loin, à qui la pénétration fait découvrir des choses rares placées au-delà de la portée ordinaire des esprits: au lieu qu'il faut pour les affaires des esprits étendus, qui portent leur vûë sur une infinité d'objets simples, & que le commun connoît, mais qu'il ne voit que séparément; c'est

c'est en jettant les yeux sur une grande quantité d'objets, qu'on voit leur liaison, & qu'on tire des consequences certaines pour le succès.

* Un honnête homme ne devient pas en un jour défiant, dissimulé ; mais à mesure qu'on le trompe il le remarque.

* Il ne faut être dissimulé, & défiant que pour réussir dans ses entreprises ; ce sont de fâcheux moyens dont la malice des hommes nous oblige à nous servir : mais se plaire dans la défiance sans necessité & par attache, c'est l'effet d'un petit genie.

* On ne peut guere cultiver son esprit & sa fortune en même-tems.

* Les affaires donnent de la peine jusques à ce que l'on ait connu qu'il n'y a point de parti à prendre qui n'ait ses inconveniens, qu'il n'y a rien de sûr, qu'on ne peut pas courir à de certains avantages sans en laisser d'autres : ceux qui ne savent point cela veulent tout embrasser à la fois, ils sont arrêtez par les inconveniens, & ils cherchent toûjours des moyens infaillibles, comme si l'on en pouvoit trouver.

* Les habiles gens ne sont pas ceux qui se donnent le plus de mouvement ; un habile homme connoît l'étenduë des affaires, la portée de chaque homme, il sait ce qu'il en doit attendre ; de même qu'un bon joueur de paulme sait juger du coup qu'on lui jouë, & le prendre sans se donner beaucoup de mouvement ; au lieu que ceux qui n'ont pas l'habitude du jeu, sont dans une action continuelle.

* On ne connoît point de moyen de réussir à la guerre, que la valeur ; point d'autre voye pour parvenir à la reputation, que le mérite ; & point d'autre moyen de se procurer des biens, que la sagesse & la conduite : cependant on voit tous les jours

jours la valeur sans succès à l'Armée, le mérite sans reputation dans le monde, & la bonne conduite sans biens: Qui nous dira ce qui produit les succès?

* La nature est jalouse de ses secrets; depuis si longtems que les hommes pensent, elle n'a pas encore souffert qu'ils pussent pénetrer d'où procede l'esprit de force, celui de sagesse, le discernement ni la superiorité: quand les hommes sauroient d'où cela procede, ils ignorent ce que ces talens peuvent sur les évenemens du monde; il semble même que la nature se plaît à agir sans regle, & quelquefois contre ses regles ordinaires, comme si elle vouloit confondre notre prudence: ainsi quoique le courage & la bravoure soient regardez comme le partage des hommes, elle a quelquefois cherché une femme pour relever le courage de tout un Royaume, pour y établir la valeur, & pour en chasser un puissant ennemi: de même, quoi que les hommes se croyent en possession de l'esprit de conduite & de force, elle a quelquefois choisi des femmes pour travailler au bonheur des peuples, pour veiller au salut des Royaumes, & pour en soûtenir avec force tout le poids.

* Celui qui aura bien étudié le cours des affaires du monde, y sentira une puissance superieure, qui les conduit autrement que les hommes qui sont si attachez ne s'y attendent; ce qui les doit convaincre qu'ils servent seulement aux desseins d'une suprême puissance, à qui la gloire des succès appartient.

* Celui qui a réussi avec la simplicité, attribuë son succès à simplicité; celui qui a réussi dans le bruit & dans l'éclat; attribuë son succès au bruit & à l'éclat

DE LA RELIGION.

DIEU veut que nous lui donnions le septiéme jour ; il exige aussi un tribut de nos recoltes : notre esprit ne lui en doit-il point, & ne lui devons-nous pas une partie de nos pensées ?

* Lorsque les Peintres veulent representer le Pere Eternel, quelque effort qu'ils fassent pour nous en donner une idée, leur art ni leur imagination ne leur fournissant rien pour executer un tel dessein, ils sont reduits à peindre un vieillard dans les nuës : Quelle ressemblance peut avoir cependant une creature qu'ils representent, avec le Createur de tout l'Univers ? L'impuissance des Peintres nous surprend ; celle des Philosophes ne nous surprendroit pas moins si nous y pensions bien : ceux qui raisonnent sur la Divinité ne nous donnent pas souvent des idées plus justes que les Peintres ; les uns & les autres font bien voir notre foiblesse.

* Si nous étions plus éclairez que nous ne sommes, si notre sagesse étoit plus étenduë, & que notre esprit ne fût pas si borné, nous n'aurions plus besoin d'une soûmission aveugle pour les mysteres de notre Religion, nous n'y trouverions point de contrarietez ni de matieres de doute.

Que Dieu expose ses Elûs aux afflictions, qu'il leur ait imposé une espece de necessité de souffrir sur la terre, on en peut pénétrer la raison, en songeant de quelle façon l'orgueil & la vanité nous rend le commerce des hommes desagréable ; un ac-

accident ou un revers les dépouille de leur orgueil, ils quittent leur vanité, ils deviennent plus prévenans.

* C'est un effet de l'image de Dieu imprimée sur nous, que l'aversion que nous avons pour la vanité, pour l'orgueil, pour le déguisement & pour la fourberie; aussi-bien que l'attache à la vertu, & l'amour de la verité : plus l'image de Dieu est empreinte sur nous; & plus nous avons de haine pour ces vices, & d'amour pour ces vertus.

* La plûpart des mauvaises mesures que l'on prend, & presque toutes les fautes que l'on fait, viennent de ce que l'on ne pense pas assez aux choses, ou de ce qu'on y pense trop.

Quand je vois de fameux Theologiens tomber dans l'erreur, je n'attribuë leur malheur qu'à ce qu'ils ont trop pensé; ce n'est pas que les veritez de la Religion craignent d'être aprofondies, mais c'est que notre vûë chancelle quand elle reste trop longtems sur un objet.

* Je croirois avec bien des Philosophes, que c'est faire injure aux Dieux immortels, (pour parler selon leurs termes) de croire qu'ils punissent les hommes pour de legeres négligences: mais quand je vois le soin que le Createur a pris des petites choses, de quelle façon il a perfectionné les plus petits animaux, la varieté qu'il a repanduë parmi eux, celle des fleurs & des coquillages mêmes; je reconnois là une puissance attentive aux moindres choses, & je crains que cette même attention ne s'étende sur les actions des hommes.

* Combien de siecles & d'années se sont passez, sans que l'on connût d'état plus parfait que celui des Philosophes? Ce n'a pas été dans un seul pays, tout le monde a donné dans cette illusion de les croi-

croire au comble de la perfection ; aujourd'hui d'autres hommes paroissent, la modestie des premiers n'est plus qu'un rafinement d'orgueil ; leur sagesse, comparée à celle des Chrétiens, perd tout son éclat : Qui est-ce qui a pû découvrir aux hommes des choses qui avoient échapé aux plus grands genies pendant tous les siecles ?

* Peut-on voir le monde, considerer le Ciel, sans penser au commencement & à l'origine de ces choses ? Peut-on entendre les menaces d'une éternité malheureuse, l'esperance d'une bonne, sans souhaiter d'être éclairci de ces veritez ? Peut-on examiner ces choses avec attention, sans être convaincu de leur verité ?

* Si on faisoit comprendre aux hommes, que ce n'est que faute d'esprit & de lumieres, qu'ils manquent de religion ; quel empressement ne leur donneroit-on pas pour la recherche de la Verité ?

* Un homme peut-il croire qu'il commet un crime, quand son action lui procure de la consideration, des honneurs, & qu'elle lui donne des avantages qui devroient être, ce semble, la recompense de la vertu ? Un autre homme se peut-il persuader qu'il fait une bonne action, quand elle lui attire, comme il arrive assez souvent, le mépris des hommes, & tout ce qui devroit être la punition du vice ? Preuve d'une autre vie !

* C'est un grand bonheur, quand le cœur de l'homme est tellement disposé, qu'il sent la verité de tout ce que la Religion nous enseigne ; elle en dit bien plus au cœur droit, que le raisonnement des Philosophes & des Theologiens ne leur en pourra apprendre. Où y a-t-il une autre Religion qui parle au cœur ?

* La grandeur de Dieu ne paroît pas moins dans

dans les petits ouvrages, que dans les plus grands: que celui qui a fait les abîmes de la mer, qui a affermi cette grande étenduë de terre, qui a formé ces astres d'une grandeur si prodigieuse, & en si grand nombre, que la même main qui a eu la force de faire ces grands ouvrages, ait été assez adroite pour rassembler dans un animal qui ne paroît qu'un point, tout ce qui contribuë à la vie; c'est l'effet d'une pleine puissance.

* J'aime dans quelques-uns de mes amis la droiture & la sincerité, dans d'autres la bonté de cœur & l'esprit bien-faisant, dans d'autres la pénétration & l'esprit juste, dans d'autres l'integrité & la justice: si nous aimons dans les hommes des vertus toûjours imparfaites; combien devons-nous aimer davantage celui qui les renferme toutes, & qui en est la source?

* Le même suc de la terre, & la même rosée dont l'oranger & le grenadier forment des fruits si doux; cette même rosée, & ce suc de la même terre produisent dans le prunier sauvage un fruit aigre & amer: ainsi la même Réligion, les mêmes preceptes, & la même grace produisent de differens effets dans les hommes.

* Combien d'idées sur la Religion! chacun s'en forme une differente, à laquelle on veut quelquefois assujettir les autres.

* Les préceptes de la Religion combattent pendant un tems dans nous-mêmes avec les penchans de la nature; à la fin il se fait une paix que chacun conclud à sa maniere: on donne à la nature & à la Religion; on s'affermit dans le repos par des raisons qu'on se forme pour nous ôter le reproche de ce que nous donnons à la nature, & pour nous persuader que les devoirs de la Religion sont remplis par ce que nous lui donnons: cette paix

aix se fait dès le premier jour du combat chez les mes lâches, mais les plus fortes ne combattent as longtems sans quelque accommodement.

* Il faut dans la Religion des Theologiens indulgens, qui défendent la facilité & l'indulgence qu'elle a pour empêcher que ceux qui sont austeres ne la spiritualisent trop, & ne la poussent à une trop grande rigueur: Il faut aussi des Theologiens austeres, pour empêcher que la Religion ne devienne trop humaine & trop relâchée; quelque antipathie que ces differens sectateurs ayent les uns pour les autres, ils se rendent reciproquement de grands services.

* Tous ceux qui soûtiennent des opinions combattuës, ont bien à se consoler de voir que la vraye Religion est elle-même combattuë.

* Que les hommes soient divisez pour leurs interêts particuliers, je ne m'en étonne pas; mais que cette même division regne parmi ceux qui sont dévouez à la Religion, qu'une vie sainte & que l'étude continuelle auroit dû sanctifier; cependant les voir cabaler entr'eux, décrier de part & d'autre les moyens differens qu'ils employent pour conduire les hommes à Dieu, lors qu'ils devroient se seconder reciproquement pour le service du même maître; c'est-là où je reconnois le plus la malignité des hommes.

* Si Dieu nous avoit donné la connoissance de ses secrets; mais qu'il nous eût caché ses préceptes & sa loi, dans l'embarras où nous serions faute de connoître sa volonté, nous aurions bien à nous plaindre: mais si nous ayant instruit par sa loi de nos devoirs, il nous a caché ses secrets, il a bien à se plaindre de nous quand nous negligeons d'accomplir ses préceptes, occupez à pénétrer ses secrets, qu'il n'a point mis à notre portée.

* S'il n'y a point de crainte de Dieu sans quelque commencement d'amour; (car qui le peut dire ?) dequoi deviennent tant de disputes & d'écrits sur ce sujet ?

* Combien la conduite d'un habile homme est-elle impénetrable à un autre homme né sans pénétration, & élevé dans le travail des campagnes; ou bien à un jeune homme dont l'esprit n'est pas encore formé ? ils ne peuvent pas concevoir tant de desseins, tant de vûës sans confusion, tant de mesures, tant de differens ménagemens qui ont leur objet & leur fin, une si grande présence d'esprit pour répondre & pour agir sur le champ dans les choses imprévûës, un si grand empire sur soi-même; un discernement si juste pour juger des choses éloignées, une si grande pénétration pour voir dans le cœur & dans l'esprit des hommes leurs desseins & leurs inclinations, & pour discerner ce qu'on en doit attendre; tant de gens attachez à nos interêts par differens moyens, entretenus par des bienfaits ou par des esperances; tout cela est convenable à tel homme né dans le même climat, & formé de même: cependant les hommes veulent comprendre la conduite de Dieu, eux qui ne peuvent comprendre celle de leurs semblables.

* Si les hommes découvroient nettement les secrets de la nature, ce qui donne le mouvement aux astres, la cause du flux & du reflux de la mer; on leur pardonneroit de tenter de découvrir les secrets de Dieu, & de pénetrer sa justice dans la prédestination.

* Ne pourroit-on pas terminer toutes les disputes par un aveu de la foiblesse de l'esprit humain, qui ne peut pas concilier la justice & la puissance de Dieu dans la prédestination, quoi que nous

nous devions être convaincus de l'un & de l'autre?

* Il y aura toûjours des disputes parmi les Theologiens, elles sont aussi inévitables que les guerres dans les Monarchies; les matieres que l'on traite dans l'école sont si élevées & si déliées, qu'il est difficile de trouver des termes pour fixer l'idée qu'on s'en forme; on ne fait qu'entrevoir les choses dont on parle, & il se faut servir de termes empruntez; deux personnes ont la même idée; & differens termes les jettent dans une dispute opiniâtre: heureusement les choses essentielles sont fixes, le reste a été abandonné à la dispute des hommes.

* C'est un grand bien pour nous d'avoir une Religion qui dissipe nos doutes, qui arrête l'inquietude de notre imagination, qui détermine nos pensées; sans cela quelle multitude de differens fantômes chacun ne se formeroit-il pas? & jusqu'où a été l'imagination des hommes avant de connoître la Verité?

* La Religion leve non seulement nos doutes sur notre être, sur notre destinée, & sur les grands sujets; mais les saintes Ecritures mêmes fixent les differentes opinions sur la plus parfaite éloquence, par leur simplicité vive & nette, qui frappe plus que toute l'emphase de l'éloquence; & par leur naïveté, plus puissante pour persuader, que les torrens de pensées & de discours qui ne laissent que de la confusion.

* Que ceux qui ne peuvent pas découvrir par le raisonnement l'évidence des veritez de la Religion, conçoivent au moins du respect pour elle, en voyant le caractere de ceux qui la méprisent ou qui la combattent.

* J'ai souvent souhaité, en voyant la façon dont le

le Prince est servi dans les Armées, l'ardeur de ses Officiers, l'obéïssance des soldats, & l'activité continuelle des uns & des autres; j'ai souhaité voyant cela, que la Justice fût renduë par des personnes aussi attachées à leur profession; & que Dieu fût servi par des Ministres aussi vigilans & aussi dévouez aux fonctions de leur état.

DE LA VIE.

QU'EST-CE que la vie? un tissu d'esperances & de craintes, un mélange de joye & d'ennui, de plaisirs & de chagrins, partagez bien differemment aux uns & aux autres, mais qui ont dans tous les hommes la même fin.

* Il faut dans la vie des desseins de quelque maniere que ce soit, des esperances bien ou mal fondées, pour amuser notre esprit, & pour remplir le vuide du tems.

* Ceux qui renoncent aux affaires pour éviter les soins, sont attaquez dans la retraite par d'autres soins qu'ils ne sauroient fuïr, & qu'ils se forment sur leur santé, & sur des choses de moindre importance; si les soins sont inévitables, il vaut mieux en avoir de grands & de nobles.

* Par tout les avantages sont partagez, & par tout de la peine; prévoir l'avenir, être prudent, combien se presente-t-il d'appréhensions d'accidens qui peuvent arriver, & qui n'arrivent point? se laisser aller aux plaisirs presens, sans inquiétude, quelle surprise aux accidens! vivre dans la magnificence, & mourir dans l'indigence; ou bien vivre dans l'indigence, & mourir dans les richesses; être heureux & envié, mais appréhender la

la mort ; être malheureux, mais la voir avec indifference, c'eſt le ſort de la vie des hommes.

* Si je me donne à la vertu, le vice me viendra ſolliciter ; ſi je me laiſſe aller au vice, ſa vertu me fera des reproches : ſituation fâcheuſe !

* *Dorimene* ſe trouve à vingt-quatre ans dans une charge où il ſe borne, il eſt marié, il a maiſon à la Ville, maiſon à la Campagne ; ſon argent eſt placé en Conſtitutions : que fera *Dorimene* dans la ſuite de ſa vie ? quel vuide d'évenemens pour les quatre derniers actes qu'il a à repreſenter !

* Ce n'eſt pas dans les grands jeux où l'on riſque ſa fortune, où je trouve le plus de temerité ; je m'étonne preſque autant de voir les hommes riſquer dans des établiſſemens leur ſatisfaction & le plaiſir de la vie.

* Il y a de la temerité à courir des riſques qu'on peut éviter ; tels ſont ceux que l'on court ſur le fait du caractere des hommes ; on les peut connoître en les étudiant, & on ſe devroit connoître ſoi-même : cependant dans quels malheurs l'ignorance de ces deux choſes ne plonge-t-elle pas ?

* La vie eſt de ces biens dont on ne connoît le prix qu'à meſure qu'ils nous échapent ; on ne connoît le bon uſage que l'on en peut faire, que lorſqu'elle eſt bien avancée.

* On s'imagine à l'âge de douze ans, que la durée de douze années eſt fort longue, parce qu'on n'a point d'idée du commencement, qui eſt caché dans des tenebres fort obſcures ; mais lors qu'arrivé à l'âge de vingt-cinq, on réfléchit ſur la rapidité de nos douze dernieres années, on trouve que la durée en eſt courte, & qu'elles ſe paſſent bien vîte.

* De tout ce que l'homme voit, il eſt la choſe

la moins durable, les édifices qu'il éleve, les arbres qu'il plante, toutes ces choses ont infiniment plus de durée que lui: ces traits mêmes que ma plume trace presentement, dureront beaucoup plus que moi; je ne serai plus lorsque ces caracteres subsisteront encore, triste pensée!

* Nous mourons tous les jours, & nous sommes déja morts à une infinité de choses: combien ai-je vû de personnes & de lieux que je ne reverrai jamais? tous les jours j'en vois pour la derniere fois; n'est-ce pas une espece de mort?

* La vie est courte par rapport à l'éternité, c'est à peine un instant; elle est longue par rapport à la multitude des besoins dont elle est remplie, nos années sont presque des siecles.

* Ce qui fait que la vie nous paroît longue, c'est que nous la regardons comme composée d'une infinité de prétentions que nous avons, & de succès que nous nous promettons dans l'avenir; les avantures font trouver le voyage long.

* C'est une chose si triste pour l'homme de se voir vieillir comme les animaux, passer comme les fleurs, qu'il n'y a que le plaisir de faire quelque progrès du côté de l'esprit ou de la fortune, qui le puisse consoler de la décadence de son corps.

* Après avoir joui de tous les plaisirs du monde, si l'esprit n'en est pas corrompu, on trouve qu'il n'y en a que deux de solides, & qui laissent après eux de la satisfaction; le premier, c'est d'avoir fait du bien; & le second, d'avoir donné lieu aux autres d'en faire.

* Si vous voulez vous faire un plan de vie que vous puissiez executer, mettez-y de la peine & du travail: si vous le faites rempli d'une suite de plaisirs, vous ne viendrez pas à bout de l'execution;

ne

ne cherchez pas à être si heureux, vous n'y parviendriez pas; consentez de subir le destin des hommes, prenez votre part des peines attachées à leur condition, mêlez y des plaisirs; mais ne vous attendez pas de les voir durer longtems; c'est le moyen de n'être point trompé dans vos esperances.

PENSE'ES DIVERSES.

IL y a une si grande quantité de differens objets, qu'on a grand tort de s'arrêter à ceux qui nous déplaisent, ou qui nous font la moindre peine.

* Il y a des talens que la nature nous a donnez, desquels nous jouïssons sans inquietude; il y en a d'autres qu'elle a mis à notre portée, si nous avons du courage nous les attraperons; il y en a une infinité d'autres qui sont loin de nous, quelques efforts que nous fassions nous n'y parviendrons pas.

* L'ardeur, l'envie & les souhaits nous font paroître proche des choses qui souvent sont fort éloignées; & leur contraire, qui sont l'apréhension, la défiance & la crainte, ont aussi le même effet; une ame dans le calme juge sainement de la distance des choses.

* A mesure que les objets s'éloignent ils diminuent à nos yeux; il n'en est pas de même des idées, plus elles s'éloignent, plus elles grossissent dans notre imagination: Quelles pompeuses idées ne se fait-on pas des Anciens! quelles magnificences & quels prodiges ne se figure-t-on pas des pays Etrangers!

* Il y a un Ordre aussi austere que ceux sous lesquels vivent les Religieux que nous connois-

sons : cet Ordre a une infinité de maisons où l'on mene des vies toutes differentes ; on vit agréablement dans quelques-unes, mais il y en a si peu, qu'on peut dire qu'elles ne sont que pour attirer le monde ; il y en a un très-grand nombre où l'on mene des vies dures & austeres : ceux qui veulent entrer dans cet Ordre vont piquer dans un livre, où le nom de toutes les maisons est écrit ; d'abord que le livre est ouvert, les vœux sont censez faits pour une maison qu'on ne connoît point : on envoye les personnes deux à deux, on les habille proprement, on les reçoit avec magnificence ; mais on ne leur déclare point la regle de leur maison, que quelque-tems ne soit passé, & ils ne peuvent pas en lire plus d'une ligne par jour ; de maniere qu'après bien des années, ils y apprenent des choses toutes nouvelles, & quelquefois toutes contraires à leurs desirs : bien des gens se plaignent tous les jours de ces Constitutions étranges ; cependant d'un si grand nombre de personnes qui sont engagez dans cet Ordre, pas un n'a pû obtenir d'être relevé de ses vœux, la mort seule y met fin. Cet Ordre si extraordinaire n'est cependant point établi dans les Indes, puisqu'il n'est presque pas connu en Asie, ni dans l'Amerique où il n'a pas beaucoup de maisons, non plus qu'en Afrique ; mais son plus grand établissement est en Europe.

* Si l'idée ou le systeme des Philosophes qui se croyent à un haut degré de perfection par le mépris de tout, est bien fondé, quiconque joindra au mépris de toutes choses celui de ces Philosophes & de leur Philosophie, sera selon leurs principes à un plus haut degré de perfection qu'eux.

* Les Peintres & les Sculpteurs ont besoin de

quit-

quitter de tems en tems leur travail, & de s'en éloigner de quelques pas, pour jetter la vûë sur tout l'ouvrage, & voir si la partie à laquelle ils travaillent, entre dans le dessein, dont ils rappellent l'idée dans leur esprit: ces momens d'oisiveté en apparence sont les momens les mieux employez, sans cela l'assiduité & le travail de l'ouvrier seroient quelquefois ingrats. Les hommes ont besoin dans leurs entreprises, de s'éloigner de même de ce qui les environne, & de ce qui les occupe, pour juger si leurs démarches les conduisent à ce qu'ils prétendent.

* Il faut être bien ignorant dans l'usage du monde, pour aller chercher l'agrément & la douceur chez les Savans, l'esprit de conduite & de force chez les femmes, l'argent chez les Princes, la reconnoissance chez les Grands, la bonté de cœur chez les gens d'affaire.

* Si vous voulez vous faire de la reputation, songez avant toutes choses à vous attirer l'attention des hommes: il est des gens qui par un discours vague & lâche, ont accoûtumé le monde à les écouter legerement, il leur échape quelquefois de bonnes choses, mais on ne les remarque point, & cela passe sur l'opinion qu'on a d'eux.

* On apprend quand on est jeune, des choses qu'on voudroit n'avoir jamais apprises quand on est parvenu à un âge plus avancé; & on voudroit savoir pour lors des choses qu'on n'a point sûës. La Philosophie est digne d'occuper les plus grands genies: Aristote & Descartes ne pouvoient pas s'occuper à rien de plus grand qu'à démêler les causes de la nature: mais qu'on ait fait de cette étude reservée aux esprits sublimes, une Science pour le peuple & pour l'enfance, c'est un très-

grand renversement; les esprits mediocres, & même les bons qui se rencontrent parmi eux, n'atteignent point là, il leur conviendroit beaucoup mieux d'apprendre l'exactitude des bien-séances, de savoir connoître les differens esprits, démêler les differens caracteres: Ne pourroit-on pas leur faire distinguer les differentes sortes de vanité & d'avarice, de profusion, de dureté, de molesse, & leur donner des images vives de tous les vices qui troublent la societé? Ne pourroit-on pas *leur* annoncer par avance les plaisirs & les peines qu'ils trouveront dans chaque état? Enfin ne pourroit-on pas leur apprendre à faire un bon usage de ses biens & de son esprit, à bien conduire les plaisirs que leur âge & leur état leur permettent, à mesurer leurs entreprises avec leurs forces, & à regler leurs desirs & leur volonté sans diminuer *leur* courage? Une telle Philosophie purgeroit le Royaume des vices qui troublent la societé, & forceroit les Etrangers, qui ne veulent pas admirer nos édifices, à admirer la politesse de nos mœurs, & le bon esprit de nos citoyens; qui de leur côté ne regreteroient jamais les années qu'ils auroient passées à apprendre des choses qui les rendroient ou plus habiles dans la conduite de leurs affaires, ou plus agréables dans la societé: mais le malheur, c'est peut-être qu'il faudroit des maîtres!

* Il y a dans l'étude des endroits inaccessibles où l'on ne parviendra jamais, comme sont les Pôles dans la Geographie; il y en a d'autres inconnus, mais où l'on pourroit pénétrer, comme les Terres Australes.

* Il y a dans la Medecine & dans les affaires des choses qui ne sont ni bien, ni mal, qui enrichissent les Medecins & les Procureurs aux dépens de la credulité des hommes.

*Qui

* Qui ne sait pas démêler le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, l'honnête & l'agréable d'avec le ridicule, est bien à plaindre dans le monde où tout se presente confus.

* Ce n'est pas seulement sur les habits, & sur les meubles, que la mode exerce son empire, mais même sur les sentimens & sur les differens tours de l'esprit.

* S'imaginer qu'on nous aime, qu'on cherche à nous plaire, qu'on a des vûës sur nous, & que nous plaisons ; c'est une pensée si flateuse qu'on se la persuade aisément.

* On s'attache souvent aux choses à proportion de ce qu'elles sont plus ou moins estimées, & non pas à proportion de ce qu'elles nous peuvent contenter : mais l'opinion publique qui détermine notre estime, ne change point notre humeur ni notre tempérament ; de là viennent tant de dégoûts & tant d'ennuis.

* Il ne faut pas juger des Communautez uniquement par des hommes lâches qui en font la honte, ni seulement par des hommes rares qui en font l'honneur.

* Il n'y a point de place où l'on puisse se soûtenir par le seul mérite contre les riches, si ce n'est dans de certaines Compagnies, où le mérite a cours.

* Si je pouvois douter que la durée des heures & des jours soit égale, ne croirois-je pas qu'il y a des heures bien courtes, & qu'il y en a d'autres bien longues.

Si nous étions sans crainte & sans souhaits, le tems nous paroîtroit couler également ; mais on craint de voir finir les jours heureux, & cela fait qu'ils paroissent courts; on souhaite de voir finir les jours malheureux, cela fait qu'ils paroissent longs.

* Je ne sai lequel est le plus exposé, ou de celui qui ne desire rien, ou de celui qui a des desirs trop violens?

* Les desirs sont la semence de toutes les grandes choses; il faut souhaiter d'être sage pour le devenir, il faut desirer les succès pour y parvenir, il faut même avoir envie de plaire pour y réüssir.

* Les desirs sont des choses si pures & si libres dans les hommes, qu'ils ont grand tort d'en faire un mauvais usage.

* Nous n'aurions pas besoin d'Avocats pour consulter nos affaires, si nous pouvions nous défaire de la préoccupation avec laquelle nous regardons ce qui nous touche: l'habileté de ceux que l'on consulte ne vient pas seulement de leur experience & de leur étude; leur grand avantage c'est de n'être pas interessez aux choses dont on leur parle, & de pouvoir ainsi en juger plus sainement.

* Ceux qui se trouvent obligez par leurs affaires & par leur état, d'étudier le monde & les hommes, sont bien à plaindre! Est-il une étude plus remplie de dégoût? Ceux qui joüissent du monde sans le connoître, sont bien dignes d'envie, de pouvoir ignorer les malheurs de leur condition.

* Les titres, les noms, les équipages, les dehors, tout cela nous déguise aux yeux des autres, & nous sert en quelque façon à les seduire sur l'opinion qu'ils ont de nous: il est étrange qu'ils donnent dans un piege si grossier; mais il est encore plus étrange, que nous donnions nous-mêmes dans le piege que nous tendons aux autres, & que nous nous croyions plus estimables avec des titres & un appareil de gran-

grandeur, que nous n'étions avant d'en être revétus.

* Plus on s'approche des choses, plus on y découvre de parties qu'on n'avoit pas prévûës, soit dans la Religion, soit dans les affaires.

* Ne separons jamais dans notre imagination les sujets qui nous peuvent donner de la joye, d'avec ceux qui nous peuvent attrister, nous serons toûjours égaux, & dans un juste milieu.

* *Cleandre* voit souvent une famille dont il ne peut s'empêcher de blâmer les mauvaises manieres, il en rit avec ses amis; mais pendant qu'il les blâme, il les a lui-même contractées, tant la contagion a de force!

* Il y a une fleur qui surpasse en beauté toutes celles que la terre produit; on y remarque une infinité de couleurs, dont le mélange en forme une particuliere plus riche & plus belle que les autres; on ne laisse cependant pas de remarquer dans ce mélange un rouge plus tendre que celui des roses, & une blancheur plus éclatante que celle des lys: une si belle fleur attire la vûë des passans, & fait naître dans les moins curieux de l'admiration; elle a cela de commun avec toutes les belles choses, qu'elle inspire l'envie de la posseder: mais à peine l'a-t-on cueillie, que ses tendres feuilles s'abattent, ses couleurs perdent leur éclat; & ce qui est plus étrange, souvent la branche reste attachée à la main qui l'a cueillie.

* Un homme qui pense souvent à lui-même, ne tombe pas dans de grands vices, la reflexion l'avertit au premier pas qui l'y pourroit conduire; mais aussi il n'est pas né pour exceller, à peine commence-t-il à réussir, qu'il s'en apperçoit, & le contentement l'arrête.

* Vous croyez que vous donnez toute votre at-

tache & tout votre esprit à vos affaires, à votre étude, à la pieté; permettez-moi, pour en juger sainement, de vous demander, si la pensée que vous êtes un Savant, un grand Negotiateur, ou un Saint, ne vous passe point quelquefois par l'esprit; si vous faites ces reflexions, comptez qu'elles viennent d'une partie de votre esprit qui est demeurée oisive, & qu'ainsi vous ne donnez pas à ces objets tout votre esprit comme vous croyez.

* Il y a plus de mérites ignorez dans les affaires que dans l'étude, parce qu'il est plus aisé de parler ou d'écrire, que de réussir & de parvenir aux succès éclatans.

* La dissimulation corrompt à la fin l'esprit; à force de déguiser & de cacher ses sentimens aux autres, on vient à bout de se les cacher à soi-même, & on ne peut plus distinguer les veritables d'avec ceux que l'on affecte. Le cœur se corrompt de même, & l'habitude d'affecter des mouvemens qu'on n'a point, nous prive d'en avoir de veritables; ainsi on est le premier la duppe de sa dissimulation.

* Retirez du monde l'ambition, l'avarice, le desir de la vengeance, quel silence! Combien d'hommes, qui n'ayant d'esprit qu'autant que ces passions leur en donnent, demeurent sans mouvement & sans action? Retirez-en l'amour du plaisir & du faste, l'envie de plaire, la jalousie, l'attache à soi-même; combien de femmes qui brillent, se trouvent tout d'un coup sans charmes? Il faudroit avoir un vrai mérite pour se soûtenir dans le monde, si on en avoit retiré ces passions.

J'ai souvent souhaité de pouvoir être sans sentiment pour les chagrins, & de n'être sensible que pour

pour les plaisirs ; mais la chose est si difficile, qu'on n'en vient pas aisément à bout : il est plus aisé d'être indifferent pour tout.

* On n'est ordinairement sensible pour personne, ou bien on est sensible pour tout le monde ; c'est le malheur des amans, c'est ce qui fait que les passions durent si peu.

* Si les oiseaux pouvoient dans les airs voir le ridicule du monde, & raisonner entr'eux sur les sottises des hommes ; libres de soins comme ils sont, qu'ils seroient heureux ! & qu'ils auroient lieu d'être contens de leur sort en voyant le nôtre !

* Il seroit à souhaiter qu'on fût incapable de raisonner, ou qu'on pût raisonner juste ; si on ne raisonnoit point, on seroit insensible aux chagrins ; si on raisonnoit juste, on sauroit les éviter.

* Si les reflexions, qui nous font souhaiter ce que nous n'avons point, imaginer des choses plus parfaites que celles que l'on voit, nous donnoient quelque moyen d'avoir ce que nous sentons qui nous manque ; il n'y a point de moment qu'on ne dût employer à penser & à méditer : mais s'il n'y a d'autre fruit à attendre des reflexions, que des desirs impuissans, & de vains regrets, est-ce un tems bien employé que celui qu'on y donne ?

* Il est aisé de faire des remarques sur le monde & sur les hommes quand on est jeune, tout surprend pour lors ; de même qu'un nouveau venu dans un pays est frappé de tout ce qu'il voit : mais quand on y a fait quelque séjour, on voit les choses les plus étranges sans surprise, on n'est plus frappé de rien, & l'on se tait.

DU RIDICULE.

TOûJOURS des Caracteres, toûjours des Caracteres: genre d'écrire usé, non, il en reste plus à faire que vous n'en avez vû: le ridicule des hommes est inépuisable.

Notre siecle a encheri sur le ridicule des précedens, le siecle prochain rafinera sur le ridicule de celui-ci, & sur le prochain l'emporteront les suivans. THEOPHRASTE & ses imitateurs n'auront qu'ébauché les défauts de leurs contemporains; dans nos vices la posterité se reconnoîtra; & les siens entassez sur les nôtres augmenteront sa corruption.

* On se récrie depuis plus de trente siecles sur le ridicule des hommes; ceux qui s'en sont plaints n'ont pas corrigé le leur; double ridicule que blâmer dans les autres, ce que chez soi l'on tolere.

* Le ridicule ne se peut definir; ce n'est rien dire, que de l'apeller une qualité mauvaise, inséparable des actions & des paroles de certains hommes: ils ont beau faire, ils ne sont point goûtez, leur caractere est haï, leurs personnes méprisées; en un mot, sans autre raison, que celle d'un ridicule attaché à eux-mêmes, ridicule qui saute aux yeux, & qu'on a peine à expliquer; ces gens deplaisent par toutes sortes d'endroits, leur esprit, leur politesse, leur complaisance ne les sauvent pas d'un tel malheur; quoi qu'ils fassent pour l'éviter, on trouve ridicule jusqu'à ce dessein, & on ne revient pas de celui qu'on a de ne les jamais estimer.

* Je vois entrer *Pimpan*, & je dis voilà un fat; com-

comment l'ai-je connu? à sa reverence, à sa maniere de saluer, de m'aborder, de parler; tout est sot dans un sot.

J'entens dire d'un homme, qu'il est sot, qu'il est fat; je n'en puis avantageusement penser; mais ces titres injurieux ne me donnent aucune idée d'un déreglement de mœurs; je me figure une personne qui a peu d'esprit, & beaucoup de suffisance, point de merite, & beaucoup de presomption.

* Le ridicule de l'esprit, s'il gagne le cœur, forme un ridicule outré : il joint les vices aux défauts.

* N'avoir point d'esprit, est selon plusieurs un grand ridicule; s'en piquer est à mon avis un ridicule plus grand, un ridicule même plus incommode.

* On n'est jamais si ridicule par les défauts que l'on a, que par ceux qu'on affecte de cacher, ou même par les qualitez qu'on afecte d'avoir.

* La sotise entée sur le ridicule, produit ce qu'on apelle ironiquement un homme *original*.

* Il se trouve autant de gens qui se rendent ridicules avec beaucoup d'esprit, que d'autres, qui faute d'en avoir, paroissent sots & impertinens.

* L'expression la plus ordinaire de la colere ou de l'envie, est celle de *ridicule*, ainsi est apellé quiconque nous outrage, ou nous éclipse; puisque ce mot nous vange, il renferme certainement bien des défauts qu'il est honteux d'avoir. Pour être en droit de les reprocher aux autres, il semble qu'on en devroit être exempt; où est l'homme assez hardi qui veuille parler sur l'afirmative?

Nous sommes ridicules aux yeux même de ceux que nous acusons de l'être. Chacun l'est en

 éfet,

éfet, & à sa maniere. Le vieillard est ridicule de prendre les airs de jeune homme, & le jeune homme est ridicule de ne pas imiter en quelque chose la gravité du vieillard.

Une femme est ridicule de paroître seule aux premieres loges avec deux galans qu'on juge être ses pensionnaires: une autre n'est pas moins ridicule de se cacher avec le même cortege dans l'obscurité des secondes.

Have est ridicule de se piquer de belles lettres, & L. plus ridicule de les mépriser.

Climon est ridicule de porter ses Sonnets dans toutes les compagnies, & P. aussi ridicule de porter ses traductions.

De ces ridicules que j'ébauche legerement, on passe à bien d'autres qui gâtent avec l'esprit le cœur, & avec quelques personnes le monde entier.

* Le ridicule entre par tout, il se mêle des ouvrages, des bienséances, des modes, des façons de parler; il compose enfin la nature de presque tout ce qui subsiste.

* Le ridicule est l'objet de la Satire, vaste matiere! Auteurs, travaillez: imprimez, Libraires: Bibliothéques, remplissez-vous.

* Ce Chapitre devroit seul faire un Livre: il n'est borné à ces courtes reflexions, qu'à cause que toutes celles qui suivent ont pour fin de combattre le ridicule des hommes.

Lire cet ouvrage, & n'en pas profiter, seroit un ridicule qu'on ne pourroit apeller nouveau. Les hommes sont accoutumez à s'ofrir tour à tour en spectacle; ils se moquent les uns des autres, se renvoient la censure, ne reforment point leurs défauts: La Satire est luë, le ridicule blâmé, & le Lecteur demeure incorrigible: s'il cesse de l'é-

l'être, j'aurai eu tort de l'entreprendre ; s'il ne change point, le ridicule sera de son côté; il y en aura de part ou d'autre ; en cela je ne crains point le reproche, trop heureux de n'être mis au nombre des ridicules du siecle, que pour avoir crû vicieux des hommes que la lecture de mes reflexions auroit bien-tôt détournez du ridicule. Est-il permis d'esperer cette reforme? De bonne foi je ne l'atens pas. A tout hazard, écrivons.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

TOut n'est pas dit †, tout n'est pas fait ; il reste beaucoup à aprofondir dans les Sciences, beaucoup à inventer dans les Arts.

Non, je ne m'emporterai point contre ceux qui s'attachent aux ouvrages d'esprit ; je leur pardonne la fureur d'écrire; s'ils ne m'aprennent rien de nouveau, je serai trop content qu'ils aient fidelement copié de bons originaux, qui sans le soin de ces Ecrivains zélez, ne seroient peut-être pas venus jusqu'à moi.

* C'est presque inventer, que de bien choisir ; il y a de l'art à bien compiler : recueillir tout indiferemment & sans goût, mélanger le bon & le mauvais, le curieux & le commun, l'excellent & le mediocre, c'est être Copiste dans toutes les formes, c'est être Plagiaire; en un mot, un homme de ce caractere merite toutes les invectives dont on charge les sots Auteurs.

* Il y a trois ans que les M....ana, les T....ana, les F....ana, les V....ana, les S....ana, avoient une

† V. M. de la Bruyere, Ch. I. où il dit le contraire.

ne vogue qui passoit l'imagination : ces Livres étoient divertissans, on trouvoit à les lire un plaisir singulier : à qui n'envisage qu'un plaisir de cette sorte, je permets jusques à la lecture des Contes des Fées : tels ouvrages & les autres en *ana* n'ont pris leur essor, que pour satisfaire l'avide curiosité des Provinciaux.

Qu'à la faveur des *ana* on a fait dire de mauvaises choses à d'excellens Auteurs ! Le public a rendu justice aux MENAGES, aux FURETIERES, aux VALOIS, il n'a pas confondu leurs nobles idées, avec les pointes de leurs Compilateurs infideles.

* Le bon esprit, le *bel esprit*, choses très-diferentes : celui-ci preside aux ruelles ; celui-là dans les doctes assemblées.

Le bel esprit est l'oposé du bon esprit. Le bon esprit pense solidement, examine sans prévention, admire le vrai : le bel esprit s'atache aux faux brillans, il juge sans discernement, & donne le prix aux grands mots, aux fades pointes : il ne louë la Prose que quand elle est un tissu d'Epigrammes, il en veut même dans la conversation & dans les discours publics, où elles sont tout-à-fait hors de leur place.

* Se citer à tout propos, comme l'on citeroit un bon Auteur, j'en établis Juge qui l'on voudra, personne ne l'aprouve. Je parle d'ouvrages d'esprit, vous me dites que vous avez fait Prose, Vers, Traductions, Paraphrases. Je parle de Mathematiques, vous m'ouvrez vos desseins, vos plans, je ne vous en crois pas sur votre parole, il est inutile de vous citer.

Le bien que nous allons dire de nous, va nous décrier ; celui que nous allons entendre, va nous corrompre. On paroît orgueilleux quand on se loue

loue soi-même : on le devient quand on est loué. Qui feroit bien, montreroit l'indignation qu'il a pour les admirateurs en titre d'ofice : qui feroit mieux, ne s'érigeroit pas en aprobateur de soi-même.

* Silence, silence, l'Auteur va lire son ouvrage, admirez-le par avance, louëz les beaux endroits, louëz-les tous, il n'y a rien que de fin & d'excellent ; quoi, vous n'êtes pas ravi ! Il se courrouce, il entre en fureur : Le Poëte prononce avec emphase ; une calme attention est trop peu pour lui, vous n'êtes pas extasié, votre indiference à écouter ses Madrigaux va faire le sujet d'une Satire, il veut qu'en écoutant on ait les mêmes transports qui le saisirent, & qui le tiennent encore tout charmé de lui-même.

* Chagrins du mauvais goût des siecles presens, les Auteurs reclament les anciens : ils se consolent sur ce qu'ils y eussent été aplaudis, & se flatent que la posterité sera un meilleur Juge. Qu'ils se détrompent ; nez pour déplaire dans tous les tems, en vain ils interessent à leur vengeance les hommes futurs ; & les écrits de ceux qui ne sont plus, font croire qu'alors ils n'eussent pas mieux réussi, tant ils sont éloignez de les imiter.

* Condamner un mauvais Auteur à lire de bons ouvrages, point de punition, selon moi, plus afligeante. Dans tous les sens la chose est vraye ; s'il est capable de connoître ses défauts, il aura de la honte d'avoir écrit après d'habiles gens ; s'il est idolâtre de ses productions, il aura peine à porter ses regards sur les écrits d'autrui, & s'acoûtumera à ne les point goûter. Ainsi voila un fat puni de toutes les manieres.

* Les endroits d'un ouvrage pour lesquels l'Auteur se passionne, où il s'admire & s'aplau-

dit,

dit, sont à peine trouvez passables au goût des autres ; s'il n'est point défendu de juger de soi-même, il n'est pas permis d'en juger favorablement, c'est au public à prononcer, nous avons écrit pour lui. Chicane ridicule que d'apeller de sa decision.

* Un homme sans connoissance s'écrie : Ah le mauvais Livre, le détestable ouvrage! Je ne veux pas dire à ce Juge prévenu, faites-en autant, ce seroit le reduire à l'impossible ; je le prie seulement de m'en marquer les défauts ; helas, je ne l'embarasse pas moins. Il a decidé, sans savoir pourquoi.

Gens de goût difficile que rien ne pique, à qui rien ne plait, vos ouvrages tout insipides qu'ils sont, vous ont pour Aprobateurs : lisez-les, personne n'envie ni votre ocupation, ni votre goût : tel dont vous méprisez les écrits vous diroit bons Juges, si les siens avoient le caractere des vôtres : qu'ils sont pitoyables!

* Ne rien aprouver, cela est pardonnable à ceux qui ne blâment rien, qui ne contredisent jamais. Vous me lisez un ouvrage, il ne me plait pas ; vous avez tort de vous facher contre moi, qui me suis contenté de le penser, & qui vous ai épargné le chagrin de l'entendre. Presumez-en ce qu'il vous plaira, flatez-vous, croyez-moi votre admirateur, je ne refuse point à votre vanité ce plaisir : mais si j'ai la discretion de ne le pas blâmer, je n'aurai pas absolument la complaisance de vous aplaudir, non je ne l'aurai point.

* L'amour propre est Auteur de mille contradictions, qu'ailleurs excite l'ignorance ou l'opiniâtreté : on voit le bon parti, mais on le quite, jaloux de prendre un sentiment particulier : rien ne donne, ce semble, de la honte, comme d'être

de

de l'avis de tout le monde, de-là ces opinions singulieres qui sont oposées aux jugemens publics.

* Il ne coûte rien d'avouer qu'on n'a pas de memoire, depuis que les hommes en supposent le défaut couvert par le jugement ; on dit de soi volontiers qu'on n'est pas riche, qu'on n'est pas beau, pourvû que les autres conviennent qu'il y a de l'esprit dans le sujet, & de legeres imperfections remplacées par d'insignes talens.

* C'est dommage que quelques femmes n'aient des Lettres. Les prix dont le juste discernement d'une Academie a honoré leur merite, prouvent sinon l'avantage qu'elles auroient sur nous, le peu que nous aurions sur elles.

Avouons-le, quoi que nous puisse couter cet aveu : les femmes ont plus de politesse que nous : leur stile efface le nôtre : peut-être pensons-nous plus solidement, du reste elles écrivent mieux. Le sexe qui en cela connoît sa superiorité, attribuë à la jalousie des hommes son éloignement de la Republique des Lettres : les femmes ont tort de nous soupçonner d'envie, elles doivent plûtôt s'accuser de paresse, celles qui ont du merite sont couronnées de nos propres mains ; nous leur ouvrons des places aux Académies, nous gravons leurs noms en lettres d'or ; nous qui parmi les hommes ne reconnoissons point d'Apollon, nous trouvons des Muses parmi elles : tant de louanges convainquent mal notre sexe de la jalousie qu'on lui impute, il n'y en a point dans notre cœur, ou s'il y en a, il est glorieux aux femmes de nous en inspirer.

* L'Auteur d'un *Opera*, mal reçu, s'en prend au Musicien ; le Musicien se vange sur le Poëte ; tous deux se rendent mauvais office : à compen-

ser

ser les choses, il y a de la faute de l'un & de l'autre.

L'Opera ne m'a jamais donné un plaisir sans dégoût. Le premier Acte me charme, le second me divertit, le troisiéme paroît languissant, je sors au quatriéme, avec la resolution de n'entendre de longtems Musique ni Symphonie. Est-il possible que de si belles choses si bien concertées deviennent ennuieuses? Je ne serai pas le dernier à m'en plaindre.

Trop de choses composent l'*Opera*, pour n'en pas admirer quelques-unes; les vers, la musique, la danse, les instrumens, les machines, les acteurs, toutes ces parties forment un spectacle qui charmeroit, s'il duroit moins. L'attention que l'esprit est obligé d'y donner le contraint; les yeux qui s'éblouïssent, les oreilles qui s'apliquent, le cœur qui s'interesse ne permettent pas de penser que le spectacle ne soit qu'un jeu propre au délassement, le spectateur s'en fait une occupation serieuse; il quitte le Theâtre avec une migraine que trois heures d'étude ne lui eussent pas causée; tant il est vrai que les hommes savent peu assaisonner leurs plaisirs; ils ne trouvent pas assez d'art à une farce qui les réjouït, ils se fatiguent à une piece où il y en a trop; qu'ils corrigent, ou qu'ils reglent leur goût, afin qu'assurez du moien de les divertir, on ne s'avise plus de les ennuier.

* Suivre rigoureusement les regles du Poëme tragique, douteux moyen de plaire. Assujetir les regles au goût public, plûtôt que d'asservir le goût aux regles du Theâtre, sûr moyen de réussir.

Une Reine se porte le poignard dans le sein: le coup redoublé devoit la faire expirer sur l'heu-

re,

re, elle en emploie une toute entiere, ou peu s'en faut, à marquer ses derniers sentimens, elle plaint son sort, son amour, son amant, sa rivale, ses enfans, sa couronne, son Royaume: une longue scene dont une très-longue musique empêche de voir si-tôt la fin, augmente l'impatience du spectateur, il cesse de prendre part à tout ce qu'il a vû, se détrompe, croit faux le sujet, & aspire au dénouement. La fiction aprocheroit, ce semble, davantage de la verité, si une Reine trahie, empoisonnée, cessoit de se plaindre, & qu'elle ne chantât plus. Mais les Poëtes craignent qu'on ne s'y trompe, ils arrêtent le cours de la fiction par celui qu'ils donnent aux plaintes: contens de montrer que la Princesse devoit mourir, ils font voir que l'Actrice n'est pas morte.

* C.. réussit mal dans le dessein d'un Opera, je puis juger que les habiles *Faiseurs d'Operas* échoueroient dans l'entreprise d'une Tragedie. Autre chose est de soutenir par de grands sentimens une intrigue longue & serieuse: autre chose de conduire dans un Poëme libre & peu étendu un sujet fecond de lui-même, déja soutenu par le secours des vols & des machines. Ici l'invention suffit, le spectacle amuse: à la faveur de la Musique on glisseroit de la Prose que le parterre n'en murmureroit pas: là il faut de l'ordre, de bons Vers, un dénouement agréable: l'esprit seul est occupé à une Tragedie: l'Operá le tient quitte volontiers de son attention, il demande celle des yeux & des oreilles.

* L'Auteur du *Tartufe* & du *Misantrope* eût-il introduit sur la Scene *les Curieux de mon regne*, *le Mari retrouvé*? Son goût étoit meilleur: on lui est redevable de la perfection du Théâtre, & ses Pieces n'ont que le défaut de nous dégoûter des nôtres.

* Le

* Le parterre est regardé comme le juge souverain des Pieces, l'Acteur brigue son suffrage, & lui adresse ses complimens: il semble que le goût soit banni des loges & de l'amphitheâtre, ce n'est pas cela; le goût & le bon goût se répand dans tous les lieux, mais l'autorité reside dans le parterre; les meilleures opinions n'y sont pas, mais les plus fortes voix; il décide au hazard, mais il se fait entendre; la crainte défere à ses avis, sans que ses avis déferent au bon sens; on redoute plus ses siflets, qu'on n'estime les acclamations des spectateurs tranquiles.

Le parterre seroit bon Juge, s'il n'étoit rempli d'Arbitres factieux; on doit supposer qu'il y a dans la plûpart de ceux qui l'occupent un goût naturel, exclus du Theâtre par le petit maître prevenu, & banni des loges par l'affectation des coquettes.

* Je ne sai à quoi est bonne la lecture des Romans, je sai à quoi elle est contraire. D'un côté l'esprit se polit, quelquefois il se gâte. D'autre part le cœur se corrompt, cela est infaillible.

Sans trop vanter le fruit que produisit la lecture des premiers Romans, on revint bien-tôt de ce genre d'écrire; l'usage qu'on en fit, prouva qu'il étoit mauvais ou inutile: ceux à qui il n'insinua pas des sentimens défectueux, ne purent se parer du vice de l'expression: encore étoit-il ordinaire que le stile du Roman infectât les actions comme les paroles.

* L'Histoire est une source d'instructions pour la conduite des hommes. La naissance des Empires, la durée des Monarchies, le bonheur des administrations, l'origine des peuples, l'établissement des Etats, leurs decadences, toutes ces choses qui y sont fidelement décrites, portent avec

vec elles de quoi convaincre, & le Roi qui gouverne, & le Sujet qui obéït. Si de ces considerations generales, le Lecteur vient à celles qui le touchent, il se reconnoît dans tous les évenemens qui semblent se raprocher de nous par la conformité qu'ils ont avec ce qui se passe à nos yeux : car enfin les hommes ont toûjours vécu en hommes, ils furent il y a mille ans, tels qu'ils sont aujourd'hui ; hors quelques usages il y a peu de difference entre les Nations que la mer separe de nous, & celles que le tems en a separées.

Nous avons l'experience des âges superieurs ; il ne manquoit peut-être à nos anciens que cet avantage qui nous reste : si l'Histoire par une retrogradation qu'il est impossible de feindre, eût transmis à leur connoissance ce qui lui a échapé, ou ce qui ne pouvoit y parvenir, si elle eût pu anticiper sur les évenemens futurs, seroit-il vrai qu'ils eussent contemplé nos fautes sans desir de se corriger?

* L'Historien a plus de goûts à remplir que les autres Ecrivains : ses Livres tombent entre les mains de tout le monde, chacun s'interesse à la Science des évenemens, le Courtisan & le Magistrat, les Grands & le Peuple, le Soldat & le Bourgeois, les gens de Lettres & ceux qui n'en ont point ; il s'agit de plaire à ces genies differens, le reste des Auteurs n'a pas ce même embarras, ils travaillent pour le Geometre, le Geometre les lit ; pour les Poëtes, les amateurs de la Poësie admireront leurs Vers, s'ils ne sont idolâtres de ceux qu'ils firent ; pour les habiles, ils leur feront grace de quelque chose ; pour un petit nombre de gens, ils ne seront pas même connus des autres.

* Les Arts sont les premiers ouvrages de l'esprit ;

prit : s'il travaille plus dans l'exercice des liberaux, l'invention des mechaniques ne lui coûta peut-être pas de moindres efforts.

* Il sied bien à certaines gens se donner aux ouvrages d'esprit. Des Histoires galantes ont mis un Courtisan en reputation : des Lettres, des Poësies ont établi celle de plusieurs femmes. Un Gentilhomme doit la sienne à *l'Europe Galante* ; *Amadis de Grece* lui donna une nouvelle gloire. La qualité de l'Auteur ajoûte à ses Oeuvres du merite, non pas qu'on exige moins de sa capacité : mais il n'apartient pas à tout le monde de la signaler noblement.

* Ce que furent LE BRUN & MIGNARD dans la Peinture, CORNEILLE & RACINE l'ont été dans la Poësie : beaucoup de vif d'un côté, une forte imagination, de l'autre, un grand tendre & une délicatesse insigne.

La Tragedie est arrivée au point de perfection où les Modernes sont capables de la porter. Après THEOPHRASTE, (ce n'est point par vanité que j'en parle, mais pour rendre justice à des Auteurs connus,) après THEOPHRASTE on a fait de bons Caracteres : nul n'a pû remplacer ni CORNEILLE ni RACINE ; ils ont profité des lumieres des Anciens, leurs propres lumieres, celles qu'ils ont nouvellement aquises deviennent inutiles à leurs imitateurs : à eux seuls apartient de connoître la force du dramatique, & d'en faire sentir aux autres la beauté.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'une Piece serieuse tient longtems en admiration des spectateurs charmez. Une Tragedie qui soutient trois representations est jugée bonne, peu s'en faut qu'on ne mette en parallele M. avec Rodogune ; l'Auteur préconisé croit tenir de lui-même ce qu'il doit au suffrage d'un

d'un Grand, & à une cabale d'admirateurs.

* Les Penſées de PASCAL ne ſont que l'ébauche d'un ouvrage, mais cette ébauche vaut des Livres entiers ; ce que nous avons de lui fait regretter ce que nous n'en avons pas ; & le plan ſeul fait juger de ce que nous en euſſions pû avoir.

* Après VOITURE on peut faire des Lettres, mais y verra-t-on cet air galand, aiſé, poli? Tout le monde convient que non. J'aprouve fort la délicateſſe d'un homme, qui voulant écrire à une femme d'eſprit, ſe contentoit de lui envoier ſon Voiture avec ce mot, *Voiture s'eſt chargé de ma réponſe.*

Quelque ſoin qu'on ait pris de polir des lettres, elles parurent toûjours plus agréables à l'ami qui les reçut ſans cet aprêt, qu'au public à qui on les donne remplies d'ornemens.

* BALZAC qui de ſon tems eût des envieux, n'auroit pas aujourd'hui des imitateurs : on ſe réjouïroit de penſer comme lui, mais on ſe garderoit bien de l'enflure de ſon ſtile ; le naturel a la vogue. S'il ne la perd pas dans le ſiecle preſent, je n'envie pas le bonheur du ſiecle paſſé, fertile en grands mots & en longues phraſes.

* Le beau Livre que celui de SAINT EVREMOND, le charmant Auteur ! il ne devoit ni être attaqué, ni être défendu : Saint Evremond n'avoit pas beſoin d'apologie, il n'en faloit pas même à une Diſſertation auſſi peu raiſonnable : cela ne diminuë point la gloire de l'Apologiſte ; la ſympathie qui regne entre les hommes de lettres, les anime à ſe défendre ; un Auteur attaqué neglige de répondre, celui qui entreprend de le juſtifier s'établit un nom, lors même qu'il travaille pour l'honneur d'autrui ; ce zéle n'eſt ni temeraire, ni in-

discret, il suppose de l'amour pour les Sciences, de la passion pour les habiles gens, & consequemment de l'esprit.

* Livre admirable que celui de LA BRUYERE ! Caracteres inimitables qu'on s'efforça pourtant d'imiter ! La confusion retombe sur l'Auteur imprudent, sur moi-même le premier. Si un autre eût donné à un Livre le titre que porte le mien, j'avouë qu'aussi-tôt ma plume s'armeroit pour vanger THEOPHRASTE. Les grands noms ne doivent pas servir à produire un ouvrage mediocre ; nous devons ménager leur reputation & la nôtre, les laisser joüir paisiblement d'une gloire aquise, travailler à en acquerir une qui nous soit propre, sinon vivre obscurs, & garder le silence. Je suis touché de ma morale ; la faute est sans remede, je m'en accuse, & demande grace aux Partisans de LA BRUYERE. Après cet aveu qui me confond, ce tort que je me donne sans misericorde, il y auroit de la cruauté à s'élever contre moi, ou de la bizarrerie à s'indigner de ma Satire : je ne m'épargne point, & je proteste que j'épargnerai tout le monde.

* Se blâmer soi-même, n'est pas toûjours un sentiment modeste : c'est un artifice qui tend à aquerir le droit de blâmer les autres impunément. Tous les Critiques, cela me regarde comme eux, ont recours à ce moien de prévenir la censure. Peu d'Ouvrages dont la Préface n'expose les défauts d'un Auteur, & cela pour interesser le Public à devenir son Apologiste : voilà notre but : l'orgueil de ceux qui n'y arrivent pas est bien puni, de s'être refusé des louanges qu'ils attendoient de la voix publique : c'est trop outrer mon caractere, vangeons-nous sur les défauts d'autrui.

* Sans juger FURETIERE ni RICHELET,

ôtez

ôtez de l'un ce qu'il y a de trop libre, de l'autre ce qu'il y a de trop critique : il y a beaucoup à profiter dans tous les deux.

* Après certains Ouvrages, d'autres viennent trop tard; si les derniers avoient pris le devant, ils eussent eû la même vogue que ceux qui la leur ôtent.

* Vous avez la fureur d'écrire ; les besoins de l'Etat demandent-ils que vous soiez imprimé, peut-être est-ce le besoin de vos affaires? Vous êtes heureux, si par-là vous vous tirez de l'indigence : vous êtes à plaindre, si vous êtes écrivain ; & que vous restiez un écrivain miserable ; vous en êtes menacé.

Neclon veut faire un Livre qui lui vale trente pistoles. *Neclon*, je vous en donne soixante, promettez-moi de ne point écrire. Malgré moi vous écrirez, le seul interêt ne vous guide pas ; folement entêté de vous-même, vous prétendez briller dans le Journal des Savans, soit, *Neclon*, on vous y placera, mais n'écrivez pas.

Je voudrois être assez gros Seigneur pour arrêter à force d'argent le cours des mauvais Ouvrages. Il m'en coûteroit à la verité, & je suis sûr que l'envie de ne rien lire que de bon, épuiseroit les trésors publics.

* L'esprit interessé des Libraires, la curiosité mercenaire des Lecteurs, ont accru le nombre des mauvais livres. Ni les uns, ni les autres, ne veulent se charger d'un petit volume, ils demandent de la *marchandise pour leur argent.* L'Auteur, que l'interêt ne domine pas moins, enfle ses matieres, étend ses reflexions, grossit son livre : le bon dégenere en mediocre, le mediocre en détestable. L'ouvrage réduit au quart, valoit quelque chose; le tout ne vaut ni le prix

qu'on en offre, ni le tems qu'on emploie à le lire.

* Le Sculpteur qui polit un marbre, est païé de son travail, le Statuaire reçoit le prix de ses figures; il n'y a pas jusqu'au moindre Artisan qui n'ait le salaire dû à sa peine. *Dorus* lit, feuillette, copie, invente, donne enfin de l'argent pour être imprimé: les hommes ne sont plus curieux des belles choses, souffrir que le pauvre *Dorus* acheve de se ruïner, lui que le public devroit enrichir; ce procedé est criant; il est équitable, vous dis-je, & *Dorus* a grand tort de pousser si loin la ridicule démangeaison d'écrire.

* Un Auteur qui dédie à un Marchand, avoit certainement besoin d'un habit: comme l'interêt est inventeur des Epîtres dédicatoires, tout homme qui a recours à cet usage, ou remercie d'un bienfait, ou demande une nouvelle grace.

FURETIERE dédie à Guillaume maître des hautes œuvres, SCARON à Guillemette sa chienne: les *dédieurs* croient faire honneur à ceux qu'ils placent à la tête d'un mauvais livre, c'est le contraire: il paroît que l'Auteur sollicite, ou que le Patron a voulu être flaté.

* Mille volumes se sont faits sur un point de doctrine. Est-ce la Religion qu'on a voulu défendre, ou des livres qu'on a voulu produire? Les livres ont redoublé le zéle des curieux: les Auteurs charmez de ce succès ont aprofondi la matiere: la charité a été détruite par les disputes, la Religion en a souffert, les Lecteurs sont tombez dans le doute: il a falu une décision du Saint Siége, pour ramener à la verité ces esprits tumultueux: le plus court étoit de ne point écrire.

* Les hommes aiment tellement à se chicaner, qu'après avoir épuisé les questions serieuses, ils tom-

tombent dans les moins importantes. Une nouvelle dispute va paroître *sur le commencement du siecle prochain*, déja elle est formée, presque assoupie, nous avons la *solution du probleme*, tous les esprits n'en sont pas d'accord. L'année 1700. sera écoulée, qu'on donnera si l'on vit dans un siecle nouveau. De bonne foi, sont-ce des hommes qui cherchent des occupations raisonnables, ou des enfans qui jouent au propos interrompu?

Le siecle prochain arrive; ils disputeront sur l'année bissextile, feront des Dissertations sur les *Centuries de Nostradamus*; ils renouvelleront les Almanachs, & commenceront l'ancienne Astrologie: les hommes veulent écrire; si un jour il ne reste rien à dire sur la Religion, sur la Politique, sur l'Histoire, ce qui a été dit sera repeté: on reprendra le commencement du Monde, & on écrira jusqu'à ce que sa fin arrive.

* Il y a des livres qui semblent n'avoir eu qu'une Edition, & qui en ont eu plus de quatre, tant on a pris soin de copier leurs Auteurs.

Certains Auteurs, non contens de copier les autres, se copient eux-mêmes; ils ne pûrent se débiter sous un titre, ils se vendent sur un autre: le même ouvrage a produit quatre volumes differens, le seul titre fut reformé; vains artifices qui laisserent à l'Auteur Prothée, la confusion d'un déguisement ridicule & bien-tôt connu.

* Rien ne convient si mal à plusieurs livres que le titre qui leur est donné: ne me reprochera-t-on point d'être tombé dans cet inconvenient?

* Se servir du nom d'autrui pour donner cours à un ouvrage, cet artifice est emploié par des Auteurs connus. Un Curé penitent a longtems passé pour avoir fait *le Dégoût du monde*: ce pecheur con-

convertit gémit dans la retraite, où il ne songe point à faire des livres, tandis que B... compose, dogmatise, entasse volumes sur volumes: heureux s'il acheve de se dégoûter du monde, lui qui entreprend de le faire trouver desagreable aux autres.

De galans Memoires sont attribuez à S. E. qui les desavouë. L'Auteur se fait bon gré d'avoir trafiqué avec son livre la reputation d'autrui. Un grand nom est l'apas des curieux faciles à tromper, ils croient qu'une Historiete fait le sixiéme tome des Oeuvres de M. DE SAINT EVREMOND.

Donner son nom aux ouvrages d'autrui, est un nouvel artifice qui se découvre à la honte des Plagiaires. *Gabini* fait admirer sa piece comme le chef-d'œuvre des Tragedies; elle est cruë originale à la faveur de son stile chrétien, & n'est qu'une copie déguisée, le Traducteur flaté qu'après un longtems on oublieroit que l'Auteur étoit Latin, osa se donner lui-même pour inventeur, l'imposture fut découverte, & le Traducteur méprisé.

* C'est un grand obstacle à la Science, que la trop prompte envie de paroître savant.

* Nous étudions pour la posterité; c'est elle, diroit-on, que nous voulons instruire, ou que nous ambitionnons de convaincre de nos succès.

* Otez la Gazette & le Mercure, il y a bien des gens à qui les plus beaux livres sont insipides. Je ne condamne pas cette lecture très-parfaite dans son genre, je voudrois seulement qu'elle ne bornât pas un homme, & qu'elle ne lui donnât aucun dégoût pour mille choses plus capables de l'instruire. Les Nouvellistes, gens avides de Gazettes, de Lardons, de Memoires, railleront de

ce que je vais dire. Il ne m'eſt point arrivé de lire une Gazette entiere ; s'ils m'en font le reproche, à mon tour je leur reprocherai, qu'ils n'ont pas lû une infinité de beaux ouvrages, que je ſerois fâché d'ignorer.

* *Pulcher*, vos Reflexions ſont bien écrites, mais froidement penſées. Vous nous montrez tous nos devoirs, ſans nous piquer d'honneur à les ſuivre.

* Les ſeuls Savans n'ont pas le droit d'avoir des Bibliotheques. Le P.T.S. homme ſans lettres, (un Tarif devroit lui ſuffire,) a trois chambres de plein pied tapiſſées de livres, pendant que N** l'Academicien, à qui ce meuble conviendroit, n'a pas douze volumes. Les richeſſes ſont mal partagées : le neceſſaire manque aux uns, chez les autres regne une abondance ſuperfluë. Que n'oblige-t-on les P. T. S. de devenir habiles, ou de donner leurs livres à ceux qui le ſont déja ?

Burtal a une longue & haute galerie meublée de toutes ſortes de volumes. Ne l'interrogez pas ſur les Hiſtoriens, les Poëtes, les Juriſconſultes qui compoſent ſa Bibliotheque ; il prévient en ne liſant point, l'ennui que lui causeroit la lecture. Comme il faut de la diverſité dans les meubles, ici une tapiſſerie des Gobelins, là un cadis & des trumeaux, on a jugé que la place ſeroit bien ornée par un amas conſiderable de livres ; ils ne ſont en effet que pour l'ornement, la ſymetrie ne s'en trouve jamais confuſe. On aporte à *Burtal* ce qu'il y a de nouveau : il le lit ? je vous ai dit que non : il en diſpoſe l'ordre, & bien-tôt, il s'en fait fort, ſa Bibliotheque lui coûtera dix mille écus. Qu'il y aura de déchet à la priſée, & que de mauvais livres chez un homme qui veut tout ce que l'on imprime !

* Si le nombre des livres inspire l'envie de lire, on n'en sauroit trop avoir : il est à craindre qu'une Bibliotheque composée de trois mille *in folio*, n'empêche d'ouvrir le moindre *in douze*, tant l'homme peu studieux craint la gêne de la lecture.

Noblet n'a aucuns livres, il est incroiable combien *Noblet* a lû, extrait, copié, transcrit. *Euphrate* a toute l'antiquité, il assemble les Modernes : ce même *Euphrate* sait à peine qu'il y eût une Rome, un Auguste, un Cesar, que Clovis fût le premier Roi Chrétien de nôtre Monarchie, que LOUÏS LE GRAND est le quatorziéme de ce nom.

* L'Ironie qui embellit un discours sied mal dans une piece faite seulement pour être lûë : le ton de l'Orateur détermine à croire Ironie, ce qui l'est veritablement. Le muet Ecrivain jette dans l'équivoque un fat accoûtumé à prendre pour louange serieuse tout reproche couvert. Parlez sans figure, la Rhetorique est dangereuse & obscure à ces esprits prévenus d'eux-mêmes : avec eux le naturel doit trancher, la dure verité est seule capable de les instruire.

* Il y a de bonnes Traductions : je mets au nombre des meilleures celle des Lettres de PLINE : il ne perd rien de sa force dans nôtre langue: si le goût va à declarer l'original celui qui en a davantage, Pline paroîtroit en certains endroits le Traducteur, tant le Traducteur réussit à embellir par ses expressions les pensées de Pline.

* Le stile laconique est enfin revenu, il semble que jamais il n'eût dû perdre la vogue. Mrs. D. P. R. amenerent le stile difus : quiconque l'aime encore, peut l'aller chercher dans leurs ouvrages, mais qu'il ne se lasse point de lire, deux pages con-

contiennent trois phrases : cela éfraïe bien des gens, & fait souhaiter aux hommes de bon goût la maniere d'écrire de ces derniers tems.

* Il est rare qu'une Dissertation n'ait une conclusion funeste : on commence par le point de doctrine, & on finit par les injures.

* Les *Lettres Provinciales* tiennent le premier rang parmi les ouvrages d'esprit : la critique les fait admirer : je les admirerois plus volontiers si avec le feu, la solidité, les bonnes raisons, il y avoit moins d'aigreur dans le stile.

* Ouvrages parfaits, matiere des parfaites critiques ! La plus belle piece du Theatre François acheva de meriter une reputation universelle par la censure qu'on en fit. *Le Cid* saisit d'abord l'admiration populaire ; mais le Cid envié, obtint des louanges que la flaterie ne donne point, & reçût une gloire qui lui conservera à jamais le bon goût des hommes.

* La Politique rend le stile de la Satire difficile : la Religion ne le permet pas. Il est dangereux pour ses propres interêts de découvrir les défauts d'autrui ; il est criminel de s'en faire une occupation. Malgré cela, l'Auteur d'une critique est plûtôt un homme retiré du monde, qu'un autre qui fait profession d'y vivre.

Une fine critique mene *Libon* en exil ; un ouvrage peu judicieux conduit *Stulte* aux petites Maisons. Celui-ci ne fait tort à personne, il est plaint dans son malheur, l'autre a perdu ses amis, la faveur, ses emplois. Je ne voudrois pas pour beaucoup de ce genie railleur qui éloigne son homme de la Patrie. Je n'envie point ces talens dont l'unique recompense est la sotte gloire de faire dire qu'on est mort à la Bastille, ou de dire soi-même qu'on y a longtems vécu.

* Des *Satires Chrétiennes*, j'ai vû ce titre, je n'ai pas lû l'ouvrage, de peur de m'apercevoir qu'il ne répondoit pas au titre.

Si les Satires de DESPREAUX sont vives, j'en accuse le déréglement des hommes & non le Poëte, qui sans trahir la verité, ne pouvoit marquer plus d'indulgence.

* Les hommes ont juré de ne point revenir de leur aveuglement. Leur unique soin est d'entreprendre la reforme des mœurs; ce soin est devenu un état, une profession, que l'on embrasse comme un état honorable, & une profession lucrative. La conduite des autres nous choque, vîte la plume à la main; censure, critique, reflexions, tout est mis en usage. La nôtre est bien plus déplorable, n'importe, excuses, pretextes, lâcheté, impuissance, rien de tout cela n'est épargné.

Qu'ai-je à faire d'instruire par de longues & de mordantes Satires des Grands de leurs devoirs? J'ai assez d'étudier les obligations de mon état. Vouloir leur apprendre à se moderer, s'ils m'écoutoient, ils auroient raison de retorquer l'argument contre moi; suis-je moins ambitieux qu'ils ne le paroissent?

* *Theagene*, après s'être longtems exercé sur des sujets prophanes, a enfin converti sa Muse. Heureux de s'être converti lui-même, sa fortune a pris un nouveau & plus illustre cours: il est bien venu chez les Grands, connu du Roi, qu'il trouve le secret de réjouïr par ses Paraphrases. Il faut plus que savoir rimer pour se maintenir dans cette bonne odeur, où le met un air de devotion.

* L'amour de la Poësie s'en va: tous les goûts reviennent à la bonne Prose, & semblent vouloir s'en tenir à ce genre d'écrire.

Il

Il y a de la fureur dans les transports du Poëte & de l'idolatrie dans l'amour qu'il a pour ses ouvrages.

* Qu'avez-vous dit, que je n'eusse été capable de produire ? Voilà ce qu'on opose aux Auteurs, voici ce que je répondrois : je suis bien aise que vous croyiez l'avoir pû inventer, au moins serez-vous forcé d'aprouver un ouvrage que vous regarderez comme vôtre, quoi qu'il vienne de moi.

* Jamais ne publier qu'on a fait un livre; s'il est bon, son mérite, sa réputation décelent l'Auteur; s'il est mauvais, il n'y a que de la confusion à s'en vanter.

* Le titre de faiseur de livres nuit & à la personne & à son caractere. Un Magistrat a tort, dit-on, de s'ériger en Auteur, on doute même qu'être Auteur ne soit pas déja une preuve qu'on est incapable de la Magistrature.

* L'Auteur d'une ancienne piece intitulée *Sylvandre*, n'avoit pas coûtume d'être propre. *Sylvandre* fut aplaudi, le Poëte bien payé, ensuite bien vêtu; surpris de le voir en beau drap, lui qui ne portoit auparavant que le droguet, ses amis lui en demanderent la qualité : *C'est*, leur répondit-il, *du drap de Sylvandre*. Il y a très-peu d'Auteurs qui ayent aujourd'hui du drap de telles Manufactures. Un livre n'habille plus: je crois bien qu'il y a du drap du Ci.. du drap de Ber.... comme du drap de Mounier, du drap de Cadot, mais on ne vit point du drap de J.... du drap d'O...

* Tout livre qui vaut beaucoup à son Auteur, ne donne pas à celui qui s'en charge le même profit. Un celebre Ecrivain a eu de ses Memoires deux mille écus, il n'en faloit qu'autant au Libraire pour rendre le gain reciproque. Le livre ne

s'est point vendu, le Libraire déteste son sort, l'Auteur est très-content du sien. Peut-on sans scrupule mettre sa réputation à une si haute enchere ?

* Une Tragedie, le recit d'un Opera, une Comedie d'un Acte, *marchent sur le ventre* aux plus beaux ouvrages de Morale. Peu de gens veulent se charger d'un bon livre, beaucoup de gens ont la curiosité de voir une piece bonne ou mauvaise. Dans les Ecrits de Morale on aprendroit ses devoirs, dans les Satyres publiques, on croit reconnoître les défauts d'autrui, & on se prépare à les railler ; cause du peu de débit des Oeuvres que l'on imprime, cause en même tems de la fureur avec laquelle on court à la répresentation de toutes les pieces.

* Le bon sens n'est plus en possession de regler le sort des ouvrages d'esprit ; s'il juge contre la mode, la mode en apelle & prononce souverainement.

Ceux qui écrivent au goût de la mode, ont l'avantage d'être lûs tant qu'elle dure : une autre mode vient, il n'est fait mention d'eux non plus que des Almanachs du siécle passé.

Suivre le goût de son siécle quand il est bon, c'est faire honneur à ses ouvrages & leur aquerir une sure gloire : s'assujettir à un goût que l'on sait mauvais, ou devoir peu durer, c'est une complaisance dont la posterité ne tiendra aucun compte.

* Un Auteur est bien présomptueux, qui par de fades *entretiens sur quelques ouvrages du tems*, prétend que le sien, moins bon que les autres, doit servir *de préservatif contre le mauvais goût*. Les hommes qui s'emportent contre la nouvelle maniere d'écrire, sont suspects : leur goût antique &

& barbare m'oblige de les recuser. A eux permis de ne pas lire les ouvrages modernes; qu'ils laissent à chacun la liberté de suivre son génie; il convient mieux à *Fulvie* de *conter* agréablement, & à *Blenot* de faire de bons caracteres, qu'à *Tersite* de reprocher à ses contemporains leur goût. Il seroit bien mauvais si les entretiens du Parisien & du Provincial obtenoient leurs suffrages.

* Vous avez fait une bonne piece, demeurez-en là; une seconde pourroit devenir l'écueil de votre réputation.

Un Auteur celebre a poussé son livre jusqu'à la cinquiéme Edition & au-delà, marque de sa bonté; la seconde est trouvée la meilleure: en le prévoyant il paroit tous les coups de la Critique.

* Tel par un ouvrage obtient une place à l'Academie, qui par son discours *d'entrée*, fait repentir les Academiciens de leur choix. Il ne sût charger que des portraits; incapable de placer un mot dans un Dictionnaire, qu'eût servi ce bon Auteur au projet de la nouvelle Edition?

* Si l'ignorance pouvoit s'enlever comme la roture, l'esprit se donner comme la noblesse, bien des gens prefereroient à l'épée de Gentilhomme le titre d'Academicien. Illustre prix de l'éloquence, vous ne dépendez point de la faveur, tous ceux qui vous obtiennent, ou vous ont mérité, ou se rendent enfin dignes de vous.

Distinguons entre les ouvrages faits pour l'Académie, & les ouvrages des Academiciens, afin de conserver notre estime aux *Princes de l'Eloquence*, à ces protecteurs de la langue, ces hommes nez pour l'immortalité; si l'esprit en est le gage, ils ont droit d'y prétendre.

* L'Eloquence n'eſt plus au Barreau, elle ne doit pas être dans la Chaire; l'Academie eſt ſon azile, & ſa veritable place.

* Le Philoſophe ataque l'eſprit, le Rheteur s'ouvre une voie plus ſure à la perſuaſion, il gagne d'abord le cœur, & ne s'embaraſſe pas de convaincre enſuite l'eſprit : il acheve par ſes figures ce que l'autre à peine commence par ſes raiſonnemens; c'eſt l'avantage qu'a l'Eloquence ſur la Logique.

* Hommes irreconciliables qu'un Poëte & un Orateur. Le Poëte croît plus de mérite à embelir des fictions, qu'à expoſer ſimplement la verité: l'Orateur préfere *au langage* obſcur *des Dieux*, le langage plus intelligible des hommes. Pour en juger, il ne faut être ni Poëte ni Orateur: *Graccus* laſſé de ſes fades Poëſies, a prononcé de mediocres diſcours, il opine pour l'Orateur. *Corbon* préfere à l'Eloquence la Poëſie, où il réuſſit moins mal. A parler ſans paſſion, l'Eloquence eſt plus neceſſaire; on rime un Conte, une Fable, une Tragedie ſi l'on veut: Hiſtoires, Sermons, Plaidoyers, Harangues, tous les ouvrages utiles doivent leurs ſuccès à la perfection des Orateurs.

* Un Diſcours prononcé, un Diſcours écrit, ne parurent jamais le même Diſcours. La plus parfaite Harangue ne ſent rien ſur le papier; celui qui lit, ſurpris de ne point trouver les beautez qu'il admira dans l'action, n'oſe croire que l'Auteur ait été veritablement l'Orateur, ou s'il le croit, il décide avec les Maîtres de l'Eloquence, que la prononciation en eſt la meilleure partie.

* L'ambition de la plûpart quand ils liſent un bel ouvrage, eſt de ſouhaiter de l'avoir fait. Mon ambition fut rarement telle; ſi j'en étois l'Auteur, il ne me ſeroit plus permis de trouver tant de plai-

sirs à le lire: je ne dis pas que je renonçasse à la gloire de le faire trouver aux autres.

* Cette passion autrefois si ardente pour l'antiquité semble refroidie, les hommes se font au goût de leurs contemporains, ils admirent les esprits qui naissent avec eux, & ne reprochent point à la nature de s'être épuisée dans les premiers siécles: toûjours assez équitables pour donner aux Anciens l'honneur de l'invention, ils acordent aux Modernes la gloire d'avoir perfectionné ce qu'elle commença de produire.

* Il n'est pas sûr de prendre en tout les Anciens pour modeles; dificile qu'il est de suivre en les imitant les regles de plaire, le Copiste d'Horace a dû s'apercevoir que l'original seul étoit admiré. Ce Poëte fameux vivoit dans un siécle, où non seulement on n'avoit besoin que d'un nom acquis pour faire goûter toutes choses, mais encore où celles qu'il hazardoit eussent mérité un titre à quiconque les eût produites. Les hommes ont usé de la liberté que donne la Raison de juger differemment; nous admettons certains ouvrages que le bon goût d'Athenes n'eût peut-être pas aprouvez; & la délicatesse Françoise a banni certaines idées que revendiqueroit comme siennes la franchise de Rome. Il faut consulter le génie de son siécle, s'accommoder à celui de ses contemporains. Nous n'écrivons ni pour ceux qui ne sont plus, ni pour ceux que l'âge menace d'une fin prochaine. Nous écrivons pour les hommes qui vivent avec nous, sans vouloir fixer le jugement des hommes qui nous survivront.

* Tout ce que vous avez dit, tout ce que vous allez dire, THEOPHRASTE & son Traducteur l'ont dit avant vous, & n'ont rien laissé à desirer dans leurs caracteres: s'ils avoient continué d'é-

crire, ils ne disoient rien de nouveau ; tout étoit à dire pour moi qui n'avois point encore écrit.

DU MERITE.

VRAI Mérite où vous trouve-t-on ? en quel endroit du monde résidez-vous ? si je crois que vous êtes, je ne sai qui vous possede.

* Le vrai mérite est une Enigme, ce qui sert à le deviner le cache & l'envelope.

Lepide n'a qu'une foible aparence, mal orné, mal vétu, chacun le regarde & s'aplique à le deviner. On ne voit point en lui une affectation de vertu, ni une singularité précieuse. *Lepide* ne sait ce que c'est que de blâmer les autres, de se louër soi-même ; une grande modestie dans son entretien, dans ses manieres beaucoup de simplicité : il y a sous ces dehors quelque chose qui s'explique par ce mot *vrai mérite*, & c'est le mot de l'Enigme.

* Le mérite passe avant la fortune, la naissance ne marche qu'après elle : vanité si l'on veut dans les biens, & dans la noblesse : il est plus solide enfin de vivre riche, que d'être né Gentilhomme ; moins heureux d'être l'un & l'autre, que d'avoir du mérite.

* Depuis que les gens de mérite se trouvent les plus disgraciez de la fortune, il est peu glorieux d'avoir part à ses faveurs : cela ne conclud pas qu'il n'y ait des merites heureux, florissans, recompensez.

* Il entre beaucoup de suffisance dans l'honneur qu'on se fait de ses disgraces.

Celui que l'on revere encore dans sa décaden-

ce, fait voir qu'on n'a pas eu tort de l'estimer dans sa bonne fortune ; les hommages que l'on rend à la prosperité du fait, lui sont refusez à mesure qu'elle décline. Un Ridicule dépouillé des ornemens de la grandeur n'a personne qui l'honore ; la flaterie manque, les adulateurs s'éloignent : s'il remonte & se replace, les mêmes hommes sont à lui, il obtient les mêmes sufrages, sans qu'il ait de nouvelles vertus, ou de moindres défauts. On ne varie pas ainsi à l'égard de l'homme de merite : heureux ou malheureux, les partisans de la vertu sont ses prôneurs ; en cela point de cabale, ni de faction, point de bizarrerie, ni de changement ; c'est sa personne qui est louée & non ses équipages que l'on admire.

* La place où nous sommes, regle les jugemens ; on atend pour decider du merite d'un homme, qu'il soit heureux ou disgracié.

* Pour se maintenir il faut quelquefois un merite contraire à celui qui avoit poussé : vous étiez parvenu par artifices, par dissimulation, ayez maintenant une autre conduite ; point de détours, tréve aux finesses, beaucoup de sincerité, changez le manége selon les ocasions, & ne prétendez pas que ce qui vous a établi vous conserve.

* Une grande reputation ne m'éblouït point : Sans trop m'abandonner à la voix publique, je me reserve la liberté de penetrer celui qu'elle favorise. Les louanges du peuple sont, je croi, très-sinceres, mais qu'on m'acorde le tems de regarder si le merite qui les a excitées n'est point faux. Le vulgaire se contente des aparences, le déhors le frape, & il en demeure là : Je suis plus délicat, les aparences me préviennent sans me déterminer ; le dehors me touche sans me fraper, je veux du solide dans un esprit brillant, de l'inclination dans

un

un cœur genereux, de la realité dans la vertu.

Une ſeule piece d'Eloquence, un ſervice unique, une action pieuſe; voilà ce qui jette la plûpart dans des tranſports d'admiration : Si toutes ces choſes manquent d'acompagnement ou de durée, je les ai eſtimées, & je n'eſtime plus leur Auteur, à moins qu'il ne ſache renaître à mes aplaudiſſemens.

* Chaque âge obtient de la nature une certaine portion de merite; la nature quelquefois plus liberale enrichit certains hommes de talens extraordinaires. Ces hommes paroiſſent à nos yeux avoir trop de merite; ce qui eſt vrai, ils ont de trop leur jeuneſſe; glorieux & charmans excès! Les années ce ſemble acreditent le merite; un eſprit qui de bonne heure porte les choſes à la perfection, eſt cenſé dans l'idée publique devoir monter plus haut: s'il étoit venu là à force de travail, & dans le dernier âge, il feroit l'honneur de ſon ſiécle: S'il ne va plus loin, nous lui faiſons tôt ou tard l'injuſtice de le mettre au rang des genies mediocres, lui qui peu auparavant avoit obtenu le titre de genie ſublime.

L'âge, il faut le repeter décide du merite, il lui donne, ou lui ravit les louanges, il le met en vogue, ou le décredite.

* Il y a des gens à qui il ne ſied pas d'avoir du merite; il y a des merites à qui les gens ne ſavent point faire honneur.

* Le merite a ſes âges, ſes dégrez, ſes ſaiſons, hors deſquels il n'eſt ni dans ſa vigueur, ni en ſa place, ni dans ſon tems.

* Tout le monde eſt capable de ſe faire de la reputation, peu ſavent la ménager.

Le hazard contribuë ſouvent à mettre en crédit, il faut du talent pour ne le pas perdre.

L'é-

L'élevation de *Crispin* a causé de l'étonnement à ceux qui connoissoient la médiocrité de son génie; sa disgrace n'a surpris personne: on demandoit comment *Crispin* étoit venu là, on sait pourquoi il fut déplacé.

* Il est utile, mais peu glorieux à bien des gens de monter aux premiers honneurs: leur élevation fut causée par un jugement favorable de leurs personnes; au fond il n'y avoit point de merite, & le merite ne vint point avec le titre qui le supposoit. La famille n'a pas laissé de gagner à ce choix. *Cocles* passa publiquement pour un *malotru*, ses enfans se consolent du mépris où il tomba, sur le bien qu'ils en esperent: Un homme ainsi placé dans un rang où il fait sa fortune sans travailler à l'honneur de la Republique, devroit être contraint d'instituer l'Empereur son heritier, & cela par maniere de restitution: il ne merita pas son emploi, il fut donc indigne des douceurs qui l'acompagnerent.

* Un homme public, si on l'acuse, a plus d'interêt qu'un autre de se justifier; sa réputation n'est plus à lui, il en doit rendre compte.

Se sentir coupable, être obligé par respect humain d'afecter les démarches d'un homme innocent, il y a de la tyrannie dans une telle bien-séance: quelquefois l'état où l'on est, un nom de probité qu'on s'est fait, y assujetissent. *Liton* est acusé d'un commerce scandaleux, il a ce crime à se reprocher, il faut qu'il s'en lave, c'est-là une occasion de maudire la nécessité où sa reputation & son engagement le réduisent.

* *Noble homme*, *honorable homme*, titres communs que la vanité a proscrits. Les Epitaphes, les Contrats sont embellis par des qualités plus relevées: Le *Messire* est donné au Bourgeois, le *haut*

&

& puissant Seigneur au Vassal, l'*Altesse* au moindre Chevalier.

* Les expressions modestes persuadent plus que les grands mots. On dit *Patrocle*, c'est un homme sage, un homme de mérite, je n'apelle point de ce jugement. On dit d'un autre, ah l'admirable homme! il est universel, jamais esprit n'a été plus étendu, capacité si profonde, mœurs si régulieres, je ne suis point convaincu: les superlatifs, les comparaisons, les *très* & les *plus*, renferment toûjours de l'équivoque.

* Il n'est pas permis à tout le monde d'avoir du mérite, c'est beaucoup d'être en droit de le posséder. *Catule* prêche bien, cependant l'on trouve mauvais qu'il brigue une Chaire. *Rolis* plaide bien, on le blâme de s'attacher au Barreau. On avouë que ces hommes ont de rares talens, mais on ne leur pardonne pas de les signaler; ils brilleront, mais ils seront contredits, & bien-tôt on leur fera un crime de leur réputation. Ne dit-on pas déja que *Catule* est un Prédicateur ambitieux, & *Rolis* un menteur? que celui-là a solicité le sufrage des Marguilliers, celui-ci la faveur d'un Président? On ajoûtera à ces discours pour assoupir le bruit que fait leur mérite; rien n'est au-dessus de l'envie.

* Ne se piquer de rien, ce caractere supose un grand mérite; se piquer de tout, cette afectation designe un homme qui n'est propre à rien.

* Ce n'est pas assez d'avoir du talent, il faut l'adresse à le montrer. Que penser d'un mérite lent à se produire? que ne pas juger d'un mérite qui d'abord frape? mon admiration est toute pour celui dont les grandes qualités surprennent: je la réfuse à un homme de qui j'ai conçû des esperances, ausquelles il répond trop tard.

* Un

* Un mérite aplaudi, c'eſt ce qu'il nous faut; un mérite à aplaudir nous embaraſſe: nous loüons ce que nous entendons louër ; ce qui n'eſt pas ſoûtenu de la vogue populaire, touche moins : on ne veut point aprofondir les gens, on aime à les prendre pour ce qu'ils paſſent.

Un mérite mediocre s'apperçoit plus aiſément qu'un vrai & parfait mérite: tout le monde ſe laiſſe ébloüir à des dehors éclatans, nul ne penetre le ſolide.

* Le malheur des gens de Lettres eſt de n'être jugés propres à rien; on mépriſe leurs livres, leur eſprit, leurs études ; ils n'ont en partage que le bon ſens, qu'en feroit-on? l'ignorant en manque, il ne laiſſe pas de ſe faire jour à travers les emplois qui ſeroient mieux exercés par un homme inſtruit de l'Hiſtoire, habile dans l'Art de gouverner, où il auroit pour guides Céſar, Tacite, & les meilleurs Politiques.

* Etre intriguant, ſe remuër beaucoup, avoir un emploi pénible, de nombreuſes relations, cela s'apelle travailler; voir peu de gens, aimer l'étude, s'occuper à écrire, que s'en faut-il qu'on ne nomme cela oiſiveté?

Soyez d'un certain rang, parlez avec rapidité, affectez dans le langage quelque delicateſſe, un air poli dans les mœurs, vous avez du mérite: ſortez d'une condition obſcure, poſſedez les talens de la parole, ayez tout ce qu'il faut pour obtenir le nom d'homme de mérite: ſoyez-le en éfet, je doute qu'on vous l'accorde.

Le monde quoiqu'on en diſe, aime le mérite, & tout ce qui en a l'aparence; ſi par politique il fait accueil aux fauſſes vertus, il honore en ſecret les véritables. Son interêt, ſes uſages, la crainte de la honte l'empêchent de produire ſes ſen-

ſentimens, il louëroit une conduite qu'il n'a pas, une probité qui lui manque, des gens contraires à lui : c'eſt beaucoup que ſon cœur ſoit à eux: l'homme de mérite tient à ce prix le monde quite de ſes éloges.

* Je n'oſerois le dire, ſi la choſe n'étoit ordinaire: le mérite de la plûpart, en quoi conſiſte-t-il? gros nœud d'épaule, veſte brodée, épée d'agathe, en voila les bornes; avec cela beaucoup de ſufiſance, air d'oſtentation, regards mépriſans, je ne ſai qu'y ajoûter, mais voilà leur mérite; vous en riez, & moi de même, quoique je parle fort ſerieuſement.

On ne ſauroit croire la diſtinction que met une perruque, un habit, quelque choſe de moins entre un homme & un homme. Nous en ſommes frapez malgré nous, & nous avoüons que ces bagatelles admettent des differences inſignes entre un homme & lui-même.

Arſene avec un ſimple habit ſe préſente à une porte, il eſt refuſé: chagrin du goût du ſiécle, il s'y accommode enfin, il ſe galonne, il ſe dore, il ſe poudre; le Suiſſe moins Suiſſe lui fait place. *Arſene* n'a aujourd'hui que le même mérite qu'hier il avoit. Prenez-y garde, il a de ſurcroit celui d'un riche habit, ce mérite ſeul ſufiſoit, un Suiſſe & ſon Maître n'en connoiſſent point d'autre.

X..... ſurprend l'admiration publique, ſes habits le rendent précieux, ſes équipages brillent & donnent dans la vûë, ſon exterieur eſt éblouïſſant; vous ne me dites rien de ſa perſonne, il n'y a rien non plus à vous en dire.

* La danſe, la voix, le goût pour la mode, tout cela eſt reputé talent. On n'eſtimoit tel autrefois que le grand eſprit, la belle facilité d'écrire: nos mœurs ont dégeneré, chacun s'apliquoit

alors

alors à se rendre capable; à présent même aplication à se perfectionner dans des Arts inutiles à la verité; mais enfin on leur donne le nom de talent.

* Long-tems on a brigué, sollicité, importuné; on obtient, & quoi? très-peu de chose. Le tout est de se voir en place, il n'y a plus qu'à suivre. Ayez du mérite, vous vous pousserez; ayez de la protection, cela ira plus vîte.

* Un grand homme laisse sa place, il y a à craindre pour celui qui lui succede. Occuper une place, remplir une place dans le sens ordinaire, ce n'est qu'une même chose; dans le sens métaphorique, la diference est extrême.

* Le titre de bel esprit est devenu une injure: elle s'adresse d'ordinaire à des gens qui en ont peu, par ceux qui en ont encore moins.

Les gens qui manquent d'esprit, disent quelquefois par envie d'un homme qui en a beaucoup, *c'est un bel esprit*: la preuve qu'il n'afecte pas de l'être, est le peu d'ardeur qu'il a à se vanger du reproche.

* Deux hommes d'esprit, s'ils l'ont bien fait, se regardent avec émulation, je ne dis pas avec jalousie.

L'émulation est un noble mouvement de l'ame, la jalousie une lâche passion du cœur: l'une anime au bien, l'autre dégenere en mal; l'émulation produit de nobles & de vertueux éforts, l'envie réduit à une impuissance honteuse; celle-là est toûjours louable dans son principe, & heureuse dans ses éfets, celle-ci peche dans ses motifs & succombe dans ses moyens. L'émulation ne produit enfin que des desirs innocens, elle regarde la vertu pour la suivre; l'envie ne forme sur le mérite des autres que des re-

regrets injustes, elle l'envisage pour le détruire: aux sentimens envieux le crime est ataché, aux vœux de l'émulation toutes les qualitez se rendent; elle donne la force, le courage, l'esprit, les beaux talens, la sagesse même; l'envie ne donne rien de ces choses, bien loin d'ajoûter au merite, elle ôte le peu qui restoit à l'homme envieux.

* La jalousie n'est qu'une disposition à l'envie, celle-ci naît de la fureur de l'autre: une jalousie bien reglée tient encore de l'émulation; dès qu'elle passe les bornes d'une attention moderée, elle est cette passion qui obsede les cœurs malins.

* L'esprit & la beauté sont les grands sujets d'envie qui tyrannisent les deux sexes. Les hommes se disputent l'art d'exceller, & les femmes celui de plaire.

* Envier le bien des autres, leur esprit, leurs talens, à quoi pense-t-on? tandis que par-là on contribuë à leur bonheur, on détruit le sien propre. Celui à qui tout le monde cause de l'envie, est bien malheureux de n'en pouvoir causer à personne.

L'envie est toûjours aux prises avec le merite, le fort mérite sort toûjours vainqueur de ce combat.

L'esprit est la chose du monde qui soit moins enviée; ou s'il est vrai qu'il y ait des hommes qui souhaitent l'esprit admiré dans les autres, ils s'en croyent assez pour décider que leurs lumieres causent ailleurs la même jalousie.

* Etre fils d'un pere habile homme, entrer avec un peu de mérite dans sa profession, cela abrege beaucoup de chemin: Tout ce que le pere a sû, le fils l'aprend sans peine; il parvient de bonne heure où le pere est lentement arrivé.

* Je

* Je ne crois point ſur ſa parole un homme qui dit de ſoi, *j'ai de la qualité*, *j'ai du mérite*: qu'il produiſe ſes titres, qu'il nous montre ſes vertus. Combien a-t-on vû de faux nobles qui ſe diſoient iſſus d'un ſang royal? A ſonder les ſecrets de leur genealogie, on a découvert leur baſſe extraction. Nous ne ſommes plus dupes de quiconque aſſure beaucoup de bien de ſa chere perſonne, il faut venir à preuve.

* J'honore plus le merite que les nobles. Le mérite paroît à mes yeux acompagné de la nobleſſe, les Nobles ne me montrent que des défauts. Quand les Nobles le ſeront de cette nobleſſe veritable, je leur promets louanges, eſtime, aplaudiſſemens.

Vous dites que vous êtes noble, il faloit donner le tems qu'on le devinât: Ne le repetez pas, vous n'en avez point l'air, & on vous en diſputeroit le titre.

Nicaſtre, qui vous a fait Gentilhomme? la nature, répondez-vous: je voudrois que c'eût été le mérite, & j'aurois aſſuré que ce n'étoit pas lui.

Merile a fait une action lâche, ſon ami le blâme, il répond, je ſuis Gentilhomme; l'ami replique froidement, je l'avois oublié, & vous-même ne vous en êtes pas ſouvenu. Ce mot punit le Gentilhomme de ſa lâcheté.

A voir F... je doutois qu'il fût noble; il m'a montré ſes Armes, j'en doute encore davantage: l'explication qu'il m'en a faite, prouve que c'eſt un fat, la vertu ſe moque du Blaſon.

Comment le Noble juſtifiera-t-il l'ancienneté de ſon origine, ſi l'on s'aviſe de s'inſcrire en faux contre ſes titres; le vertueux ne ſera pas embaraſſé de prouver ſa nobleſſe, il en porte avec lui les témoignages.

* Se parer de la gloire de ses ancêtres, & ne point imiter leurs actions, c'est voler un bien dont on ne profite pas : l'honneur qu'ils ont aquis leur reste ; celui qu'on veut usurper, expose aux mépris.

Un homme de qui l'on ne demande pas la qualité, & que l'on ne prétend point estimer par une grande naissance, doit être plein de merite ; ceux de l'origine desquels on s'informe, ont interêt d'en prouver une très-illustre, on ne trouve en eux que cela de respectable.

* Il n'y a point de défauts qui ne soient contraires à la probité : mais il y en a de plus contraires les uns que les autres à l'état & aux caracteres des personnes. Ce sont justement ceux-là que les derniers ont corrigé, ou qu'on ne s'avise pas de corriger.

* Les gens qui nous ressemblent un peu, n'eussent-ils aucun mérite, attirent notre admiration plus que d'autres qui en ont, & à qui nous ne ressemblons point. On sent ses égaux, avec eux l'on sympatise. Un Orateur mediocre aplaudit aux discours d'un homme de sa portée ; en lui il se contemple, dans les plus distinguez, il ne se reconnoît pas ; c'est pour lui un sujet de ne les pas admirer.

Si le Pere B*** n'est point universellement estimé, je n'en puis donner que cette raison, ou plûtôt, si tous les Prédicateurs l'estiment, c'est qu'il n'y en a pas un qui ne se flate d'avoir les mêmes talens, la même vehemence, le même secret de toucher.

Les hommes fameux doivent leur reputation à l'amour propre des admirateurs : le mérite seul leur attireroit des loüanges imparfaites ; on les aprouve quand on a interêt de le faire ; on les estime

time si-tôt qu'en eux on s'est regardé ; & qu'en eux l'on se retrouve ; hors cela on les passe sous silence, l'envie empêche qu'on n'en parle avantageusement. La distance qu'il y a entre le mérite de l'un & le mérite de l'autre, dérobe le sublime mérite à la vûë des mérites foibles & rampans : ils s'éforcent de le raprocher d'eux, & de se comparer à lui, il n'y a que dans cette occasion qu'ils osent lui rendre justice, mais une justice peu équitable; car en avoüant qu'il est digne d'admiration, ils prétendent à leur tour n'être pas moins admirables.

* Je ne rougis pas absolument de suivre un bon exemple, il me reste pourtant la confusion de ne l'avoir pas donné le premier. S'il est glorieux de copier de beaux modeles, il y a plus d'honneur à se mettre en passe d'être imité : Je ne dis point cela par arrogance, j'aurois peine à le redire sans vanité.

* Beaucoup disent & repetent, je n'ai point de merite; ils seroient fâchez qu'on les crût, & s'attendent toujours qu'on les détrompe.

Un homme d'esprit ne se fâche pas qu'on dise de lui qu'il en manque; le sot indigné de la vérité du compliment s'éforce de persuader le contraire, & jamais ne prouve.

On s'estime à outrance pour se vanger du peu d'estime qu'on reçoit; point de Juge, à s'entendre, plus équitable en ce point que soi-même, c'est, dit-on, la faute des autres de ne pas ouvrir les yeux au mérite.

L'opinion des autres contredit toûjours la nôtre en fait d'esprit. Si nous nous en croyons remplis, ils pensent le contraire, & nous en jugent beaucoup, si nous n'en afectons point.

* Chacun se pique d'esprit, & l'on n'ose ouver-

vertement publier qu'on en a, telle vanité sembleroit ridicule: personne ne se pique d'aquerir les vertus nécessaires, & on afecte de s'en dire revêtu: cet orgueil est-il plus suportable!

* Une fierté sans mérite, la sote chose! un mérite avec fierté, chose également ridicule! l'un & l'autre marchent seuls: la fierté n'est point acompagnée du mérite, elle supose des défauts essentiels; le vrai mérite laisse-là la fierté, & ne soufre pas qu'elle aille de pair avec lui.

* C'est une grande présomption de vouloir seul avoir du mérite.

Les mérites paisibles & modestes ont le pas sur les mérites vains & ambitieux; afin d'éviter l'équivoque, il faut dire naturellement que les simples vertus sont préferables aux vertus orgueilleuses. Il est plus sûr d'être modeste avec des qualitez mediocres, que de posseder avec présomption de rares talens.

C'est un mérite plus grand que tout celui qu'on peut avoir, de cacher par modestie celui qu'on a.

* Pourquoi, disent ceux que l'hypocrite a trompez, n'est-il pas permis de démasquer les faux gens de bien? la raison en est bonne: Tel est dans une condition éminente, qui auroit trop à craindre de la part de ses inferieurs.

Le mérite, le vrai mérite s'entend, est nécessaire dans les grandes dignitez; il se trouve plus ordinairement dans les places mediocres. Là on se contente d'en prendre les aparences, d'en affecter les dehors; ici on est jaloux de sa perfection, & on ne montre de vertus que ce que l'on en a.

* Faire le bien pour le bien, il est peu d'hommes assez desinteressez sur l'estime qui revient des actions

actions d'éclat : on cherche des prôneurs, on veut des gens qui publient ce que l'on a fait.

D'où naît cette ardeur à aquerir de rares talens, à produire de belles actions ? le mérite est glorieux à posseder, cela engage ; l'estime le suit, la reputation l'acompagne, cela décide.

Les mérites secrets & obscurs ne sont point si fortement recherchez, les mérites éclatans, ces mérites qui poussent, qui font connoître, qui donnent la vogue, ces sortes de mérites sont enviez : pour les obtenir, que d'éforts ! pour les signaler, que de brigues ! le solitaire quite sa retraite, & établit sa demeure dans les Villes frequentes : il écrit malgré l'engagement de ses vœux, il prêche sans mission : l'humilité qu'il a promise à Dieu, la pauvreté qu'il a juré de garder, ne l'empêchent pas de viser au nom d'homme célébre, ni de tirer de l'argent d'un Libraire.

* Recevoir des louanges qu'on n'a point meritées, si ce n'est pas un sujet de confusion, en est-ce un d'opiner en sa faveur ? Etre prévenu par l'estime des hommes, sans avoir prévenu leur admiration, qui peut se réjouïr de cet avantage honteux ? Je suis autant vain que personne, mais d'une vanité, j'ose le dire, plus délicate : d'une infinité de louanges qu'on me donneroit, je choiſirois celles qu'on n'auroit pû me refuser, les autres ne seroient point mises en ligne de compte.

Tout flateur ne plaît pas, toute flaterie n'est point agréablement reçûë, il faut être de la derniere & de la plus grossiere vanité pour s'acommoder de ces louanges vulgaires, de ces lieux communs qui trouvent une égale aplication auprès du faux & du vrai mérite.

Une aprobation donnée sur le témoignage des

actions flate celui qui la reçoit, & justifie le goût de quiconque la donne.

* Il y a de la vanité à briguer les loüanges, il peut y en avoir à les prodiguer, l'envie de montrer qu'on se connoît en mérite, extorque une infinité d'éloges: on aplaudit aux qualitez d'autrui pour sa propre gloire; sans cet interêt qui nous engage à les relever, on n'ouvriroit ni les yeux ni la bouche sur le mérite de personne.

De mediocres ouvrages sont loüez, parce qu'on s'attend que l'éfet de l'éloge donné, sera d'en obtenir aux siens qu'on juge meilleurs: Otez ce motif, on ne daigneroit pas seulement faire attention à tout ce qui est bon & exquis.

* Comme le mérite ne supose pas l'art de se faire valoir, l'art de se faire valoir n'exclut pas aussi le mérite.

* Si le mérite & la réputation se suivent quelquefois, plus souvent ils se separent. Tel avec de grands talens est privé de l'estime publique, tel avec des qualitez médiocres attire à soi tous les éloges. Le mérite est pour les uns, qu'ils joüissent paisiblement de la gloire secrete de le posseder, la reputation est pour les autres, qu'ils se contentent d'un bonheur obtenu sans éforts; ce qui doit consoler les premiers, est que le hazard qui produit les grands noms, ne préside point à la vertu.

* L'interêt ne doit pas nous faire aller où le devoir nous apelle. Agir par ce premier motif, c'est perdre le mérite de ce qu'on va faire, & n'en avoir point soi-même. Le monde tout corrompu qu'il est, a une certaine délicatesse, il veut du desinteressement dans les bienfaits, dans

dans les services, dans la pratique de toutes sortes de vertus.

* Rien ne paroit moins à charge qu'un honnête homme ; il y a pourtant bien des gens qu'il incommode : scelerats, vous aprehendez sa vûë.

* Je passe à *Xantipe*, de n'avoir pas mérité toute la faveur où il est ; son élevation a été si prompte, qu'avec la meilleure envie de s'en rendre digne, il ne pouvoit ôter à la fortune l'honneur de contribuer à la sienne.

Un favori qui s'est avancé lentement, avoit le tems d'obtenir ce titre par son mérite : tant pis pour lui de devoir tout au hazard.

Vous avez reçû un Emploi que vous briguiez, on ne peut pas dire que vous l'aiez obtenu ; l'importunité se distingue d'avec le mérite.

* Le mérite doit son origine à la nature, & son cours à la fortune.

Un grand mérite ne conduit pas toûjours à la faveur, mais la faveur supose toûjours un mérite quel qu'il soit.

Un mérite que la faveur ne soûtient pas, est rarement heureux ; un mérite apuié va loin & se met en credit.

* Taisez-vous sur votre chapitre ; le silence que vous gardez oblige tout le monde à le rompre : on parle de vous, si vous n'en dites mot ; si vous affectez de vous encenser, votre prétendu mérite n'aura de récompense que cette sterile admiration d'un présomptueux.

Le silence du sage le manifeste, le discours empressé d'un sot le découvre un fat.

Un fat a tort de parler ; ce qu'il dit, annonce tout d'un coup ce qu'il est.

* Je suis touché d'un homme de mérite, il me pe-

penetre, je l'adore, mais ce n'eſt point idolâtrie; en lui je révere une des eſſentielles perfections du Créateur qui eſt un pur Eſprit. Les diſcours éloquens d'un Orateur : les raiſonnemens ſubtils d'un Philoſophe, les Diſſertations ſavantes d'un Théologien ; tout cela rapelle l'idée de Dieu. Si ſon image eſt empreinte ſur les Etres deſtituez de Raiſon, qui mieux le repréſente que la plus parfaite de toutes les créatures ?

* Il y a des gens que nous reconnoiſſons tellement ſuperieurs à nous, que l'envie n'oſe par reſpect les attaquer : nous les eſtimons véritablement, quoique nous euſſions réſolu de n'admirer que nous-mêmes.

* Il faut du courage pour louër le mérite, ce courage manque aux envieux : lâches adorateurs de leurs ſeules vertus, ils ont juré de n'en reconnoître point d'autres.

* Le ſilence eſt quelquefois le plus bel hommage qui puiſſe être rendu au mérite.

* La vertu jointe à l'eſprit, l'eſprit ſoûtenu par la vertu, ces deux qualitez réunies dans un ſujet, cautionnent ſon bonheur futur. Je n'ai pas beſoin de ſavoir le jour, l'heure, le moment de ſa naiſſance, ni de connoître l'influence des Aſtres qui y préſiderent ; moyens trompeurs d'augurer l'avenir ſur la ſeule connoiſſance de ſon mérite je tire fidelement ſon horoſcope.

* Le mérite repare avantageuſement l'impuiſſance de la nature ; on obtient de lui des ſiecles de vie qu'elle ne pouvoit donner. Mille perſonnages illuſtres ſont morts dans la fleur de leur jeuneſſe, qui vivent encore dans la memoire des hommes ; d'autres ont atteint un grand âge, dont le ſouvenir, le nom, les actions, eurent le même tombeau que leur corps ; ils vécurent, & on ne parla plus d'eux.

Les

Les grands hommes trouvent moins de réconnoissance dans le siécle qui les a vû naître, que dans ceux qui le suivent. On les outrage, on les persecute; après leur mort on les révere. Leur mérite se fait voir dans le tems qu'on les regrette, & qu'on ne les possede plus.

* Il y a un mérite de perfection, & un mérite de politesse: celui-là est le mérite du cœur, celui-ci le mérite de l'esprit.

Depuis qu'on a fait du nom de *mérite* un coupable usage, il ne sert plus à exprimer la pureté des mœurs: elle s'apelle *probité*; ce n'est que par corruption qu'on l'apelle mérite. Autrefois ce mot lui convenoit, il n'avoit point été prodigué en faveur des qualitez mediocres & peu nécessaires.

L'homme de bien se distingue de l'homme de mérite. L'homme de bien est sage, d'une sagesse que la politique seroit incapable de déconcerter; il est moderé, d'une moderation que l'hypocrite afecteroit en vain: l'homme de mérite offre l'idée d'un homme plein de mysteres, de déguisemens; en qui on aperçoit quelque esprit, quelque vivacité, quelque sorte de brillant, & c'est tout.

Sous le nom de VRAI MERITE, sont comprises, & cette intégrité de mœurs, & cette politesse d'esprit. Qui n'a que la premiere vertu, est homme de bien: le titre en est beau: qui n'a que la seconde qualité, est homme de mérite: le titre en est imparfait: qui possede les deux, est le centre du vrai mérite: il est l'homme que le monde estime, & que le Ciel doit couronner.

DU HEROS.

IL y a des Heros par tout. L'Héroïsme s'est enfin multiplié d'une façon à exciter la jalousie publique. Les Heros de la Litterature, les Heros des Arts, les Heros de la Guerre.

* La nature fait les Rois, le Ciel forme les Heros; l'autorité établit le Roi, c'est la naissance qui la donne; la vertu acheve le Héros, c'est un présent qu'on ne doit, ni à ses éforts, ni à ses sollicitations; il vient d'une liberalité que rien n'a prévenuë, que rien ne peut borner.

* Comme la vertu fait le Heros, elle seule a droit de le définir.

Quiconque l'emporte sur ceux qui entrent avec lui en concurrence, est un Heros aux yeux de tout le monde: quoiqu'il semble n'être que le Heros de ceux qui le regardent avec une attention particuliere.

LULLI étoit le heros de la Musique, LE BRUN & MIGNARD, les heros de la Peinture, CORNEILLE & RACINE, les heros de la Tragedie. Les seuls Peintres, les seuls Musiciens, les seuls Poëtes, ont-ils honoré leur mérite? il fut publiquement reveré: ces hommes illustres ont trouvé des admirateurs dans la personne même des Heros pour qui ils travaillerent.

* Un Roi ne peut être estimé sans avoir fait des actions héroïques: un Heros est admiré sans avoir le titre de Roi.

Un Roi a du chemin à faire pour devenir Héros: le Heros a mérité toutes les couronnes du monde.

Dans

Dans un Prince tel par sa naissance, Roi par son merite, une Nation étrangere respectoit déja son maître. La mesintelligence des Grands ôta au peuple la satisfaction de voir CONTI à sa tête: le Prince fut le seul qui ne se plaignit pas de ce revers: il étoit couronné dans l'esprit & dans le cœur de tous les peuples ensemble : cela vaut bien la possession d'un Trône. Qu'importe d'avoir un Sceptre? c'est tout de le meriter.

* Ce qui fait le Roi, c'est ou le privilege de sa naissance, ou le choix des peuples: ce qui fait les Heros, ce n'est ni l'éclat de sa fortune, ni l'entêtement de quelques admirateurs: les grandes actions le produisent : La fortune à la vérité peut donner l'être à ces grandes actions, mais le Heros les acheve.

* On prétend que la nature ne fait que commencer les Heros, & que la fortune les acheve: Il faut à leur merite des occasions.

* Quatre Rois, & même plus, regnerent dans un siecle: quatre siecles à peine forment un Heros: nous sommes dans celui où ce Heros paroit.

Un Roi attire par sa grandeur les respects des hommes, un Heros meriteroit leur adoration, si cet hommage pouvoit être rendu à des mortels.

* Certain Prince n'est pour moi qu'un Prince: je le crains, je le saluë : certain Prince est pour moi un homme & un heros: je l'aime, je le respecte, je l'admire. La qualité, la raison, le merite, sont-ce des choses qui se réünissent dans une même personne? oui quelquefois, & quelquefois elles se separent.

* Rien d'ordinaire n'est moins d'un Heros, que ce qui est de son sang: on descend de lui, mais ou

on n'a point ses qualitez héroïques, chacun étoit capable de sentir cette diference.

Par tout je revererai les descendans des Heros: l'illustre sang de *Dieux* † me sera cher, s'il coule dans des ames vertueuses & magnanimes : sans ce merite, un fils de Roi n'est à mes yeux qu'un homme du commun.

Qu'est-ce qu'un vain nom, un reste de Duc, une image de Comte, un débris de Marquisat? ces titres dénués de certaines qualitez qui distinguerent les ancêtres, & les placerent au nombre des Heros, ne peuvent faire honorer un homme que je ne reconnois pas Heros dans sa décadence.

* Les fautes des grands hommes ne sont jamais petites: quelques grandes qu'elles soient, ils excellent dans la maniere de les reparer : le propre du Heros est de tirer de ses malheurs une gloire nouvelle, & de puiser dans les accidens de la fortune de nouveaux succès.

* Les grands hommes ne font des fautes, que parce qu'ils n'osent pas se croire petits sur quelque chose. C'est un Ministre qui entreprend, grand homme sans doute, versé dans le secret de la politique, dans les intrigues du cabinet: s'il ne se juge en une rencontre insufisant à lui-même, s'il n'a recours à la prudence du subalterne, la négociation est imparfaite : c'est un Heros qui projete, homme de tête, je le sai, homme habile à l'execution ; s'il a résolu par vanité de se passer de conseil, nous prévoyons bien de pertes, beaucoup de mauvais succès qu'il ne prévoit pas.

* L'homme se glisse dans le Heros ; les plus grandes actions ne furent souvent que des foiblesses déguisées : une timidité sans ressource produisit

† Posterité des Rois.

fit un heureux desespoir ; de lâches desseins devinrent par une longue revolution, des projets admirez ; en fuyant le combat, on trouva la victoire ; en refusant les loüanges, on merita de nouveaux éloges. L'homme foible agit dans ce Heros vanté ; de beaux dehors la cachent à nos yeux, ils nous montrent les succès, sans nous en découvrir les ressorts.

La valeur, le courage, la prudence, le conseil, l'ame grande, le cœur intrepide, le genie penetrant, la fortune constante, la victoire toûjours sûre, la belle gloire ; toutes ces choses réünies, forment une énigme obscure, plusieurs mots lui conviennent, celui de *heros*, de *grand homme*, de *prodige*. Le vrai mot est, L'HOMME : dispensez-moi de l'expliquer, je vous laisse tout l'honneur de l'aplication.

* Le Heros ne soufre de comparaison qu'avec lui ; il ne voit personne au-dessus, personne qui l'aproche, ni qui l'égale ; ses actions, fussent-elles ordinaires, se distinguent par un je ne sai quoi de propre au Heros : on se propose de l'imiter, il est impossible d'y venir ; cela n'est permis qu'à des Heros, cela n'est dû qu'à d'autres lui-même.

Qu'un Heros se serve des expressions qui nous sont familieres, il dit beaucoup plus que nous : il pense avec dignité, s'exprime de même ; nous trouvons que la majesté avec laquelle il prononce, ajoûte à ses pensées de la noblesse. Tout est Heros dans celui qui en a le titre : ce privilege afecté à ses paroles, est dû particulierement à ses actions.

* La magnificence est aux heros un ornement superflu : on ne va pas chercher ce qu'ils sont dans leur origine, on s'en tient au cours de leur merite.

Le ministere des Auteurs est inutile au Heros; il n'a pas même besoin du bruit de la renommée: son nom trace son histoire, ses exploits achevent sa réputation.

* Un Heros est certainement un grand homme, le grand homme n'est pas encore devenu Heros, il lui reste quelque chose à faire; s'il continuë il y viendra.

Je ne sache rien au-dessus du Heros; tout le merite qui peut s'imaginer, s'aquerir, se posseder, est attaché à ce noble titre: tous ceux à qui on le donne, ne montrent pas, il s'en faut bien, tant de talens qu'on leur en croit, ni tant de vertus qu'on en louë chez eux; on leur fait grace de quelque chose.

* Le courage naît quelquefois d'une peur qui manque de ressource, le desespoir y entre, & fait braver le danger qu'on sait inévitable.

La valeur est un courage fougueux qui regarde de loin les dangers; l'intrepidité est une valeur qu'on croioit timide, parce qu'elle n'est pas remuante, mais qui sans trop se remuer agit beaucoup: elle regarde le peril de près, & n'en est point épouvantée.

Il y a autant de sorte de courages, qu'il y a de perils differens. Je doute qu'il y ait un courage assez universel pour embrasser successivement tous les dangers.

* Ces hommes extraordinaires que la politique a distinguez, qu'une temeraire valeur a rendus fameux, ne sont pas de véritables Heros: ce nom est dû aux seuls Heros que produit le merite, & que la vertu signale.

Ne pourroit-on point détromper certains Princes, qui s'imaginent qu'une administration tranquille ne peut être honorable, & que l'entrée de

la gloire est fermée aux Rois, dont la vie se passe sans livrer des combats? Les Heros de guerre doivent souvent au crime leur reputation; les Heros pacifiques deviennent illustres par eux-mêmes: la guerre, où le destin des armes rend la temerité heureuse, & où la lâcheté n'est animée que par le desespoir, ne continuë pas un merite souverain: on porte des Heros de paix un jugement plus glorieux; la paix develope leur merite, & un merite sage, parfait, auquel le hazard ne contribua jamais.

* Combattre avec prudence, vaincre sans orgueil, se distinguer dans les tems paisibles, c'est être Heros de toutes manieres. Un brave guerrier, un moderé vainqueur, un Roi amateur de la paix; tout homme qui en est venu-là, a atteint le haut degré de l'heroïsme. Y a-t-il bien des Rois qui aient ces trois caracteres? Y a-t-il un de ces caracteres qui manque au Roi qui nous gouverne?

DES FEMMES.

TROIS choses agissent auprès des femmes: la taille d'un homme les gagne quelquefois, quelquefois son esprit; au défaut de tous les deux, l'argent les attire. Point de femme si desinteressée, qui pour raison d'un choix blâmé de tout le monde, ne donne cette derniere, & ne se fasse aprouver.

Pourquoi *Nice* a-t-elle en faveur de *Trapule* une passion ardente? *Trapule* n'a ni esprit, ni qualitez personnelles; il est riche, & peut satisfaire l'ambition d'une maîtresse: avec lui elle a un leste équi-

équipage, cela décide ; & *Nice* auroit tort de ne pas feindre qu'elle aime *Trapule*.

* Un homme à caroſſe fait bien de bruit dans les ruelles, il ſuplante l'homme de merite qu'on fait aller à pied. Les femmes donnent dans le faſte; chevaux gris-pommelez, caroſſe magnifique, cocher à grande barbe, pluſieurs laquais ; elles regardent tout cela, & ferment les yeux à la qualité du maître. Depuis que le luxe s'eſt introduit dans le monde, il donne la preference ſur tous les rivaux.

* Qui n'eſt touché de voir une belle femme? qui n'eſt charmé d'entendre une femme d'eſprit? l'une ſurprend, l'autre frape plus vivement ; un bel œil engage, une humeur brillante fixe l'eſtime: ſans des manieres polies, ſans un diſcernement fin, ſans une eſpece de genie, la beauté eſt inſipide.

Quand on goûte la converſation d'une belle femme, on trouve que ſa beauté eſt le moindre de ſes charmes : c'eſt ſon eſprit qu'on admire, plûtôt que ſes autres agrémens que l'on enviſage.

* On veut de l'eſprit dans les belles perſonnes, on ne leur en demande pas tant qu'aux autres : il eſt juſte que de rares attraits leur valent quelque choſe, ils achevent en effet de leur donner une eſtime qu'elles ne méritoient qu'imparfaitement. On veut auſſi de la beauté dans les femmes d'eſprit, on ne la demande pas ſi réguliere que dans les autres femmes ; leur vivacité répare ce qui manque à la perfection d'un viſage agréable.

Pour plaire, il faut, & de l'eſprit, & de la beauté ; l'un ſans l'autre ne fait qu'éfleurer le cœur : les belles perſonnes ont l'avantage de plai-

re

re d'abord ; l'esprit est nécessaire à qui veut plaire longtems.

Les femmes qui n'ont que de la beauté, saisissent les premiers regards ; celles qui ont de l'esprit, occupent l'attention ; les femmes qui ont l'un & l'autre charment leurs admirateurs.

* Une femme qui a les avantages de la beauté & de l'esprit doit être insuportable par sa présomption : comme c'est une chose qui peut-être ne s'est jamais vûë, on n'en peut décider que par conjecture.

Il y a plus de vanité dans le cœur d'une belle femme, que dans le cœur d'une femme d'esprit. L'entêtement de la beauté conduit plus loin que toute autre prévention.

* Une laide femme est mal conseillée d'avoir recours aux ajustemens ; bien loin de déguiser la laideur, ils la produisent & ajoûtent à tous les traits desagréables le fâcheux inconvenient de n'en cacher aucun.

* Les belles ne tirent de leur beauté que des avantages funestes : elles plaisent, elles veulent toûjours plaire, & plaire à tout le monde : pour y réussir, il en coûte à leur repos, & elles n'y réussissent point qu'il n'en coûte à leur vertu.

* La beauté & la vertu se rendent par le lustre qu'elles se communiquent un service réciproque. Les belles personnes ont plus de gloire à être sages que celles dont on laisse la vertu paisible : les femmes vertueuses se font plus distinguer, quand au milieu des attraits qui rendent les autres fragiles, elles tiennent en garde leur pudeur contre les moiens de plaire.

* Une beauté qui diminuë ; coûte aux femmes bien des regrets ; cette seule perte les touche au-delà de toutes les autres. Le tems destructeur des plus

plus vives aflictions, aigrit leur desespoir; elles sentent à tout moment le desir de plaire, & ne peuvent se dissimuler l'impuissance des attraits qui leur restent: des charmes usez, un front sillonné de rides, les yeux éteints, des joues creuses, la jeunesse évanouïe, il n'y a pas moien d'éluder ces avertissemens, il faut battre la retraite, & renoncer malgré soi au dessein d'être aimée.

* Toute femme qui pleure un amant se console bien-tôt, si des apas encore puissans lui reservent l'esperance d'en faire un autre. La douleur a des charmes secrets; une maîtresse afligée sait tirer avantage de ses larmes, elle n'en répand point d'inutiles: on la croira capable d'un sincere amour, cette reputation jointe aux agrémens qui lui restent, promet & attire de nouveaux adorateurs, elle oublie ceux qui lui échapent.

* Le merite des femmes, s'il a pour apui la beauté, ne dure pas plus qu'elle; l'honnêteté, l'enjouement, la politesse, la complaisance, étoient les qualitez d'une belle personne; la bizarerie, le dépit, la colere, la mauvaise humeur, sont les défauts attachez à la personne d'une femme devenuë laide.

* L'esprit des femmes éclate en des occasions: si elles ont résolu de ménager un homme qu'elles aiment, ou de se vanger d'un homme qu'elles haïssent, elles se trouvent des ressources & des rafinemens dont elles seules sont capables. Nous sommes en cela fort au-dessous d'elles.

Choquer une femme dans son ambition, lui contester le nom de belle, deux choses qu'elle ne pardonne point: la haine qu'une femme ainsi offensée conçoit, est irreconciliable, la vangeance qu'elle médite est à redouter.

Les femmes se disputent avec envie l'art de nous

nous plaire; le choix que nous faisons, nous vaut à peine un cœur, & nous attire surement la haine des rivales. Elles croient toutes mériter la préference; malheur à qui la donne, malheur à qui l'obtient: l'un & l'autre vont essuyer les traits d'une fureur implacable & universelle.

* Nous venons trop tard pour croire que nous serons les premiers à aimer une femme. Celle à qui vous allez porter vos hommages, a déja épuisé tout son amour pour elle, vous n'aurez que les restes de son cœur.

L'amant le plus passionné, ne sauroit tant aimer sa maîtresse, que la maîtresse aime sa beauté, à qui elle doit l'honneur de lui plaire.

* Nous trouvons que les femmes *content* agréablement, c'est qu'elles ont l'esprit critique. Leurs récits sont accompagnez de traits malins, en badinant elles choquent, elles médisent en *contant*, & se font un art innocent de railler. En moins d'une heure, que de gens qu'elles ont traduits en ridicules, justement nos ennemis, nos rivaux; comment n'aimerions-nous pas celles qui nous vangent de la sorte?

Je rends visite à une femme, sai-je ce qu'il m'en va coûter? ai-je à lui aprendre ce qui se débite dans le cercle des amis qu'elle avoit, qu'elle n'a plus? ai-je à l'instruire de l'infidelité de ses galans, des mariages qui se préparent, des intrigues qu'elle soupçonne? elle aura peu de satisfaction de moi qui ne me mêle point des affaires d'autrui; déja mauvais abord, homme peu propre à frequenter les ruelles! ai-je à lui répondre sur les propositions qu'elle me fera de chagriner ses rivales? tiendrai-je contre les médisances qu'elle va m'étaler? non, je le repete, non. Pourquoi donc tant d'exactitude à rendre visite aux femmes? Il

n'y

n'y a avec elles que de cela à s'entretenir ; il faut pourtant y aller, la bienséance l'exige, mais je couperai court.

* Il ne convient point aux femmes de parler des affaires d'Etat, ni de raisonner sur les opinions nouvelles : j'abandonne à leur censure les modes, les habits ; telles bagatelles sont du ressort de leur langue, les choses solides passent leur pénétration.

Le peché philosophique, le pour & le contre de la Comedie, le Quiétisme, d'autres opinions de cette nature, sont mal agitées dans une assemblée de femmes ; elles n'en peuvent parler sans montrer un raisonnement foible : des esprits nez pour la galanterie, n'ont pas droit de décider les questions importantes.

* *Esprit des femmes*, ce mot est méprisant ; souvent je m'en suis servi pour mortifier celles qui ne me plaisoient pas.

Reprocher à une femme *qu'elle n'est qu'une femme*, ce reproche l'aflige, il comprend tout ce qu'on lui peut dire d'injurieux, le seul nom de femme porte avec soi toutes les foiblesses, & toutes les imperfections qu'on impute au sexe.

* Hors les disputes qu'excite le *pas* entre les gens d'Eglise, on est ailleurs peu disposé à le contester. Il n'y a que les femmes qui en soient jalouses. Le Conseiller laisse passer le Président, la Présidente affecte son rang, la Conseillére refuse de céder ; voilà des maris aux prises : les femmes se racommodent par une partie de jeu, les époux brouillez plaident avec chaleur.

* Beaucoup de rouge, beaucoup de fard, grand luxe, démarche éfrontée, les coquettes déclarées tombent dans ces affectations ; une coquette rafinée s'y prend mieux, peu de blanc, presque point

de

de rouge, une ſimple mouche, contenance étudiée, habillement modeſte ; qui peut réſiſter à ces artifices ? La coquette déclarée ne m'intimide point ; je ne dis pas la même choſe d'une rafinée coquette.

Prudes & coquettes, femmes d'un caractere opposé, mêmes femmes néanmoins. La coquette laſſée de l'être, devient enfin prude, c'eſt ſon dernier changement ; juſques-là elle en avoit fait bien d'autres.

* Jamais on ne vit plus de femmes aux ſpectacles, que depuis qu'elles ſe plaignirent de la licence des Acteurs. *Pierrot* dit des *ordures*, ah le ſale perſonnage, s'écrie une fauſſe prude ! ce murmure ſe répand dans les loges voiſines, la fauſſe prude & les autres, ne rient cependant que quand *Pierrot* rentre ſur le Theâtre, & entame de nouvelles ſaletez.

La modeſtie des femmes auſtéres n'eſt pas telle qu'un bon mot ne les divertiſſe ; elles ne ſe permettent pas un ris exceſſif, mais elles ne ſe défendent pas le plaiſir ſecret de l'avoir entendu ; ſi le mot eſt repeté ouvertement, elles en riront : la premiere équivoque les alarme, elles goûtent la ſeconde, & s'aprivoiſent à toutes les autres.

* C'eſt un vrai myſtére qu'une prude. Les femmes ſont naturellement portées à la diſſimulation ; elles doivent être tout-à-fait impénétrables, lorſqu'elles joignent à celle que la nature leur donne, l'artifice d'un déguiſement étudié.

La fauſſe prude eſt une femme qui réuſſit mal à ſe contrefaire : elle ſe décele à meſure qu'elle ſe déguiſe ; ſa modeſtie, ſa ſimplicité, ſa douceur, déſignent un fond d'orgueil, une ame dure, un eſprit arrogant ; elle ſe trompe & ne trompe perſon-

ſonne; elle croit en impoſer par un dehors qui n'éblouït qu'elle-même ; ſeule elle eſt dans l'erreur; autant de démarches qu'elle fait, l'y engagent, & en tirent les autres.

* S'étonne-t-on d'être trompé par une femme? on s'étonneroit du contraire: le ſexe n'a point la ſincerité en recommandation, on le ſait, on s'en plaint, on ne laiſſe pas de s'y confier ; c'eſt la faute de ceux qu'il abuſe.

Une femme qui jure qu'elle eſt ſincere, la belle choſe, ſi elle diſoit vrai; il faut que l'experience en décide, & c'eſt au contraire l'experience qui convainc le ſexe de parjure & de diſſimulation.

* Des gens ſe plaignent d'une maîtreſſe qui les trompe, d'autres ſe plaignent d'une femme qui les détrompe: Donnez à ceci tel ſens qu'il vous plaira, beaucoup lui peuvent convenir.

* J'ai vû ſouhaiter à une Dame de qualité d'être bourgeoiſe; ce ſouhait paroît bizare: ſon dépit étoit que chacun pouvoit aprendre de l'hiſtoire le nombre de ſes années. Les Grands ne peuvent diſſimuler leur âge, on marque le jour & l'heure de leur naiſſance; on ne les contredira pas, s'ils veulent paſſer pour jeunes; mais on ſaura à quoi s'en tenir.

* Un de mes amis grandiſſoit à vûë d'œil, il n'avoit que treize ans, & paroiſſoit formé comme un homme de vingt : ſa mere étoit peu contente de ce progrès, elle avoit cinquante ans, n'en déclaroit que trente ; le moyen qu'on la crût ! un enfant auſſi grand accuſoit ſon âge, elle ſe vangea du reproche qu'on lui en fit. Mon ami envoïé chez un Curé de campagne, ſa ſœur bannie dans un Couvent, la mere ſe donna à la coquetterie ; elle n'avoit plus devant elle, ni fille, ni gar-

garçon de taille indiscrete, & se flatoit impunément d'être jeune. Prudente d'éloigner sa fille, qui eut traversé ses desseins, elle ne la rapella de ce long éxil, qu'après s'être dégoûtée des commerces amoureux: le frere parut quand on ne vit plus de conséquence à réveler le mystere de son âge.

Le procedé de telles meres nuit moins qu'on ne pense à l'éducation des filles: confiées à d'autres mains, elles n'ont point devant les yeux un scandale domestique; rentrées dans le monde, elles profitent de la triste experience des meres éloquentes à le décrier; par honneur elles se portent à la sagesse, & pratiquent en naissant une vertu, dont le seul éloge coûte aux ames coquettes des efforts extraordinaires.

* Que prétend une femme qui se dérobe des années? ses rides, ses yeux enfoncés, ses dents postiches, sont d'infidéles complices de son larcin; ils la dénoncent & la convainquent.

Deux choses que les femmes ne disent point, & l'âge qu'elles ont, & les galanteries qu'elles eurent.

Une femme qui flote entre quarante & cinquante ans, doit connoître si elle fut redevable de l'estime dont on l'honora, ou à sa beauté qu'elle n'a plus, ou à son esprit qu'elle a eu le tems de perfectionner.

* Un vol dont les femmes ne sont point d'humeur à se faire raison, est le vol d'un amant: chez elles il n'y a en cela aucune bonne foi; elles se croïent en droit de reprendre ce qu'elles s'imaginent qu'on leur a enlevé. Y a-t-il une femme qui ne pense qu'un galant qui vous estime, ne l'ait auparavant adorée? usez à vôtre tour du droit de représailles.

Les

Les hommes se rendent volontiers justice, les femmes se la réfusent : je n'ai point vû de belles tomber d'accord qu'il se trouvât de jolies personnes : elles s'exceptoient, n'en doutez pas.

* Les belles sont fiéres par raison, les laides par caprice. Si les belles n'affectoient de l'austerité, leur conduite ne sembleroit pas innocente: loin que la fierté soit aux laides une vertu nécessaire, ou un ornement utile, elle acheve de les rendre insuportables.

Croit-on qu'une belle femme soit sage ? on s'imagine que l'innocence ne peut subsister avec de beaux traits. Croit-on aisément qu'une laide femme prâtique de secrets commerces ? sa diformité lui fait un mérite de prude : on la juge vertueuse sur un dehors incapable d'exciter la fragilité.

* La séverité des femmes est aussi souvent une marque de passion qu'un effet d'indifference : elles prennent l'air rigoureux avéc un homme qu'elles aprehendent de trop aimer, comme avec celui qu'elles haïssent déja: leur fierté sert à cacher aux uns la tendresse qu'elles sentent, & à produire le mépris qu'elles font des autres.

* L'air sévere qui nous fait supposer de la vertu dans les femmes, devroit l'inspirer à celles qui se contentent de l'affecter : elles veulent nous aprendre qu'elles sont sages, nous le croions sur la bonne foi du dehors : mais elles doivent rougir de s'en tenir aux aparences. Tôt ou tard cette séverité feinte les trahit, nous rentrons dans la liberté de juger mal de leurs affectations, & nous disons hautement que toute séverité semblable est une exclusion de la vertu.

* La jeunesse ne fait pas absolument la beauté, mais une beauté sans jeunesse a perdu ce nom. On ne

ne regarde *Lucie* que pour se souvenir qu'elle a eu de l'agrément : on n'a pas même oublié qu'elle a mal fait de laisser échaper une premiere occasion : personne ne s'offre à être son galand ou son époux.

La beauté est beauté jusqu'à un certain âge ; ce sont bien ensuite les mêmes traits, les mêmes yeux, la même bouche ; le tein n'est plus le même, sa fraîcheur a disparu avec la jeunesse.

* C'est un crime, & un crime qui ne se pardonne point, que de surprendre une femme à sa toilette : elle prétendoit cacher les ressorts de sa beauté, vous les découvrez, temeraire ; vos excuses vont être mal reçûës ; une femme qui se coëffe, ne veut point de témoins, elle nomme flateuses les douceurs que tantôt elle croiroit sinceres, attendez pour louer une toilette que le mélange des couleurs en ait fait un beau tableau.

Le visage du léver, celui du midi, sont deux visages differens : la nature reconnoit le premier pour son ouvrage, le second est une créature de l'art : les femmes se piquent de devoir plus à celui-ci qu'à la nature même ; il est pourtant vrai qu'à force de travailler à nous plaire, elles tombent dans l'inconvenient : nous n'admettons point ces charmes imposteurs d'une beauté qui pendant la nuit repose sur la toilette.

Ce qui embellit les miniatures gâte les femmes : surpris de voir des portraits où nous croyions trouver de simples visages, nous nous demandons si ce sont-là les mêmes objets qui nous ont charmez ; l'attrait de nôtre passion en devient le remede, ce qui l'aluma l'éteint : par-là nous avons aux femmes l'obligation de nous rendre nôtre liberté presque aussi-tôt qu'elles l'ont ravie. Tous

les hommes, j'ai leur sufrage, consentent qu'elles se fardent, on nous reprochoit des foiblesses pour le sexe que nous n'aurons plus.

Un Général auroit disposé l'ordre d'un Camp, plûtôt qu'une femme la place d'une mouche: elle juge que là elle feroit bien, qu'ici elle iroit mieux; au lieu d'une, elle se détermine à en mettre plusieurs. Le répeterai-je, femmes coquettes, nous protestons contre ces vains artifices; nous réclamons le naturel, il ne sauroit vous être si contraire; foible pour résister à ses charmes, je me tiens en garde contre l'affectation, & je suis sûr de ne point donner dans les panneaux de l'art.

* Aux jeunes personnes l'esprit manque, aux vieilles la beauté: l'esprit & la beauté ne sont point incompatibles, rarement ils s'unissent.

* La ressource des vieilles est de dire qu'elles ont été agréables: quel dépit cela peut-il faire aux jeunes, qui ont le paisible avantage d'être belles?

* Une vieille femme s'attacher à un jeune homme, un vieillard se passionner pour une jeune femme, de part & d'autre la folie est égale; rien ne ressemble mieux au ridicule de la vieille que le ridicule du vieillard.

A quelque âge que l'amour s'empare du cœur, c'est un foible; quiconque ne peut s'en défendre dans l'âge avancé, est plus que foible, il ressent une passion honteuse.

Un vieillard amoureux l'emporte sur le jeune homme par ses extravagances; il pousse la folie à des excès ridicules, & se la fait reprocher par celle même en faveur de qui il a renoncé à la Raison.

Une femme âgée qui se donne à l'amour, tombe dans un ridicule outré, le fard, la délicatesse sur

ſur les modes, les airs coquets, les *minauderies*, ſont appellez au ſecours de ſa paſſion; elle eſt mal ſecondée par leurs artifices, la vieille s'en dédommage ſur les reſſources qu'elle trouve dans ſes liberalitez, pour diſſiper les froideurs d'un homme à qui elle veut plaire.

* Les vieillards ne peuvent point parler d'amour ſans bleſſer leur gravité, ni les filles ſans offenſer la pudeur.

L'amour ſied mal à des gens d'un certain caractere, & à des femmes d'un certain âge.

* L'amour ſieroit à toutes les femmes, s'il leur étoit permis de manquer de pudeur, & à tous les hommes, s'il ne les conduiſoit aux dernieres foibleſſes.

* Entre l'amour & la vertu, il y a une meſintelligence continuelle; il eſt impoſſible quand on eſt ſage, de prendre la réſolution d'aimer; il eſt impoſſible quand on aime, de conſerver la ſageſſe.

* Quelques femmes ſe défendent d'avoir reſſenti l'amour, nulles de l'avoir inſpiré.

* Les dernieres complaiſances d'une maîtreſſe nuiſent au deſſein qu'elle a de plaire toûjours: un amour favoriſé n'a plus que quelques intervales de conſtance; il ſe relâche, tombe & s'anéantit.

* On ne pardonne point à une fille de demeurer telle juſqu'à vingt ans; à cet âge on penſe déſavantageuſement de ſa fortune, pourvû que la malignité des jugemens n'aille pas à la ſoupçonner d'intrigue.

* *Meliſſe* s'étoit propoſé de quitter le monde, elle y eſt encore pour y avoir trop penſé, il faloit rompre bruſquement ces liens qui l'y attachoient; le longtems qu'elle employa à ſe

determiner, fit évanouïr l'execution du dessein.

Je me suis excusé moi-même, disoit agréablement une Dame de la Cour, qui cherchoit dans le Cloître un azile contre ses créanciers : elle devoit beaucoup aux parfumeurs : sa beauté que leurs pomades altererent lui fit prévoir qu'il étoit nécessaire de quitter le monde avant qu'il la quittât : peut-être qu'à la fin ils seront récompensés du service qu'ils lui ont rendu. Sans le fard elle auroit sa beauté : sans le déperissement de sa beauté, elle mouroit coquette.

* La sagesse des femmes n'est pas dans le temperament, ni dans l'inclination : celles-là sont vertueuses qu'aucun mérite n'a encore touchées : si l'occasion se présente où leurs yeux attentifs à de rares qualités les portent à l'admiration, l'austerité s'ébranle, la vertu se relâche : l'amant est écouté, & la femme devient sensible : il n'y a gueres d'intervale entre l'amour & la foiblesse : un homme qui plait, n'est pas loin d'être favorisé.

Avoir été sage & irréprochable jusqu'à vingt ans & au-de-là, rien n'est plus louable : mais il faloit toujours l'être : s'aviser à trente de coquetterie, c'est s'y prendre un peu tard, & dans un tems où les autres femmes y renoncent par politique.

* Il y a des femmes qui sont honnêtes, parce qu'elles trouvent de la fatigue à ne l'être pas.

* L'amour de la réputation est le frein de bien des vertus, & le ressort d'une infinité de devoirs : tant qu'une femme en est jalouse, elle tient à la sagesse ; dès qu'elle le néglige, elle passe les bornes, & ne garde pas même les dehors.

* Tout

* Tout homme eſt fâché de voir qu'une femme ait moins de moderation que lui : dans celle qu'on tâche de ſuborner, on veut une retenuë que ſoi-même on n'a pas ; de celle qu'on fait être corrompuë, on exige une eſpéce de pudeur qui en rende le commerce honnête & non ſuſpect.

La pudeur a paſſé des femmes aux hommes, ou plûtôt elle a quitté les deux ſexes : le nôtre oſe pourtant ſe donner l'honneur d'être prévenu ; autrefois on ſoupiroit, on ſe déclaroit, on faiſoit les premieres démarches ; c'étoit le rôle des amans. Aujourd'hui on épargne les ſoupirs, les déclarations, on eſt de moitié de toutes ſortes d'avances ; les femmes à leur tour ſe ſont chargées de ce rôle, & n'en veulent plus jouer d'autre ; la Comedie étoit auparavant trop longue, elles en abregent le dénouëment.

* Les femmes ont cauſé la perte de tant de grands hommes, qu'il eſt impoſſible de les voir ſans chagrin : leur converſation a formé l'eſprit de quelques perſonnes dont nous admirons la noble maniere d'écrire ; leur familiarité a gâté le cœur d'une infidelité de ſages, dont nous déplorons le ſort ; il y a de quoi les eſtimer, à les haïr tout enſemble.

* Belle délicateſſe que celle de pluſieurs qui ſe piquent d'eſprit & de grandeur d'ame ! ils balancent à faire des démarches auprès d'un homme de qui ils pourroient attendre leur fortune, pendant qu'ils en font de plus baſſes auprès d'une femme qui va les ruïner : eſt-il moins honteux de s'attacher à une maîtreſſe qu'à un Prince ? le favori n'eſt coupable que d'interêt ou d'ambition, l'amant eſt ſouvent un infidéle, un corrupteur : au reſte, je n'aprouve aucune de ces liaiſons quand elles ſont contraires au devoir.

* *Stilop* veut reparer les dépenses de son luxe, les pertes de son jeu: chez lui plus de brêland, sur lui plus de faste: son équipage est leste; mais simple; sa table bonne, mais frugale; il n'a qu'un cuisinier, se passe de maître-d'hôtel, se contente d'un valet de chambre; une telle œconomie devroit augmenter son revenu, & diminuer le nombre de ses créanciers; il n'en sera rien. *Stilop* ménage chez soi, prodigue tout ailleurs; pour quelques domestiques qu'il a retranchés, il s'est donné une maîtresse; au lieu d'un équipage, en voici deux à soûtenir, le reste à proportion: *Stilop*, reprenez votre jeu, votre luxe, votre maître-d'hôtel; quittez votre maîtresse, vos affaires en iront mieux, quoïque toûjours très-mal.

Femmes adroites, je redoute les charmes de votre esprit artificieux; vous connoissez le foible des hommes; pour les gagner, vous affectez l'indifference; pour les surprendre, le désinteressement: il ne vous reste aucun remords de les avoir ruïnez; la vûë d'un amant réduit à se passer d'équipage, rapelle le souvenir de vos premiers triomphes; par tout vous en faites gloire, là vous le dites, ici vous le repetez, je fuis de crainte d'un même malheur.

* Les femmes rougiroient de dire qu'elles se portent bien: par vanité, je ne sai quel est l'esprit, elles se plaignent d'une délicatesse de poitrine, affectent un mal de tête, un rhume éfroïable: il ne convient, à les entendre, qu'aux femmes sans éducation de dire, *je me porte bien*.

* La passion du jeu domine terriblement les femmes: elles y passent les jours & les nuits, sont hardies à risquer, opiniâtres dans la perte, téméraires dans le gain: les jeux ruïneux nous viennent de leur invention: malgré les défenses publiques,

elles

elles les renouvellent, les continuent : la bassette, le lansquenet avoient enrichi *Torine :* depuis qu'ils ont cessé d'être permis, elle a eu la fureur de se ruïner en *amandes*.

* Autrefois plusieurs années pour soumettre une coquette ; en ce tems plusieurs conquêtes se font en un jour : la coquetterie est plus traitable, les galands moins timides, prompt acheminement à de grandes executions.

Ce n'est que par une raison d'honneur que les femmes craignent de risquer les premieres démarches : elles ne sont pas si rigoureuses, qu'à travers leur austerité on n'entrevoie qu'elles sont disposées à faire les secondes : nulle reserve ensuite, nulle précaution ; la maîtresse cajole le galand, ce n'est plus l'amant qui *courtise* la maîtresse.

Les coquettes se lassent tôt ou tard de leur personnage, mais le dégoût ne finit pas la coquetterie, elle ne la rend qu'insipide ; c'est une nécessité de mourir coquette après avoir vécu telle.

La coquetterie est l'extrémité du véritable amour ; la coquette affecte le rôle d'une femme véritablement passionnée, & persuade quelquefois davantage.

* Il n'y a que la premiere galanterie qui coûte ; on montrera plus de femmes qui n'en ayent point eu, que d'autres qui s'en soient tenuës à la premiere.

Quand les femmes s'en tiennent à une premiere intrigue, on n'en dit mot, une seconde rapelle tout, & on ne leur fait grace d'aucune.

La galanterie peut n'être qu'un amusement de l'esprit ; mais la coquetterie vient du cœur, elle y réside & s'y retranche.

* Une coquette n'a point d'amour pour avoir trop d'amans.

La jalousie d'une coquette n'est point causée par l'amour de la personne, elle est seulement envieuse du triomphe de ses rivales ; qu'elles gardent le cœur, mais qu'elles restituent le galand: cela les va toutes mettre d'accord.

* Le caprice domine particulierement les femmes ; elles se déterminent à la sagesse ou à la coquetterie, à l'amour ou à l'indifference, au grand monde ou à la retraite, à la galanterie ou à la dévotion, souvent dans le même tems ; le motif de leurs résolutions est incertain, la fantaisie les porte à ces extrémitez, & cette humeur fantasque ne périt qu'avec elles ; de-là tous leurs changemens, leurs bons & leurs mauvais intervales, des actions si contraires, & un procedé si constant.

* Une femme plongée dans les commerces tendres, croit que faire l'amour est une occupation innocente ; elle n'y juge de mal que ce que les autres plus sages croyent horrible.

* On ne se releve gueres des fautes où l'amour fait tomber.

* Un homme couru des femmes, si je le vois, je remarquerai un fat qu'un mérite exterieur a tant soit peu déguisé : si je ne le vois pas, ce qu'on m'en dit, ne me prévient point en sa faveur : les femmes sont bizarres dans leurs choix.

Les femmes ne sont pas maîtresses de leurs cœurs : elles rougissent de leurs inclinations, avouent qu'elles n'ont pû résister, se repentent de leur foiblesse : qu'est-ce que cela prouve? ce que j'ai dit, les femmes sont bizarres dans leurs choix.

* Celui qui a sû plaire à une femme capable de reflexion, *vaut quelque chose assurément* ; quand le caprice *ne se mêle pas* de l'estime, *il y* a lieu de *parler pour* le mérite.

* Les femmes ne sont point si désinteressées qu'elles donnent leur compagnie, elles ne demandent ni or ni argent, mais elles exigent des plaisirs qui en coûtent : il faut les conduire aux spectacles, leur préparer des fêtes, leur offrir des présens : tous les jours chose nouvelle, surcroît de dépense : J'aimerois autant dire que la connoissance des femmes s'achete, & que rien à Paris ne se vend plus cher.

On propose à une femme une promenade à *Charenton*, à *Vincennes* : là, festin superbe : on connoît le foible du sexe : il ne résiste point aux plaisirs du *Cabaret* : que de vertus ont échoué *au Port à Langlois* * ?

Quelques femmes ne donnent pas leurs faveurs, elles ne donnent que la liberté de les marchander : elles tiennent quittes des fleuretes, pourvû qu'au lieu de douceurs l'argent soit compté.

* L'oisiveté seroit le moindre défaut des femmes, si elle ne les conduisoit à tous les vices ; mais les femmes croyent qu'on ne doit pas les apeller oisives, depuis que le soin de la parure les occupe : si cela peut se nommer occupation, elle est plus dangereuse que l'oisiveté même.

* Dira-t-on pourquoi les femmes préferent à un amant accompli un homme imparfait ? je crois l'avoir déviné : les femmes sont naturellement orgueilleuses : un joli homme ne leur laisseroit pas l'empire qu'elles prétendent : un galand mediocre soufre qu'elles deviennent absolues : il se croit très-honoré des mépris dont on le paie, comme très-

* Lieu proche Paris, où les femmes vont manger des matelotes.

très-favorisé des graces qu'on lui réfuse ; à lui permis de ne s'en pas plaindre.

* On est peu disposé à croire ce qui se dit au sujet des femmes : quiconque se plaint froidement de n'avoir point reçû de faveurs, est bien aise qu'on supose que sa maîtresse n'a pas été cruelle : quiconque se vante d'en avoir été bien traité, n'est pas cru sur sa parole ; il y a dans ces discours de l'afectation.

La plûpart ne parlent mal des femmes que par le chagrin d'en avoir été maltraités : ils tairoient les faveurs qu'ils en auroient reçûës, tout honnête homme a cette discretion ; ils se disent comblés de celles qu'on n'a point songé à leur faire ; vanité de fanfaron, vangeance de coquin.

* Une femme ne connoît pas de crime plus atroce après l'infidelité, que l'indiscretion : il y en a qui aimeroient mieux qu'on les trahît, que non pas qu'on les quitât : chez elles l'amour est une passion aveugle & hardie : elles se moquent des discours, pourvû qu'elles ne cessent pas d'y donner sujet.

* Le plus grand de mes étonnemens, est de voir des femmes & des galands, se donner pour une certaine pension : telle a un amant à gages qui reçoit elle-même des apointemens : tel homme est paié & d'avance, qui fournit à d'autres intrigues des femmes considerables : ces lâches commerces sont frequens, les plus généreux s'y aprivoisent.

* Les jeunes gens espérent plus de la liberalité des femmes que de leur patrimoine : ceux qui comptent sur ces secours, ne sont pas des mieux entretenus : les femmes commencent à n'être plus dupes : elles ont enfin reconnu que la vanité des hom-

Hommes abusoit de leur générosité : que chez elles on s'habilloit pour aller plaire ailleurs : le tour que fait une femme à ses galands, l'amant le jouë à la coquette : une femme se sert des habits qu'on lui donne pour augmenter ses conquêtes, un homme de ceux qu'il reçoit pour se rendre plus agréable à d'autres femmes à qui lui-même en donnera ; on se fournit ainsi réciproquement de quoi se trahir & se perdre.

La générosité de quelques femmes est suspecte ; autrefois elles recevoient, à présent elles donnent : voici ce qu'on en peut dire, les présens reçûs ébranlent la pudeur, les présens offerts montrent qu'il n'y en a plus dans le séxe ; quand il accepte, il se promet ; quand il paie, il se livre & s'abandonne : la vertu qui mene au desinteressement & la prudence, défend aux unes de donner, aux autres de recevoir ; leur humeur avare ou liberale est mal interpretée : les hommes qui offrirent pour corrompre, ont raison de croire que celle qui à son tour leur donne, s'est elle-même corrompuë.

* Il manque à certaines avantures un nom illustre & connu, il manque à d'autres le secret & l'obscurité ; les amans qui vivent dans une condition médiocre, traitent quelquefois l'amour noblement ; les amans distingués font dégenerer leur commerce en reproches, la fin en est honteuse & fatale ; le sort de ces intrigues d'abord illustres, est d'attirer à un homme le nom d'ingrat, à une femme celui de coquette.

* Les malheurs de la fortune abattent, les disgraces de l'amour accablent : une femme est plus touchée de perdre un amant, qu'un riche n'est sensible à la perte de ses biens : la fortune peut rire une seconde fois, un amour malheureux n'à point de

ressources : vains efforts de la part d'une maîtresse abandonnée, il ne lui reste pas même l'esperance d'adoucir les rigueurs de son sort, une estime usée produit des mépris opiniâtres, l'amant se reserve le droit de haïr une infidéle, sans qu'elle puisse obtenir de son cœur le pouvoir de le haïr à son tour : elle porte en tous lieux le triste souvenir de mille faveurs légerement accordées ; elle rapelle ses premieres foiblesses qui augmentent le triomphe de l'ingrat ; en se reprochant qu'elle l'a aimé, elle se dit malheureuse d'être la dupe d'un homme qui ne l'aime plus.

Quand l'amant déserte, la femme que cette ingratitude force à la haine, s'imagine que c'est elle qui renonce à l'amour : sa fierté lui persuade qu'elle a commencé d'être indifferente : il est pourtant vrai que la maîtresse aime la derniere : elle a tout l'honneur d'une constante passion, mais qu'elle ne se donne pas la gloire de la rupture : elle eût continué d'aimer, si on n'eût pas cessé de lui être fidéle.

* Au moment qu'on cesse d'aimer, on rougit de la durée de sa passion : quand elle commença, on la souhaita éternelle : quand elle finit, on reconnoît sa honte, & on se reproche sa foiblesse.

* Une femme a resolu de se vanger d'un homme infidéle : a-t-elle bien réussi ? elle s'est la premiere décriée. Personne ne connoît l'ingratitude d'*Oronte*, qu'il n'ait apris les dépenses qu'a faite avec lui la prodigue & coquette *Melanisse*.

Nous ne pensons mal de la plûpart des femmes, que parce qu'elles-mêmes en pensent très-desavantageusement : elles publient leurs avantures, décelent leurs intrigues, se décrient, & nous imposent par ce procedé perfide la nécessité d'en faire autant.

DE

DE LA SOCIETE'.

LE commerce du monde, la focieté civile, comment les définir? afsemblée de gens qui fe déguifent tour à tour, qui veulent qu'on les flate, qu'on les ménage; certain nombre d'hommes qui fe voient, qui s'embraffent, qui fe traverfent, qui fe brouillent, qui s'aiment par interêt, fe nuifent par envie, qui fe cherchent fans vouloir fe trouver, fe fuyent pour fe rejoindre; voilà ce qu'on apelle la focieté civile. Intrigues, démarches, trahifons, flatteries, médifances, cabales; en cela confifte le commerce du monde.

* Il faut pour vivre dans le monde plus de perfections, que pour vivre dans la folitude; j'excepte les vertus de la Religion.

La plûpart des talens néceffaires au monde, ne font pas même des vertus morales.

* C'eft le tout de favoir profiter des occafions.

* Les grandes qualités ne font pas plus de mife; on réuffit avec des talens mediocres, qui n'attirent ni l'envie, ni n'expofent aux foupçons.

* Etre homme du monde, favoir le monde, je doute qu'on puiffe penfer avantageufement de ceux à qui le talent en eft attribué: cet homme du monde ne m'en rendra pas le commerce plus agréable, je n'aurai que plus à craindre fes manieres artificieufes.

Homme du monde, homme de cour, diference entre ces deux caracteres; l'homme du monde fait

fait à la vérité tout ce que feroit l'homme de cour, il ne le fait pas si finement : le Courtisan est plus souple, il cache mieux son jeu, se plie avec art, se déguise de toutes façons.

* Cacher son jeu, c'est adresse ; le cacher pour de mauvais desseins, il entre de l'imposture dans cette dissimulation.

L'homme dissimulé joue toutes sortes de rôle, même celui de confiant & de sincere.

* Les fourbes sont les hypocrites de la societé ; hommes suspects qu'il est aussi dificile de démêler, que dangereux d'aprofondir, ils commencent par la bonne foi, & finissent par la trahison.

Un fourbe est un homme que je ne connois pas, il se déguise : que je ne puis éviter de connoître, le monde en est plein : que je me repentirai d'avoir connu : sa dissimulation vise au crime.

Le fourbe est plus que double, il joint à un mauvais cœur un esprit artificieux.

Une sincerité contraire ne vaut gueres mieux qu'une fourberie ouverte : la violence qu'on se fait pour ne pas paroître double, marque de la mauvaise foi dans le cœur : les aparences vont se démentir bien-tôt, & les intentions se faire connoître : il est dificile de se gêner long-tems en matiere de sincerité.

* C'est une nécessité dans le monde que de *grimacer :* quelque chose qui se dise contre les gens dissimulés, un peu de dissimulation ne nuit point.

Le naturel est bon dans les manieres, quand il en exclud l'afectation : il est mauvais quand il est le contraire de la parfaite politesse.

* Qui ignore les régles du monde, passe pour mal élevé, qui les possede, est soupçonné de four-

be-

berie ; cela détermine presque les hommes à se bannir de la societé : ils se lient les uns, les autres s'unissent, se frequentent ; ce n'est point par le plaisir que leur donne une societé réguliere ; ils n'envisagent que de se rendre propres à tromper d'autres hommes qui ont besoin d'eux : quand ils en sont venus-là, ils publient qu'ils savent vivre, & se sauront bon gré de l'avoir apris.

La civilité est autant une étude de déguisement qu'une leçon de politesse.

* Le cœur a sa politesse aussi bien que l'esprit, l'esprit aussi bien que les mœurs : la politesse de l'esprit consiste à penser des choses fines & délicates, celle du cœur à suivre des penchans honnêtes ; la politesse des mœurs embrasse les deux autres ; l'homme poli régle ses paroles, & recherche ses actions.

* Le savoir-vivre n'est pas une vertu commune : il y a des gens très-parfaits d'ailleurs, en qui on ne trouve à dire que cela : ils ont les biens de fortune, sont en possession d'un mérite distingué ; l'éducation leur manque, ils ignorent les loix de la vie publique ; avec tous leurs talens, tout leur esprit, le monde les méprise ; pour s'en vanger, ils méprisent les bienséances du monde ; à qui font-ils tort ? leurs talens demeurent dans la médiocrité ; leur esprit ne se polit ni ne se perfectionne ; leurs manieres sont haïssables : je ne vois qu'eux de punis ; le monde trouve ailleurs à se dédommager de la perte de tels sujets, ils ne recouvreront point celle qu'ils font de l'estime du monde.

* L'esprit, même le grand esprit est le dernier des talens qui donne accès dans le monde : l'éducation, la politesse, le savoir-vivre passent devant, & font estimer l'homme qui a de belles manieres.

L'es-

L'esprit est quelquefois tenté par une sote gloire de passer par-dessus les régles du savoir-vivre; mais le savoir-vivre retient un esprit qui s'alloit échaper, & ne le fait paroître qu'à propos.

Soyez Avocat au Barreau, Théologien en Sorbone, Philosophe dans l'Ecole: s'il vous arrive d'entrer dans le monde, n'y paroissez qu'en homme qui le sait, & qui a étudié autre chose que les décisions de *Bartole*, le systême de *Descartes*, ou les cinq propositions; montrez-vous sociable, admirez ceux qui le sont, frequentez-les; sinon le manque de savoir-vivre fera tort à votre capacité; on n'estime ni la doctrine sauvage, ni le docteur farouche.

* L'esprit ne reforme point les défauts de l'éducation, l'éducation corrige les vices de l'esprit.

L'esprit fait faire des sotises, qu'il ne peut ensuite reparer.

* Il y a des défauts qui servent avantageusement au commerce du monde, mais ce ne sont pas les défauts de l'éducation.

Les habiles gens se gardent bien de tomber dans les défauts qu'on pourroit attribuer à une mauvaise éducation.

Je ne connois point de mérite assez grand pour rendre suportable un homme qui manque de belles manieres: sans elles comment pourra-t-il devenir agréable?

* Le monde n'est rempli que de gens d'un caractere libre, sans façon, brusque même & petulant, gens qui se piquent de manquer à toutes les formalités; accoûtumés à violer par indépendance les loix les plus indispensables. Moi, dit *Draco*, je ne veux point de liaison avec *Argire*, elle me croiroit passionné pour elle; quel en seroit le

mal-

malheur, *Draco*? est-il honteux de faire des démarches civiles auprès d'une femme? Moi, dit le bizarre *Harpin*, saluërai-je *Timon*? il se prévaudroit de m'être nécessaire, & je m'en veux passer; à la bonne heure, passez-vous-en; mais si vous négligez *Timon*, de peur qu'il ne soupçonne que par interêt vous recherchez son amitié, il mépriseroit la vôtre, s'il vous connoissoit capricieux à ce point.

Je pardonne de ne point aimer les femmes; j'apelle brutal un homme qui ose en leur présence s'honorer de son insensibilité, & taxer hautement de foiblesse l'estime du sexe poli.

* Nul agrément dans la societé des hommes bizarres; ils ne plaisent à personne, parce que personne ne leur plaît: si nous voulons être goutez, commençons par nous rendre agréables.

Il ne faut pas se flater qu'on puisse plaire en toutes choses, c'est beaucoup qu'on plaise en quelques-unes; il ne faut pas même ambitionner de plaire à tout le monde, on est heureux de trouver un petit nombre de gens à qui l'on revienne: les esprits, les goûts, les hommes, sont si differens, que l'aprobation de uns choque le jugement des autres; le sort de celui qui a prétendu se le rendre universellement favorable, est enfin de devenir, ou le jouët de la critique, ou l'objet de l'envie.

Peu de gens nous plaisent, convenons-en; mais aussi avoüons que nous plaisons à peu de gens.

L'excessive délicatesse nuit dans le commerce du monde; elle nous rend peu de personnes agréables, & nous rend incommodes à beaucoup d'autres.

* L'esprit chagrin aproche fort du caractére mi-

misantrope; & le caractére misantrope est le plus haïssable de tous les caractéres.

L'humeur difficile tient le milieu entre l'esprit misantrope & le jugement bizarre.

* Vous verrai-je toûjours chagrin? ne rirez-vous jamais? que vous ont fait mille gens contre lesquels vous vous emportez avec aigreur: ils étudient votre foible, ils cherchent à vous plaire, vous repoussez leurs complaisances, vous les contrariez lors même qu'ils évitent de vous contredire; ils aprouvent ce que vous dites, & vous ne laissez pas de paroître offensé; l'ouvrage qui vous choque, ils le rejettent: cette action qui vous indigne, ils en sont outragés: vous ne vous rendez pas: il faut pourtant que l'ouvrage soit bon ou mauvais: il vous semble bon, à moi de même: vous le dites mauvais, je prononce qu'il est pitoyable: prenez donc garde que je suis de votre avis: malgré mon aprobation conforme à votre sentiment, vous murmurez. Homme nullement fait pour la societé, rompez avec nous, & fuïez dans les bois.

* L'esprit chagrin est de tous les génies le plus mauvais, il n'est d'acord, ni avec soi-même, ni avec les autres: il louë & contredit en même-tems; il blâme & estime la même chose; incertain dans ses opinions, chancelant dans ses avis, bizarre dans ses goûts il ne veut pas se rendre aux jugemens d'autrui, ni se fixer aux siens propres: également irrité ou quand on l'aprouve, ou quand on ne l'aprouve pas, il s'emporte avec la même aigreur & contre celui qui le flate, & contre celui qui lui parle ouvertement: disposé à prendre le change sur toutes choses, il interprête à mensonge la verité, à fourberie la complaisance: il refute ce qu'il entend, & retracte ce qu'il a dit: en un mot, l'esprit

cha-

chagrin eſt amer dans la critique, critique même dans ſa maniere de louër : il ſe plaint de tout le monde, eſt mécontent de ſa perſonne, il connoît le fâcheux de ſon humeur, avouë qu'il ne la peut vaincre : il ſe trouve de trop dans la ſocieté, & n'y demeure que pour avoir le maudit plaiſir d'en bannir l'agrément.

* Tant que dure le *patelinage*, il embellit les ſocietez, elles finiſſent avec lui : ſi-tôt que la complaiſance ſe relâche, les amis qu'elle avoit donnés ſe froidiſſent : il faut ſoûtenir le caractére avec lequel on s'eſt ouvert accès dans le monde, ou renoncer au monde, ſi l'on veut rentrer dans ſon naturel ennemi de toutes contraintes.

Le patelinage eſt proprement la complaiſance des actions ; à moins qu'il ne ſoit un éfet de la complaiſance du cœur, on ne ſoûtient pas longtems ce caractére emprunté.

Etre patelin, c'eſt avoir des manieres étudiées, de douces affections, des termes préparés : être complaiſant, c'eſt tenir de la nature ce que les autres veulent obtenir par artifice. L'homme patelin n'eſt honnête que par intervale ; l'homme complaiſant l'eſt toûjours : le patelinage s'empare des dehors, la complaiſance réſide dans l'humeur, & jamais ne ſe dément.

On gagne beaucoup d'être complaiſant, quand ce ne feroit que de pouvoir une autre fois ſe diſpenſer de l'être.

L'humeur complaiſante rend les ſocietés délicieuſes.

* La flaterie eſt agréable, pourvû qu'elle ſe répande ſur tout le monde : perſonne n'a le courage de blâmer un art qui le peint en beau : ſi le flateur eſt haï, il ne l'eſt que de ceux qu'il ne daigne pas flater, ou de ceux qu'il louë ſans fineſſe & a-

vec

vec froideur: une louange indifferente revolte le goût, une louange peu délicate satisfait mal l'amour propre: il est difficile de flater adroitement: il est dangereux de ne point flater du tout: prendre ce dernier parti, c'est vouloir de gayeté de cœur se brouiller avec tous les hommes.

Nul vice n'épouvante le flateur, nulle vertu n'arrête le critique: les hommes adulateurs prodiguent la gloire à qui ne la mérite pas, les censeurs la refusent à qui l'a meritée: une basse complaisance donne aux crimes des noms avantageux: une lâche envie substituë aux éloges des termes malins: l'adulation & la satire sont deux écueils presque inévitables dans le commerce des hommes: s'ils jugent équitablement, ils ont interêt de ne pas s'écarter des véritables régles: ce même motif qui par hazard les rend justes, les porte d'ordinaire à des jugemens bizarres sur le mérite: tels hommes font métier de ne point convenir; ils contredisent la voix publique, prêts à se retracter si leur passion en est d'accord: il faudroit les bannir de la societé, cela est impossible; la societé a pour dernier apui les flateurs, & pour derniere ressource la flaterie.

La societé s'acommode des flateurs, ils contribuent à la rendre agréable: les critiques sont les perturbateurs du repos commun, ils empoisonnent la douceur des plus charmantes societez.

* Les critiques ne font pas grande fortune dans le monde, cet odieux métier les recule; le flateur s'avance, & trouve que son art lui a produit beaucoup.

Il coûte peu à flater, & la flaterie raporte beaucoup; quand même la dépense en seroit grande, il faudroit y consentir; on ne sauroit trop acheter l'honneur de se faire des amis, & l'occasion de

tra-

travailler utilement à ses interêts : il coûte beaucoup à censurer; le plaisir cruel de se faire des ennemis, l'obstacle qu'on met à ses avantages, sont les fruits pernicieux de la moindre critique.

* On se louë pour être loué : on se blâme par un motif contraire : s'il arrive que les témoins ne le devinent pas, au lieu de mandier des louanges par le truchement du blâme, on s'explique ouvertement, & on se loue desormais sans interruption : en arrive ce qui pourra.

* Un esprit de societé, un cœur de societé ne se trouvent gueres dans ces assemblées d'élite qu'on apelle les compagnies du beau monde : là se forment par envie des haines irréconciliables, le génie de la satyre y répand son venin : on se voit pour se critiquer, on se fréquente par politique, on ne s'aime point : les conversations se noyent régulierement, on y aporte beaucoup d'esprit, de bons mots, de politesse, d'affectations; comme l'on y vient sans cet esprit de societé, l'on en sort après y avoir fait bien des mécontens.

Le rare homme qu'un homme sociable ! le monde qui produit beaucoup de societez, produit peu de ces hommes sociables : des gens qui se voyent tous les jours, qui s'assemblent dans un jeu, qui se lient d'interêt, cela s'apelle une societé : des gens qui auroient une humeur douce, un bon cœur, un esprit bien fait, des manieres revenantes, un air honnête, un dehors afable & poli, un fond de sincerité & de complaisance, un entretien solide & enjoué, cela s'apelleroit des gens sociables.

* Toute afectation est ridicule, même celle par laquelle on prétend s'éloigner de l'afectation.

Le caractére singulier est déplaisant; il faut s'habil-

biller, parler, agir à la maniere des autres, vivre en un mot comme les hommes du monde où l'on est.

La singularité, même celle qui paroît raisonnable, n'est pas au goût du monde: il abandonne à eux-mêmes ces esprits particuliers, & veut des gens qui feignent d'aimer ses maximes; ou qui, s'ils ne les suivent pas, n'afectent point de les contredire.

Malheur à qui se rend délicat sur les formalitez! personne ne sera content de lui, il se plaindra de tout le monde.

L'humeur la plus désagreable est celle d'un homme formaliste; tendre & excessivement délicat sur toutes bienséances, jamais rien n'est à son gré; il veut les premieres places, est envieux du haut bout, des longs complimens, des reverences profondes, ne permet pas qu'avec lui les façons soient omises, ni les ceremonies négligées: il s'arroge toutes les distinctions, ambitionne qu'on le prie, & qu'on le prie bien fort, qu'on n'ouvre la bouche que pour le louër, qu'on ne se découvre que pour lui; il se fait le centre de tous les devoirs, croit seul mériter, par préference aux autres hommes, les égards dûs à la naissance, les respects que la civilité prescrit: ce même homme qui raporte à lui tous les honneurs, se dispense très-exactement d'en rendre à personne, il évite la moindre gêne, & ne pardonne pas une légere omission; il manque de complaisance, & conçoit de l'indignation contre les gens qui n'en ont point. *Capris* est celui que je viens de peindre; avec lui point de commerce; c'est un monstre dans la société qu'un esprit formaliste.

* L'amour propre est un vrai *trouble-societé*; à force de vouloir s'obliger, il désoblige tout le mon-

monde, & n'eſt bien venu que dans les cœurs dont il s'empare.

L'amour propre trouve mieux ſon compte dans le grand monde, il eſt gêné dans les petites aſſemblées; obſervé de plus près, il eſt contredit; ailleurs il ſe confond & ſe donne toutes ſes aiſes.

* Point très-épineux que l'obſervation des bienſéances! le peu d'exactitude à les pratiquer, eſt ce qui brouille les amis, ce qui rompt les ſocietez, & ce qui met entre les femmes la diviſion.

Tout le monde dit, il faut vivre librement, on le repete, on ſe le recommande, à la charge qu'on n'en fera rien: ſi-tôt que les façons ſont négligées, on ſe fâche, on s'interroge; m'a-t-on mis où je dois être? ce préſent convient-il aux ſervices rendus? cette démarche ſufit-elle? chacun vetille de la ſorte ſur les formalitez, & ce même chacun avoit prié qu'on les omît.

* Je n'aime pas à traiter avec des gens fins, ils croyent tout le monde capable de la même fourberie; ils n'auroient en moi aucune confiance, & je ne leur donnerois point la mienne.

* Si l'on trompe, on n'en a pas tant l'obligation à ſa propre fineſſe, qu'à la confiance d'autrui.

La ſimplicité peut être un bon manége, & la fineſſe un mauvais parti.

C'eſt avoir bien de la fineſſe que de cacher celle dont on uſe.

* Se fier à tout le monde c'eſt temerité: ne ſe fier à perſonne, c'eſt délicateſſe: l'honnêteté ne veut pas qu'on produiſe ſes ſoupçons: la politique défend de trop marquer ſa confiance.

Les fourbes diſſimulent pour tromper, les gens de bien diſſimulent auſſi: mais dans une vûë contraire, pour n'être pas trompez.

* Les

* Les gens qui afectent de mépriser les bienséances, se moquent, disent-ils, de la coûtume; & moi je leur répons qu'on se moque d'eux.

L'usage à qui on accorde sur les Langues un droit de *tyrannie*, s'érige également en souverain des actions; ne les pas suivre telles qu'il les régle & les prescrit, c'est une singularité condamnable; pourquoi se dispenser de faire ce que d'autres hommes font? ils ont de la qualité, ils ont du mérite, vous n'avez ni l'un ni l'autre; & vous voulez au lieu de vous soumettre à l'usage, soumettre l'usage à votre caprice, il n'en sera pas ainsi: l'usage aura son cours, & vous serez blâmé de ne vous point conformer à l'usage.

* Jamais de relâchement sur le fait des bienséances, l'homme d'esprit les étudie, l'honnête homme les observe avec scrupule: l'homme d'esprit & l'honnête homme croient devoir se rendre propres à la societé, ils n'ont garde de négliger des bienséances qui en fond le nœud, l'agrément, le soûtien.

Suivre les bienséances, coûtume pénible; ne pas suivre les bienséances, omission dangereuse.

* Distinguons les bienséances aprouvées, d'avec celles qu'il est criminel de suivre.

On peut quelquefois passer sur les bienséances du monde, nullement sur celles de la Religion: le monde a ses régles, tant pis pour celui qui les néglige, il n'en est que cela; la Religion prescrit des devoirs, malheur à qui les méprise, cela le conduira loin.

* Ce qui dans le monde est apellé *le pas*, *la préséance*, y excite tous les jours mille contestations: c'est le pas qui interrompt les ceremonies publiques; il brouille l'Evêque & les Chanoines, l'Ordinaire & les exempts; c'est la préséance qui sou-

souleve le noble contre le roturier, & l'Officier contre l'homme sans titre.

La querelle des rangs l'emporte sur certaines querelles d'interêt: on relâche plus volontiers les droits de la fortune que ceux de la dignité : un champ de moins est une bagatelle; le pas est jugé une affaire importante, il est le privilege de la charge, la preuve de noblesse, une ancienne prérogative qu'il seroit lâche de négliger: aussi a-t-on grand soin de contester le pas; mais il vient un tems où le chagrin de s'être ruiné à le défendre fait repentir le Gentilhomme de son entêtement, & le Magistrat de sa délicatesse.

Des gens se haïssent, des familles ne se voient plus, des compagnies sont liguées, un point d'honneur a fait tout cela; une traverse dans le pas, un droit contesté, une bienséance omise, causes légeres de diferens très-longs & très-serieux! l'obstination autant que le vrai point d'honneur les soûtient; chacun apprehende si fort de donner l'avantage à son competiteur, que tous évitent de se rencontrer: qu'un seul prît ce parti, la chose seroit bien-tôt décidée; l'absent jugeroit lui-même en faveur du concurrent.

* La difficulté de juger à qui doit apartenir le pas, empêche des Rois étrangers de se montrer dans notre Cour, & des Princes de celle-ci de paroître dans la leur.

* La préséance, question importante, qui la premiere & le plus long-tems est examinée dans ces assemblées d'hommes choisis que forme l'interêt de plusieurs Couronnes! si par malheur ils ne s'accordent pas, cette contestation particuliere rallume les querelles d'Etat, prolonge les guerres, & rend les Chefs intraitables.

Le tabouret & le fauteuil doivent leur inven-

tion à la preéminence ; ſans elle on prendroit place où l'on voudroit , & toûjours ſelon ſa commodité.

* Il eſt un certain nombre de gens qu'on apelle *éfrontez*, *gens hardis à ſe fourer par tout :* ils courent à un bal ſecret où perſonne n'eſt invité, & ſe mêlent avec les maſques: s'ils ſavent un repas, déja ils tiennent le milieu de la table, & les conviez ſont encore au bufet pour laver : à une aſſemblée où l'on entre par billets , ils ſe pouſſent, s'introduiſent & s'emparent des meilleures places: ces gens ne ſont point lents à faire connoiſſance; là ils vous ont vû, ici ils ont entendu parler de vous : votre pere étoit leur ami, votre famille eſt alliée à la leur; ils ont apris que vous traitez d'une charge, que votre couſin brigue un emploi : le lendemain ils vous rendent viſite, ce ſera le matin à l'heure de la toilette ; ſans ſe faire annoncer ils entrent , vous parlent , & vous parlent très-long-tems : le dîner eſt ſervi , on n'oſe pas leur dire de ſe retirer ; ils demeurent , mangent *comme des perdus*, montent avec vous en carroſſe, ſe font promener au Cours, de-là reviennent avec vous aux Tuilleries; le ſoir ils vous conduiſent, ſoupent & coucheroient volontiers à l'Hôtel, pour peu qu'on les en priât. Je ne vous demande pas depuis combien d'années vous connoiſſez cet homme qui en uſe ainſi ? je ſai qu'il n'y a que vingt-quatre heures : avoüez qu'il y a dans ce procedé bien de la hardieſſe : le monde n'eſt rempli que de tels *éfrontez*.

Il eſt une autre ſorte de gens naturellement timides, qui craignent de gêner , gênent en éfet par leurs excuſes: ils en ſont toûjours ſur l'honneur qu'ils reçoivent, ſur la crainte d'incommoder, ſur l'examen de toutes les façons. Dans le

monde il faut un caractere plus aisé, n'être ni trop libre, ni trop contraint : l'excès de liberté démonte les autres, mais l'excès de timidité les embarasse aussi beaucoup.

* L'homme *ceremonieux* ne differe en rien de l'importun : il feint de remplir les bienséances, & cherche à les déranger ; il cede la place d'honneur pour l'obtenir, comble de civilitez, afin qu'on l'en accable, demande des complimens par les siens ; il n'y a chez lui de sincere que l'envie d'être honoré de tous ceux à qui il témoigne de si humbles, mais de si incommodes déferences.

* L'éfronterie agit par le ressort de la sotise ; le savoir-vivre a de la pudeur & de la modestie ; c'est-à-dire qu'un homme bien né se produit à propos, & n'est jamais de trop où il se montre.

L'incivilité est la source de tous les contre-tems, & ces contre-tems le fleau des societez.

* Autant d'imprudence à dire ses affaires que d'indiscretion à s'informer de celles d'autrui : je suis d'une telle famille, j'ai un tel emploi, une femme d'une telle humeur, un patron de tel rang ; cela ne fait rien aux autres. Quel bien a *Caliste*, on dit qu'elle se marie, est-il vrai que *Longinus* quite les sous-fermes, & veut donner à ses enfans le titre de Gentils-hommes ? que nous importe ? *Caliste* & *Longinus* se passent de nos affaires, passons-nous de ce qui les regarde.

* Ne demandez pas ce qu'il ne vous est point permis d'aprendre, évitez même de savoir ce que vous n'auriez pas raison de demander ; l'homme qui sait vivre fuit ces deux extrêmes d'une curiosité blâmable.

Curiosité d'honnête homme que celle qui pénétre les bonheurs des amis, afin de s'en réjouïr avec eux : curiosité criminelle que celle qui entre

dans le détail des infortunes d'un malheureux pour lui insulter.

* Evitez d'être chargé d'un secret, ou chargez-vous en même-tems de le garder religieusement.

* Il ne m'arrive point de demander d'un homme, s'il a beaucoup d'esprit; je me contente d'aprendre qu'il l'ait bien fait: un grand fond d'esprit sert à l'éclaircissement des choses subtiles, à la décision des choses embarassantes, il ne s'en présente pas tous les jours: un bon tour d'esprit est nécessaire pour la societé, pour la conversation, cela s'offre à tous momens: veux-je dire que le bon esprit est plus utile que le grand esprit? jugez-en vous-même, vous viendrez à mon sentiment.

* L'esprit forme les societez, le cœur les entretient: celles qui ne sont soûtenuës que par l'esprit, dégenerent en des commerces indifferens: les societez d'affection durent, & plaisent toûjours.

* Je voudrois, d'autres avant moi l'ont souhaité, qu'on suprimât les repas de bienséance & de ceremonie. Pour entretenir la societé, on les donne, on s'y trouve; en sort-on que la societé n'ait été blessée dans quelqu'une de ses parties? la raillerie, de fâcheux éclaircissemens, des reconciliations feintes, des haines rapellées, des reproches couverts, tout cela y trouve place; la societé en est dérangée.

* Bassesse qui n'est point pardonnable! être invité à un repas, jurer, médire, calomnier pour faire plaisir à celui qui l'a offert; dînez chez vous succintement, plûtôt que de vous commettre d'une maniere indigne: si un repas vous assujettit de la sorte, que ne feriez-vous point par une lâche complaisance pour un homme qui vous donneroit régulierement sa table?

Il

Il n'eſt pas de la bonne grace de repeter cent fois que tout eſt bien entendu dans un feſtin; abandonnez à ceux qui ne ſont pas priez le ſoin de faire l'éloge des viandes: j'ai ſouvent jugé à cet air d'admiration, qu'on s'étoit ſoi-même invité, & je jugeois vrai.

* A quoi penſe *Lorani* qui m'invite à manger? entêté de la bonne chere qu'il me preſente, j'ai beau dire qu'elle eſt délicate; il me répond avec aigreur que rien n'eſt plus exquis; je redouble mon apetit, j'exagere la propreté des ſervices; ſans cela il aloit prononcer que j'étois indigne de manger.

* Trop de façons déconcerte, trop de familiarité déplaît, vous abordez une perſonne que vous n'avez point encore vûë: *Où vas tu, mon cher*? l'homme inſtruit des manieres du monde évite de prendre ce ton libre: depuis dix ans nous nous connoiſſons, nous avons vécu dans une union étroite: même emploi, même table, même demeure: vous en êtes toûjours ſur les complimens: c'en eſt trop: la premiere année je vous les paſſois: la ſeconde, il faloit vous reformer: les ſuivantes, vous deviez parler en ami à votre ami.

* Si l'on ne trouve du plaiſir à ſe voir, il eſt impoſſible qu'on ſe voie long-tems: la politique forme quelques liaiſons, la ſympathie a ſeule le droit de les conſerver.

Quand une ſocieté dure long-tems, il faut ou qu'il y ait une grande ſympathie entre les perſonnes, ou qu'il n'y ait eu aucune contradiction dans les interêts.

* Ce qui fait le commerce du monde, eſt le beſoin que nous avons les uns des autres: les hom-

hommes se voient sans agrément, par la seule necessité où ils sont de se voir.

Les autres se passeroient fort bien de nous, nous ne pouvons nous passer des autres: voilà ce qui produit la societé.

* Dans le monde on veut de la franchise, de l'ouverture de cœur: ces societez où il faut du mystere, où il faut se composer, se réduire au sérieux, gênent & deviennent fastidieuses; on en est par bienséance, & on deteste la bienséance qui veut que l'on en soit.

Ce qui rend la societé agréable, manque à presque toutes les societez; se voir avec affection, se parler avec sincerité, se servir avec zele; il faut tout cela pour donner de l'agrément à une societé; celles dont on vante la douceur ont-elles le moindre de ces charmes? visites incommodes, discours mysterieux, services lents ou interessez; on se voit ou toûjours, ou rarement; on s'entretient ou avec dégoût, ou avec froideur; on s'oblige, parce qu'on n'oseroit se désobliger: ainsi vivent tous les hommes: loüons après cela l'envie qu'ils font paroître de s'unir, & d'établir entre eux un long commerce d'amitié: tels projets se détruisent bien-tôt, les connoissances se dispersent, les amis se sont brouillez, & tous courent à de nouvelles liaisons aussi peu constantes que les premieres.

* Le caprice multiplie les *coteries*, il porte aux connoissances nouvelles; la confiance unit les societez, & rend stables toutes les liaisons qu'elle forme.

* Commerce bien chancelant qu'une societé de femmes! tous les ans elles se renouvellent: leurs amies de l'année passée ne sont celle-ci que des fem-

femmes de leur connoiſſance ; elles ont perdu juſques à l'idée des femmes de leur ancienne coterie; elles ſe rencontrent ſans ſe saluër, elles ſe ſaluënt ſans ſe reconnoître ; qu'elles ſe reconnoiſſent, elles ſe rient au nez, ou ſe montrent au doigt.

Deux années ne virent point mêmes femmes en bonne intelligence: beaucoup d'ardeur dans les premiers jours à ſe voir; enſemble elles maſquent & courent le bal, ſe rendent aux ſpectacles, vont à la campagne & aux eaux: ces parties ne ſe font point ſans de petites brouilleries; un an ne ſe paſſera pas qu'il n'y ait entr'elles des haines irreconciliables.

Un jour on me railla d'avoir trop bonne opinion de deux femmes qui s'aimoient tendrement; j'eûs beau ſoûtenir qu'il y avoit de la ſincerité dans leur commerce, on m'aſſura qu'il ne dureroit pas: elles s'aimoient effectivement trop de la moitié: *ma chere*, *mon adorable mignone*, *ma fille*, *ma bonne*, on ne ſe ſervoit que de ces aimables mots: je n'oſerois prononcer ceux qui peu après y ſuccederent : la jalouſie excita entre ces deux amies des differens cruels: l'une demandoit un galand, que la jeune ne vouloit pas reſtituer: injures atroces de part & d'autre: ſi la calomnie n'en fut l'auteur, ces femmes avoient de terribles intrigues: les reproches qu'elles ſe firent les ont perduës : époux en compromis : ils ſe ſouviennent à regret des ſuites de cette union, la confuſion me reſta d'en avoir trop bien jugé.

Des femmes qui ſe ſont toûjours haïes ſe nuiſent moins, que celles qui ne peuvent long-tems s'aimer.

* Une femme paſſe une belle apreſdînée chez d'autres femmes qui ne ſont ni ſes amies ni ſes voi-

voisines, ni des personnes avec qui elle soit en liaison étroite: elle sort d'un endroit où elle a fait la reverence, entre dans un autre où elle fait encore la reverence; un compliment sérieux est repeté en cinq ou six cercles differens; les femmes traitent cette cérémonie du nom de visites: telles visites se renouvellent par bienséance quatre fois l'année, sans qu'il y ait dans le cœur ni estime ni affection pour les personnes à qui elles sont renduës.

* Les hommes sont nez pour la societé, voilà le prétexte de ceux qui y rentrent après s'en être volontairement bannis: ils quitterent le commerce du monde qu'ils crûrent dangereux, & cherchent de nouvelles occasions de s'associer avec ce même monde dont ils ne peuvent se passer.

* Sans l'interêt il ne se forme aucune societé, à cause de l'interêt aucune societé ne subsiste: il faut pour se lier trouver un certain avantage, esperer de l'union un certain fruit, ce sera de se perfectionner, de s'aimer, de se procurer des conversations & des entre-vûës agréables, ce motif est un noble interêt: est-on lié, se voit-on, se frequente-t-on? on ambitionne des amis d'éclat, on se propose d'augmenter ses connoissances, de se faire du crédit, & de la protection: vil interêt qui cause des ruptures, & brouille des societez.

* Il ne faut pas que les amis se voyent trop souvent ni que les parens s'aprochent de trop près: la familiarité détruit l'affection: ceux qui vivent éloignez les uns des autres désirent de se voir: ceux qui se voyent éternellement ne peuvent que souhaiter un tems d'absence: il n'y a pas dans l'esprit des hommes d'assez grandes ressources pour soûtenir de longs commerces: leur humeur

meur est inconstante: toûjours les mêmes objets, les mêmes hommes, les mêmes societez, il faudroit la même constance, le même cœur: nous sommes changeans & inégaux, nous nous cherchons dans nous-mêmes au bout de quelques momens: nos proches, nos amis, doivent-ils compter qu'ils nous retrouveront ce que nous leur avons d'abord paru?

* L'envie empêche de fortes & de sinceres liaisons entre gens de même caractere: souvent aussi la diversité de caracteres est une raison de se séparer.

* Le peu d'union qui regne entre les parens ne surprend plus; leur bonne intelligence cause de l'étonnement, elle est regardée comme un prodige dans la societé: les freres acoûtumez à se brouiller pour une bagatelle ont donné lieu à cent caracteres; avant les caracteres, leur mesintelligence passa en proverbe, & personne n'osa depuis tenter leur réconciliation.

* Point de fin dans les querelles si l'on en vient aux éclaircissemens, aux recherches: pourquoi ne se pas racommoder aussi brusquement que l'on s'est brouillé? une bagatelle a fait naître la division, une petite démarche doit reconcilier; à force de se dire innocent, on donne matiere à de nouveaux réproches, & jamais ce n'est fait.

Les brouilleries durent quand le tort n'est que d'un côté: le coupable veut avoir raison, l'innocent n'en convient pas; si tous deux avoient tort, tous deux l'avoueroient & se permetroient de s'excuser.

* Il entre peu de bonne foi dans les reconciliations: les amis qui entreprennent le racommodement, sont les seuls sinceres: les ennemis se promettent la paix qu'on les oblige de promettre:

l'ocasion prochaine fait voir qu'alors ils ne se la donnerent pas.

Sans un grand effort de politique, on ne fait point la premiere démarche d'une réconciliation: c'est un prodige de Religion qu'un racommodement sincere & parfait.

* Les bons offices font trouver les amis: la négligence, le peu d'exactitude les fait perdre.

* Les faiseurs de visite déplaisent & sont redoutez dans les compagnies où ils paroissent. Un homme qui n'a que cette profession, n'a aussi que le talent de faire souhaiter son absence, tant il est impossible qu'il ne devienne incommode & fâcheux.

* Toute la vie d'un homme s'est passée en visites: si dans le tems de la maladie mortelle, il est obligé d'en recevoir autant qu'il en a rendu, je le plains: il n'aura pas la liberté de songer aux affaires qu'il remet à ce moment.

DE L'HOMME.

L'Homme en general se peut définir, l'homme en particulier ne se peut connoître.

* Pour être parfaitement homme, il faut parfaitement bien raisonner; c'est avilir la dignité de sa nature que de ne pas faire un bon usage de la Raison.

La seule maniere d'user de la Raison, admet dans les hommes de l'inegalité: quiconque l'occupe de bonnes reflexions est homme parfait; quiconque la rend inutile, ou l'assujettit à des pensées basses, s'il conserve le dehors de l'homme, il n'en a que cela.

* Les

* Les hommes qui le sont veritablement, prennent conseil de leur Raison; les autres soumettent la Raison à leur humeur; ils accordent à une volonté corrompuë, tout ce que lui refuseroit un sain jugement: se peut-il entre les hommes une plus grande difference? on en voit de raisonnables, ceux là soutiennent la noblesse de leur être; on en voit à qui l'esprit est une faculté inutile, peut-être odieuses, je ne connois point ceux-ci pour mes semblables.

Non, ce n'est pas être homme que de l'être à la façon de la plûpart: on pourroit soutenir qu'il n'y a dans certains hommes qu'un instinct grossier.

La même Raison semble distinguer la nature de tous les hommes, peu s'en servent comme il faut; jusques là que cette Raison qui les distingue en general des autres Creatures, les distingue aussi d'eux-mêmes.

* L'homme renonce aux privileges de son origine; ses actions qui devroient se sentir de la dignité de sa Raison, prouvent malgré lui l'indignité du sujet.

* Le passé n'est plus, le present cesse d'être, l'avenir n'est pas encore, quel tems avons-nous à notre disposition? nous nous croyons maîtres du present, il nous échape: nous ne pretendons rien à l'avenir, il s'écoule: Entr'eux il y a une si étroite liaison, que les momens de l'un se confondent avec l'autre: l'instant sur lequel je ne comptois pas s'offre à mon usage; celui que je croyois à moi, est passé sans retour; nul moyen de fixer la rapidité du tems; employons-le de maniere que le passé ne soit pas pour nous un sujet de repentir, ni l'avenir une source de crainte.

* Le passé, le present, l'avenir, trois tems

qu'il seroit necessaire de réunir, s'il se pouvoit, en un seul : notre conduite passée est la cause de nos déreglemens presens ; nos déreglemens presens nous menacent d'une ruïne prochaine : il faudroit détester ces années écoulées dans le crime, réflechir sur celles dont nous sommes maîtres & les rendre innocentes, anticiper les futures, & confondre en elles le mauvais usage des unes & des autres : foiblesse de l'homme ! sa mémoire ne peut fournir à rapeller des jours mal employez, où toutes les heures ont été déplorables ; il se laisse dérober la jouïssance du present ; l'horreur de l'avenir s'empare inutilement de ses pensées, il est reduit à ne point réflechir sur ces tems importans, ou à y réflechir d'une maniere inquiete & sans fruit.

* Les jours se passent, les mois s'écoulent, les années viennent, les siecles disparoissent, l'éternité qui semble se détruire par la fuite du tems n'en est point alterée ; tout ce qui est passé ne la commence point : tout ce qui est à venir ne la finira pas : c'est un composé de tems successifs, sans qu'aucune partie retranchée de ce tout, puisse le diminuer ; on doit dire qu'il n'y a que par raport à la vie des hommes que se fait la distinction du passé & de l'avenir, l'éternité est un tems qui subsiste avec la même égalité, toûjours present, toûjours durable, toûjours fixe, s'écoulant sans alteration, rapide sans s'échaper, immobile dans sa fuite, immuable dans sa durée, en un mot l'éternité est la vie de Dieu.

* Nous ne savons point ménager ce precieux tems, seule chose de laquelle il nous seroit permis d'être avares : comme si les hommes en avoient de trop, ils le prodiguent, & n'en regretent point la perte ; elle mérite toutes leurs larmes,

mes, s'ils considerent qu'elle est irreparable, & que quoiqu'ils projettent pour mieux user de l'avenir, ils ne peuvent faire que le passé n'ait été pour eux un tems inutile, lors même que toutes les autres creatures en faisoient un si bon usage. Le Soleil acheva sa course, les saisons se succederent regulierement, les fleuves coulerent vers leurs sources, les animaux de la terre travaillerent à leur conservation, la terre elle-même redoubla ses efforts; de concert avec le tems, elle nous donna ses fleurs; habile quelquefois à le prevenir, elle se hâta de produire des fruits: l'homme a tout admiré dans la nature qui subsiste par l'œconomie du tems que lui seul se laisse ravir; il consent froidement à le perdre; mais le tems sait punir l'indolence de ces mortels oisifs; il se dérobe rapidement à eux, quand devenus plus sages, ils veulent ménager; & ce tems qui jusques-là leur avoit paru long, semble enfin trop court, ils ne s'en trouvent plus assez. L'âge mûr conçoit des repentirs d'une jeunesse mal employée, il anime ses travaux, il augmente ses penibles soins pour se dédommager de ces pertes; ainsi nous ne nous possedons que quelques années; les trente premieres ont été perdues sans ressource; dix autres qui les suivent nous agitent beaucoup, & nous empêchent d'arriver à une saine vieillesse: l'homme qui commence par bien user du tems s'en voit de reste, il en jouït avec honneur jusques au dernier moment d'une longue vie.

* Il s'est vû des hommes se repentir de l'être, & se reprocher leur naissance comme un mal qui les assujetissoit à d'autres maux inévitables.

* La noblesse de l'origine de l'homme part de la connoissance qu'il a du vrai bien: cette connoissance du vrai bien auquel la foiblesse de sa nature

l'empêche de s'atacher, n'est-ce point ce qui fait le malheur de la condition des hommes?

Etre né pour connoître le bien, vivre sans le pratiquer; l'avantage de la naissance est grand, celui de la vie est funeste: il y a à se rejouïr d'avoir été destiné à de nobles fonctions; il y a à se repentir de s'être dégradé.

* La fin du travail des hommes a quelque chose de honteux, elle des-honore leurs occupations: ils cherchent dans les travaux la gloire, dans la gloire l'interêt, dans l'interêt de quoi satisfaire aux dépenses necessaires à la conservation de la vie; je n'ai pas osé dire qu'ils travailloient uniquement pour boire, & pour manger; si ce mot est bas, il n'en exprime que mieux leurs bas sentimens.

* La necessité du travail dégoûte de la vie, l'oisiveté la rend ennuyeuse; que faire? que ne pas faire? travailler pour s'occuper, s'occuper pour ne pas être oisif, voila, si je ne me trompe, le milieu des deux extremitez.

Trouvons dans nos occupations le loisir de vivre; qu'il ne soit pas dit que nous n'ayons vêcu que pour autrui.

* L'habitude plûtôt que la nature a établi une maniere de se plaindre propre à chaque âge, & à chaque état: les hommes soupirent, les enfans pleurent; il y a dans la douleur une bienséance qu'on prend garde de violer: Un grand homme se dit accablé de chagrin, il le dit à haute voix, il s'emporte, & auroit crû marquer de la foiblesse, s'il avoit donné des larmes paisibles aux premiers mouvemens de sa tristesse.

S'il est indigne aux yeux d'un Heros de verser des pleurs, son ame qui est le centre de la force, s'avilit davantage par les transports ausquels elle s'a-

s'abandonne: tout cela prouve que les affligez raisonnent, mais qu'ils ne raisonnent pas juste.

On a vû de grands hommes n'oser regretter la mort de leurs enfans; ils aimerent mieux se piquer d'une constance criminelle, que de montrer une douleur raisonnable.

Une affliction de quelques momens ne messied pas aux grands hommes; il ne seroit pas à propos qu'ils parussent insensibles à tous les évenemens fâcheux: s'afliger, mais triompher de la douleur, on atend cela de la force de leur esprit.

* Pleurer ce n'est pas foiblesse, il n'y en a qu'à pleurer toûjours & sans sujet.

* La nature n'est que capable de se plaindre des maux qu'elle souffre; la patience necessaire aux affligez est un present que le Ciel ne fait pas à tous.

Le même mal excite icî des murmures, là il signale une constance admirable: les hommes impatiens succombent à la foiblesse naturelle; les hommes intrépides la surmontent, & s'élevent au-dessus d'eux-mêmes.

* La Philosophie regardoit autrefois les douleurs muettes comme son ouvrage; elle piquoit les hommes de constance; l'orgueil plus fort que tous les maux ensemble, retenoit leurs plaintes: la Religion permet à l'homme de se plaindre, elle ne défend que les douleurs indiscretes & immoderées: nous sommes si peu accoûtumez à voir des gens souffrir, & ne le pas dire, que les hommes muets dans leurs afflictions sont les heros du Christianisme.

* Que sert la Raison dans les grandes douleurs? avant qu'on la puisse consulter, elle est vaincuë, les conseils qu'elle donneroit seroient trop difficiles à executer.

* Une

* Une douleur violente peut faire prendre la resolution de mourir ; elle n'est pas telle néanmoins, qu'on ne lui préfere le plaisir de vivre.

* S'affliger par avance d'un mal qu'à peine a-t-on sujet de craindre, il faut avoir des larmes de reste, & une douleur bien prévoyante.

* Une douleur qui resiste à la Raison, ne se rend qu'à la force du tems ; mais le tems triomphe de sa résistance.

Le tems est le remede des grandes tristesses, beaucoup d'affligez ne doivent la fin de leurs larmes, ni à leurs reflexions, ni à la persuasion de leurs amis ; le tems seul a pû en arrêter le cours : je ne vois pas qu'il soit trop glorieux de le rendre, plûtôt que la Raison, arbitre de sa douleur.

* L'homme est un grand sujet d'humiliation pour lui-même ; son corps sujet aux maladies, son esprit entraîné par l'erreur, son cœur rempli de mille penchans honteux, que de contre-poids à son orgueil naturel !

* Tous les hommes ont des deffauts pour lesquels notre exemple demande grace ; en eux nous blâmons ce qui se trouve en nous ; ils sont reconnoissables dans nos mœurs, & nous osons nous emporter contre leur conduite ! pour la justification de notre amour propre, ayons plus d'indulgence : en manquer à leur égard, c'est leur permettre de nous donner le tort.

* Un homme de vingt ans peut s'en promettre vingt autres ; un homme de soixante est coupable de les esperer : à cet âge on est aussi présomptueux que dans la jeunesse ; on se rassure, on se flate, sur ce que la mort des jeunes est subite, violente ; celle des vieillards lente, tardive, & donne du tems : se repose qui voudra sur la durée de ses

jours,

jours, l'experience condamne sa temerité, & sa temerité fera son malheur.

Mes beaux jours sont passez, j'ai vécu languissant, froid, mélancolique, l'âge commence à m'accabler, voudrois-je quitter les plaisirs sérieux, me mêler dans les joyes foles & badines? Plusieurs ont cette tentation, il ne sied pas d'y succomber.

* La vieillesse, ce mot est affreux: il comprend une infinité de miseres difficiles à exprimer: voir des gens souhaiter devenir vieillards, cela n'a rien qui doive étonner; l'homme sait peu ce qui lui convient.

* Une longue vie est quelquefois une punition du Ciel, une vie courte est souvent une récompense: les déreglemens de la jeunesse se perpetuent jusqu'à l'âge avancé; de l'excès des debauches on passe à d'autres vices également honteux; on ne peut se corriger après en avoir méprisé tant d'occasions; les volontez d'un cœur corrompu se fortifient, à mesure que le corps se corrompt; la punition du coupable, est de ne pouvoir cesser de l'être: que le vertueux soit enlevé au milieu de ses jours, une prompte mort est favorable à ses vertus: il pouvoit tomber, & ne pas reparer sa chûte; une innocence de plusieurs années eût été détruite par un moment de fragilité.

* Il est beau de parvenir à une vieillesse sage, prudente, corrigée: il est honteux de se voir un vieillard foible, ridicule, vicieux: telle vieillesse n'est pas une grace à envier.

* A voir certains vieillards, on ne peut croire qu'ils ayent été jeunes: à voir certains jeunes gens, on ne peut se persuader qu'ils deviennent vieillards: la gravité des uns paroît née avec eux; l'ex-

l'extravagance des autres semble ne devoir finir qu'avec eux.

Les cheveux blancs font le vieillard, & le distinguent des jeunes gens: la gravité, la prudence font le vieillard venerable, & le distinguent des autres vieillards.

* C'est un talent que d'aprendre à être vieillard.

* Que ne suis-je dans ma premiere jeunesse! souhaits ordinaires des vieillards; que n'ai-je vingt années de plus! c'est celui du jeune homme; folie! avec plus de jeunesse auroit-on plus d'activité pour le bien, avec plus d'années auroit-on moins d'atachement à la vie?

* Avoir vû passer tant de choses avant soi, ne finir qu'après les plus durables, cela devroit consoler les hommes qui n'ont passé qu'après elles : *Tiburce* a vécu un siecle, ou peu s'en faut, sous le regne de quatre Rois, toûjours en faveur, & toûjours témoin de la disgrace des Courtisans : inutile spectateur de mille changemens, d'une infinité de vertus; il a peine à dire adieu au monde; les Villes ont changé de face, il ne se reconnoît pas dans celle qu'il habite; les bâtimens qu'il a vûs construire, sont antiques à ses yeux. Il dit ce qu'il a fait depuis cinquante, soixante, & quatre-vingts-ans; il a regret enfin de n'oser se promettre une vie aussi longue : pourquoi desirer la vieillesse qui rend l'homme plus foible, plus timide que le jeune âge?

* L'enfance des vieillards est plus incommode que celle du premier âge : elle humilie l'homme en lui ôtant l'usage d'une Raison, dont il tira peu d'avantage ou trop de vanité.

L'enfance du premier âge est une courte éclipse

se de la Raison, qui avec le secours des années, doit luire & éclairer l'esprit ; mais l'enfance des vieillards est comme l'anéantissement de cette même Raison ; elle s'obscurcit pour ne plus paroître, & se cache de maniere, qu'entre l'homme & l'animal, le vieillard prend une nature, s'il faut ainsi dire, *mitoyenne*: plus semblable à ces monstres qui ont les seules aparences de l'humanité, il ne reste en lui qu'un grossier instinct: est-ce-là cet homme qui quelques jours auparavant éblouïssoit encore par ses discours, charmoit par ses oracles, qui homme plus parfait que les autres, n'a pas même le triste & dernier avantage de posseder l'adresse des animaux à prévenir les besoins du corps ?

* Je ne veux rien dire de nouveau en comparant le monde à une mer couverte de vaisseaux, dont les uns se brisent avec effort, les autres engloutis par la violence de la tempête se dérobent promtement à la vûë des témoins du naufrage: le Marchand pour l'éviter restituë à la mer ce qu'il lui a pris, il aime sa vie, & perd tout le reste, songe peu aux biens qu'il abandonne, ne pense qu'à ceux qu'il veut conserver : reflexion que l'homme devroit souvent faire.

* Nous pleurons en naissant, & nous pleurons sans connoître nos maux: nous ne pleurons pas en mourant, peut-être en avons-nous plus de sujet: les miseres du monde dans lequel entre un enfant se font pressentir, elles arrachent des larmes: les malheurs d'une vie future que l'homme doit craindre, demanderoient plus que de la douleur: s'il gémit, que ce ne soit pas pour rendre un honteux hommage à la nature déja superbe de l'avoir vû foible; que ce soit pour exciter en lui un repentir salutaire.

* Les

* Les amateurs de la vie se déterminent difficilement à la mort : ils ont tant de fois crû en recevoir l'atteinte, qu'ils devroient être faits à ses menaces.

* On nomme courage, intrepidité, force d'esprit, le souhait que font certains hommes de mourir : il n'y a, ce me semble, ni courage à preferer la mort à une vie plus affreuse qu'elle, ni intrepidité à mépriser une vie qu'on est las de traîner dans la douleur ; ni force d'esprit à souhaiter par desespoir une mort dont on doit redouter les aproches & les suites.

La Raison est impuissante dans les conseils qu'elle donne de mépriser la mort : être affranchi des peines de ce monde, des inquiétudes de l'esprit, des miseres du corps, cela peut la faire regarder avec indifference : entrer dans un Monde nouveau pour lequel on n'a point travaillé, il n'y a ni raison, ni force d'esprit qui tienne contre de si justes terreurs.

* Plus l'homme est resolu de se faire justice, plus il trouve de quoi prononcer rigoureusement contre lui-même : bien des vertus à acquerir, defauts sans nombre à exterminer, le moyen de prendre le parti de la douceur !

* L'homme peut avoir de bons mouvemens sans être assuré de les suivre : ses resolutions sont chancelantes ; il aspire au bien, & vit dans l'incertitude de le pratiquer : personne ne voudroit être caution de sa vertu, quand il s'agit de ne point démentir un sage dessein : les hommes qui s'aplaudissent de bien commencer, craignent de mal finir : ce n'est donc qu'après vous que je me défie de vous-même.

* Que l'homme soit vicieux, il l'est pour toûjours, ou revient bien tard de ses égaremens : qu'il

ait

ait de bonnes inclinations, je ne réponds pas de leur durée; tout conspire à l'entraîner au vice, à l'y entretenir; son penchant, l'occasion, les choses qui l'environnent: y renoncera-t-il sans une force extrême, sans d'heureux efforts? tout conspire à le séduire, à le corrompre, fausses images de la vertu, idées agréables du plaisir, qui resistera à leurs impressions?

Nous sommes vicieux par inclination, sages par intervales; à des années de crime succede un jour de vertu, & ce jour de vertu est tout à coup obscurci par une nuit où l'on ne peut plus travailler.

* Tous les vicieux sont dans l'aveuglement, ce n'est pas à dire qu'ils ignorent leurs defauts: leur aveuglement consiste à ne pas vouloir corriger les deffauts qu'ils connoissent.

* Comment s'en raporter au témoignage des libertins? avec toute leur confiance à faire le mal, ils évitent les regards des censeurs, le respect humain les touche: cette crainte décide qu'il y a de la honte à ne pas être homme de-bien, puisque le scelerat rougit de ses actions, rougit même d'en avoir tiré gloire.

* Les Libertins ne manquent point d'esprit, ils manquent seulement de cet esprit qui est necessaire pour goûter le plaisir d'être honnêtes gens.

* Témoin des maledictions dont on chargera sa memoire, *Lupus* continuë sa vie molle & voluptueuse: beaucoup lui ressemblent, ils vivent pour vivre, & s'embarassent peu de la difference qu'il y a entre la vie de l'homme, & la vie de l'honnête homme.

* L'esprit, la memoire, grands talents, l'homme de bien est heureux de les posseder: il se remplit

plit de belles reflexions, il s'occupe de l'agréable souvenir de ses actions passées : un scelerat qui a de l'esprit rafine sur le mal, il étudie l'art de pécher délicatement ; un scelerat qui a de la memoire ne réussit jamais à perdre l'idée de ses crimes, ils lui sont toûjours présens, & renouvellent la vivacité de ses remords.

* La nature a pour partage la corruption, un homme vertueux n'est pas son ouvrage.

* Les passions sont les foiblesses de l'humanité, l'homme ne vit point sans leurs mouvemens ; s'il n'en a de grandes, il en a une infinité de petites qui ne le laissent pas plus tranquille : souvent pour repousser celles-là, il est contraint de succomber à celles-ci ; la curiosité, l'amour de la gloire charment la cupidité ; on ne guérit des derniers excès que par d'autres habitudes, moins coupables si l'on veut, mais ce sont toûjours des fautes qui succedent à des crimes.

* De legers dégoûts du monde, de petits mécontentemens font prendre la resolution de le quitter : on vend une charge, on se débarasse des affaires, on se jette brusquement dans la retraite : combien y demeure-t-on ? quelques jours, au plus quelques mois : ennuyé d'être seul on se revêt d'une dignité nouvelle, on se replonge dans les affaires ; plus enfoncé que jamais dans le monde on continuë de le mépriser, mais pourtant d'y vivre : on se propose de le quitter une seconde fois, ce dessein se differe, ne s'execute point, & voilà où tous nous en sommes.

* Les hommes auroient assez d'eux-mêmes, s'ils vouloient vivre seuls ; ils ne se dégoûtent de ce genre de vie, que pour s'être trop accoûtumez à des objets étrangers : ils fuyent de se connoître, & de s'étudier, recherchent tout ce qui les éloi-

éloigne de leur propre vûë, la solitude leur est desagréable, son silence les rend trop attentifs à la voix de la Raison; ils ne consentent pas volontiers de s'éloigner du bruit des Villes & de la societé des autres hommes, parce que cet éloignement les aproche trop d'eux-mêmes, & qu'ils n'aiment pas entre eux & leur esprit une si étroite familiarité.

* Comme il en coûte à l'homme pour ne point démentir ce qu'il est, la vûë de sa grandeur, si elle ne l'afflige toûjours, lui devient quelquefois un spectacle penible: les travaux le déconcertent; les dificultez le rebutent; le soin de sa perfection l'inquiette, il y renonce; & plûtôt que de s'en donner la gêne, il consentiroit de rentrer dans un néant plus afreux que le premier dont il est sorti.

* L'état de l'homme est un état distingué, sa condition, une condition glorieuse; mais la perfection de son état dépend de celles qu'il acquiert; il doit de son côté honorer une condition qui l'honore, & par les qualitez de sa personne relever la nature de son être.

* Nous sentons à quoi nous engage la Raison qui nous est donnée, notre esprit ne peut résister à ses lumieres; il n'y a que notre cœur qui rebelle à ses mouvemens entreprend de secouër un joug dur à sa molesse: il prend le dessus sur la Raison, & la Raison n'a pour partage que la honte d'instruire inutilement le cœur.

* Notre vie n'est point si égale que les extrémitez s'en ressemblent: ceux qui commencent par le bonheur, finissent par un sort contraire: quiconque a une vieillesse heureuse & tranquille, eut une jeunesse triste & agitée: si le destin de quelques-uns est uniforme dans les deux âges, ce ne peut

être

être qu'un destin malheureux : il est ordinaire de voir des hommes toûjours se plaindre, & se plaindre avec raison, on n'en vit jamais qui eussent des joyes continuelles, ou qui n'eussent de grands sujets de les interrompre.

Rire est si peu convenable à l'état de l'homme qu'en lui le ris est une espece de ridicule; il traite lui-même de folie le ris immoderé.

Les rieurs péchent contre la bienséance, encore plus contre la Religion; nous sommes nez pour la douleur, & nous devons consacrer cette tristesse necessaire à l'expiation de nos folles joyes.

* Le déreglement des hommes a multiplié les états : si chez eux l'usurpation ne confondoit *le tien & le mien*, les Tribunaux deviendroient inutiles, que de conditions déja suprimées s'ils vivoient sobrement ; une Nation ne chercheroit dans un autre ni Medecins ni remedes, l'Angleterre retiendroit ses empiriques, & la Hollande ses simples: s'ils étoient modestes, la Chine & les Indes conserveroient leurs étofes, nous nous contenterions des nôtres : si l'interêt & l'ambition ne les dominoient point on se passeroit de soldats & de Plenipotentiaires : si la Raison les gouvernoit, ils vivroient en paix avec eux & leurs voisins; chacun s'occuperoit du gouvernement de sa famille; ce seroit là l'unique état; nos peres n'en connurent point d'autres.

Fin du Tome second.

